



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BP 381.1

HARVARD COLLEGE  
LIBRARY



FROM THE FUND OF  
CHARLES MINOT

CLASS OF 1828







# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies  
d'Angers, de Montauban, de Nancy,  
d'Arras, de Caën, de Marseille, &  
des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,  
au dessus de la rue des Mathurins,  
au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXXIV.

BP 331.1

Harvard College Library

May 18, 1922

Minot fund

---

# L'ANNÉE L I T T É R A I R E.

---

## L E T T R E L

*Lettres Édifiantes & Curieuses, écrites  
des Missions Etrangères, par quelques  
Missionnaires de la C. de J. XXXI<sup>e</sup>  
Recueil, in - 12 de 400 pages. A  
Paris, chez de Hansy le jeune, rue  
Saint Jacques.*

**C'**EST aux soins du Père *Patouillet*,  
Monsieur, que nous sommes re-  
devables de ce nouveau volume de  
*Lettres Édifiantes*. Il est composé de six  
pièces, qui toutes méritent de fixer  
l'attention d'un Lecteur curieux. La  
première est une Lettre du P. *Amyot*,  
consacrée toute entière à la mémoire  
du feu Père *Gaubil*, dont la Religion  
& les Lettres doivent également re-  
ANN. 1774. Tome III,      A ij



## ✠ L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

gretter la perte. Ce sçavant & vertueux Missionnaire étoit Correspondant de l'Académie Roïale des Sciences de Paris, & Membre de celle de Pétersbourg. On lui doit un *Traité Historique & Critique de l'Astronomie Chinoise*, la Traduction du *Chou-King*, la Vie de *Genghis-Kan* tirée des livres Chinois; l'Histoire de plusieurs *Dynasties*, entre autres celles des *Yuen* & des *Tang*; un *Traité sur la Chronologie Chinoise*, outre un grand nombre de Lettres, de Mémoires & de Dissertations, adressées en différens temps à M. *Fréret* Secrétaire de notre Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. » Le » Père *Gaubil*, dit le P. *Amyot*, étoit » un de ces hommes qui sçavent de » tout, & qui sont propres à tout. Il » avoit beaucoup lu, & sa mémoire » prodigieuse lui rendoit présent tout » ce qu'il avoit lu. Théologie, Physique, Astronomie, Géographie, » Histoire sacrée, profane, ancienne, » moderne, Sciences & Littérature; » tout l'occupoit alternativement, & » remplissoit tous les momens qu'il ne » donnoit pas à la prière ou aux fonc-

» tions de son Ministère. Les Docteurs  
 » Chinois eux-mêmes ont souvent ad-  
 » miré comment un Étranger avoit pu  
 » se mettre si bien au fait de leurs  
 » sciences , & les posséder au point  
 » de pouvoir les leur expliquer. Ils  
 » étoient sur-tout dans l'étonnement  
 » lorsqu'ils entendoient cet homme,  
 » venu de l'extrémité du monde ,  
 » leur développer les endroits les plus  
 » difficiles de leurs *Kings*, leur faire  
 » le parallèle de la doctrine de leurs  
 » Anciens avec celle des temps posté-  
 » rieurs, leur citer leur Histoire, &  
 » leur indiquer à propos tout ce qu'il  
 » y avoit eu de remarquable sous cha-  
 » que *Dynastie*, les grands hommes  
 » qu'elles avoient produits, les belles  
 » actions en différens genres qui s'é-  
 » toient faites dans tous les temps,  
 » l'origine des divers usages qui s'é-  
 » toient établis, &c: & cela avec une  
 » clarté, une aisance, une volubilité  
 » que ces graves & orgueilleux Letr-  
 » très avoient peine à comprendre ;  
 » & qui les contraignoient d'avouer  
 » que la science Chinoise de ce Doc-  
 » teur Européen surpassoit de beau-  
 » coup la leur. »

## ❖ L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» temps avec ceux qui venoient l'in-  
»terrompre , & satisfaisoit à toutes  
» leurs demandes. « Le P. *Gaubil* avoit  
refusé d'accepter un Mandarinat dans  
le Tribunal d'Astronomie. Il passa 36  
ans à *Peking* , & y mourut d'une dys-  
senterie violente le 24 Juillet 1759.

La seconde Lettre est du Père *de Ventavon* ; on y trouve des détails in-  
téressans sur la Cour de *Peking* & sur  
l'Empereur actuel. A la suite de cette  
Lettre , viennent deux Mémoires que  
nous devons encore au Père *Gaubil* ,  
l'un sur la *Cochinchine* , l'autre sur le  
*Tongking*. On étoit, jusqu'ici, assez peu  
instruit de l'intérieur de ces Royau-  
mes & de leur Histoire ; on ignoroit  
la suite des Rois qui les ont gouver-  
nés , & les révolutions fréquentes  
dont ces deux contrées ont été le  
théâtre. Le sçavant Missionnaire en  
donne une connoissance , sinon dé-  
taillée , au moins générale. Cette  
notice est l'extrait d'un ouvrage Chi-  
nois, publié par l'ordre de l'Empereur  
regnant.

La cinquième pièce de ce Volume  
est un Mémoire sur le *Thibet* & sur le

Royaume des *Eleuthes*, nouvellement subjugué par les Chinois, avec une relation exacte de cette conquête. Le Thibet, gouverné par un *Dalay-Lama* ou Chef suprême de la Religion, étoit, depuis long-temps, tributaire de l'Empereur de la Chine. Le principal Roi des *Eleuthes* ayant voulu s'en emparer, l'Empereur fit marcher des troupes contre ce Prince, & réduisit son propre Royaume sous son obéissance. Telle fut l'origine de cette guerre. Le Père *Amyot*, à qui l'on doit les détails de cette conquête, rapporte la Lettre dans laquelle le Général Chinois *Tchao-Hoei* rend compte à l'Empereur du succès de ses armes. Cette lettre est d'autant plus curieuse & plus intéressante, qu'elle donne une juste idée de la manière dont les Tartares *Mancheoux* terminent leurs expéditions militaires, & qu'elle fait connoître en même-temps l'esprit d'ordre & de détail que cette Nation porte dans toutes ses entreprises. Le Général *Tchao-Hoei* s'est signalé dans cette guerre par l'art des ressources; il s'est trouvé, près d'une année entière,



sans chevaux , sans argent , sans vivres , à la tête de trois ou quatre cens hommes seulement , dans un pays inconnu , semé de pièges , & occupé de toutes parts par les troupes ennemies. Cependant il a sçu se soutenir , se défendre , attaquer même , jusqu'à l'arrivée des secours qu'il avoit demandés , avec lesquels il a poussé ses conquêtes jusqu'à *Badak Chan*. A son exemple , Officiers & Soldats , tous se sont conduits en héros , ou peut-être même en désespérés ; car c'est à la Chine. que la maxime , *il faut vaincre ou mourir* , a lieu plus que par-tout ailleurs. Si les Guerriers , qui sont vaincus , ne périssent point par le fer de l'ennemi , ils périssent par la main d'un bourreau. On n'a égard ni au sang ni au grade ; on punit l'Officier comme le simple Soldat , & les Officiers Généraux comme les subalternes. Lors même qu'on ne sçauroit punir la faute dans la personne qui l'a commise , on la punit dans celle de ses enfans , s'il en a , ou dans celle du reste de sa famille. On en vit un exemple dans le cours de cette guerre. Un Officier se trou-

voit d'un Détachement qui fut enveloppé par l'armée ennemie ; lui seul mit bas les armes ; mais tous les autres se firent massacrer , plutôt que de se rendre prisonniers. Le Général ayant appris la lâcheté de cet Officier , envoya promptement dans son pays des Soldats , avec ordre de se saisir de sa famille , & de tout ce qui lui appartenoit. Ses biens furent confisqués ; ses femmes & ses enfans furent faits esclaves ; les garçons furent condamnés à faire publiquement une espèce d'amende honorable. On habilla militairement les malheureuses victimes de la lâcheté de leur père ; on leur mit une flèche dans chaque oreille , & dans cet équipage on leur fit faire le tour de la Ville. Celui qui les conduisoit crioit de tems en tems : *c'est ainsi que sont traités les fils d'un rebelle.* La cérémonie se renouvela dans le Camp même , où l'on fit conduire les prétendus criminels.

Après cette conquête , terminée en 1760 , l'Empereur *Kien-Long* voulut décerner des distinctions aux Officiers & aux Soldats qui avoient com-

battu dans cette guerre : ceux qui avoient été blessés eurent des récompenses particulières , selon le genre de blessures qu'ils avoient reçues ; car on distingue à la Chine les blessures en six ordres différens , qu'on appelle blessures du premier ordre , du second ordre , &c. Les Domestiques ou les Esclaves qui avoient accompagné leurs Maîtres dans des actions périlleuses , furent récompensés en argent. « Mon intention , dit l'Empereur , est de répandre mes bienfaits sur tout le monde : il se pourroit faire que quelqu'un eût été oublié ; mais chacun peut s'adresser aux Grands que j'ai chargés de cette affaire , & leur exposer sincèrement ce qu'il a fait dans le cours de cette guerre. On me rendra compte de tout avec fidélité , & je ferai en sorte que personne ne soit mécontent. En attendant , pour faire voir à tout l'Empire combien je suis satisfait de mes Officiers Généraux , outre les récompenses dont je les ai déjà gratifiés , je donne au Général *Tchao-Houi* le titre de *Comte* , avec tous

« les honneurs dont jouissent les *Regulos*. Je lui permets de plus , ainsi  
 « qu'aux Lieutenans Généraux *Fonté* ,  
 « *Ming-Joui* & *Arikouen* , d'aller à che-  
 « val dans les Cours de mon Palais.  
 « J'accorde la même grace à *Chouddé* ,  
 « & il pourra en profiter dès qu'il sera  
 « de retour à *Péking* ».

La destinée de ce *Chouddé* a quelque chose de si extraordinaire , que je ne puis me dispenser , Monsieur , de vous en faire part. Ce Seigneur Tartare avoit exercé long-temps , & avec un applaudissement général , la charge de Gouverneur des Neuf Portes , emploi qui passe pour un des plus difficiles qui soient dans l'Empire. Les *Mantcheoux* ne parloient que de ses belles qualités ; les Chinois le combloient d'éloges ; mais il est rare d'avoir un mérite si distingué , sans avoir en même-temps un grand nombre d'envieux. *Chouddé* eut les siens ; il fut desservi auprès de l'Empereur. On l'éloigna de la Cour & on l'envoya à l'armée , parce qu'on prévoyoit bien qu'il n'y soutiendrait pas la réputation qu'il s'étoit acquise dans le Gouver-



nement. On ne se trompa point. *Chouhédé*, à la guerre, étoit un homme déplacé ; aussi ne tarda-t-il pas à perdre l'estime de son Maître. On le trouvoit toujours en faute de quelque côté ; enfin les choses allèrent si loin , que l'Empereur envoya l'ordre de le faire mourir. Tout Courier , qui est chargé d'un ordre immédiat de l'Empereur , fait une diligence extrême. Celui qui portoit l'Arrêt fatal n'arriva que trop tôt ; mais , heureusement pour *Chouhédé*, il arriva dans un temps où ce Seigneur étoit nécessaire , & il fut adressé à une personne qui connoissoit tout son mérite. Les Généraux s'étoient déjà apperçus que *Chouhédé* n'étoit pas un guerrier ; le bon sens & la nécessité les avoient contraints de lui donner d'autres occupations ; ils l'avoient chargé du soin d'établir le bon ordre dans les pais qu'ils avoient conquis , & de faire en sorte que l'armée fût exactement pourvue de tout. Il étoit , en effet , le seul sur lequel on pût compter pour remplir un Emploi de cette importance , dans les circonstances fâcheuses où l'on se trouvoit alors.

Cependant l'ordre de le faire mourir étant arrivé, celui qui étoit chargé de le faire exécuter le lui intima. *Chouhédé* l'écouta avec respect, mais avec un sang froid & une fermeté dignes des anciens Romains. *Je suis l'esclave de l'Empereur*, dit-il, *ma vie est à lui: Il m'a condamné à mourir, parce qu'il a cru que je n'étois pas digne de vivre. Mais vous, qu'il a chargé de ses ordres, & qui voyez l'état des affaires, vous devez prendre sur vous de ne les pas exécuter, dût-il vous en coûter la vie. Le bien de l'Empire, & le service de notre Maître commun le demandent ainsi dans les circonstances présentes. Faites ce que vous jugerez à propos; me voici prêt à tout.*

Le gendre de l'Empereur, qui avoit reçu l'ordre, se trouva fort embarrassé. En n'obéissant pas il se rendoit coupable d'un crime qu'on punit de mort à la Chine; & en obéissant, il couroit risque de faire périr toute l'armée. Il prit un milieu; de concert avec *Chouhédé* même: ce fut de lui donner quinze jours pour faire tous les Réglemens nécessaires à la conser-

vation des troupes. Ce terme expiré, l'ordre de l'Empereur devoit être exécuté.

Après cette convention, *Chouhéaï* continua de travailler aux affaires, avec un esprit aussi tranquille, & un air aussi serein qu'auparavant. Ceux qui le voyoient agir avec sa liberté ordinaire, n'auroient eu garde de soupçonner sa disgrâce, si d'ailleurs ils n'en avoient été instruits. Ceux qui lui étoient le moins affectionnés, ceux même qui l'avoient accusé auprès de l'Empereur furent convaincus, par sa conduite, que le bien de l'Etat étoit le seul motif qui le faisoit agir, & que la crainte de la mort n'étoit pas ce qui l'avoit empêché de réussir dans les actions militaires. Ses amis, cependant, ne l'avoient pas tous abandonné dans sa disgrâce. Un des Ministres, nommé *Laïpao*, homme respectable par son âge, & d'une droiture, d'une incorruptibilité à toute épreuve, osa se déclarer pour lui; mais il n'eut occasion de parler à l'Empereur que quelques jours après le départ du Courier. Ce sage Ministre,

ayant fini les affaires pour lesquelles il avoit été mandé, se mit à genoux, & pria l'Empereur de permettre qu'il lui fit quelques représentations qui regardoient le bien de son Empire. Après qu'il en eut obtenu l'agrément, il parla avec force contre l'injustice qu'on avoit faite à Chouhéde de le condamner à mort. Il fit une courte énumération des services qu'il avoit rendus à l'Etat; il osa même dire, en présence des autres Ministres & des Courtisans, que Chouhéde étoit peut-être le seul homme de l'Empire qui fût véritablement attaché aux intérêts de l'Etat & à la personne de Sa Majesté; il conclut par supplier l'Empereur de révoquer un ordre qu'il avoit donné, sans doute, sur de faux exposés. *Il n'est plus temps,* répondit l'Empereur, *il y a cinq jours que le Courier est parti, & il est impossible qu'un autre puisse le prévenir. Cela n'est pas impossible,* reprit Laïpao, *& je prie Votre Majesté d'en dépêcher promptement un second. Eh bien,* repartit l'Empereur, *puisque tu crois que la chose peut réussir, je ne vois que toi qui puisse l'e-*



## 18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*écouter ; je te dépêche , pars , & va annoncer à Chouhéde que je lui laisse la vie , & que je lui pardonne. Je suis trop âgé ,* Sire , répondit Laïpao , *pour entreprendre un pareil voyage ; mais j'ai un fils qui le fera pour moi. Eh bien qu'il parte ,* dit l'Empereur. A l'instant Laïpao se retira , & le soir même son fils partit pour l'armée. Il n'arriva que quelques jours après le premier Courier , mais assez à temps pour annoncer la grace à un homme qui la méritoit si bien.

Ce XXXI<sup>e</sup> Recueil est terminé par un *Mémoire sur l'établissement des Juifs à la Chine*. La découverte d'une Synagogue à *Cai-fong-fou* , Capitale de la Province de *Ho-nan* , fut une nouvelle intéressante pour tous les Sçavans de l'Europe. Le Père *Duhalde* , après avoir publié la Lettre du Père *Gozani* , promettoit de nouvelles observations , & ce sont ces observations , attendues depuis long-temps , qui font la matière de ce Mémoire. Le P. *Ricci* , auteur de cette découverte , ne put d'abord en tirer tout l'avantage qu'on devoit en attendre. Attaché , par les besoins de sa Mission ,

à la Ville de *Peking*, il ne put se transporter à *Cai-fong-fou*, qui en est éloigné de près de deux cens lieues. Il se contenta d'interroger un jeune Juif de cette Synagogue, qu'il rencontra dans la Capitale ; il en apprit qu'il se trouvoit à *Cai-fong-fou* dix ou douze familles d'Israélites, qu'ils venoient d'y rétablir leur Synagogue, & que, depuis cinq ou six cens ans, ils conservoient, avec le plus grand respect, un exemplaire très-ancien du *Pentateuque*. Le P. Ricci lui montra aussitôt une Bible Hébraïque ; le jeune Juif en reconnut le caractère ; mais il ne put le lire parce qu'il se livroit uniquement à l'étude des Livres Chinois, depuis qu'il aspiroit au degré de Lettré. Trois ou quatre ans après, le Père Ricci trouva la commodité d'envoyer sur les lieux un Jésuite Chinois, avec d'amples instructions pour vérifier ce qu'il avoit appris du jeune Juif. Il le chargea d'une lettre Chinoise pour le Chef de la Synagogue ; il lui marquoit dans cette lettre, qu'outre les Livres de l'Ancien Testament, il avoit encore tous ceux

du Nouveau, qui montroient que le Messie qu'ils attendoient étoit venu. Dès que le Chef de la Synagogue lut ce qui regardoit la venue du Messie, il s'arrêta & dit que cela n'étoit pas, puisqu'ils ne l'attendoient que dans dix mille ans. Mais il fit prier le Père Ricci, dont la renommée lui avoit appris les talens & les connoissances, de venir à *Cai-fong-fou*, qu'il seroit charmé de lui remettre le soin de la Synagogue, pourvu qu'il voulût s'abstenir des viandes défendues aux Juifs. Le grand âge de ce Chef, & l'ignorance de celui qui devoit lui succéder, avoient déterminé ce bon vieillard à faire ces offres au Père Ricci. La circonstance étoit favorable pour s'informer de leur *Pentateuque* : le Chef consentit volontiers à donner le commencement & la fin de toutes les sections ; ils se trouvèrent parfaitement conformes à la Bible Hébraïque de *Plantin*, excepté qu'on ne trouvoit pas de points voyelles dans l'exemplaire Chinois.

En 1613, le Père *Aleni* reçut ordre de ses Supérieurs de se transf.

porter à *Cai-fong-fou* , pour pousser plus loin cette découverte. Sa profonde érudition , & sur-tout la connoissance qu'il avoit de l'Hébreu , le rendoit l'homme du monde le plus propre à y réussir ; mais les temps étoient bien changés ; l'ancien Chef étoit mort. On montra bien au Père *Aleni* la Synagogue , mais il ne put jamais obtenir qu'on lui fît voir les Livres ; on ne voulut pas même tirer les rideaux qui les couvroient. La résidence que les Jésuites établirent dans la suite à *Cai-fong-fou* , donna de nouvelles espérances. Le Père *Gozani* fut le premier qui réussit dans ses tentatives. Ayant obtenu un accès facile , il tira une copie des Inscriptions qui se trouvent , écrites dans la Synagogue , sur de grandes tables de marbre , & il les fit passer à Rome ; les Juifs l'empruntèrent aussi de leurs principaux usages : on peut en lire les détails dans la Lettre de ce Missionnaire , insérée dans le VII<sup>e</sup> Recueil des *Lettres Edifiantes*.

Ces premières connoissances excitèrent l'attention des Sçavans. Le P.

## 22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Etienna Souciet*, qui travailloit alors à un grand ouvrage sur l'Ecriture, fut le plus ardent à presser cette découverte. C'est des Lettres que lui écrivirent à ce sujet les PP. *Gozani, Domenge & Gaubil.*, que le P. *Patouillet* a extrait ce qu'il rapporte dans ce *Mémoire*, qui fera beaucoup de plaisir à la classe sçavante des Hébraïens ; je me borne à vous faire part de quelques observations générales sur l'état de cette Synagogue. Les Chinois appellent les Juifs qui demeurent parmi eux *Hoai-Hoai*, ce nom leur est commun avec les Mahométans ; mais ces Juifs se nomment entr'eux *Tiao-Kin-Kiao*, c'est-à-dire *ceux dont la Loi retranche les nerfs.*, parce qu'ils se font une Loi de n'en point manger, en mémoire du combat de Jacob avec l'Ange. L'espèce de bonnet bleu qu'ils portent dans leur Synagogue pendant la prière, leur a fait prendre encore le nom de *Lan-Mao-Hoai-Hoai*, pour se distinguer des Mahométans qui portent un bonnet blanc. Ces Juifs disent qu'ils entrèrent à la Chine sous la Dynastie des *Han*, & qu'ils venoient

de *Si-Yn*, c'est-à-dire du pays de l'Occident. Il paroît, par tout ce qu'on a pu tirer d'eux, que ce pays d'Occident est la Perle, & qu'ils vinrent par le *Corassan* & *Samarkand*. Ils ont encore dans leur langage plusieurs mots Persans ; & ils ont conservé pendant long-temps de grands rapports avec cet État. Ils croient être les seuls qui se soient établis dans cette partie de l'Orient ; ils ne connoissent point d'autres Juifs dans les Indes, dans le Thibet, & dans la Tartarie Occidentale. Pendant long-temps, ils ont été fort considérés à la Chine ; plusieurs ont été Gouverneurs de Provinces, Ministres d'Etat, Bacheliers, Docteurs, &c. Mais ils sont aujourd'hui bien déchus de cet ancien état de splendeur. Leurs principaux établissemens sont détruits, & la plupart ont embrassé la Secte Mahométane. On ne connoît aujourd'hui que ceux de *Cai-fong-fou*. Lorsqu'ils s'établirent dans cette Ville, ils comptoient plus de soixante & dix mille familles des Tribus de Benjamin, de Lévi, de Juda, &c. Maintenant ils se trouvent ré-

duits à sept familles , qui font tout au plus mille personnes.

Le Père *Domenge* trouva ces Juifs dans une grande ignorance. Les plus habiles n'entendoient que quelques endroits du *Pentateuque* & des Livres qu'ils lisent le plus souvent. Ils sentent très-bien leur foible sur cet article, & ils s'en excusent sur ce qu'il y a plus d'un siècle qu'il ne leur est venu de Docteur de *Si-Yn*, c'est-à-dire, de l'Occident, & qu'il y a longtemps qu'ils ont perdu leur *Tou-King-Buen*, c'est-à-dire leur Grammaire ou leur Livre pour entendre l'Ecriture. Ils se servent de leurs Livres sacrés lorsqu'ils veulent tirer les sorts. Ils observent la Circoncision le septième jour après la naissance; les jours du sabbat, ils ne voudroient pas même allumer du feu chez eux. Outre les jours de sabbat, ils ont la Pâque & plusieurs autres solemnités, & il y a un jour qu'ils passent tout entier dans la Synagogue à gémir & à pleurer; ils connoissent les Anges, les Séraphins & les Chérubins; ils ne reçoivent point de profélytes; jamais ils ne

ne se marient avec des Etrangers. Ils n'ont imprimé en Chinois qu'un fort petit Livre sur leur Religion ; c'est celui qu'ils présentent aux Mandarins lorsqu'ils sont menacés de quelque persécution. Leurs Lettrés & leurs Docteurs honorent *Confucius* ; ils révèrent tous leurs ancêtres morts , & ils ont leurs tablettes à la manière des Chinois. Dans leurs prières , ils se tournent vers l'Occident , & leur Synagogue est aussi dans la même direction , sans doute en mémoire de Jérusalem qui , par rapport à eux , est à l'Occident. Les riches se dispensent aisément d'aller à la Synagogue ; il suffit pour cela d'avoir fait transcrire un de leurs Livres sacrés , & de l'avoir mis dans les armoires du lieu saint. Aussi ne voit-on souvent , les fêtes ordinaires , que quarante à cinquante personnes dans la Synagogue. Lorsqu'un de ces Livres a été déposé dans ces armoires , il ne peut plus sortir du Temple. Un Juif étoit convenu de vendre le sien à un Missionnaire ; mais il fut surpris lorsqu'il l'emportoit. On le lui arracha de force , & on l'accabla de reproches.



Le P. *Gaubil* eut occasion de se lier plus particulièrement avec ces Juifs. Il connut, par leurs entretiens, qu'ils croyoient le Jugement dernier, la Résurrection des corps, le Purgatoire, l'Enfer & le Paradis; mais ils n'ont point de profession de foi particulière. Il leur expliqua le sens que nous attachons communément au mot *Jehova*; tous lui applaudirent, & l'assurèrent qu'ils avoient toujours reconnu dans ce mot l'éternité de Dieu; qu'il signifioit *être, avoir été & devoir être toujours*. Avant de sortir de la Synagogue, le P. *Gaubil* demanda à voir leurs Livres. Le Chef de la Synagogue y consentit. Ils lui en montrèrent un surtout, qu'ils avoient caché jusqu'alors aux Missionnaires, & qui, par sa singularité, fixa toute l'attention du Père. C'étoit un reste du Pentateuque qui paroissoit avoir beaucoup souffert de l'eau. Il étoit écrit sur des rouleaux d'un papier extraordinaire; les caractères en étoient grands & nets; on ne voyoit rien au-dessous des lettres; mais, au-dessus, il y avoit des accens & des espèces de points, tels que le Père *Gaubil* assure n'en avoir jamais

vus ailleurs. Il interrogea le Chef sur ce manuscrit qui paroïssoit avoir les caractères d'un monument antique ; voici ce qu'il en apprit : Du temps de l'Empereur *Van-Lié*, la Synagogue fut brûlée , & tous les Livres périrent pour la seconde fois ; mais des Juifs de *Si-Yu* ( d'Occident ) étant arrivés dans ces circonstances , ils en obtinrent une Bible , avec d'autres Livres. Ce *Pentateuque* est le seul de ces Livres qu'ils ayent conservé en original ; ils n'ont que des copies des autres qui se sont perdus par le laps des temps. Le P. *Gaubil* offrit une somme considérable pour ce *Pentateuque* ; mais il fut refusé.

Le Père *Domenge* dit qu'il n'a vu , dans la Synagogue de ces Juifs , ni encensoir , ni instrumens de musique , ni habits de cérémonie. Tout se réduit à y être sans pantoufle , & à porter sur la tête un bonnet blanc. Leurs *Takings* , ou Livres sacrés , sont tous divisés en cinquante-trois sections , & on en lit une chaque jour de sabbat. Ainsi les Juifs de la Chine , comme les Juifs d'Europe , lisent toute la Loi dans le cours de l'année. Celui qui fait

28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE;

la lecture met le *Taking* sur la Chaire de Moïse. Il a le visage couvert d'un voile de coton fort délié; à côté de lui est un Souffleur, & quelques pas plus loin, un autre Juif, chargé lui-même de redresser le Souffleur, en cas qu'il se trompe.

Je ne répéterai point, Monsieur, les justes éloges que j'ai déjà plusieurs fois donnés à ces Recueils; la collection qu'ils forment est, sans contredit, une des plus précieuses que nous ayons, parce qu'elle est le dépôt d'une infinité de connoissances sûres, & de détails intéressans qu'on ne trouve point ailleurs. Ce nouveau volume est digne de ceux qui l'ont précédé, & vous pouvez juger, par l'analyse succincte que je viens de vous en tracer, que le goût & le discernement ont présidé au choix des matières. Je ne vous parle point aujourd'hui du xxxii<sup>e</sup> Recueil qui vient d'être publié en même temps que le xxxi<sup>e</sup>; je me propose d'en faire la matière d'une autre Lettre,

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Mai 1774.

## L E T T R E I I.

*Ouvres de Chaulieu d'après les Manuscrits de l'Auteur, belle édition en deux volumes in-8°. A Paris, chez Claude Bleuët, Libraire sur le Pont Saint Michel.*

**T**OUTES les Editions des œuvres de Chaulieu, publiées jusqu'à présent, sont très-inexactes & remplies d'omissions, de transpositions, d'altérations & de contre-sens ; on ne possédoit de ces œuvres que des copies infidèles : l'Abbé de Chaulieu n'avoit jamais confié son porte-feuille à personne. La magnifique Edition que je vous annonce, Monsieur, est faite sur trois manuscrits originaux, sur un entr'autres qui, peu de temps avant la mort de ce Poète charmant, fut rédigé sous ses yeux, d'après une copie corrigée par lui-même ; ces manuscrits ont été donnés par M. le Marquis de Chaulieu, petit-neveu de l'au-

teur, & la lettre par laquelle il se détermine à s'en défaisir est imprimée à la tête de cette nouvelle édition. Son avantage sur toutes les précédentes n'est donc pas équivoque; elle renferme d'ailleurs une cinquantaine de pièces qui ne sont point dans la dernière donnée par le pesant & minucieux *Saint Marc*. On y trouve de plus une *Préface* très-intéressante, composée par l'Abbé de *Chaulieu* lui-même, & qu'il paroïssoit destiner au Public; ce qui ne s'accorde point avec l'intention qu'on lui prêtoit de ne laisser jamais voir la lumière à ses ouvrages. Cette *Préface* est d'autant plus curieuse, que cet illustre Abbé y développe sa véritable façon de penser, & qu'elle prouve que les Philosophes de nos jours se sont un peu trop pressés de le ranger parmi les partisans de l'incrédulité : assertion démentie par cette *Préface*, par plusieurs de ses *Lettres* où il revient sur le même objet, & plus formellement encore par les sentimens religieux qu'il fit éclater dans sa dernière maladie. Mais il faut entendre l'Abbé de *Chaulieu* lui-même.

» J'ai cru devoir compte , nous dit-il ,  
 » & n'ai songé qu'à le rendre ici aux  
 » honnêtes gens qui auront assez de  
 » temps à perdre pour s'amuser à  
 » lire mes folies , ou assez d'indul-  
 » gence & de gaieté pour s'en divertir.  
 » Je n'ai pas voulu qu'ils pussent être  
 » choqués d'un manquement apparent  
 » de bienséance dont j'ai toujours été  
 » esclave , ou qu'ils soupçonnassent  
 » de libertinage des choses que la  
 » chaleur d'une imagination trop vive  
 » m'a dictées , & que je n'ai jamais  
 » pensées. Ce que j'ai fait ne s'appelle  
 » point des ouvrages ; il m'en a trop  
 » peu coûté pour cela : c'est un amas  
 » confus des sentimens de mon cœur,  
 » quand les différentes passions les ont  
 » fait naître , ou des caprices de mon  
 » imagination , quand elle s'allumoit  
 » par mon enjouement naturel , l'oc-  
 » casion , la gaieté de la table , la ga-  
 » lanterie , & , plus que tout cela , par  
 » l'envie de plaire à des Princes , à  
 » tant d'illustres amis que j'ai eus , plus  
 » distingués par leur agrément & par  
 » leur esprit que par leur naissance &  
 » leur dignité , & tous ensemble aussi

### 32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» libertins que moi. L'applaudisse-  
 » ment de tant de gens d'esprit, & le  
 » malheureux amour-propre dont il  
 » est impossible de se défendre, qui  
 » rehausse le prix de ce que nous pos-  
 » sédons, me persuada alors que je  
 » pouvois tenter tout ce que l'éten-  
 » due d'une imagination brillante &  
 » féconde pouvoit mettre au jour :  
 » cette pensée me flatta. Je crus pos-  
 » séder quelque partie de ce trésor  
 » inestimable : séduit par ces erreurs  
 » plutôt que guidé par la raison, je  
 » voulus faire quelque chose de sin-  
 » gulier ; je m'abandonnai tout entier  
 » à mon génie. Je pensai que l'imagi-  
 » nation, portée à un certain degré,  
 » pouvoit égayer ce qu'il y a de plus  
 » triste, conserver les ornemens de la  
 » Poésie parmi ce qu'il y a de plus sé-  
 » rieux, & jeter des fleurs sur ce  
 » qu'il y a de plus sec & de plus aride.  
 » C'est dans cette idée que j'ai com-  
 » posé les *Trois façons de penser sur la*  
 » *Mort*. Il faut plaire aux esprits bien-  
 » faits, disoit M. Pascal ; c'est à eux  
 » que je m'adresse ici, & je les conjure  
 » de ne me pas condamner sur les ap-

» parences , & de n'aller pas prendre  
» pour mes opinions ~~ce~~ qui n'étoit  
» en effet que des essais de Poësie.  
» J'ai fait *la première façon de penser sur*  
» *la Mort* dans les principes du Chris-  
» tianisme & de toute l'étendue de  
» la miséricorde de Dieu , seul asyle  
» des pécheurs comme nous ; & je  
» l'ai faite sans être par malheur dé-  
» vot. J'ai fait *la seconde* dans les prin-  
» cipes du pur Déisme , sans être So-  
» cinien ; *la troisième* dans les principes  
» d'*Epicure* , sans être impie ni athée.  
» C'est ainsi que j'ai chanté les amours  
» & le vin , toujours voluptueux & ja-  
» mais débauché. Ferme dans les prin-  
» cipes de ma Religion , je n'ai point  
» prétendu dogmatiser le libertinage ;  
» j'ai cherché seulement à faire voir  
» jusqu'où l'abondance de la rime , la  
» fécondité de l'imagination & la fa-  
» cilité du génie pouvoient aller. Voilà  
» le seul chapitre sur lequel je deman-  
» derai quelque grace au Lecteur ; j'a-  
» bandonne tout le reste à la censure ,  
» &c. «

Vous sçavez , Monsieur , que les su-  
blimes Penseurs de nos jours ont fait



tous leurs efforts pour prêter leurs opinions aux grands hommes du dernier siècle qui en étoient réellement les plus éloignés, aux *Fénétons*, aux *Bossuets*, &c, &c. Il n'a pas été fort difficile de faire voir toute l'absurdité de ces petites calomnies philosophiques. Mais, depuis quelque temps, les auteurs mêmes dont les ouvrages paroissent se rapprocher le plus de leurs admirables principes, leur échappent tous les jours. On a démontré que *Montaigne* étoit un bon Chrétien ; voilà *Chaulieu* qui revient aujourd'hui nous assurer qu'il a toujours été ferme dans les principes de sa Religion : en vérité, cela est désespérant. Il faut que le parti commence à ne plus être à la mode ; car les vivans & les morts le désertent à l'envi. On peut même prévoir le temps où le libertinage de l'esprit sera aussi honteux que celui des mœurs auquel il tient de si près.

*Chaulieu*, dans cette même Préface, nous assure qu'il s'est donné des peines incroyables pour mettre du nombre & de l'harmonie dans ses vers ;

pour éviter le choc des mots durs & les syllâbes désagréables. Il est certain cependant qu'il a beaucoup de pièces où un vers ne trouve sa rime qu'après trois ou quatre rimes d'une autre espèce, & que tout considéré il doit se contenter d'être le premier des Poètes négligés; mais aussi que cette négligence a de charmes! Quelle vérité! Quel feu! Quelle brillante imagination! *Chaulieu* n'est presque jamais un auteur qui compose; c'est le convive le plus aimable qui célèbre l'amour & l'amitié le verre à la main, & qui fait passer son ivresse dans tous les cœurs. Aucun Poète n'est plus séduisant qu'il l'est dans ses bonnes Pièces. Je ne connois rien au-dessus de ses Epîtres au Chevalier *de Bouillon*, de ses Stances sur *Fontenai*\*, de quelques-unes de ses Epîtres au Marquis *de la Fare*, de son *Voyage de l'Amour & de l'Amitié*, de ses vers sur l'Inconstance, sur l'Imagination, de quel-

\* Patrie de l'Abbé *de Chaulieu*. Il nâquit en 1639 au Château de Fontenai dans le Vexin-Normand, & mourut à Paris le 27 Juin 1720, âgé de 81 ans.

36 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ques-unes de ses Chançons , & de la plupart de ses Madrigaux. Comme tout le monde connoît les œuvres de cet auteur, je me borne à parcourir avec vous quelques-unes des Pièces nouvelles qui se trouvent dans cette belle Edition. M. de Malézieux donna un jour ces vers à l'Abbé de Chaulieu, comme il arrivoit pour souper à Sceaux chez Madame la Duchesse du Maine :

Quelle ardeur subite m'enflamme !  
 Quel Dieu s'emparant de mon ame ,  
 M'inspire la fureur des vers !  
 Apollon , quittant le Parnasse ,  
 Vient-il animer nos concerts ?  
 Ou Chaulieu vient-il à sa place ?

Chaulieu lui fit cette réponse pleine de cette aisance qui lui étoit si naturelle :

Pourquoi chercher si loin quel est ce feu nouveau

Qui s'allume dans ton ame ,  
 Ou quel Dieu d'un trait de flamme ,  
 Vient échauffer ton cerveau ?  
 Qui peut avoir un regard de du Maine ,  
 Et qui connoît le pouvoir de ses yeux ,

A-t-il besoin de chercher d'autres Dieux,  
Ou d'aller boire à la belle fontaine  
Où si souvent s'enivre *Malézieux* ?

Une des meilleures Pièces parmi celles  
que l'on ne connoissoit pas, est une  
Ode contre la corruption du style &  
le mauvais goût qui déjà commençoit  
à s'introduire. Je ne vous citerai que  
ces strophes :

Du Poète de Sicile

Qu'est devenu le haut-bois ;  
La flute & la douce voix  
Dont *Moschus*, dans une Idille,  
Chantoit les prés & les bois ?

Beau pinceau, tendre & fertile ;  
Où sont ces vives couleurs ,  
Que, pour peindre ses douleurs ,  
Vint emprunter de *Virgile*  
*Philomèle* en ses malheurs ?

*Catulle*, *Gallus*, *Horace*,  
Aux soupers de *Mécénas*,  
N'égayoient point le repas  
De vers obscurs qu'au Parnasse  
*Phébus* même n'entend pas.

Le Poète, après avoir parlé du siècle

heureux d'*Auguste*, qui fut celui du bon goût, ajoute :

Mais bientôt après suivirent  
En foule les faux brillans :  
Depuis ce malheureux temps ;  
Les *Dubartas* refléyrirent  
Au Caffé de la *Laurens* \*.

Paix-là ! J'entends *Fontenelle*  
Qui géométriquement,  
Par maint beau raisonnement,  
Fait, à la pointe fidelle,  
Le procès au sentiment.

Le dur, l'enflé, le bizarre  
A sa voix reprend vigueur ;  
De son école l'auteur  
Le plus plat se croit *Pindare* :  
*Danchet* même a cette erreur.

Mais, quoique dans leur chimère  
Ils foulent *Malherbe* aux pieds,  
Je n'y vois que des *Fripiers*  
Retourner l'habit d'*Homère*  
Dans leurs vers estropiés.

*Ferrand* \*\*, chez qui se conserve ;

\* Caffé célèbre de la rue Dauphine où s'assembloient les beaux-esprits du temps.

\*\* Poète aimable, plein d'esprit & de délicatesse, mort en 1719, à 42 ans.

Dans un esprit vif & doux ,  
Ce qui reste de bon goût ;  
C'est toi qu'*Apollon* réserve  
Pour opposer à ces fous.

Sauve ta chère Patrie  
De l'invasion des Gots ,  
Qui, montés sur de grands mots ,  
Ramènent la barbarie  
En triomphe chez les fots.

Vous trouverez encore dans le second volume beaucoup d'Epigrammes ou de Madrigaux qui n'avoient point été imprimés. Ce Madrigal m'a semblé remarquable par la finesse & la singularité de la pensée qui le termine :

*La Fare* me disoit un jour tout en colère :  
Sçais-tu que ta Maitresse est friponne & légère ?

Romps des fers qu'en honneur tu ne peux plus  
porter ;

Laisse-la désormais & songe à l'éviter.

Le conseil est très-bon , & d'un ami sincère ;

Lui dis-je , & je croirois que l'on ne peut  
mieux faire ,

Cher ami, que d'en profiter :  
 Mais son esprit m'amuse, elle a l'art de me  
 plaire,  
 Et je ne l'aime plus assez pour la quitter.

*Chaulieu* avoit une antipathie décidée pour *la Motte* ; il ne laisse échapper aucune occasion de le tourner en ridicule. En effet, rien de plus opposé à cet auteur que l'imagination froide & compassée de ce bel-esprit ; mais au moins faut-il convenir que c'étoit un bel-esprit, & ne pas dire avec *Chaulieu* qu'il s'est couvert d'un mépris plus cruel que l'oubli. Quoiqu'il en soit, Monsieur, voici une assez plaisante Epigramme sur l'Approbation donnée par *la Motte* à l'*Œdipe* de *M. Arouet*, depuis *M. de Voltaire*.

O ta belle Approbation !  
 Quelle nous promet de merveilles !  
 C'est la sûre prédiction  
 De voir *Voltaire* un jour remplacer les *Cornilles*.  
 Mais où Diable, *la Motte*, as-tu pris cette  
 erreur ?  
 Je te connoissois bien pour assez plat auteur ;

ANNÉE 1774.

21

Et sur-tout très-méchant Poëte,  
Mais non pour un lâche flatteur,  
Encore moins pour un faux Prophète:

Je ne m'étonne plus si M. de Voltaire a donné à *la Motte* le titre d'homme de génie dans ses *Commentaires sur Corneille*, & dans quelques autres de ses infaillibles jugemens: c'est une affaire de pure reconnoissance; mais, d'après l'Epigramme que vous venez de lire, je voudrois bien sçavoir quel nom il eut donné à l'Abbé de Chaulieu qu'il appelloit *son Maître*; je crois qu'il eut bien changé de ton. L'on en peut juger par les belles épithètes qu'il a distribuées aux *Jean-Baptiste Rousseaux*, aux *Rompignans*, aux *Rousseaux de Genève*, & qu'il prodigue encore à tous ceux qui n'admirent pas tous ses écrits sans examen & sans restriction. Car, pour être ami de M. de Voltaire il ne suffit pas d'aimer ses bonnes Pièces fugitives, & d'applaudir aux scènes de *Zaïre*, de *Méropé* & de *Mahomet*: il faut encore se mettre à genoux devant le Poëme de Genève, les *Pélopides*, les *Guèbres*, les *Loix de Minos*, le *Dépositaire*, &c, &c, &c.



## 42 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Cette nouvelle Edition des *Œuvres de Chaulieu* est supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, tant par le mérite des Pièces qui n'avoient pas encore vu le jour, que par l'épure-ment du texte, si je puis parler ainsi, & par la richesse de l'exécution Ty-pographique. Elle est ornée d'un très-beau portrait de l'auteur. Les deux volumes in-8° se vendent brochés 9 livres, & reliés en écaille 12 livres. On a tiré quelques exemplaires en papier de Hollande, dont le prix est de 18 livres brochés, & 24 livres reliés dorés sur tranche.

*Olinde & Sophronie, Drame Héroïque en cinq Actes & en prose ; par M. Mercier, Brochure in-8° de 120 pages. A Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.*

PENDANT que je lisois la Tragédie en vers d'*Olinde & Sophronie*, dont je vous ai rendu compte en dernier lieu, je me rappellois que j'avois entrevu, il y a deux ou trois ans, sur le même sujet, une autre Pièce dont je n'avois

pas osé entreprendre la lecture. J'ai cherché depuis dans le tas de mes vieilles Brochures, &, après de longues perquisitions, j'ai enfin déterré le Drame de M. Mercier, & j'ai pris sur moi de le lire. L'auteur y introduit un Vieillard nommé *Nicéphore* qui est le père d'*Olinde*. *Ismen* se trouve le père de *Sophronie*; ce qui produit une reconnoissance qui auroit pu être touchante, & qui ne l'est point. M<sup>r</sup> Mercier fait agir aussi, d'après le *Tasse*, le personnage de *Clorinde* qu'il rend amoureuse d'*Olinde*. Cette Héroïne, dans le cinquième Acte, renverse le bucher & tue *Ismen*. Autre changement : au lieu de l'Image de la Vierge enlevée, *Ismen* accuse les Chrétiens d'avoir profané la Mosquée; on y trouve l'Alcoran déchiré & foulé aux pieds. Ce Prêtre fanatique, dévoré de remords à la fin de la Pièce, avoue que c'est lui-même qui a déchiré ce Code de la Loi Musulmane pour en rejeter toute la vengeance sur les Chrétiens. Au reste, Monsieur, les gens de goût ont bien raison de s'élever contre les Tragédies qui

ne sont pas en vers. Il n'y a rien de si facile au monde que ces sortes de productions , & , si l'on encourageoit ce mauvais genre , il n'est pas de Grimaud sortant du Collège , qui ne voudroit donner la sienne. Mais ils auroient bien de la peine à nous en bâtir d'aussi médiocres que celle de M. Mercier. Ce sont de gros paquets de prose dont la vue seule fait trembler les regards les plus intrépides. J'ai eu le courage de les examiner avec soin ; je n'ai pas trouvé dans cette Tragédie une seule scène touchante , une seule situation heureusement rendue , un seul caractère bien conçu , bien développé , un seul détail intéressant. Le sujet en fournissoit cependant plusieurs. Le Dialogue est lourd & pénible ; si l'on donnoit cette Pièce au Théâtre , au lieu de deux heures & demie pour la représentation , il en faudroit cinq ou six ; les Spectateurs en seroient affommés. Mais ce qu'il y a de plus ridicule dans cet ouvrage , c'est le style. M. Mercier a voulu conserver la pompe de la diction de *Melpomène* ; il en est résulté un galimatbias poétique qui ne

ressemble ni à des vers ni à de la prose. On voit un homme qui se hausse péniblement sur la pointe des pieds & qui enfle ses deux joues à chaque mot qu'il profère ; *Ma triste paupière loin du soleil , poursuivait une fugitive clarté qui redoubloit l'horreur des cachots où j'étois plongé. . . . Père moins indulgent , que votre bouche foudroie votre fils. . . . Pourquoi se dérober à ces regards touchans qui nous disent , JE T'APPORTE LE BON-HEUR. . . .* Cet Ismen dont les lèvres sont une source de fraudes, . . . . Armé d'un langage adulateur . . . Cette victime innocente embrassa le Bourreau qui devoit l'égorger. . . . Votre récit auroit jeté dans mon sein la soif d'expier dans son sang vos souffrances, . . . Ton bras s'est trop fait connoître pour n'être pas honoré d'un nouveau titre. . . . Clorinde n'abbaisse point ses mains superbes aux travaux accoutumés de l'aiguille & des fuseaux ; c'est donc à ce bras d'arrêter leur torrent débordé ( le torrent des Chrétiens. ) J'ai plus d'une fois semé les champs de leurs membres , & teint les fleuves de leur sang. Ismen veut que ces mêmes Chrétiens soient enchaînés devant la colère

46 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

du Sultan. *Clorinde* leur reproche de cacher un flambeau séditieux sous des vêtemens de candeur. Elle remercie dans une autre scène un vieil Eunuque qui l'a élevée, d'avoir appris à sa main enfantine à gouverner le frein des coursiers. Les aîles de la Renommée ont daigné porter mon nom en divers climats. L'esclavage de son sexe a révolté mon jeune orgueil. . . . L'amour qu'adopte la valeur, marche en vainqueur illustre. . . . La majesté souveraine absorbe ces légères taches inévitables dans les rapides mouvemens qui font rouler les destinées d'un vaste Empire. . . . J'ai fait poursuivre ces rebelles par des regards qui me sont vendus. Cette même *Clorinde* est aussi quelquefois très-philosophe. Quel est donc, s'écrie-t-elle dans un monologue, ce joug qui prétend me captiver ? La liberté de moi être sera-telle subordonnée à des préjugés capricieux ! Quoi ! les accens de la haine & de la vengeance s'annoncent avec appareil à la face de l'Univers, & pour dire J'AIME, il faudra chercher l'ombre & le mystère ! . . . Demain les premiers rayons du soleil se plongeront dans les flots de leur sang coulant le long

*des rues jonchées de leurs cadavres. . . .  
Faisons du Trône d'Aladin le marche-  
pied de mon Autel. . . . Et l'éclair im-  
prévu de tant d'attraits. . . . Ils versent  
l'insolence & la révolte dans de jeunes  
cœurs. . . . Tu laisses la foule de ces Sol-  
dats vulgaires aller remplir la profon-  
deur de la Mosquée. . . . Les fumées  
qu'exhale l'encensoir , voilà les armes  
d'Ismén. . . . N'humilions point les ins-  
trumens de la gloire devant la thiare d'un  
Pontife. . . . Sous ma dure cuirasse , j'ai  
senti mon sein palpiter. . . . Mon zèle a  
pour guide un plus cher dessein. . . .  
Tandis que ce bras emporté foudroiera  
l'ennemi : comment un bras qui est em-  
porté peut il foudroyer ? Tour à tour  
chacun fatigue ma volonté. . . . Le Scep-  
tre blesse les mains qui ne le soutiennent  
pas avec fermeté. Il est assez rare d'a-  
voir les mains blessées par un objet  
qu'on soutient mal. Vain bruit qui n'in-  
terrompt point la publique harmonie des  
louanges. . . . A moi la mort , à elle la  
liberté. . . . Toi dont la voix adouciroit  
les douleurs d'un Monde. . . . Vois mon  
ame te servant d'Ange tutélaire , aidant  
la flamme de ta prière à monter vers les*

*Cieux. . . . Déchire ce crédule bandeau  
 que le mensonge attache sur ton front....  
 C'est un champ d'illusion que fertilise la  
 fourberie. . . . Vois les Bourreaux forçant  
 son ame à ployer devant moi. . . . Ce sont  
 des hurlemens de rage qui mugissent dans  
 ton ame. . . . Ce teint pâle & livide re-  
 lève les serpens dont ton cœur est rongé....  
 Tout semble autour de moi m'écraser de  
 son poids. . . . Amis, j'ai frappé le Chef,  
 balayez ce reste vil trop indigne de nos  
 coups. . . . Ismen vivant est un spectre  
 qui me glace d'effroi, &c, &c, &c.*

Voilà, Monsieur, une partie des  
 belles choses que présente en foule  
 cette sublime Tragédie. Il y a mainte-  
 nant dans cette Capitale un jeune  
 homme qui s'est fait une grande célé-  
 brité dans les cercles par son talent  
 pour la lecture. Il lit de préférence les  
 Drames de M. Mercier & la *Mélanie* de  
 M. de la Harpe. Il ne peut assurément  
 mieux choisir pour mettre dans la plus  
 grande évidence la supériorité de son  
 art. En effet, le prestige est tel, qu'il  
 fait trouver à ses auditeurs toutes ces  
 Pièces supportables. Je suis, &c.

*A Paris ce 26 Mai 1774.*

LETTRE

# LETTRE III.

*Historiettes ou Nouvelles en vers , par M. Imbert , seconde Edition , revue , corrigée & augmentée par l'auteur ; un volume in-8° de 198 pages , avec des Gravures. A Paris , chez Delalain Libraire , rue & à côté de l'ancienne Comédie Française.*

**C**ES Contes de M. Imbert ont eu beaucoup de succès, Monsieur, & la meilleure preuve qu'on puisse en donner, est cette seconde Edition qui a suivi de si près la première. L'auteur a adopté une partie des observations que j'avois faites sur ce Recueil ; il en a rejeté la plupart des petits Contes qui n'étoient que des mots connus mis en vers ; il a même supprimé plusieurs des grandes Pièces qui n'avoient pas réussi autant que les autres, & il en a substitué cinq ou six tout-à-fait nouvelles.

ANN. 1774. Tome III.

C



71 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

forcé. On aura beau dire que c'est un Conte ; encore faut-il qu'il ait quelque air de vérité. Est-il vraisemblable qu'un homme se fasse pendre pour susciter des affaires à son Juge ?

Celui qui a pour titre *les Amans Corfaires* ou *l'Heureux Stratagème*, n'a pas le même défaut. Je le regarde comme un des meilleurs de tout le volume ; l'idée , qui est très-heureuse , appartient à M. Imbert. Deux amis habitans d'Antibes , Ville maritime de Provence , étoient jaloux à l'excès , & , loin de confier leurs femmes à aucune Duègne ou Sentinelle , ils ne s'en fioient , pour les garder , qu'à de bonnes clefs & à leurs propres yeux. Malgré toutes ces précautions , les deux Belles se choisissent chacune un Amant. L'auteur peint de la manière la plus ingénieuse , l'espèce de baisers dont elles payoient leurs tendres soins ;

J'entends de ces baisers , que sur sa main  
discrete ,

Une jeune Beauté pose amoureusement ;  
Et qu'en souflant légèrement

Elle fait voler en cachette  
Vers les lèvres de son Amant.  
Car pouvoit-on les donner autrement ?  
Mais hélas ! à la fin sans doute,  
Tous ces baisers, quoique charmans,  
Envoyés d'un peu loin, refroidis sur la route,  
Soulageoient peu nos deux Amans.

Cette peinture est charmante ; c'est à ces sortes de détails que l'on distingue l'homme qui sçait écrire de ces Conteurs si communs, dont les vers ne diffèrent de la prose que par de mauvaises rimes. Les deux Amans imaginent un excellent tour pour duper les maris de leurs Belles. On sçut que ces deux Jaloux devoient un beau matin faire une promenade sur mer avec leurs captives. Aussitôt voilà nos Amans qui arment une Galère à l'en-seigne de Tunis, ceignent le Turban, se font accompagner d'une troupe d'amis, en un mot, qui se font Corsaires & viennent voguer le même jour près des bords d'Antibes :

Bientôt sur leur chemin paroît l'humble na-  
celle,

54 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Où chacun des Jaloux couve des yeux sa  
Belle :

Les voilà ! les voilà , mes amis , armons-  
nous !

Ce mot seul les enflamme tous.

Le glaive nud , dans l'air , lance mille étin-  
celles.

La vague s'ouvre en écumant ,  
Et rame & voile en mouvement

A la nef ont donné des ailes.

On fond sur les Vieillards : Rendez - vous.

A ce mot ,

La troupe , avec des cris de joie ,  
Saute dans la nacelle , & les Chefs aussitôt ;  
Les armes à la main , courent saisir leur proie.  
Les Belles , dit l'histoire , ignoroient le com-  
plot :

D'effroi d'abord leurs membres tressailli-  
rent ;

Mais sitôt qu'à travers l'habit Algérien

On reconnut l'Amant , leurs cœurs se ré-  
jouirent :

Ces Dames néanmoins en usèrent très-bien ,

Et déceurent elles s'évanouirent.

Le Chef des Vainqueurs cependant ,

A la voix haute , à l'œil ardent ,

ANNÉE 1774.

79

En hérissant sa moustache guerrière ;  
Comme le *Jupiter* d'*Homère* ,  
Fronçoit son foudroyant sourcil :  
Esclaves , à genoux , dit-il ,  
Subissez la loi du Corsaire.  
Oui , s'écrioient les deux époux ;  
Oui , nous tombons à vos genoux ;  
Mais pour vous implorer. *Grâce ! — Paix !*  
Saint Prophète !  
Je vois là deux jolis Tendrons :  
A très-grand prix nous nous en déferons ;  
Cette taille est , ma foi , parfaite  
Pour meubler un Serrail : c'est pour le Grand-  
Seigneur.  
Il la paîra très-bien , sur mon honneur.  
— Quoi ! nos femmes ? — Paix donc ! Regar-  
dez , je vous prie ,  
Cet œil fripon qui brille auprès de moi :  
Le Grand-Seigneur les aime à la folie.  
Je vois , sous ce fichu , certain je ne sçais quoi  
Qui va , vient . . . Voilà , je parie ,  
Qui vaut de l'or. Hélas ! eh , que devien-  
drons-nous ,  
Disoient les Vieillards ? — Oh ! pour  
vous ,  
Leur sort a décidé du vôtre ,

86 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Et vous allez servir d'Eunuques l'un & l'autre :

— D'Eunuques ! ciel ! quel arrêt effrayant !

Eh ! ne pourroit-on pas... En payant.... — En payant ?

Mais si la somme étoit honnête. ?.. ?

Au fond , l'or d'un Faquin vaut bien celui  
d'un Grand.

— C'est bien assez de cent pistoles ? — Cent ?

Je ne sçais qui retient mon glaive , qu'à l'instant

Il ne fasse voler à vingt pas votre tête.

Long-temps encore on marchandait ;

Mais à la fin pourtant on s'accorda ;

Car tel étoit le but du stratagème

Des deux Amans. Soit ; vous allez avoir

Reprirent les Vieillards , votre argent dès ce  
soir ;

Nous courons le chercher nous-même :

Oui ; mais quel sera cependant

Le gage du retour ? On demanda des gages.

Et l'on convint qu'en attendant

Ils laisseroient leurs femmes pour otages.

Oh ! comme le départ de ces sombres époux

Donne à tout des faces nouvelles !

L'amour a pris soudain la place du courroux ;

*A N N É E 1774.*

Moustaches, glaives nuds, sont aux pieds des  
deux Belles,

Et les Corsaires à genoux.

On ouvre les yeux. Ah! sans doute

L'Amour, sans arme, est bien plus dange-  
reux!

Quand il menace, on suit; quand il flatte;  
on l'écoute.

Chaque Belle fit un heureux.

Eh! sans avoir l'ame inhumaine;

Belles, auriez-vous pu résister en ce jour?

Pour vos Amans vous aviez tant d'amour!

Et pour vos Epoux tant de haine!

C'étoit trop de moitié. Comme un prochain  
retour

Ne laissoit désormais qu'un instant à leurs  
flammes:

Jamais instant ne fut mieux employé.

Enfin, avec leur or, en rouleau bien ployé;

Arrivent les Vieillards, pour racheter leurs  
femmes.

L'un des Amans alors, le front plus égayé;

Les tire à part, & leur livrant ces Dames;

Gardez votre or, dit-il, vos femmes ont payé.

Le Conte qu'a pour titre *Trois Ma-  
ris, trois Cocus*, n'est pas moins plai-

C v

60 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Cette famille un peu précoce :  
Mes frères , ces joyaux , sont le présent de  
nôce ;  
Au fond chacun de nous y gagne la façon.  
Auprès d'eux , *Montréal* , content de sa ven-  
gérance ,  
Pérorait tant , que tout fut pardonné ;  
( *Bacchus* d'ailleurs dispose à l'indulgence )  
Et d'après le conseil , qu'il leur avoit donné ,  
Tous vécurent dès-lors en bonne intelligence.  
Une Beauté , qui fit brèche à l'honneur ,  
Veut , par sa complaisance , en effacer le  
blâme ;  
Une Belle trop sage a par fois de l'humeur :  
*Belphegor* payait cher la vertu de sa femme.

C'est encore *Desperriers* qui a fourni  
l'idée de ce Conte à l'auteur ; mais  
tous les détails , dont plusieurs sont  
remplis d'élégance & de graces , ap-  
partiennent au Poète moderne. Je ne  
finirai point cet article , Monsieur ,  
sans vous faire observer la fécondité  
& la variété du talent de M. *Imbert*.  
En moins de deux ans cet auteur nous  
a donné trois volumes de Poésies de  
genres absolument différens , & tous

trois lui font beaucoup d'honneur. Il est sûrement un de nos jeunes Poètes qui méritent le plus d'encouragement & qui justifient davantage les espérances que ses premiers essais ont fait concevoir de son talent.

*Discours de Maître Belleguier, ancien Avocat, sur le Texte proposé par l'Université de la Ville de Paris pour le sujet des prix de l'année 1773. Brochure in-8° de 19 pages.*

C E titre n'est pas exact : Pour le sujet des Prix. Il n'est pas ici question des Prix qu'on distribue aux Ecoliers à la fin de chaque année dans tous les Colleges de cette Capitale ; il s'agit d'un seul Prix, d'Eloquence Latine, fondé par feu M. Coignard, Imprimeur-Libraire, Conservateur des Hypothèques, &c, en faveur des Maîtres-ès-Arts de l'Université de Paris ; eux seuls peuvent y travailler & concourir. Le prix est décerné tous les ans au meilleur discours latin sur le sujet que propose le Recteur de l'Université. Au reste, Monsieur, vous



ne le sçavez peut-être pas , c'est M. de Voltaire lui-même qui , sous le nom de l'Avocat *Belleguier* , est l'auteur du Discours François que je vous annonce. » Je ne compose pas , dit-il , pour » les Prix de l'Université , je n'ai pas » tant d'ambition ; mais le sujet de » cette année me paroît si beau & si » bien énoncé , que je ne puis résister à » l'envie d'en faire mon Thème «. Voici le sujet , tel que l'a énoncé M. l'Abbé Coger , qui étoit alors Recteur de l'Université : *Non magis Deo quàm Regibus infensa est ista , quæ vocatur hodiè Philosophia* ; c'est-à-dire , la prétendue Philosophie de nos jours attaque également & Dieu & les Souverains , ou bien , n'est pas moins ennemie du Trône que de l'Autel. M. de Voltaire commence son Thème par trois contrefens 1°. Il traduit le texte Latin par Cette , qu'on nomme aujourd'hui Philosophie , n'est pas plus ennemie de Dieu que des Rois. Il ignore , sans doute , que ce texte Latin , *non magis quàm* , est synonyme à ces mots *æquè ac , tam , quàm* , & que cette phrase , *non magis Deo quàm Regibus* , est équivalente à

celle-ci, *æquè Deo ac Regibus, tam Deo quàm Regibus.* Ce texte est très-familier à Tite-Live : *Non Patrum magis quàm Plebis studiis Fabius Consul factus est\** ; ce qui signifie, *Fabius due le Consulat autant à l'affection du Peuple qu'à celle du Sénat.* L'Historien dit ailleurs : *Annus erat pestilens Urbi agrisque, nec hominibus magis quàm pecori\*\** ; il faut traduire, *cette année, la peste fit d'affreux ravages dans la Ville & dans les Campagnes, & n'attaqua pas moins les hommes què les troupeaux.* La traduction, *n'est pas plus ennemie de Dieu que des Rois*, fait donc ou une équivoque, ou un contresens. 2°. Ces mots *ista Philosophia*, signifient *cette indigne Philosophie* : *ista* est un pronom qui, dans cet endroit, annonce le mépris. Si l'on eût voulu faire l'éloge de la Philosophie, on eût dit *illa Philosophia*. M. de Voltaire ne sçait pas la différence qui se trouve entre les deux pronoms *iste* & *ille* : second contresens. 3°. *Quæ vocatur hodiè, que l'on appelle*

\* C. 48 du Livre 2.

\*\* C. 6 du Livre 3.

#### 64 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

aujourd'hui ; il est clair qu'il ne s'agit que de la fausse Philosophie que nos incrédules modernes font tous leurs efforts pour accréditer , au mépris des Loix , des Mœurs , du Gouvernement & de la Religion ; & M. de Voltaire nous entretient , dans tout son *Discours* , de la Philosophie en général , de celle des Anciens , de Platon , d'Aristote , de Solon , de Pythagore , de Zoroastre , ou de celle de Descartes , de Gassendi , de Rohault , &c : troisième contresens. Le sçavant M. Larcher , dans son admirable *Supplément à la Philosophie de l'Histoire* , a démontré que M. de Voltaire n'entend pas le Grec ; qu'il en ignore les premières déclinaisons ; qu'il n'en a jamais lu que de mauvaises traductions , lesquelles il défigure encore le plus souvent. Il ne seroit pas difficile , comme vous voyez , Monsieur , de prouver à cet Ecrivain , qui a la manie d'être universel , qu'il ne sçait pas même le Latin , ou du moins qu'il en a oublié le peu qu'il sçavoit.

L'Avocat octogénaire qui plaide aujourd'hui d'une voix si foible la cause désespérée de la Philosophie du jour ,

décide qu'elle est le plus digne soutien de la Divinité, & cela d'après des lieux communs vagues sur la Philosophie en général, ou sur celle des Anciens & de quelques Modernes en particulier. Belle conclusion ! De ce qu'Orphée, Zaleucus, Solon, Socrate, Newton, Pascal, &c, ont recommandé l'amour de Dieu & du Gouvernement, est-ce à dire que ceux qu'on appelle aujourd'hui Philosophes pensent de même ? Pour être conséquent, M. de Voltaire auroit dû montrer que la doctrine de nos prétendus Esprits forts est conforme à celle des Sages de l'antiquité & des vrais Philosophes des derniers temps ; & rien n'est si aisé à prouver que le contraire, comme l'a fait voir l'auteur d'un Ecrit qui parut en 1770, & que j'ai sous les yeux. Il a pour titre : *La Nouvelle Philosophie dévoilée, & pleinement convaincue de lèse-Majesté divine & humaine au premier chef.* « La nouvelle Philosophie, dit l'auteur de ce Livre, ne » rougit plus de ses excès ; elle jette » à bas son masque ; elle annonce à » toute la terre, dans un ouvrage » qu'on peut regarder comme son

66 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» chef-d'œuvre , quels sont ses vrais  
 » sentimens , son but , son dessein :  
 » elle n'avoit encore osé , jusqu'ici ,  
 » s'expliquer avec autant d'éclat , de  
 » force & d'énergie qu'elle le fait  
 » dans le Livre intitulé *Système de la*  
 » *Nature* ». Il ajoute : « Le Créateur  
 » de l'Univers est outragé plus qu'il ne  
 » l'a jamais été dans aucune Nation....  
 » On porte contre tous les Rois chré-  
 » tiens , sans en excepter notre auguste  
 » Monarque , l'audace jusqu'au plus  
 » haut degré de l'insulte ; on leur ar-  
 » rache tous leurs droits ; on renverse  
 » tous les principes de l'obéissance lé-  
 » gitime que leur doivent leurs Sujets.  
 » Ce n'est point un seul Particulier qui  
 » commet de si grands crimes , c'est  
 » une multitude d'hommes qui s'aug-  
 » mente tous les jours , & qui conspi-  
 » rent ouvertement pour anéantir  
 » toute Majesté divine & humaine.  
 » Ce ne sont point des mortels sans  
 » conséquence ; ils se décorent tous  
 » des noms fastueux de seuls Sages , de  
 » vrais Philosophes ..... ; il ne leur  
 » reste plus qu'à prendre les armes  
 » pour détruire ce qui s'oppose à leurs  
 » desseins ». Voilà les faits que cet

Auteur anonyme expose , & dont il donne une foule de preuves , après lesquelles il conclut : « L'athéisme & » l'idolatrie , la sédition & la révolte , » voilà les horreurs où nous mène la » nouvelle Philosophie. Peut-on se » dissimuler , disoit M. de Fleury , Avocat Général , dans son Réquisitoire » du 6 Février 1759 , peut-on se dissimuler qu'il n'y ait un projet conçu , » une Société formée pour soutenir le » Matérialisme , pour inspirer l'indépendance & la corruption des » mœurs ».

Ce projet s'exécute tous les jours avec une nouvelle audace. Après avoir attaqué le Maître de l'Univers , nos incrédules se déchaînent avec fureur contre le Gouvernement & contre les Souverains. Ouvrez *l'Apologie de la Philosophie*, ou *Essais sur les Préjugés* ; vous y lirez cette assertion : « Si » l'on considère avec attention la funeste chaîne des erreurs & des vices » qui affligent l'humanité , on verra » qu'elle part de l'Autel & du Trône » ( page 61.... ). L'homme n'est qu'un » enfant , toutes les fois qu'il s'agit de » ses Dieux & de ses Rois ; il n'a ja-

» mais le courage d'examiner leurs  
 » titres ; il croupit dans la fange de  
 » la servitude & de la superstition  
 » (page 69....). Assez long-temps la  
 » Philosophie ne présenta que des re-  
 » mède trop foibles pour la grandeur  
 » du mal. A quoi sert de temporiser ,  
 » lorsqu'il faudroit porter la coignée  
 » à la racine de l'arbre ? La douceur  
 » est funeste à des plaies , que le fer  
 » seul est capable d'extirper ( page  
 » 220....). Détrompées de leurs hon-  
 » teux préjugés , que les Nations sen-  
 » tent qu'elles sont libres ; qu'elles  
 » peuvent en appeller des institutions  
 » absurdes de l'antiquité à leur utilité  
 » présente (page 302....). Des Sou-  
 » verains , ennemis nés de leurs Su-  
 » jets , seront-ils donc toujours forcés  
 » de faire descendre du Ciel les faux  
 » titres de leur pouvoir ? (page 57 ,  
 » &c. &c. &c. ) »

L'auteur de l'*Histoire Philosophique  
 & Politique des Etablissemens & du  
 Commerce des Européens dans les deux  
 Indes* , Tome 6 , Liv. 18 , pag. 294 ,  
 Edition in-8°. 1772 , s'énonce ainsi :  
 « La Pensylvanie dément l'imposture  
 » & la flatterie , qui disent impudem-

ment, dans les Cours & dans les  
» Temples, que l'homme a besoin de  
» Dieux & de Rois. Ce sont des Dieux  
» cruels qui ont besoin de Rois qui  
» leur ressemblent pour se faire ado-  
» rer. Ce sont des Rois méchants qui  
» ont besoin de Dieux tyrans pour se  
» faire respecter. Mais l'homme juste,  
» l'homme libre, ne demande que ses  
» égaux pour être heureux ».

L'auteur du *Système Social*, Londres  
1773, traite les Souverains avec le  
dernier mépris : « Il n'est point de  
» maxime plus propre à corrompre  
» les Princes, & plus destructive pour  
» les Peuples, que celle qui persuade  
» aux uns & aux autres que les Rois  
» ne sont comptables de leur conduite  
» qu'à Dieu seul... En disant aux Sou-  
» verains qu'ils n'ont d'autre Juge  
» que la Divinité, on a visiblement  
» anéanti pour eux toutes les dignes  
» qui pouvoient les contenir, Chap.  
» 10, page 101 ».

Enfin on lit, dans la *Préface* des  
*Œuvres Posthumes de M. Helvetius* \*,  
les vœux sacrilèges qu'il fait pour que

\* *De l'Homme, Ouvrage Posthume de M.  
Helvetius, A Londres 1773.*



me, parce que la collection de ces deux années est exécutée suivant le premier plan. On souscrit présentement pour les années 1771, 1770 & 1774. Les deux premières seront délivrées complètes aux Souscripteurs en Octobre & Novembre prochain, avec le premier Sémeestre de 1774. On continuera ainsi la collection, en remontant, avec les années courantes, jusqu'à l'avènement de *Louis XV* au Trône. On devoit placer une Table des matières à la fin de chaque Sémeestre ; mais on a jugé qu'il seroit mieux de la rejeter à la fin du second Sémeestre, pour éviter deux Tables dans la collection de chaque année. Lorsqu'il se trouvera assez de matière pour former un volume de Tables, on le donnera séparément, afin de faciliter la recherche des pièces dont on auroit besoin, & de ne pas compulser un trop grand nombre de volumes. Il est inutile, Monsieur, de répéter ce que j'ai déjà dit sur les avantages de ce Recueil, un des plus utiles & même des plus nécessaires qu'on ait jamais imaginés.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Mai 1774.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE IV.

*Les Princes d'Arménie, Nouvelle par  
M. d'Ussieux. A Paris, chez Dufour  
Libraire, rue Saint Jean de Beauvais,  
in-8° de 66 pages, avec des Gra-  
vures.*

CETTE Nouvelle est la première du  
second volume du *Décameron*  
*François* de M. d'Ussieux. Le début en  
est imposant & majestueux. » *Cyrus*  
» le Grand, arrêté tout-à-coup par la  
» mort au milieu de ses conquêtes,  
» avoit à peine reçu les honneurs de  
» la sépulture, que *Cambysé* son fils &c  
» son successeur au Trône des Perses ;  
» convoqua, dans son Palais de Baby-  
» lone, l'assemblée générale des Ma-  
ANN. 1774. Tome III. D

» ges & des Grands de l'Empire. On  
 » les vit, au jour marqué, se rendre  
 » en foule dans une vaste & superbe  
 » enceinte, où s'élevoit un Trône  
 » d'or, appuyé sur trente degrés d'al-  
 » bâtre, & couronné d'un dais, teint  
 » deux fois dans la pourpre de Tyr.  
 » Placés en silence, chacun devant le  
 » siège qu'on lui destine, ils attendent  
 » que leur Maître paroisse. Un Hé-  
 » rault arrive & s'écrie : *Prosternez-*  
 » *vous ; voici le Grand Roi.* A ces mots,  
 » ils tombent sur leurs genoux & res-  
 » tent le front attaché à la terre, tan-  
 » dis que *Cambyse*, accompagné de  
 » son fils *Mitrane*, jeune héros, qui  
 » ne touchoit point encore à son qua-  
 » trième lustre, s'avance au milieu  
 » d'eux, & marche vers son Trône.  
 » Il s'assied ; son fils est à sa droite.  
 » Leurs yeux se promènent quelques  
 » instans sur cette assemblée nom-  
 » breuse ainsi humiliée. Puis tout à  
 » coup : *Levez-vous*, dit *Cambyse*, *vostra*  
 » *Roi vous permet de le regarder & de*  
 » *vous affaiblir.* Aussitôt chacun se lève  
 » & prend sa place. L'œil fixé sur le  
 » Monarque, ils attendent qu'il dai-

» gne leur faire connoître sa volonté  
 » souveraine ». Après un assez long  
 silence , *Cambyse* l'interrompt en an-  
 nonçant quil a conçu le projet de se  
 venger du Roi d'Arménie , de *Tygrane*  
 qui lui a enlevé la jeune & belle *Is-  
 mène* il y a vingt ans. *Cyrus* s'étoit  
 contenté de porter la guerre dans ce  
 Royaume , d'en conquérir la moitié ,  
 & de rendre l'autre tributaire de sa  
 couronne. Mais la haine de *Cambyse*  
 n'est pas encore satisfaite; il veut ren-  
 verser *Tygrane* du Trône , lui arracher  
 la vie & mêler son sang à celui de son  
 fils *Arsène* & de sa fille *Apamie* ; il  
 nomme *Mitrane* , son fils & son succes-  
 seur , pour aller exécuter ses ordres.  
*Mitrane* se charge à regret de cette  
 sanglante expédition ; mais son père  
 lui offre de partager avec lui dès ce  
 jour même la souveraine puissance, &  
 le jeune Prince n'est pas à l'épreuve  
 de l'offre d'un Sceptre que la volonté  
 de *Cambyse* pouvoit faire passer in-  
 différemment à celui de ses fils dont  
 il voudroit faire choix. Il part; envain  
*Tygrane*, pour conserver la paix à ses  
 Peuples, offre de doubler le tribut que

ses Etats payent au Roi de Perse ; le nouveau Monarque reste inflexible ; les Princes d'Arménie ont recours à la plus vigoureuse résistance : mais leurs forces étoient trop inférieures aux troupes des Perses , & *Mitrane* s'empare de la Capitale de ce Royaume. Ce jeune Prince , plein d'humanité , compatit au malheur des Vaincus ; il voit , avec douleur , que l'infortuné *Tygrane* est tombé en son pouvoir , & il néglige d'approfondir la vérité du bruit qui courroit de la mort d'*Arsène* & d'*Apamie* sur le champ de bataille ; car la jeune *Apamie* avoit aussi pris les armes pour la défense de son père. *Mitrane* présente à *Cambyse* deux urnes qu'il suppose contenir la cendre des enfans du Roi captif. Le sort s'étoit plu à traverser des intentions si généreuses. *Arsène* & *Apamie* avoient été faits prisonniers par un Détachement que commandoit un Officier nommé *Orimane*. On ignoroit leur rang. *Cambyse* condamne ces deux étrangers à mourir avec leur Roi ; ils arrivent dans l'instant que *Tygrane* , les yeux baignés de larmes , embras-

soit les urnes où il croyoit qu'étoient  
 contenues leurs cendres ; *Arsène* se  
 précipite dans ses bras ; *Apamie* perd  
 l'usage des sens , & *Mitrane* , touché  
 d'une reconnoissance si attendrissante ,  
 fait des efforts inutiles pour obtenir  
 la grace de ces infortunés ; on les ra-  
 mène dans leur prison ; le Monarque  
 Persan pardonne , ou feint de par-  
 donner à son ennemi , mais à une  
 condition plus cruelle que la mort : il  
 veut qu'il choisisse une victime entre  
 ses deux enfans. Cette grace barbare  
 amène un combat héroïque entre *Arsène*  
 & sa sœur qui se disputent à qui  
 fera le sacrifice de sa vie. Leur père  
 survient tenant une coupe dans la-  
 quelle est un poison mortel : ils veu-  
 lent le partager avec lui ; ils forment  
 la résolution de mourir tous trois  
 ensemble , & chacun s'efforce de pousser  
 le premier dans la coupe : *Mitrane* en-  
 tre & arrête les effets de leur déses-  
 poir. Dans le même instant un Satel-  
 lite vient demander à *Tygrane* celui de  
 ses enfans qu'il sacrifie. Le fils de *Cam-  
 byse* décide ce malheureux père à li-  
 vrer sa fille , en lui engageant sa pa-

role que la vie de cette Princesse est en sûreté ; il ne s'explique pas. On emmène la jeune *Apamie* & l'on rend la liberté aux deux Princes qui vont chercher un asyle dans le Palais de *Mitrane*. La Princesse approchoit du bucher, & le superbe *Cambyse*, décoré de toutes les marques du pouvoir suprême, étoit assis sur une galerie élevée pour considérer de-là ce barbare spectacle & la foule de ses sujets qu'il croyoit voir ramper à ses pieds. Déjà les Gardes entraînoient la victime, lorsque le généreux *Mitrane*, suivi de *Tygrane* & d'*Arsène*, arrive à pas précipités. » Il vole au bucher : suspendez le supplice, s'écria-t-il, & dans le même instant, écartant d'une main les Gardes, & de l'autre *Apamie*, il fléchit le genouil devant le Tyran : Pardonne, ô mon père, s'écria-t-il, pardonne à *Tygrane*, & rends-lui sa généreuse fille, je t'en conjure par leur misère profonde. Serez-vous plus inexorable que les Dieux. On peut les désarmer ; ils aiment à faire grâce. Mon père, au nom des Dieux, faites grâces à *Tygrane*.....

» Mais *Cambyse*, toujours plus inflexi-  
 » ble, fait signe aux Soldats de livrer  
 » la Princesse aux flammes. Ils s'ap-  
 » prochent de nouveau pour obéir :  
 » Cruels, reprend *Mitrane*, éloignez-  
 » vous, éloignez-vous, vous dis-je.  
 » Puis, s'adressant à *Tygrane* & à ses  
 » deux enfans : Princes, hâtez-vous  
 » de tomber comme moi aux pieds de  
 » *Cambyse*. Cette soumission vous sau-  
 » vera sans doute. . . . Mais vous ba-  
 » lancez ! Eh quoi ! est-ce ici l'instant  
 » de la fierté ? *Tygrane* jette un regard  
 » sur sa fille, & les chaînes dont il la  
 » voit chargée, & l'aspect du bucher  
 » qui brûle pour elle, désarment son  
 » orgueil : Eh bien, dit-il, ma dou-  
 » leur l'emporte. *Arsène* combattoit  
 » encore les mouvemens de la fierté :  
 » mon fils, lui dit son père, regarde  
 » ta sœur, & tu te laisseras vaincre.  
 » A cette voix le jeune Prince frémit  
 » d'indignation. Il tombe cependant à  
 » genoux, & son exemple entraîne la  
 » Princesse.

» Tous les quatre, les mains éten-  
 » dues vers *Cambyse*, restent muets  
 » quelques instans. Ils attendent que



» le Tyran prononce la grace qu'ils  
 » implorent. Son féroce orgueil fut  
 » charmé sans doute de voir un Roi  
 » & ses enfans réduits à cet état pu-  
 » blic d'abaissement. Il se demande à  
 » lui-même s'il écouterà la clémence.  
 » Il se consulte, il hésite ; mais sa  
 » haine emporte encore la victoire :  
 » vous m'êtes trop odieux, s'écria-t-il,  
 » pour que je vous pardonne : tu mour-  
 » ras, *Apamie*. Les trois infortunés se  
 » relèvent alors furieux. *Mitrane*, non  
 » moins indigné, les imite, & s'éloi-  
 » gnant du bucher en marchant vers  
 » son père : voilà donc, s'écria-t-il, tout  
 » ce que j'obtiendrai de toi : eh bien,  
 » affouvis ta haine. Pour moi, qui ne  
 » me pardonnerois jamais d'en avoir  
 » été le premier ministre, je vais dé-  
 » rober ma vie aux remords ; & si tu  
 » prends plaisir à voir mourir les en-  
 » fans aux yeux de leur père, jouis du  
 » bonheur de voir expirer le tien dans  
 » les flammes. Soudain il prend son  
 » effor vers le bucher, s'arrête, frappe  
 » du pied la terre, & s'enlève ; mais  
 » *Arsène* & *Tygrane* s'opposent à son  
 » désespoir ; le Peuple pousse des cris

» d'indignation & de douleur, & *Cam-*  
 » *byse* lui-même, frappé au seul en-  
 » droit par où son ame étoit encore  
 » sensible : Arrête, dit-il, ô mon fils,  
 » arrête, respecte tes jours, je fais  
 » grace à toute cette famille. Le Peu-  
 » ple applaudit à cette nouvelle inat-  
 » tendue par des acclamations mul-  
 » tipliées.

» *Mitrane* demande silence à l'assem-  
 » blée, & s'adressant à son père : Vous  
 » avez commencé de vous vaincre ;  
 » Achevez ce noble sacrifice ; ce n'est  
 » point assez pour votre gloire d'a-  
 » voir rendu à ces augustes infortu-  
 » nés la liberté & la vie. Il faut ren-  
 » dre encore à *Tygrane* la couronne  
 » de ses pères ; il le faut, la Perse l'at-  
 » tend de vous. Le Peuple, par une  
 » nouvelle acclamation, joint ses  
 » prières à celles du Prince. *Cambyse*  
 » fait un dernier effort sur lui-même,  
 » & dès le même jour *Tygrane* & ses  
 » enfans, rétablis dans leurs premiers  
 » droits, reprennent le chemin de  
 » l'Arménie, emportant avec eux,  
 » dans le fond de leur cœur, une éter-

» nelle reconnoissance due aux biens  
» faits de *Mitrano*. »

Cette *Nouvelle*, Monsieur, est, comme vous devez en juger par cette courte analyse, une des plus touchantes de la collection de M. d'Uffieux. Comme les principaux personnages sont presque toujours en danger, l'intérêt s'accroît à chaque page par des situations plus critiques les unes que les autres, & l'action se dénoue à la satisfaction du Lecteur. On ne peut que souhaiter la prompte publication des autres *Anecdotes* qui doivent compléter ce second volume.

*Le Château d'Otrante, Conte Gothique, traduit de l'Anglois de M. Horace Walpole, sur la seconde Edition, deux parties in-12 de plus de 100 pages chacune.*

C E Conte est une espèce de Roman à peu près dans le genre du Poëme de l'*Arioste*. Comme les événemens y sont fort multipliés, fort

bizarres & assez peu suivis, il n'est guères susceptible d'analyse. Le Libraire assure que ce petit Ouvrage passe pour un modèle d'excellente plaisanterie en Angleterre ; à la bonne heure : mais il ajoute que la traduction a eu du succès parmi nous, & il est assez singulier que nous n'ayons pas la moindre connoissance de ce succès. L'auteur s'est efforcé de concilier dans ce Conte les deux genres de Romans, l'ancien où tout n'est qu'imagination & défaut de vraisemblance, & le moderne dans lequel on ne s'attache qu'à la nature. Ces deux genres paroissent cependant incompatibles dans la même production. Aussi la lecture du *Château d'Otrante* m'a-t-elle très-peu intéressé & rarement fait rire. C'est un Château dans lequel il se fait des prodiges. Un casque énorme écrase le fils du Seigneur, qui alloit se marier à la fille d'un autre Seigneur voisin. Le père de ce jeune homme veut épouser cette jeune fille, quoiqu'il soit déjà marié ; elle se sauve dans un souterrain, & il la fait chercher par-tout. Les Valets ont une

grande peur des Esprits. Les portraits changent tout seuls de place ; le reste des événemens est à peu près du même genre , & ne tiennent guères davantage les uns aux autres ; presque toutes les plaisanteries sont dans la bouche des Domestiques ; en voici un échantillon. *Manfred*, qui est le Seigneur, cherche la jeune *Isabelle*, & entend dans le souterrain un bruit confus de plusieurs voix. Il distingue celles de quelques-uns de ses Domestiques qui crioient : « Où est Monseigneur ? Où est le Prince ? Me voici, » répondit *Manfred* ; avez-vous trouvé la Princesse ? Le premier venu repliqua : ah ! Monseigneur, que je suis aisé de vous avoir trouvé ! De m'avoir trouvé, lui dit *Manfred*. Avez-vous trouvé la Princesse ? Nous croyons l'avoir trouvée, Monseigneur, reprit le Domestique, en le regardant d'un œil effaré.... mais.... mais. Qu'y a-t-il, s'écria le Prince ; s'est-elle sauvée ? .... *Jacques* & moi, Monseigneur.... Oui, moi & *Jacques*, reprit le second, encore plus consterné que le premier.... Parlez l'un après l'autre, leur dit *Manfred*,

» où est la Princesse ? Nous l'igno-  
 » rons , répondirent-ils tous deux à  
 » la fois ; mais nous sommes effrayés  
 » au-delà de ce que nous pouvons  
 » vous dire.... Je le crois , butors ,  
 » leur dit *Manfred* ; mais qui est-ce  
 » qui vous a ainsi effrayés ? Ah ! Mon-  
 » seigneur , dit *Jacques* , *Diego* a eu  
 » une vision effrayante... votre Altesse  
 » aura de la peine à nous croire....  
 » Quelle nouvelle absurdité est celle-  
 » ci , s'écria *Manfred* ? Répondez-moi ,  
 » sinon je jure par le Ciel... Pourquoi ,  
 » Monseigneur , s'il plaît à votre Al-  
 » tesse de m'écouter. *Diego* & moi....  
 » Oui , moi & *Jacques* , reprit son ca-  
 » marade.... Ne vous ai-je pas défendu  
 » de parler tous deux à la fois , leur  
 » dit le Prince ? Vous , *Jacques* , ré-  
 » pondiez-moi ; car votre camarade  
 » paroît avoir l'esprit plus égaré que  
 » vous. De quoi s'agit-il ? Monsei-  
 » gneur , dit *Jacques* , s'il plaît à votre  
 » Altesse de m'écouter : *Diego* & moi ,  
 » conformément aux ordres de votre  
 » Altesse , avons été chercher la jeune  
 » Princesse : mais craignant de ren-  
 » contrer l'Esprit de notre jeune Maî-  
 » tre , le fils de votre Altesse , Dieu

» veuille avoir son ame en paix , le-  
 » quel n'a point été enterré en terre  
 » sainte.... Sots, s'écria *Manfred* tout  
 » transporté de colère , c'est donc un  
 » Esprit que vous avez vu ? Oh ! pire,  
 » pire que cela , s'écria *Diego* : j'ai-  
 » merois mieux avoir vu dix mille  
 » Esprits.... Dieu me donne patience ,  
 » reprit *Manfred* , ces lourdauds m'as-  
 » somment .... Retirez-vous , *Diego*.  
 » Et toi , *Jacques* , dis-moi , es-tu dans  
 » ton bon sens ? Rêves-tu ? Tu m'as  
 » toujours paru assez sensé ; cet autre  
 » sot t'a-t-il aussi effrayé ? Parle , qu'as-  
 » tu vu ? Pourquoi , Monseigneur ,  
 » reprit *Jacques* en tremblant , j'allois  
 » dire à votre Altesse , que , depuis  
 » l'accident qui est arrivé à mon jeune  
 » Seigneur , à qui Dieu fasse paix ,  
 » aucun de vos fidèles serviteurs ,  
 » nous sommes tels bien que pau-  
 » vres , aucun de nous , dis je , n'ose  
 » sortir du Château , à moins qu'il ne  
 » soit accompagné : si bien que *Diego*  
 » & moi , croyant que la jeune Prin-  
 » cesse pouvoit être dans la grande  
 » galerie , nous avons été l'y cher-  
 » cher , pour l'avertir que votre Al-  
 » tesse avoit quelque chose à lui com-

« muniquer..... O étourdis ! s'écria  
 « *Manfred* : & dans cet intervalle elle  
 « s'est enfuie , parce que vous avez  
 « peur des Esprits,... Ne sçais-tu pas ,  
 « maraud , qu'elle m'a laissé dans la  
 « galerie , & que je ne fais que d'en  
 « sortir. Cela n'empêche pas qu'elle  
 « ne puisse y être , reprit *Jacques* ;  
 « mais j'aimerois mieux que le Diable  
 « m'emportât plutôt que d'y retour-  
 « ner... ». Ce qui causoit la frayeur  
 de ces Domestiques étoit l'apparition  
 d'un Géant armé de pied en cap , &  
 dont la jambe leur avoit paru aussi  
 grosse que le casque qui avoit écrasé  
 le jeune Seigneur. L'auteur s'efforce  
 de justifier toutes ces bouffonneries  
 par l'exemple de *Shakespeare* , qui a  
 mêlé les bons mots des Fossoyeurs  
 aux scènes sublimes de sa Tragédie  
 d'*Hamlet* : cette excuse peut être  
 bonne pour certains fanatiques de la  
 scène Angloise ; mais je doute qu'on  
 s'en contente en France. Sur ce que M.  
*de Voltaire* a condamné ces discours  
 de Fossoyeurs , l'auteur avoue que  
 cet Ecrivain est un homme d'esprit ; il  
 ne lui en trouve pas , cependant , à beau-  
 coup près , autant qu'à *Shakespeare* ; s'il



s'agissoit de génie , il pourroit avoir raison. Quoi qu'il en soit , il relève une erreur assez grossière de cet Ecrivain , j'entens *M. de Voltaire*. Voici , dit-il , un exemple de son sçavoir dans l'Histoire. « *M. de Voltaire* avoue , » dans sa Préface sur le *Comte d'Essex* » de *Thomas Corneille* , qu'on s'est » étrangement écarté de l'Histoire » dans cette Pièce. L'excuse qu'il en » donne est que , lorsque *Corneille* la » composa , la Noblesse Française » étoit très-peu versée dans l'Histoire » d'Angleterre , mais qu'aujourd'hui » qu'elle la sçait , on ne pardonneroit » point une pareille faute. Cependant , » oubliant que ce siècle d'ignorance » est passé , & qu'il est inutile d'instruire les personnes versées dans l'Histoire , il s'avise , pour faire parade de son érudition , d'apprendre à la Noblesse Française les noms des Favoris de la Reine *Elisabeth* , qui étoient , suivant lui , *Robert Dudley* » & le Comte de *Leicester*. Croiroit-on qu'il fût besoin d'apprendre à *M. de Voltaire* lui-même , que *Robert Dudley* & le Comte de *Leicester*

» étoient une seule & même per-  
» sonne? »

*DISSERTATION sur l'usage des Caus-  
tiques pour la guérison radicale &  
absolue des Hernies ou Descentes , de  
façon à n'avoir plus besoin de Ban-  
dages pour le reste de la vie ; par M.  
Gauthier, Conseiller, Médecin du Roi,  
Docteur-Régent de la Faculté de Mé-  
decine de Paris, & Médecin de Mont-  
pellier ; Brochure in-12 de 142 pages.  
A Paris, chez Antoine Jombert fils  
aîné, rue Dauphine ; & chez l'Auteur  
aux Ecoles de Médecine, rue de la  
Bucherie.*

**M**R. Gauthier, dans cette Dissertation, propose un Caustique appliqué sur une incision légère, pour guérir, sans distinction d'âge ni de sexe, les hernies les plus complètes & les plus volumineuses, de manière à n'attaquer ni la vie ni la santé. Ce n'est point ici une pure spéculation, c'est un effet connu, c'est une opération par laquelle on obtient une cure radicale, moyennant quelques minutes de douleur.

: Guy de Cauliac, Ambroise Paré, &

avant eux les Anciens , connoissoient cette méthode des Caustiques ; mais ils la rendoient infiniment douloureuse & barbare ; c'étoient des tourmens d'un mois entier ; encore n'étoit-on pas sûr d'être guéri. *Albucasis* appliquoit un fer rougi jusqu'à la blancheur , *donec eveniat album & projiciat scintillas*. M. Maget , Chirurgien habile , a été plus heureux ; il a fait des cures étonnantes , sous les auspices de M. le Duc de Mortemart , & sous les yeux de deux Médecins éclairés , M. Gauthier & M. le Thieullier ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris. M. Gauthier a substitué aux Caustiques des Anciens , l'huile de vitriol , comme plus sûre , plus prompte & plus active. La douleur est vive , mais courte ; en dix minutes elle s'évanouit ; la plaie se ferme , avec le secours du baume d'*Arcaeus* ; les peaux se consolident ; on garde la chambre trois semaines , un mois tout au plus , avec une légère ceinture de futaine.

Rien de plus intéressant pour l'humanité que cette découverte ; le huitième des hommes a des hernies ; le sixième de nos Soldats en est attaqué ;

on souffre , on meurt de ces maux cruels , & tout le charlatanisme des bandages n'en guérit pas. Aussi l'importance de cet objet a-t-elle attiré l'œil vigilant de M. de Sartine , à qui rien n'échappe de tout ce qui est utile. Il a fait donner à M<sup>rs</sup>. Gauthier & Magez trois hommes que l'on a tirés de Bicêtre ; on les a choisis d'âges différens , l'un de vingt-deux ans , l'autre de quarante-huit , le troisième de soixante-onze ; deux ont été opérés & sont parfaitement guéris , sçavoir le plus jeune & le vieillard ; celui de quarante-huit ans n'a pu subir l'opération entière , pour des accidens qui n'ont aucun rapport à cette opération. Voilà des faits bien constatés dans des procès-verbaux dressés scrupuleusement par les ordres d'un Magistrat à qui l'on n'en impose pas.

Malgré ces succès incontestables , le croiriez-vous , Monsieur , quelques Chirurgiens & tous les Bandagistes déclament contre la méthode des Caustiques. On a dit à M. Gauthier : *L'Académie de Chirurgie veut vous écraser de son poids ; un de nos Sçavans y a lu contre vous un Mémoire foudroyant,*

92 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

M. *Gauthier* rit au milieu de l'orage, & en attendant qu'on l'étrase, il guérit. Le Mémoire qui devoit le foudroyer a paru, & c'est lui qui foudroie le Mémoire. Lisez la réplique, Monsieur, elle est vraiment amusante; M. *Gauthier* y prend le ton de la plaisanterie & le soutient. Au reste, n'allez pas croire que la plus saine partie de nos Chirurgiens soit attaquée de cette basse jalousie de métier. Nous avons, dans ce Corps utile & respectable, des hommes du premier mérite, qui reconnoissent l'excellence des *Gaustiques*, dont ils ont vu les heureux effets; tous nos Médecins l'approuvent, entr'autres M. *Peit*, ce grand Anatomiste. Demandez-lui, Monsieur, ce qu'il pense de ce traitement; il vous répondra que M<sup>rs</sup>. *Gauthier* & *Maget* guérissent radicalement les hernies, & son suffrage en vaut mille.

Mais, disent encore quelques personnes, que deviendront les *Bandagistes*? Ces hommes qui nous vendent fort cher leur cuir & leur acier, qui ne sçavent que nous donner des entraves douloureuses, qui ne guérissent pas, eh bien, ils vendront leur acier

pour faire des ressorts de pendules ou des lames de couteau ; ils vendront leurs peaux pour faire des gants ; ils feront mieux , ils iront à l'Ecole de M. *Gauthier* , qui leur apprendra à guérir les hernies ; il leur offre généreusement ses services & ses leçons. Il demeure avec M. *Maget* sur l'Estrapade.

Le finis , Monsieur , par des Vers que l'illustre M. *de la Condamine* nous a laissés sur l'emploi des Cautiques dans les hernies. Ce respectable Vieillard voulut être opéré , & le fut. M. *Petit* , que j'ai cité plus haut , a été le témoin oculaire de sa guérison parfaite. Ces Vers n'ont point encore vu le jour ; ils sont probablement la dernière production de cet Académicien , qui étoit également cher aux Sciences & à la Société.

J'employois autrefois un acier élastique ;  
Ce secours à mes maux fut toujours étranger ;  
Une main plus habile y présente un Cautique ;  
La douleur d'un instant fuit avec le danger ,

Je suis , &c.

A Paris ce 30 Mai 1774.

## L E T T R E V.

*Traité du Suicide , ou du Meurtre volontaire de soi-même ; par M. Jean Dumas , un volume in-8° de 450 pages. A Paris , chez Valade Libraire , rue Saint Jacques ; prix 5 livres relié.*

**L**E Suicide est encore un de ces présens funestes que nous devons à la nouvelle Philosophie. C'est parmi nos Sages , parmi les Bienfaiteurs de l'humanité , que cette doctrine meurtrière a trouvé ses Apologistes : c'est à la lecture de leurs Ecrits que l'imagination du malheureux s'enflamme , que son désespoir s'aigrit , & que la rage s'empare de son cœur. Philosophie non moins impuissante que cruelle , c'est donc ainsi qu'elle console ! Voilà donc où se réduisent toutes les ressources qu'elle offre à l'ame découragée que l'infortune accable : un poignard & des poisons ! Cette fureur épidémique qui , de jour en jour ,

fait de nouveaux progrès dans l'Europe , mériteroit sans doute d'attirer & de fixer l'attention de tous les Gouvernemens. Mais , en attendant qu'ils s'en occupent , on doit voir avec reconnaissance des Ecrivains estimables consacrer leurs veilles à détruire ces principes sanguinaires , qui n'ont déja fait que trop de ravages.

*M. Dumas* considère le Suicide en lui-même , & dans ses effets relatifs à la Société. Il prouve d'abord que la vie des hommes appartient à Dieu seul qui les a créés ; qu'aucun d'eux ne peut pas plus disposer de la sienne que de celle d'autrui , sans un droit donné par le Créateur , & que ce droit sur nous-même , loin de nous être accordé , nous est refusé par toutes les voies dont Dieu se sert pour nous faire connoître sa volonté. Il montre ensuite que les maux qui affligent la nature humaine , ne peuvent nous autoriser à disposer de nos jours ; que la vie , quelles qu'en soient les misères , n'est jamais privée de tout bien , qu'elle n'est jamais absolument insupportable ni proprement malheureuse , &



qu'elle offre toujours à chaque individu autant & plus de motifs pour la conserver que pour l'abrégé. Il détaille les divers avantages résultans pour la Société même, des maux physiques qui donnent lieu à l'exercice de toutes les vertus. Les plus grandes & les plus pénibles n'existeroient point sans les maux ; c'est dans les adversités que l'homme se forme à la prudence, à la sagesse, à la circonspection, à la prévoyance, à la modération, à l'amour du travail. Le spectacle des maux qui nous entourent, réveille, nourrit & fortifie en nous ces sentimens tendres, généreux, compatissans, si nécessaires pour lier & rapprocher les hommes, & qui ne se manifesteroient point dans un monde dont les disgrâces n'auroient rien de frappant & de terrible. » Si l'homme perclus, souffrant & pauvre, dit M. *Dumas*, se trouve dans l'impuissance d'exercer les Arts & de travailler pour le bien public ; s'il consume dans l'inaction les biens faits du Riche qui pourroient être employés à favoriser l'activité & l'industrie

» l'industrie de quelqu'autre Sujet ; s'il  
 » occupe autour de lui des bras que la  
 » compassion & l'humanité dérobent  
 » à des travaux plus profitables pour  
 » la Société , il n'en est pas pour cela  
 » moins utile au monde. Son exem-  
 » ple instruit , console les autres ; ils  
 » s'estiment plus heureux depuis qu'ils  
 » ont vu l'excès de ses maux. Sa con-  
 » stance à les souffrir leur apprend à  
 » mieux supporter leurs peines , les  
 » leur adoucit & ranime leur courage.  
 » Le mécontentement qui empoisonne  
 » la vie , sort de leur cœur qu'il flé-  
 » trissoit , & les livre aux agréables &  
 » vivifiantes influences de la conso-  
 » lation qui vient les remplir. Plus  
 » contents de leur sort à la vue du sien ,  
 » leur ame , fermée au murmure & à  
 » la plainte , s'ouvre au plaisir & à la  
 » joie ; ils puisent , dans leurs disgraces  
 » mêmes , des satisfactions & des  
 » forces qui aggrandissent leur capa-  
 » cité pour le bonheur , les animent  
 » aux plus grands efforts pour l'attein-  
 » dre , & les préparent à le trouver  
 » dans tous les états. «

On a beaucoup exagéré , par des  
 ANN. 1774. Tome III. E

assertions vagues, le nombre des Peuples chez lesquels le Suicide a été en vogue & autorisé par les Loix. L'histoire de la plupart des Nations, tant anciennes que modernes, en présente peu d'exemples. Toutes les loix civiles de l'Europe, depuis qu'elle est devenue la partie la plus éclairée de l'Univers, le réprouvent & le flétrissent, & , jusqu'à l'époque de notre beau siècle philosophique, peu d'auteurs en avoient entrepris l'apologie. Les loix d'Athènes punissoient le coupable de Suicide, même après sa mort, en ordonnant que sa main fût coupée & brûlée, séparément du reste du corps. A Thèbes, le cadavre d'un homicide volontaire étoit brûlé avec infamie. Une multitude d'autres traits de l'Histoire Grecque prouvent que, chez ce Peuple éclairé, on étoit extrêmement sévère sur cet article, & qu'il punissoit quelquefois la simple intention du Suicide, même de cette sorte de Suicide indirect, qui, d'ailleurs, passoit pour être si honorable, parce qu'il avoit la valeur pour principe. L'auteur cite, à ce sujet, l'exemple de

cet *Aristodème* dont parle *Hérodote*, qui, pour effacer un opprobre dont il s'étoit couvert, ayant fait des prodiges de valeur dans la bataille de *Platée*, & ayant été tué, fut privé des honneurs funèbres, parce que, disoit-on, étant sorti des rangs & s'étant jetté en furieux au milieu des ennemis, il paroissoit manifestement avoir cherché la mort.

Si tous les Philosophes de l'Antiquité n'ont pas formellement condamné le Suicide, il en est très-peu qui l'ayent regardé comme un acte de courage & de grandeur d'ame; la plupart, au contraire, n'y ont vu qu'un effort de l'orgueil, qu'un excès d'emportement & de désespoir, qu'une suite du trouble & du dérangement de l'esprit, qu'une marque de foiblesse & de lâcheté dans une ame incapable de supporter l'infortune, souvent plus terrible que la mort même. Si l'on ne voyoit commettre le Suicide qu'à des hommes de bien ou à des hommes qui, toute leur vie, ont fait preuve de courage, on pourroit soutenir, avec quelque vraisemblance, que le

Suicide est un acte de vertu & de valeur ; mais l'expérience montre que le scélérat & l'honnête homme , le poltron & le brave , les femmes & les héros , les personnes à sentimens & les ames les plus basses , en sont également capables ; on voit même que ces derniers exemples sont beaucoup moins rares. C'est donc avec raison que *Sénèque* disoit que , pour sçavoir se donner la mort , il n'est pas nécessaire d'être un *Caton* ; que son Valet & sa Servante en ont fait autant , & que les plus vils des mortels ont trouvé cet abri contre les maux qui les accabloient. \*

L'auteur observe que ce n'est pas dans les beaux siècles de Rome , dans les temps fertiles en grands hommes , mais dans les siècles les plus efféminés & les plus pervers , que le Suicide fut si fort en vogue parmi les Romains. Ce fut sur-tout sous les regnes tyraniques des Empereurs , monstres que l'Enfer sembloit avoir vomis pour désoler la terre. Qu'on se figure un Peuple d'esclaves , gémissans sous le joug

\* *Syn. Epist. 70.*

des ces despotes sanguinaires, & l'on ne sera pas surpris de voir, dans ces temps de mollesse & de corruption, une foule de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, prévenir, par une mort volontaire, les tortures & les derniers supplices qui les menaçoient à chaque moment, & dont l'appréhension continuelle étoit plus affreuse pour elles que mille morts. L'auteur cite encore l'exemple des Américains. » Quand on voit, » dit-il, leurs nombreuses armées » mises en déroute par une poignée » d'Européens qu'ils eussent écrasés » au premier choc s'ils avoient eu » une étincelle de courage, on a peine » à contenir son mépris pour les anciens habitans du Pérou & du Mexique. Cependant, ces mêmes hommes » se détruisirent en foule par le poison, par une faim volontaire, par tous les instrumens de la mort qui étoient à leur portée, & un grand nombre de ceux que le fer Espagnol avoit épargnés, périrent ainsi par le Suicide. «

Mais, dira-t-on, n'est-il point de

ces cas , où , pour parler comme M.  
de Voltaire ,

La vie est un opprobre , & la mort un devoir ?

» L'auteur répond qu'à considérer  
» les choses en elles-mêmes & selon  
» les vrais principes de la morale , la  
» vie ne sauroit être un opprobre  
» que pour le scélérat , & que cet op-  
» probre n'est point effacé par la mort  
» quoiqu'elle soit un bien pour la So-  
» ciété. Lorsque , dans le désordre où  
» l'ont plongé ses crimes , il attende  
» sur lui-même , direz-vous qu'il a  
» rempli un devoir & qu'il s'est con-  
» duit en brave homme ? Mais conve-  
» nez au moins qu'il avoit un devoir  
» plus sacré à remplir , une action  
» plus courageuse à faire : c'étoit de  
» changer de mœurs , de réparer les  
» maux qu'il avoit causés , de rentrer  
» dans le chemin de la vertu , & cela  
» exigeoit une vraie force d'esprit , au  
» lieu que le Suicide n'exige que du  
» désespoir. «

Après avoir montré que le délire &  
la frénésie accompagnent toujours les  
morts volontaires , l'auteur demande

surquoi donc est fondée cette fameuse distinction entre le Suicide lâche & le Suicide honorable. Cette différence, selon lui, vient des objets qui, étant de diverse nature, les uns grands & sublimes, les autres vils & méprisable, teignent des mêmes couleurs & les sentimens qu'ils font éclore dans l'ame, & les actions que ces sentimens font naître au-dehors; c'est ainsi que les actes les plus détestables en eux-mêmes, se couvrent d'un vernis brillant, & sont souvent ennoblis par leurs causes, leurs motifs & les circonstances qui les accompagnent. L'auteur cite, pour éclaircir sa pensée, l'effroyable histoire du Tribun *Vulturnus* & de sa cohorte, telle qu'elle est rapportée dans *Florus* & dans la *Pharsale* de *Lucain*. Lorsque le vaisseau qu'ils montoient fut arrêté au milieu de la flotte de *Pompée*, entre les bas-fonds & les écueils de la mer d'Illyrie, ces Soldats, après s'être vaillamment défendus, se trouvant fatigués de carnage & sentant leurs forces épuisées, *Vulturnus* les exhorta à prévenir, par une mort de leur choix,



la honte de tomber vivans entre les  
 mains de leurs ennemis. » Chers ca-  
 » marades , leur dit-il , je renonce à  
 » la vie : on ne sent combien il est heu-  
 » reux de mourir , que lorsqu'on tou-  
 » che à son heure fatale , & les Dieux  
 » ne la cachent aux hommes vulgai-  
 » res que pour les engager à conser-  
 » ver leurs jours. « Animés , par ces  
 paroles , du même esprit & de la même  
 fureur , ils finissent par s'entretuer  
 tous sur le tillac. » Ce désespoir & ce  
 » Suicide , dit l'auteur , ont sans doute  
 » un air de noblesse & de grandeur  
 » que n'auroit point la mort d'une  
 » femme qui s'empoisonneroit ou s'é-  
 » trangleroit pour une infidélité de  
 » son amant. Mais cette noblesse, cette  
 » grandeur n'est , ni dans le Suicide  
 » ni dans le désespoir : car si *Vultéius*  
 » & sa troupe se fussent tués sans com-  
 » battre & par lâcheté , la même ac-  
 » tion , au lieu de les couvrir de gloire ,  
 » les eût couverts d'ignominie. Tout  
 » son éclat n'est donc qu'un éclat ré-  
 » fléchi du caractère de ces gens , de  
 » leurs actions passées , du péril où  
 » ils étoient engagés , des objets qui

» ont excité leur rage, & de l'importance que toutes ces choses ont acquise dans l'opinion des hommes : » c'est cela qui, non-seulement, excuse à nos yeux, mais qui ennoblit jusqu'à leur désespoir & leur frénésie. «

Après avoir considéré le Suicide en lui-même, l'auteur passe aux désordres qu'introduiroit dans la Société la funeste doctrine qui l'autorise, si elle y étoit admise & consacrée par l'usage. » Dans le droit, dit-il, qu'on croiroit avoir de se tuer soi-même, on prétendrait bientôt trouver celui de tuer les autres. Si je suis autorisé à sacrifier ma vie pour me délivrer des malheurs qui m'accablent, dit roit le Méchant, pourquoi ne le ferois-je pas aussi à sacrifier celle de mon semblable, qui doit m'être bien moins chère que la mienne ? La Nature, qui ne m'a pas mis dans le monde pour n'y faire que souffrir, n'y a pas mis non-plus les autres pour me rendre malheureux. La première loi qu'elle m'impose, c'est de m'aimer ; & , si elle me prescrit

» aussi d'aimer mon frère, elle me per-  
» met, en cas de collision, de préférer  
» mes intérêts aux siens, ma vie  
» à sa vie, & conséquemment de le  
» tuer, quand, pour mettre fin à la  
» rigueur de mes maux, il faut nécessairement  
» que l'un de nous deux  
» meure. Voilà comme on raisonne-  
» roit, si l'on venoit à se persuader  
» que le Suicide est une chose permise  
» à chacun de nous. Le meurtre  
» de soi-même n'ayant plus rien de flé-  
» trissant, n'étant plus regardé comme  
» un crime, ni comme une foiblesse,  
» passant au-contraire pour un effort  
» de courage & de vertu, deviendrait  
» bientôt très - fréquent parmi des  
» hommes généralement vains, trop  
» sensibles au mal, sujets à beaucoup  
» de disgraces sur la terre, & si en-  
» clins à se les exagérer. Dans le grand  
» nombre de ceux qui se déferoient  
» par leurs propres mains, combien  
» s'en trouveroit-il dont la mort au-  
» roit les suites les plus funestes pour  
» leurs proches, leurs amis, & la So-  
» ciété en général? Combien de fa-  
» milles pauvres que le meurtre vo-

» lontaire de leurs chefs plongeroit  
 » dans la désolation , dans la misère la  
 » plus profonde ? Que de malheureux  
 » qui , désespérés de la perte impré-  
 » vue de leurs soutiens , chercheroient ,  
 » dans leur propre destruction , le  
 » terme de leur infortune qu'ils ne  
 » pourroient plus supporter ! Que de  
 » générations périroient avant de naî-  
 » tre ! Que d'établissemens utiles tom-  
 » beroient pour toujours avec leurs  
 » fondateurs ennuyés de vivre , &  
 » portés par quelque chagrin à se dé-  
 » truire ! Les nombreux exemples  
 » qu'on auroit de personnes qui se se-  
 » roient défaites elles - mêmes , ren-  
 » droient souvent plus difficiles à dé-  
 » couvrir les meurtres exécutés par  
 » d'autres. Leurs vrais auteurs reste-  
 » roient cachés & impunis , à la fa-  
 » veur des soupçons de Suicide qui  
 » tomberoient sur les morts. D'un au-  
 » tre côté , les plus honnêtes gens se  
 » trouveroient continuellement ex-  
 » posés , dans la Société , à des soup-  
 » çons odieux , à des perquisitions dé-  
 » sagréables & allarmantes , que leur  
 » attireroient leurs liaisons avec ceux

» qui se feroient donné la mort. On  
 » peut même avancer que , dans bien  
 » des cas , les innocens risqueroient ,  
 » plus que les coupables , d'être ac-  
 » cusés & punis des meurtres qui se  
 » commettroient autour d'eux , &  
 » dont l'envie ou le fanatisme pren-  
 » droient occasion de les charger pour  
 » les perdre. « L'auteur rapporte , à  
 cette occasion , une anecdote récente,  
 & dont les témoins vivent encore.  
 M. de *Rosenzweig* Ecuyer de Léipsik ,  
 venant de Hollande en 1755 , rencon-  
 tra un Hambourgeois qui se mit sur  
 le chariot de poste avec lui. Cet hom-  
 me avoit une physionomie sombre &  
 sinistre ; des Voyageurs , qui se trou-  
 vèrent sur le même chariot , & qui  
 n'avoient rien moins que l'air d'affas-  
 sins , lui inspirèrent de la défiance &  
 de la crainte. S'étant imaginé que ces  
 gens vouloient le tuer , il résolut de  
 ne point continuer son voyage avec  
 eux , quoiqu'il eût déjà payé sa place.  
 Le Maître de Poste en avertit M. l'E-  
 cuyer ; celui-ci parle au Hambour-  
 geois , & lui fait entendre qu'il n'a-  
 voit rien à craindre , puisque les per-

sonnes qui lui faisoient peur, changeoient de chariot & prenoient une autre route. Cette nouvelle le tranquillise. Je partirai donc, dit-il à M. *de Rosenzweig*, dès que vous m'assurez que je ne risque rien; je me confie à vous, & *je mets mon ame sur la vôtre*. Après cela, il prend sa place vis-à-vis du siège où étoit M. l'Ecuyer avec un autre Voyageur. La nuit vient; tous les passagers s'endorment, excepté le Hambourgeois qui, toujours tourmenté de pensées noires & tragiques, se détermine à profiter de l'occasion pour se détruire de sa propre main. Il tire doucement un couteau à gaine que M. *de Rosenzweig* portoit à son côté, & s'en coupe la gorge. Son corps tombe sur l'Ecuyer, qui, réveillé par le choc, entendant le râle d'un homme dont la respiration est empêchée, & se sentant tout mouillé, appelle le Postillon & demande de la lumière. On en apporte, & l'on voit un homme égorgé entre les mains de M. *de Rosenzweig*, que les yeux de tous les assistans accusent déjà de ce meurtre. Heureusement pour

l'Ecuyer , le Hambougeois vivoit encore , & conservoit toute sa connoissance. On interroge le blessé qui rend hommage à l'innocence , & s'accuse lui seul. Alors on tâche d'arrêter son sang ; on lui bande la gorge , & l'on se hâte d'arriver à la première station pour lui faire donner de nouveaux secours : c'étoit aux environs d'Osnabruck. Là , tandis qu'un habile Chirurgien s'efforce de le sauver , la Justice du lieu fait sa procédure , & , par les dépositions constantes du Hambougeois , M. l'Ecuyer fut pleinement justifié , de même que tous ses autres compagnons de voyage. Or , dans quels risques & dans quels embarras se feroient trouvés les Voyageurs , & sur-tout M. *de Rosenzweig* qui avoit toutes les circonstances contre lui , si l'homme de Hambourg fût mort tout - à - coup de sa blessure ?

» L'idée de ces risques , poursuit l'auteur , & la crainte d'éprouver de pareils désagrémens empoisonneroient le plaisir d'habiter même avec ses parens & ses amis ? A peine en verroit-on quelqu'un en proie au cha-

» grin & à la douleur, qu'au lieu de  
 » rester près de lui pour le consoler,  
 » on ne penseroit qu'à s'en éloigner,  
 » dans la crainte d'être soupçonné de  
 » sa mort, si son désespoir le portoit  
 » à cette extrémité. Ainsi le Suicide,  
 » s'il étoit permis, étoufferoit la pi-  
 » tié dans le cœur des hommes, leur  
 » ouvreroit une nouvelle source de  
 » disgraces & de périls, aggraveroit  
 » le sort des infortunés qui ne pour-  
 » roient se résoudre à se déchirer de  
 » leurs propres mains, répandroit  
 » dans les familles le deuil, la misère  
 » & la désolation, & priveroit la So-  
 » ciété d'un grand nombre de Sujets  
 » utiles que le temps & la patience  
 » auroient pu remettre en état de la  
 » servir. «

Le reste du volume est consacré à la réfutation de plusieurs assertions favorables au Suicide, qui se trouvent répandues dans le Livre du *Système de la Nature* & dans les Ouvrages de M<sup>rs</sup> de Montesquieu & Rousseau. Je ne suivrai point l'auteur dans cette discussion, qui ne présente rien de neuf, ni de bien intéressant. La ma-



YI2 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.


tière du Suicide est, d'ailleurs, solidement traitée dans cet Ouvrage ; mais les longueurs , les redites , & sur-tout la négligence & l'incorrection du style , n'en rendent pas la lecture agréable. On peut le considérer comme un fond d'excellens matériaux qui pourront dans la suite être utilement mis en œuvre par quelque plume plus exercée & plus élégante.

*MINÉRALOGIE ou Nouvelle Exposition du Regne Minéral ; Ouvrage dans lequel on a tâché de ranger dans l'ordre le plus naturel les substances de ce Regne , & où l'on expose leurs propriétés & leurs usages mécaniques , &c ; avec un Lexicon ou Vocabulaire , des Tables Synoptiques & un Dictionnaire Minéralogico-Géographique : Par M. Valmont de Bomare , Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué du Gouvernement , Censeur Royal , Membre de plusieurs Académies des Sciences , Belles - Lettres & Beaux Arts ,*

A N N É E 1774. 113

*Maître en Pharmacie, &c, &c ; seconde Edition. A Paris, chez Vincent Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins. Deux volumes in-8° ; prix 12 livres relié, & 10 livres broché.*

**L**A première Edition de cet Ouvrage , qui parut en 1762 , a été enlevée , contrefaite & traduite. L'auteur qui , depuis dix-huit ans , démontre annuellement à Paris l'Histoire Naturelle dans ses différentes branches , paroît s'être attaché plus particulièrement à la partie minéralogique ; ce Livre est le fruit d'un grand nombre d'observations qu'il a eu occasion de faire dans les différens voyages que son goût pour cette Science lui a fait entreprendre. En lisant l'ouvrage de M. de Bomare , on reconnoît que cet auteur a eu soin de consulter ceux qui ont traité de cette partie de l'Histoire Naturelle : aussi, dit-il , les uns ,



s'en tenant aux caractères extérieurs des corps , se sont contentés de les désigner par la figure , le tissu , la couleur , l'odeur & la pesanteur spécifique ; d'autres , pénétrant dans leur intérieur , ont été conduits , dans la distribution qu'ils en ont faite , par leurs propriétés , ou mécaniques , ou physiques , ou médicinales , ou par leurs produits dans le feu & les autres menstrues. Il étoit de l'objet de *M. de Bomare* de discuter la valeur des motifs qui avoient entraîné ou séduit les auteurs dans les manières diverses dont ils avoient considéré les objets. Dans la combinaison de ces différentes méthodes , on trouve de la contradiction , même de la confusion : de-là le dégoût qui doit en résulter pour celui qui cherche à s'instruire. C'est de ces embarras , c'est de ces erreurs mêmes , reconnues par

l'expérience & par une pratique journalière , que M. de Bomare a déduit un système particulier , objet principal de l'ouvrage que je vous annonce. On y distingue trois principaux objets , une Partie Systématique , des Notes & des Observations.

La *Partie Systématique* est formée d'un tableau général des choses , d'une distribution propre à chaque genre , d'une nomenclature Françoisè , Latine , &c , &c de la description. Ce tableau a onze Tables différentes , placées chacune à la tête de chaque Classe. Chaque Table détermine la Classe , & la Classe expose l'ordre , le genre , la subdivision & les espèces qu'elle contient ; c'est-là , sur-tout , qu'on voit les opinions diverses des Naturalistes les plus connus , leurs interprétations , leurs idées conciliées par l'attention de M. de Bomare à con-

server leurs dénominations, leurs épithètes ou caractères, à la suite de la phrase Latine qu'il a adoptée ou qu'il a faite.

L'auteur a renvoyé dans les *Notes* tout ce qui étoit de discussion légère, tout ce qui pouvoit servir d'éclaircissement aux endroits obscurs de quelques Minéralogistes; c'est-là qu'il a cité ceux qui ont particulièrement traité de l'objet qui l'occupoit.

M. de Bomare a consigné dans son ouvrage, sous le nom d'*Observations*, les découvertes ou conjectures que l'on a formées sur certains corps du regne minéral, les travaux qu'on leur a fait subir, leurs usages, leurs propriétés, les ressources qu'il en a tirées. Ces détails sont très-satisfaisans pour ceux qui ne s'arrêtent pas à l'écorce des choses, & qui veulent que la Science ne soit pas un appareil vain & stérile.

On observe , dans cet ouvrage , que l'auteur ne s'est pas borné , ainsi que la plupart des Ecrivains , à la minéralogie particulière d'une contrée ; il embrasse la Science dans sa plus grande généralité possible ; il indique les substances concomitantes des divers corps de ce regne , & il les décrit ; il marque les propriétés ou caractères qui leur sont particuliers , ceux qui leur sont communs avec d'autres , & il tâche d'indiquer ceux qui paroissent les plus propres à répandre quelque jour sur la formation , tant primitive que secondaire , des corps en général ; enfin il a rangé les substances selon leur moindre ou leur plus grande relation.

On présume bien que , dans l'exécution d'un ouvrage de cette importance , l'auteur , qui est François , a eu de grandes difficultés à surmonter ;

118 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

1°. le cahos de la nomenclature , la quantité de dénominations vagues , impropres , ou de termes étrangers qui paroissent barbares , & qu'il a été obligé d'adopter faute d'autres & pour ne pas multiplier la liste des noms ; 2°. l'obstacle plus grand encore de l'ignorance où nous sommes des parties constitutives des corps. *M. de Bomare* , comptant peu sur les expériences des autres , doutant même de celles qu'il a tentées dans son Laboratoire , a exposé les observations tirées de son Journal de voyages , & a consulté les Physiciens , les Chimistes & les Naturalistes les plus éclairés.

Comme chaque Science a son idiomme , & qu'il est du devoir d'un auteur d'être clair & précis , il a fallu se servir de termes techniques : mais , en faveur du commun des Lecteurs , à qui la

langue des Naturalistes est étrangère, M. de Bomare les a expliqués dans un Vocabulaire raisonné, que l'on trouve au commencement de son ouvrage. Ce Vocabulaire ou Dictionnaire nomenclateur est intitulé : *Lexicon alphabétique de Minéralogie, ou Interpretation de plusieurs termes d'Histoire Naturelle, de Physique, de Chimie, dont on s'est servi dans cet ouvrage, & qui paroissent être moins généralement entendus.* Cet abrégé, qu'il est nécessaire de lire avant tout, forme comme un corps de définitions minéralogiques, &c.

Le *Dictionnaire Minéralogico-Géographique* des Pays où se trouvent les diverses substances minérales dont il est fait mention dans cet ouvrage, est très-utile & très-curieux.

Je suis, &c.

A Paris 2 Juin 1774.



## LETTRE VI.

*Oeuvres choisies de M. Gessner, contenant la mort d'Abel, la Nuit & autres Poèmes, avec des Idylles, des Pastorales & autres Pièces mises en vers François par différens Auteurs, & les meilleurs Poètes en ce genre; précédées d'une Notice raisonnée de la vie & des ouvrages de M. Gessner; suivies de Poésies diverses de l'Allemand, aussi en vers François; sçavoir des Fables, Idylles, Chansons, Odes, &c; avec des Observations Historiques sur la Littérature Allemande. A Paris, chez Saillant rue S. Jean de Beauvais; la veuve Duchesne rue S. Jacques; Brocas même rue; Durand neveu rue Galande; & Moutard Quai des Augustins; un volume in-12 de plus de 400 pages. Prix 3 livres relié en veau.*

L'OBJET

**L'**OBJET de ce volume est de donner un Recueil des meilleures productions en vers des Poësies du célèbre M. *Gessner*, celui de tous les Poëtes Allemands qui a eu le plus de succès en France. Ce n'est pas qu'il n'ait également réussi chez les autres Nations; il est le Peintre de la nature, le Chantre de l'humanité, & l'humanité & la nature sont de tous les lieux & de tous les temps. On lui a déferé un honneur assez rare : on vient de faire sa vie de son vivant, ou plutôt son Eloge historique, avec *une Notice raisonnée de ses Ouvrages*. Cet Eloge, bien fait & bien écrit, se trouve à la tête du Recueil que je vous annonce. Tous ceux qui ont lu M. *Gessner* n'ont pu s'empêcher de concevoir l'idée la plus avantageuse de son ame, & cette idée, il la justifie. C'est un homme plein de candeur, de modestie, de sensibilité, de désintéressement. Il est né à Zurich, en 1730, d'une famille depuis longtemps illustre dans les Lettres. *Conrard Gessner* enseignoit à Zurich, dans le xvi<sup>e</sup> siècle, la Philosophie & la

ANN. 1774. Tome III. F.

Médecine; il obtint des Lettres de Noblesse de l'Empereur *Ferdinand*, & mérita de la postérité le surnom de *Plin de l'Allemagne*. La Société Physique de Zurich, formée il y a plus de vingt ans, est présidée par un *Gessner* revêtu de la Charge de premier Médecin de la Ville, & oncle de celui dont il est ici question. Ce dernier (*Salomon Gessner*) n'annonça pas d'abord ce qu'il devoit être, & M. *Bodmer*, cet habile Professeur de l'Université de Zurich, y fut trompé lui-même. Le père du jeune *Gessner* le lui avoit confié dans ses premières années: on lui renvoya son fils au bout de quelque temps, en l'assurant que les études de cet enfant se borneraient à l'écriture & aux quatre règles de l'Arithmétique. » Le père ne se découragea pas; il plaça M. *Gessner* auprès d'un de ses parens, Ministre d'une Cure près de Zurich. Le bon Curé ne présenta d'abord à son élève que le grand Livre de la Nature; il le menoit dans la campagne, lui en faisoit admirer la beauté, lui apprenoit à en connoître les travaux; &, voyant qu'il prenoit goût

» à ces leçons , il laissoit échapper  
 » dans ses entretiens des traits de quel-  
 » ques-uns des anciens Auteurs qui  
 » ont traité de ces objets avec le plus  
 » d'agrément. C'est par cet ingénieux  
 » artifice que l'esprit de M. *Gessner*  
 » a commencé à s'ouvrir & à se dé-  
 » velopper ; c'est par-là qu'on est par-  
 » venu à lui faire aimer la langue de  
 » *Virgile* & les ouvrages de *Théocrite* ;  
 » c'est ainsi que , d'un enfant qu'on  
 » avoit condamné à l'ignorance, parce  
 » qu'il n'avoit pu suivre la route or-  
 » dinaire , on a formé un homme  
 » dont le Gymnase de Zurich s'honore  
 » aujourd'hui comme de l'un de ses  
 » élèves les plus illustres.

» Arrivé à l'âge où il faut choisir un  
 » état , M. *Gessner* prit le Commerce  
 » de la Librairie , qui étoit la profes-  
 » sion de son père , & en quelque  
 » sorte de sa famille. De cinq Maisons  
 » d'Imprimerie & de Libraire qui sont  
 » à Zurich , deux sont occupées par  
 » des *Gessner* ; l'une sous la direction  
 » des Frères *Gessner* , l'autre sous celle  
 » d'*Orell, Gessner & Compagnie* : cette  
 » dernière est celle de notre Auteur.

» Elle est aussi connue par l'étendue  
 » de sa correspondance que par l'é-  
 » légance & le choix des ouvrages  
 » qu'elle a mis au jour. Si l'Allemagne  
 » parvient à bannir entièrement les  
 » lettres gothiques, dont la France &  
 » l'Angleterre se sont délivrées de-  
 » puis si long-tems, ce sera, en grande  
 » partie, aux Presses de MM. *Orell*  
 » & *Gessner* qu'elle devra ce change-  
 » ment. «

Il ne faut pas croire cependant que  
 M. *Gessner* passe la moitié de sa vie à  
 feuilleter des registres ou à dresser  
 des factures. La littérature & les cal-  
 culs du commerce sont presque in-  
 compatibles. Des Associés estimables  
 lui sauvent l'ennui de ces détails ; lui,  
 de son côté, les seconde par ses avis,  
 ses lumières & ses travaux dans les  
 Arts, & il s'en fait bien qu'il rougisse  
 de tenir leur état. » Lors de la vive  
 » sensation que ses ouvrages, traduits  
 » par M. *Huber*, ont excitée en France,  
 » Mad<sup>e</sup> la Duchesse de *Choiseul* lui fit  
 » proposer, par un Officier aux Gardes  
 » Suisses, de venir à Paris où il seroit  
 » facile de le fixer par quelque emploi

» honorable auprès de ce Régiment : il  
 » répondit en Philosophe qu'il étoit at-  
 » taché à sa Patrie & à son Commer-  
 » ce , & que , si l'on vouloit étendre  
 » les effets de cette bienfaisance sur  
 » son Traducteur , il en auroit autant  
 » de reconnoissance que s'il les éprou-  
 » voit lui-même. Depuis quatre ou  
 » cinq ans on l'a élu Membre du Con-  
 » seil intérieur de sa Patrie , place qu'il  
 » ne faut point juger sur celle de nos  
 » Conseillers de Ville , puisqu'il s'agit  
 » d'un Peuple qui se gouverne lui-  
 » même. Cependant M. *Gessner* n'en  
 » est pas moins l'associé de M. *Orell*. «

Il fit , vers 1752 , un voyage en Al-  
 lemagne pour connoître les hommes  
 qui la rendoient illustre. L'auteur de  
 cet Eloge conte à ce sujet une petite  
 anecdote qui n'est rien en soi , mais  
 qu'il rapporte comme un trait de ca-  
 ractère. » Etant à Berlin , M. *Gessner*  
 » fut admis dans la Société des *Gleims*  
 » & des *Lessings* ; chacun des auteurs  
 » qui la formoient y lisoit quelque  
 » morceau de sa composition ; & M.  
 » *Gessner* auroit désiré de soumettre à  
 » ces Juges éclairés une petite Pièce

» qui étoit son coup d'essai. . . . .  
 » A mesure que les Membres de la So-  
 » ciété avoient fini leur lecture , on  
 » le voyoit porter sur le bord de sa  
 » poche une main tremblante qu'il re-  
 » tiroit aussitôt , mais sans le manus-  
 » crit qu'elle devoit prendre. Comme  
 » il n'avoit encore rien fait imprimer ;  
 » personne ne devina la cause d'un  
 » mouvement que sa timidité l'empê-  
 » choit de rendre plus clair. « Le mor-  
 » ceau qu'il n'avoit osé montrer , étoit  
 le petit Poème *de la Nuit* , qu'il pu-  
 blia à son retour , qui fut très-bien  
 reçu , & dont nous avons en François  
 trois traductions différentes.

L'auteur de cette vie parcourt les  
 autres ouvrages de M. *Gessner* , ainsi  
 que l'époque de leur publication , les  
 circonstances qui les ont fait naître ,  
 & les apprécie comme un homme qui  
 en sent toutes les beautés. Quoiqu'il  
 remarque avec beaucoup de justesse  
 que c'est par le sentiment & non par  
 des autorités qu'il faut juger des ou-  
 vrages du Poète dont il fait l'éloge , il  
 pense cependant avec raison que l'on  
 verra , avec autant de plaisir que d'in-

térêt, l'impression qu'ils ont faite sur un homme de Lettres tel que M. *Rousseau de Genève*. Je crois que vous penserez de même ; ainsi vous ne serez pas fâché de trouver ici la réponse du Philosophe Génevois à M. *Huber* qui lui avoit envoyé en 1761 un exemplaire de sa Traduction des *Idylles*. M<sup>r</sup> *Rousseau* étoit alors dans sa retraite de Montmorenci près de Paris ; fort malade de la pierre. » J'étois , Monsieur , dans un accès du plus cruel  
 » des maux du corps , quand je reçus  
 » votre Lettre & vos *Idylles* ; après  
 » avoir lu la Lettre , j'ouvris machi-  
 » nalement le livre , comptant le re-  
 » fermer aussitôt ; mais je ne le re-  
 » fermai qu'après avoir tout lu , &  
 » je le mis à mon côté pour le relire  
 » encore : voilà l'exakte vérité. Je sens  
 » que votre ami *Gessner* est un homme  
 » selon mon cœur , d'où vous pouvez  
 » juger de son Traducteur & de son  
 » Ami par lequel seul il m'est connu.  
 » Je vous sçais en particulier un gré  
 » infini d'avoir osé dépouiller notre  
 » langue de ce sot & précieux jargon  
 » qui ôte toute vérité aux images , &



» toute vie au sentiment. Ceux qui  
 » veulent embellir & parer la Na-  
 » ture, sont des gens sans ame & sans  
 » goût qui n'ont jamais connu les  
 » beautés. Il y a six ans que je coule,  
 » dans une retraite, une vie assez  
 » semblable à celle de *Ménalque* &  
 » d'*Amintas*, au bien près que j'aime  
 » comme eux, mais que je ne sçais  
 » pas faire ; & je puis vous protester,  
 » Monsieur, que j'ai plus vécu du-  
 » rant ces six ans que je n'avois fait  
 » durant tout le cours de ma vie. Main-  
 » tenant vous me faites désirer de re-  
 » voir encore un Printemps, pour  
 » faire, avec vos charmans Pasteurs,  
 » de nouvelles promenades, pour par-  
 » tager avec eux ma solitude, & pour  
 » revoir avec eux des asyles cham-  
 » pêtres qui ne sont pas inférieurs à  
 » ceux que *M. Gessner* & vous, avez si  
 » bien décrits. Saluez-le de ma part,  
 » je vous supplie ; & recevez aussi  
 » mes remerciemens & mes saluta-  
 » tions. ROUSSEAU. «

L'auteur de cet Eloge historique ne  
 dissimule pas quelques reproches qui  
 ont été faits à *M. Gessner*. Un homme  
 de mérite, *M. Sulzer*, Académicien

de Berlin , voudroit que pour ses Idylles il eût placé la Scène dans la Mesopotamie ou la Chaldée , & apparemment qu'il eût emprunté le Costume des Patriarches ; & il faut avouer que la Mythologie n'est pas la partie brillante de ces Idylles. On nous apprend ensuite que l'excellent Poème de la *Mort d'Abel* a été traduit dans presque toutes les Langues , en vers Latins , en Italien , en Hollandois , en Danois , & deux fois en Anglois ; c'est la traduction Françoisé qui a fait naître toutes ces autres traductions. Malgré tant de succès , ce Poème eut des Censeurs : mais quels Censeurs ! Un Théologien trouva mauvais que M. *Gessner* eut attribué aux Anges les effets naturels ; il accusa cette fiction poétique de l'hérésie des *Valentiniens* , ou Disciples de *Valentin* , Hérésiarque du second siècle , qui composoit la Divinité d'une trentaine d'Esprits ou premiers principes. Pour faire contraste , je ne sçais quel Ecrivain de Londres crut faire , il y a trois ou quatre ans , une excellente plaisanterie , en imprimant dans une

brochure , que la *Mort d'Abel* pouvoit être lue avant & après la Communion.

A la fin de cette vie , M. Gessner est considéré comme Graveur ; & en cette qualité il tient encore un rang distingué ; il a orné d'Estampes très-agréables , & dans le goût antique , les collections de ses œuvres qu'il a lui-même imprimées à Zurich.

Les premières traductions en vers , rassemblées dans ce volume , sont celles de plusieurs Idylles par différens auteurs , M<sup>rs</sup>. *François de Neuf-Château* , *Léonard* , le Chevalier de *Cubieres* , *Th. Her.* , *Blin de Sainmare* , le Comte de *Lautencin* , *Marteau* , jeune Avocat , &c. Toutes ces Pièces font honneur , en général , à leurs Interprètes. Je ne connois rien , surtout , de plus naïf , de plus touchant en ce genre , que l'Idylle intitulée *le Ruban* , & celle qui a pour titre *Eglé & Milon* , par M. *Léonard*. Elles se trouvent toutes deux dans ce Recueil , ainsi que dans d'autres choix de Poésies , & dans la dernière édition des Idylles de M. *Léonard*.

Le morceau le plus considérable &c

le plus important de ce Recueil, est la traduction en vers du fameux Poème d'*Abel*. On a tenté pour cet ouvrage une chose absolument nouvelle. Il y a dans ce Poème des chants de genres totalement différens. Ceux où le démon *Anamalec* médite d'entraîner *Cain* dans le crime, où ce malheureux tue son frère, où il est livré aux remords, sont remplis d'images terribles & de la plus grande énergie. On a chargé de ces Chants, au nombre de deux, M. *Gilbert*, dont le pinceau un peu rude, souvent inégal, mais fier & pittoresque, s'est trouvé très-analogue au genre de Poésie qu'il y falloit employer. Dans les autres Chants, il s'agissoit de rendre avec naturel le tableau des mœurs, de l'innocence & du bonheur des premiers habitans du monde. M. *Marteau* a été choisi pour cette tâche, comme ayant une manière douce, égale, facile & assez conforme à la pureté des objets qu'il devoit exprimer. Je vais citer un morceau du premier Chant, qui vous en donnera une idée. C'est une espèce de Cantique d'*Abel* à son réveil.

132 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Fuyez, songes volages ;

Le jour de la raison dissipe vos nuages ;

Ainsi que la clarté du flambeau qui nous luit.

A chassé de ces lieux les ombres de la nuit.

Soleil , nous saluons ta brillante lumière ;

Tu redonnes la vie à la Nature entière ;

A ton heureux aspect les champs sont embellis ;

Les ombres , le sommeil , les songes sont bannis.

Quel est l'asyle obscur de la nuit & des ombres ?

C'est le creux des rochers , ou le fond des bois sombres ;

Nous les y trouverons daram l'ardeur du jour,

Et sous l'ombrage frais des berceaux d'alentour.

Sur le front sourcilleux de la montagne aride ;

Où s'éveille à présent l'aigle fier & rapide ,

Quelle vapeur se mêle à l'air pur du matin !

La terre sacrifie à son maître divin ;

Il ne dédaigne point sa foible créature ,

Et tout adore en lui l'Auteur de la Nature.

La fleur répand au loin son parfum dans les airs ,

Et les oiseaux en chœur ont formé leurs concerts.

Grand Dieu, pour t'honorer, le lion plein  
d'audace,

Des airs en mugissant fait retentir l'espace.

Quelle est de tes desseins la sage profondeur ?

O Père des humains ! ô puissant Créateur !

Quand tu vis l'Univers naître à ta voix se-  
conde,

Quand tu dis au soleil : marche , éclaire le  
monde ;

Sans doute ta bonté vouloit nous rendre heu-  
reux :

L'homme le fut toujours quand il fut vertueux ;

Soleil , quand tu reviens animer la Nature ,

Tu pénètres mes sens d'une volupté pure ;

Je crois me voir encore à ce premier matin ;

A ce jour solennel , où l'Etre souverain

Appella du néant cet Univers immense ,

Et dicta ses Arrêts à la terre en silence.

Les animaux divers s'élancent dans les airs ;

Dans les bois étonnés , au milieu des déserts ;

Le superbe coursier , du sein de la poussière ,

Secoue, en bondissant , une épaisse crinière ;

Et , moitié terre encor , le lion courageux ,

Déjà semble essayer son instinct belliqueux.

Plus loin avec effort s'agite une colline ;

Devenue éléphant , cette masse chemine ,

134 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

On entendit soudain le bruit de mille voix

Vers le trône immortel s'élever à la fois.

Ainsi, Dieu bienfaisant, ta puissance féconde

A nos yeux, chaque jour, fait renaitre le monde.

En regardant les Cieux, nous chantons tes grandeurs ;

Sans cesse, autour de nous, tu répands tes faveurs.

O Père des humains ! un jour (je le révèle ;

A mes foibles regards l'avenir se décèle )

Dans ce vaste Univers, tu verras les Mortels

Te chanter, te bénir, t'élever des autels ;

Les Peuples chanteront ta gloire dès l'Aurore ;

Au coucher du Soleil, ils te loueront encore.

Tel fut l'hymne d'Abel, &c.

Jé vous ai déjà fait connoître, Monsieur, l'un des deux Chants de M. Gilbert, en vous annonçant son *Début Poétique* il y a environ deux ans \*, & j'ai mis sous vos yeux quelques unes des beautés fortes & quelquefois sublimes que ce jeune Poète a su y répandre. Il n'y en a pas moins dans

\* Voyez l'Année Littéraire 1772, Tome V, page 181.

le huitième Chant dont je ne vous ai point parlé. Voici un morceau qui vous confirmera dans l'idée avantageuse que vous vous êtes formée du talent de M. *Gilbert* pour les peintures énergiques & terribles. *Cain*, après avoir tué son frère, a reçu la malédiction de Dieu par la bouche d'un de ses Anges ; il est livré à l'horreur de ses remords ; il en est, pour ainsi dire, accablé.

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux  
De son front mutilé menace encor les Cieux ;  
Et, fier d'être semé d'un reste de feuillage,  
Sur la mousse brûlée ouvre un informe om-  
brage,

Noir des coups du tonnerre & par les vents  
brisé :

C'est-là qu'il s'est assis, de forces épuisé.  
Sa tête pesamment contre l'arbre rangée,  
Des pavots du sommeil reposoit ombragée ;  
Et ses membres, long-temps flétris par la dou-  
leur,

Déjà se remplissoient d'une jeune vigueur,  
Indolemment jettés sur l'herbe de fleurie :  
Tout-à-coup il se lève, & furieux s'écrie :



136 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Oui, je l'entends gémir, je vois son sang  
couler ;

Eh ! quelle main cruelle ose bien l'immoler ?  
Arrêtez ; c'est mon frère ; oui, c'est *Abel* :  
perfide !

Mais où va ton erreur chercher le parricide ?  
Toi seul, toi seul as pu commettre un tel for-  
fait !

O mon frère ! mon frère ! ah ! par ce que j'ai  
fait

Juges, si tu m'aimas, quel sort me désespère ;  
Et cesse par pitié de poursuivre ton frère.  
En des rêves affreux tristement absorbé,  
Près du chêne à ces mots *Cain* est retombé.

Voici un tableau plus doux & non  
moins bien rendu :

Bientôt le sage *Adam*, suivi de sa compagne,  
Sort, &, d'un pied tardif, traversant la cam-  
pagne,

Demande où sont ses fils : qui les tient arrêtés ?  
Que font-ils ? & pourquoi se sont-ils écartés  
Avant d'avoir payé leur tribut de tendresse ?  
*Abel*, *Abel*, sur-tout l'étonne, l'intéresse :  
Jamais de ses travaux *Abel* n'ouvrit le cours ;  
Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours ;  
Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,

Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.

Ah ! courons, chère épouse ; allons chercher mon fils.

Mon fils, n'en doutons point, sous quelque ombrage assis,

Elevant jusqu'au Ciel son ame noble & pure,  
Entretient dans ses chants le Dieu de la Nature.

On a rassemblé, à la suite de ces traductions de M. *Gessner*, diverses imitations d'autres Poësies imitées de différens auteurs Allemands, des Contes, des Fables, des Chançons, des Odes. Quelques Fables de M. *Gellert*, imitées par feu M. *de Rivery*, sont ce qu'il y a de mieux parmi ces petites pièces. L'Editeur auroit bien dû nous épargner la lecture des vers de M<sup>rs</sup>. *Sedaine*, *Mercier*, &c, &c, &c.

Au reste, Monsieur, on a placé à la tête des imitations des diverses Poësies dont je vous parloistout-à-l'heure, différentes observations sur la Littérature Allemande. Vous aimerez l'anecdote suivante, que l'auteur rapporte vers la fin de ces observations.  
» Tout le monde sçait l'indifférence

138 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de l'auguste Philosophe de *Sans-*  
 » *Souci* sur les ouvrages que produit  
 » l'Allemagne; M. *Zacharie* la lui a re-  
 » prochée avec finesse dans ses *Quatre*  
 » *Parties du Jour*, & lui-même ne s'en  
 » cache pas dans ses *Œuvres* \*, & ail-  
 » leurs. Accoutumé à suivre M. de *Vol-*  
 » *tairé* sur le Parnasse François, & à  
 » le suivre d'un pas égal, il se fait  
 » gloire de ne sçavoir d'Allemand  
 » que ce qu'il lui en faut pour com-  
 » mander à son Cocher ou à ses Sol-  
 » dats. Cependant, se trouvant à  
 » *Léipsik*, dans la dernière guerre, il  
 » voulut voir *Gellert*. Il le fit venir,  
 » s'entretint avec lui sur ses *Fables*,  
 » & finit par lui demander où il les  
 » avoit prises. *SIRE*, répondit *Gel-*  
 » *lert* avec la douceur qui le caractè-  
 » risoit, mes amis me disent que je  
 » suis un original. La conversation  
 » continua toujours avec la même fa-

\* Les Graces, dit un autre, inspirent *Heinius*;  
*Haller*, à son avis, l'emporte sur *Horace*;  
 Et *Gottsched* doit tenir le sceptre du Parnasse:  
 Ainsi jugeoit *Midas*, &c.

*Épître au Général Bredow.*

» tification de la part du Roi, qui dit,  
 » quand le Philosophe l'eut quitté : il  
 » faut avouer que cet homme-là a bien  
 » de l'esprit pour un Allemand. Le  
 » Marquis d'*Argens* lui avoit aussi inf-  
 » piré le desir de voir *Rabener* qui vi-  
 » voit à Dreïde dans un Emploi de  
 » finances ; & *Rabener* transporté, mais  
 » toujours satyrique, écrivoit à *Gel-*  
 » *lert* : Il veut bien ( la postérité le  
 » croira-t-elle ) me parler en Alle-  
 » mand : oui, c'est en Allemand que  
 » le grand *Frédéric* veut parler avec  
 » moi. Mais l'entrevue n'eut pas lieu ;  
 » & ce qu'il y eut de pis pour le Poëte,  
 » c'est qu'il continua, comme *Gellert*,  
 » à être privé de sa pension. »

Ce Recueil, Monsieur, est en gé-  
 néral très-curieux, & aussi bien fait  
 qu'il pouvoit l'être ; car il auroit été  
 fort difficile de former un volume  
 entier d'excellentes traductions de  
 l'Allemand. Je suis étonné que l'Edi-  
 teur, qui a recueilli de très-médiocres  
 versions ou imitations, n'ait pas fait  
 usage du Poëme de *Selime* & *Se-*  
*lima* de M. *Dorat*, où sont déployées  
 toutes les richesses de l'imagination &  
 de la Poësie.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un article des MÉLANGES HISTORIQUES.*

EN lisant votre Feuille N° 9, Monsieur, j'ai vu avec assez de surprise, page 261, que M. Ducrot, dans ses *Mélanges Historiques*, &c, donne un certain *Jugement Mémorable* comme réel & arrivé à Péking, &c. Ce *Jugement* a été imprimé dès 1766 dans quelques ouvrages périodiques. On le retrouve dans les *Opuscules Poétiques & Philosophiques* de M. Feutry publiées en 1771, chez Delalain rue de la Comédie Française, page 226, & c'est lui qui en est le véritable auteur. Voici le fait. On l'avoit prié de détromper un Chef de famille respectable qui avoit confié l'éducation de ses enfans à un mauvais Gouverneur. Il crut ne pouvoir mieux faire, pour rendre ce service sans se compro-

mettre , que d'imaginer ce *Jugement* , ainsi qu'un autre Apologue , qu'il supposa tiré d'un ancien Poëte Belge , que vous pourrez voir aussi dans ses *Opuscles* , page 224 , & dont je joins ici une copie. Cet Apologue méritoit bien une place dans votre Journal ; j'ose l'en croire digne. Ces deux morceaux singuliers ont produit l'effet désiré, Le Pédagogue a été mis à la porte ; les enfans sont devenus ce qu'ils devoient être , honnêtes , vertueux , tels qu'ils ne feroient certainement pas , si ce méchant Educateur fut resté avec eux. Voilà ce que vous ignoriez sans doute , Monsieur , & ce que M. Ducrot ne pouvoit pas sçavoir ; j'ai été en partie témoin de ce fait ; mais au moins devoit-il bien ne pas faire entendre qu'il avoit rapporté ce *Jugement Mémorable* d'après les Annales Chinoises qu'il n'a peut-

être jamais lues. Je ne taxe point une compilation de plagiat. Il seroit néanmoins beaucoup mieux de citer ses sources , & ne pas donner , comme historique , un Apologue , ou un trait d'imagination dans le gout de ce *Jugement & de l'Apologue Wallon tiré d'un ancien Poëte Belge* , que je vous envoie.

» Un brin de lierre rampoit non  
 » loin d'un mur qui soutenoit la ter-  
 » rasse & les jardins d'un vaste Pa-  
 » lais dont ils formoient la princi-  
 » pale décoration ; cette plante , se  
 » traînant avec souplesse , s'attache  
 » insensiblement au pied de la mu-  
 » raille , & , par cent replis , s'é-  
 » lève , s'insinue dans le joint & le  
 » foible de ses pierres , l'embrasse ,  
 » la couvre totalement de ses tiges  
 » corrosives que cachent leurs feuil-  
 » les trompeuses , & finit par dé-

» grader ce qui lui servoit d'appui.  
 » Un Architecte passe heureusement  
 » vis-à-vis de cette noble demeure ,  
 » apperçoit le mal & l'annonce au  
 » Maître qui , soudain , fait arracher  
 » ses racines destructives : mais pour  
 » avoir négligé d'arrêter les progrès  
 » de cette ingrate & dangereuse pro-  
 » duction, il paya un long & coûteux  
 » récrépissage.

» Grands, qui vous laissez appro-  
 » cher, séduire & miner par un tas  
 » d'espèces dont vous êtes entourés  
 » nuit & jour, & qui les choisissez  
 » même pour Instituteurs de vos fils,  
 » vrais ornemens & seuls soutiens de  
 » vos Maisons illustres, agissez avec  
 » la prudence de ce Seigneur respec-  
 » table. Sa déférence aux avis de l'Ar-  
 » tiste, quoiqu'un peu tardive, em-  
 » pêcha la ruine totale du superbe édi-  
 » fice. Ne regrettez donc pas, vous,



» ses pareils , la dépense nécessaire  
 » d'une prompte réparation ; chassez  
 » loin de vous ces bas complaisans  
 » & ces perfides adulateurs ; attirez  
 » au sein de vos familles des gens  
 » honnêtes , instruits & vertueux ;  
 » c'est alors que vous ferez vraiment  
 » grands & dignes enfin de ce respect  
 » que souvent vous osez exiger de  
 » nous sans titres , & que nous vous  
 » refusons alors avec justice. »

J'ai l'honneur d'être , &c.

GONDEMAN.

### ÉPIGRAMME.

Sur la Montagne aux deux sommets ,  
 Croyez-vous , mes amis , que *la H\*\*\** gra-  
 vifse ?  
 Lisez , depuis *Warvick* , tous les vers qu'il a  
 faits ;  
 Vous verrez qu'il y monte à grands pas d'é-  
 crevifse.

Je suis , &c.

*A Paris ce 4 Juin 1774.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE VII.

*Vie de Marie de Médicis, Princesse de  
Toscane, Reine de France & de Na-  
varre : 3 volumes in - 8° de plus de  
600 pages chacun. A Paris, chez  
Ruault Libraire, rue de la Harpe.  
Prix 18 livres relié.*

**M**ARIE DE MÉDICIS nâquit à  
Florence le 26 Avril 1573, de  
François II de Médicis dernier Duc  
de ce nom, & de Jeanne d'Autriche  
Reine de Hongrie & de Bohême. Quoi-  
que cette Princesse ait été mariée  
beaucoup plus tard que ne le sont  
pour l'ordinaire les personnes de son  
rang, les Historiens ne nous ont  
ANN. 1774. Tome III. G

état d'équiper un bâtiment d'un prix aussi immense. En effet, sans compter toutes les pierres précieuses dont il étoit enrichi, tant en dedans qu'en dehors, on estimoit 210000 livres les seules armes du Roi & du Grand Duc, qu'on avoit placées devant le siège où la Reine étoit assise.

*Marie de Médicis* ne tarda pas à donner un héritier à la France. *Henri IV*, aussi bon mari que bon Roi, ne la quitta pas un moment pendant tout le temps de son travail, qui fut long & douloureux. Il partageoit ses souffrances, la consolait, animoit son courage par l'espoir d'une prompte délivrance, & du plaisir qu'elle ressentiroit si elle donnoit un Dauphin à la France \*. Il poussa même ses soins

\* *César de Vendôme*, fils naturel de *Henri IV*, alors âgé de six ans & quelques mois, voyant le desir que son père & toute la Cour avoient que la Reine accouchât d'un Prince, témoigna beaucoup de curiosité sur cet objet à la *Boursier*. Cette Sage-Femme ayant dit qu'il dépendoit d'elle que la Reine accouchât d'un garçon ou d'une fille, *César* lui repartit avec vivacité : *Puisque cela dépend de vous, mettez-y donc les pièces d'un fils.*

jusqu'à l'exhorter à crier , *de crainte* ,  
 disoit-il , *que sa gorge ne s'enflât par*  
*les efforts qu'elle faisoit pour se retenir.*  
*Henri IV* avoit recommandé à *la Bour-*  
*sier* de ne pas laisser connoître à cette  
 Princesse qu'elle eût mis au monde un  
 fils , si elle en avoit un , parce qu'il  
 étoit à craindre qu'un excès de joie  
 ne fût contraire à son état. Cette  
 femme , pendant l'accouchement ,  
 scut tellement se contraindre & com-  
 poser son visage , qu'elle ne témoi-  
 gna pas la plus légère émotion. Cette  
 tranquillité apparente trompa *Henri*  
*IV* lui-même ; il ne voulut pas croire  
 l'heureuse nouvelle qu'on lui donna  
 de la naissance d'un Dauphin. Il vint  
 trouver *la Boursier* d'un air triste &  
 changé , & , ne doutant pas que ce  
 ne fût une fille qui venoit de naître ,  
 il lui dit : *Sage-Femme , est-ce un fils ?*  
*La Boursier* ayant répondu qu'oui , *je*  
*vous prie* , continua-t-il , *ne me donnez*  
*point de courte joie , cela me feroit mou-*  
*rir.* *La Sage-Femme* développa aussitôt  
 l'enfant , & le lui fit voir. Le Roi ,  
 après avoir demandé à *la Boursier* , s'il  
 pouvoit , sans danger , instruire la

Reine de leur bonheur commun, courut, transporté, au lit de cette Princesse, & lui apprit, en l'embrassant tendrement, qu'elle venoit de donner un héritier à la France. Dans l'excès de sa joie, il embrassoit tous ceux qu'il rencontroit, & couroit dans les salles de l'appartement de la Reine, pour amener tous ceux qui s'y trouvoient voir le Dauphin qui venoit de naître. Il perdit même son chapeau dans la foule. *La Boursier* lui ayant représenté qu'il entroit trop de personnes dans la chambre de *Marie de Médicis*, qui pouvoit en être incommodée : *Tais-toi, Sage-Femme*, lui dit le Roi en lui frappant sur l'épaule, *cet enfant est à tout le monde, il faut que chacun le voie & s'en réjouisse.*

Les amours de *Henri IV* excitèrent de fréquentes brouilleries entre la Reine & lui. Si *Marie de Médicis* eût mis plus de douceur & de complaisance dans sa conduite, elle eût peut-être guéri le Roi de cet amour effréné pour les femmes, qui ternissoit quelquefois ses autres qualités ; car l'attachement qu'il avoit pour la Reine

étoit sincère. Elle lui plaisoit au point qu'il disoit même à ses Confidens que, si elle n'eût point été sa femme, il eût donné tout son bien pour qu'elle fût sa maîtresse. Mais l'aigreur & l'emportement auquel elle se livroit quelquefois, loin de l'aider à surmonter ses foiblesses, ne servoient qu'à l'y entretenir, parce qu'il cherchoit à se consoler auprès de ses maîtresses, & sur-tout auprès de Mad<sup>e</sup> de Verneuil, des chagrins journaliers que Marie de Médicis lui faisoit éprouver. Ainsi, cette Princesse, en se laissant aller à l'impétuosité de son caractère, devenoit elle-même l'artisan de ses malheurs, & fomentoit des passions que son intérêt & celui du Roi étoient d'éteindre. Elle ne lui pardonnoit pas son attachement pour Madame de Verneuil. Ce Prince avoit résolu de ne plus revoir celle-ci ; mais il avoua à M. de Sully qu'il n'en avoit point le courage, sur-tout lorsqu'il comparoit les agrémens de la Marquise, les graces & l'enjoûment de son esprit, avec le caractère dur & intraitable de la Reine. Il convenoit en même-temps

qu'il ne pouvoit se résoudre à prendre le ton de maître avec *Marie de Médicis*. M. de Sully lui conseilla vainement d'obliger cette Princesse, par une fermeté nécessaire à leur repos commun, de renfermer en elle-même sa mauvaise humeur, & de supprimer sur-tout ses reproches en public, qui étoient aussi indécens que peu conformes au respect qu'elle lui devoit. Toutes ces représentations ne purent rien gagner sur *Henri IV*. La foiblesse de ce Prince pour les femmes étoit si excessive, qu'il ne pouvoit la vaincre, même à l'égard de la Reine.

Les dissensions domestiques rendoient *Henri IV* aussi malheureux que *Marie*. Ce Prince étoit même quelquefois obligé de se relever la nuit, excédé de ses reproches, & de la quitter. M. de Sully rapporte dans ses Mémoires, qu'il ne les a jamais vu passer huit jours sans se quereller. Cette Princesse, naturellement violente, se laissoit quelquefois aller aux plus grands emportemens. Elle poussa même un jour sa vivacité au point de lever le bras pour frapper le Roi. M. de Sully, qui étoit

présent ; le rabattit aussitôt avec tant de force , qu'elle prétendit qu'il l'avoit frappée ; mais elle lui en scût bon gré , quand sa colère fut passée.

*Marie* avoit d'autant plus de tort que *Henri IV* étoit rempli de soins pour elle , & lui donnoit , en toute occasion , des témoignages de sa confiance. Comme il sçavoit qu'elle étoit capable de garder un secret , il ne craignoit pas de l'instruire des affaires de l'Etat , & de la manière de le gouverner. Il sembloit qu'il eût prévu qu'elle se trouveroit bientôt dans le cas de faire usage de ces instructions. Il l'appelloit même souvent *Madame la Régente*. Un jour qu'elle en paroïsoit affligée : *Vous avez raison* , lui dit *Henri IV* , *de désirer que nos ans soient égaux ; car la fin de ma vie sera le commencement de vos peines. Vous avez pleuré de ce que je fouettois votre fils avec un peu de sévérité ; mais quelque jour vous pleurerez beaucoup plus du mal qu'il aura , ou de celui que vous en recevrez vous-même. Mes maîtresses souvent vous ont déplu ; mais difficilement traiterez-vous d'être un jour maltraitée par*



celles qui posséderont son esprit. D'une chose vous puis-je assurer, c'est qu'étant de l'humeur dont je vous connois, en prévoyant celle dont il sera, vous entière, pour ne pas dire têtue, & lui opiniâtre, vous aurez sûrement maille à départir ensemble.

Après la mort de *Henri IV*, *Marie de Médicis* fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de *Louis XIII* son fils. On sçait combien cette tutelle fut orageuse. L'obstination & la foiblesse furent les deux qualités dominantes que la Reine laissa voir dans sa conduite. Des querelles sans cesse renaissantes divisoient la Cour, & *Marie* les rendoit sérieuses, par l'importance qu'elle sembloit y mettre. Elle négocioit sans cesse avec les Grands du Royaume, soit pour les réconcilier, soit pour prévenir les ruptures dont elle croyoit devoir redouter les suites. Elle donnoit à ces peus intérêts un temps & des soins qui auroient dû être réservés aux grands objets de l'administration dont elle étoit chargée; mais son génie étoit trop étroit pour en en-

braffer l'étendue. Elle ne voyoit, dans le gouvernement d'un Royaume, que cette politique d'intrigues, si familière aux femmes, & qu'elle possédoit au suprême degré. Elle épuisa, par son faste & par ses profusions, les trésors que l'économie de *Henri IV* avoit amassés, malgré les guerres continues qu'il avoit eues à soutenir. Elle accabla de bienfaits ceux dont elle redoutoit les cabales, & leur apprit, par ses largesses déplacées, à tout obtenir d'elle en s'en faisant craindre. Aussi les Grands & les Princes abusèrent-ils de sa faiblesse, pour la forcer à subir le joug de leur despotisme. Chacun d'eux avoit son parti séparé, & ce fut à cette division que l'État dut son salut, quoique cette anarchie ne tendît qu'à renverser le pouvoir Souverain.

La majorité de *Louis XIII* apporta peu de remède aux maux dont le Royaume étoit accablé, parce que *Marie*, sous le nom de son fils, conserva la même puissance & se conduisit par les mêmes principes. Livrée au Maréchal *d'Ancre* & à ses créatures,

elle ne se décidoit que d'après leurs conseils, & , comme il étoit essentiel pour eux que le Roi restât toujours dans la dépendance de sa mère, ils engagèrent cette Princesse à l'éloigner de la connoissance des affaires. C'est dans cette vue qu'elle eut l'imprudence de favoriser le goût & l'attachement que le jeune *Louis* avoit pris pour *M. de Luynes*. Mais l'espoir de gouverner engagea bientôt ce Favori à rendre odieux à *Louis* l'esclavage dans lequel on le tenoit, en lui faisant observer qu'il vivoit plutôt sous la domination de *Concini* que sous la tutelle de sa mère. Le peu de ménagemens & d'égards que *Marie* témoignoit à son fils, avoit commencé de bonne heure à lui aliéner le cœur de ce jeune Prince. L'Historien rapporte que la Reine Mère aimoit fort les chiens, & que le Roi, en entrant un jour dans sa chambre, marcha sur la patte d'un de ceux qu'elle affectionnoit le plus. Le chien aussitôt se jeta sur sa jambe, & le mordit jusqu'au sang. *Marie*, loin de lui en témoigner de la peine & de lui

en faire ses excuses , le querella avec beaucoup d'aigreur. *Louis* sortit en colère , & ne put s'empêcher de dire que *sa mère* paroissoit aimer mieux un chien que lui. Il étoit encore plus outré de l'insolence du Maréchal d'*Ancre* & de sa femme , qui oublioient souvent le respect qu'ils lui devoient. Il en avoit paru choqué dès sa plus tendre enfance ; & , comme ils n'avoient point changé de conduite depuis sa majorité , il en étoit vivement blessé. Un jour qu'il s'amusoit à de petits jeux dans son appartement , au-dessus duquel logeoit la Maréchale d'*Ancre* , celle-ci lui fit dire qu'elle avoit la migraine , & qu'il faisoit trop de bruit. *Louis*, offensé avec raison de cette insolence, lui fit répondre que , si sa chambre étoit trop exposée au bruit , *Paris* étoit assez grand pour qu'elle pût y en trouver une autre.

La hauteur arrogante de ces Favoris , leur fortune énorme , leur insatiable avidité , avoient également révolté le Peuple & les Grands. *Cornini* voyoit l'orage se former sur sa tête , & paroissoit , de temps en

158 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

temps, avoir quelques pressentimens funestes de sa chute. Ayant perdu sa fille, & *Bassompierre* étant venu pour le consoler, le Maréchal d'*Ancre* lui répondit que l'affliction dont il le voyoit pénétré n'avoit pas seulement pour objet la mort de sa fille, mais les tristes présages pour l'avenir qu'elle lui donnoit, & l'opiniâtreté de sa femme qui ne pouvoit se résoudre à quitter la France, malgré les périls certains qu'il y prévoyoit. A cette occasion, il lui rappella divers affronts qu'il avoit déjà reçus, la nécessité où il avoit été de céder *Amiens* au Duc de *Longueville*, & de se sauver en Normandie pour échapper à la fureur des Princes : à chaque coup de fouet, ajouta-t-il, que la Fortune me donne, j'importune ma femme en vain pour nous retirer dans le Duché de *Ferrare*. Je suis en état d'offrir six cens mille écus au Pape pour l'usufruit de ce Duché, où nous pourrions passer en paix le reste de nos jours. Je me suis mis à genoux devant elle, pour tâcher de la persuader avec plus d'efficacité ; mais elle me reproche mon ingratitude & ma lâcheté de

*vouloir abandonner la Reine qui nous a comblés de tant de biens. Je suis donc perdu sans ressource, & , si ce n'étoit que j'ai tant d'obligations à ma femme, je la quitterois & m'en irois en lieu, là où les Grands ni les Peuples de France ne me viendroient pas chercher. Cependant ces noirs pressentimens ne rendoient le Maréchal d'Ancre ni moins fier, ni moins impérieux. Richelieu, alors Evêque de Luçon, s'étant refusé à une injustice qu'il exigeoit de lui, Concini s'en trouva si offensé qu'il ne pensa plus qu'à la manière de s'en venger. Il lui écrivoit un jour : *Par-Dieu, Monsieur, je me plains de vous, vous me traitez trop mal; vous traitez la paix sans moi; vous avez fait que la Reine m'a écrit.... Que diable, la Reine & vous, pensez-vous que je fasse? La rage me mange jusqu'aux os, &c.**

De Luynes & ses partisans arrachèrent enfin le consentement de Louis XIII pour arrêter cet orgueilleux Favori. Le détail des précautions qui furent prises pour assurer ce coup, font voir jusqu'à quel point le Maréchal s'étoit rendu redoutable. Luynes,

160. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

dans la crainte que l'entreprise n'échouât , avoit fait secrettement seller des chevaux , pour quitter le Louvre & se sauver avec le Roi. Ce Prince feignit , ce jour-là , d'avoir pris médecine , pour avoir une raison apparente de tenir la grande porte du Louvre fermée , & empêcher que les Gens du Maréchal *d'Ancre* n'entraissent après lui. On augmenta aussi le nombre des Archers de la porte , & ces derniers devoient prendre , en cas de nécessité , les hallebardes qu'on avoit placées dans une chambre voisine. Le Maréchal *d'Ancre* arriva sur les six heures du matin (24 Avril 1617) pour aller attendre dans la chambre de sa femme que la Reine fût éveillée. Sa suite étoit si considérable qu'elle tenoit , depuis sa maison située au fauxbourg S. Antoine , jusqu'au Louvre. On avoit placé , au-dessus de la porte du Louvre , un homme qui fit tourner trois fois son chapeau , pour annoncer , par ce signe , que *Concini* étoit près d'entrer. Aussi-tôt un des Gardes alla en donner avis à *Vitri* , qui étoit alors sur l'escalier de la salle des

Suiffes. Cet Officier partit fur le champ pour aller au-devant du Maréchal , en fe faifant accompagner de tous ceux qui l'attendoient dans la Cour. Il le trouva arrêté pour lire une lettre , qu'on lui avoit fait remettre à deffein. *Vitri*, naturellement vif, & qui, d'ailleurs, étoit peut-être troublé de l'ordre qu'il alloit exécuter , eût passé fans voir *Concini*, si *Duhallier*, son frère, qui le fuivoit immédiatement, ne lui eût dit : *Monsieur, voilà M. le Maréchal. Où est-il ?* demanda *Vitri*. *Tenez, le voilà*, lui repartit-on. A l'instant *Vitri* le prit d'une main par le bras, & levant de l'autre son bâton de commandement, lui déclara qu'il l'arrêtoit de la part du Roi. *Moi prisonnier*, reprit le Maréchal en se retirant en arrière ! Au même instant on lui tira trois coups de pistolet, l'un à la tête, l'autre au cœur, le troisiéme au ventre ; mais on croit qu'il fut tué du premier. De trente Gentilshommes qui accompagnoient le Maréchal, il n'y eut qu'un seul qui mit l'épée à la main pour défendre son Maître ; mais, lorsqu'on lui



eut dit que c'étoit la volonté du Roi, & qu'il vit, d'ailleurs, ses camarades se retirer, il suivit leur exemple.

Cet événement excita beaucoup de bruit & de tumulte dans le Louvre. Un inconnu, dans ce moment de trouble, entra dans la chambre du Roi, & lui dit, d'un air très-effrayé, que le Maréchal *d'Ancre* avoit été manqué, & qu'il montoit accompagné de tous ses Gens en armes. *Louis*, sans paroître ému, demanda son épée, & s'adressant à un de ses Gentilshommes qu'il estimoit beaucoup : *Monsieur*, lui dit-il, *que faut-il faire ? Ce qu'il faut faire*, répondit cet Officier ? *Puisque V. M. paroît avoir le courage & la résolution que je lui vois, il faut aller à eux, vous leur passerez sur le ventre, voir à tout Paris, s'ils s'opposent à vous.* Aussi-tôt ce Prince s'achemina vers sa grande salle. Mais cette alarme fut heureusement de courte durée ; car on entendit, le moment d'après, crier : *Vive le Roi, le Tyran est mort.* Le Maréchal *d'Ancre* avoit au doigt un diamant d'un grand prix, qu'on lui ôta, ainsi que son écharpe, au mo-

ment qu'il fut tué. On trouva dans ses poches des billets pour la somme de dix-neuf cens mille livres.

On envoya sur le champ arrêter la Maréchale. Elle étoit encore dans son lit ; & ceux qui furent chargés de cette expédition la dépouillèrent au point que, lorsqu'elle voulut s'habiller, elle s'apperçut qu'on lui avoit pris jusqu'à ses bas. Elle fut donc obligée d'avoir recours à son fils, âgé de douze ans, auquel elle envoya demander de l'argent pour en acheter ; & , comme il n'avoit que de la monnoie sur lui, elle ne put s'en procurer que de toile. Elle fut transférée à la Bastille. *Parfan*, qui en étoit Lieutenant, fut obligé de lui donner deux chemises, parce qu'elle en manquoit.

Une partie de la maison du Maréchal d'*Ancre* fut pillée par le peuple, & sur-tout la chambre de son fils, auquel on enleva jusqu'à son lit. Il passa tout le jour & toute la nuit dans cette chambre ainsi dépouillée, où il fut gardé par quelques Soldats. Cet enfant témoigna une si grande douleur de son ignominie, qu'il refusa, quoi-

que mourant de faim , de prendre un morceau de pain qu'on lui offroit. *Fiesque* , en ayant eu compassion , l'emmena chez lui au Louvre ; mais , pour le soustraire à la fureur du peuple , il lui donna le manteau d'un de ses Laquais , & le fit passer ainsi sans qu'il fût reconnu. La Reine *Anne d'Autriche* prit aussi pitié de son malheur , & le fit venir dans son appartement ; mais ayant oui dire qu'il avoit un talent supérieur pour la danse , elle eut la cruauté d'exiger de lui qu'il dansât devant elle. Il n'osa refuser , quoiqu'il témoignât combien cette obéissance lui coûtoit. On ne sçait quel nom donner à une fantaisie aussi bisarre ; car il n'est pas à présumer que cette Princesse voulût insulter à l'infortune du fils de *Concini*. Ce jeune homme , qui devoit s'attendre à la fortune la plus brillante , fut conduit , quelques jours après la mort de son père , au Château de *Nantes* ; où il demeura cinq ans prisonnier. Il y resta jusqu'à la fin de 1622 , que *Marie de Médicis* , réconciliée avec son fils , obtint la liberté

de ce malheureux , à condition qu'il sortiroit du Royaume. Il se retira à *Florence* , & y mourut de la peste en 1631.

On est instruit des indignités que la populace effrénée exerça sur le cadavre du Maréchal *d'Ancre*. L'Evêque de *Luçon* passoit , précisément dans ce moment , sur le Pont-Neuf. Son carrosse ayant malheureusement pressé un de ces furieux , le Prélat craignit que , pendant la querelle qui s'éleva entre son Cocher & cet homme , on ne le reconnût , & que la haine qu'on avoit pour *Concini* , auquel on sçavoit qu'il devoit sa fortune , ne s'étendît jusques sur lui ; son péril lui fit naître l'idée de demander ce qu'on faisoit. On lui répondit qu'on brûloit le cadavre du Maréchal *d'Ancre*. Aussi-tôt il loua le zèle des Parisiens , les appella bons Serviteurs de Sa Majesté , & se mit à crier de toutes ses forces *vive le Roi*. On lui donna sur le champ passage , & sa présence d'esprit le sauva du plus grand danger.

La Reine-Mère fut promptement instruite de l'assassinat de *Concini*. Sa

surprise fut égale à sa douleur ; mais elle parut plus occupée de la perte prochaine de son autorité que de la mort de son Favori. Comme elle paroïssoit plongée dans les plus tristes réflexions , on eut l'imprudence de venir lui témoigner l'embarras où l'on étoit d'annoncer à la Maréchale que son mari avoit été tué , & de la prier de prendre ce soin. Ce discours la choqua : *J'ai bien autre chose à faire présentement* , répondit-elle ; *si l'on ne peut dire à la Maréchale que son mari est mort , il faut le lui chanter aux oreilles ; qu'on ne me parle plus de ces gens-là ; je leur avois dit , il y a longtemps , qu'ils feroient bien de s'en retourner en Italie.*

On avoit résolu l'éloignement de la Reine-Mère , en même-temps que la perte de son Favori. Aussi-tôt après la mort du Maréchal , cette Princesse avoit demandé d'avoir un entretien avec son fils ; mais cette grace lui fut refusée. Le Baron de *Vuri* vint lui ôter ses Gardes , & mettre à leur place ceux du Roi. Il leur ordonna d'empêcher *Marie* de sortir de son ap-

partement ; il en fit murer les portes , à l'exception d'une seule , & rompre le pont - levis qui étoit du côté du Jardin. On insulta même cette Princesse , jusqu'à venir fouiller dans sa Chambre & dans son Cabinet. Sa Dame d'honneur , surprise d'une recherche aussi offensante pour sa Maîtresse , en demanda la cause. L'Officier , chargé de cette odieuse commission , lui répondit , *qu'il avoit ordre de regarder jusques sous les coffres , pour découvrir si l'on n'y avoit pas caché des caques de poudre , pour faire sauter le Roi qui logeoit au-dessus d'elle.* Un traitement aussi dur détermina Marie de Médicis à demander elle-même son éloignement ; on convint qu'elle se retireroit à Blois. On lui accorda la consolation de voir son fils avant de partir ; mais on avoit réglé jusqu'aux plus petits détails relatifs à cette entrevue. Les termes dont elle devoit se servir pour faire ses adieux au Roi , furent rédigés par l'Evêque de Luçon , & ceux que Louis devoit employer pour lui faire aussi les siens , le furent par de Luynes. Ces discours furent

ensuite examinés dans le Conseil. L'adieu fut fort tendre de la part de *Marie de Médicis*, qui fondoit en larmes. Elle partit enfin, accompagnée de Mesdames ses filles & de toutes les Princesses, qui la conduisirent au-delà des portes de Paris. Elles témoignèrent toutes beaucoup de regret en se séparant d'elle. Ses Domestiques avoient aussi la tristesse peinte sur le visage; & ce cortège, qui ressembloit plutôt à une pompe funèbre qu'au départ d'une Reine, auroit pu porter la pitié jusques dans les âmes les plus insensibles. *Marie*, seule, ne donna aucune marque de foiblesse; elle traversa Paris l'œil sec, & sans laisser appercevoir la plus légère émotion. Son désespoir, cependant, dut être à son comble, lorsqu'elle vit que non-seulement la populace n'étoit point touchée de son infortune, mais qu'elle lui insultoit par des propos peu respectueux, & même offensans. Dès que *Louis* sut que sa mère alloit monter en carrosse, il alla sur son balcon pour la voir partir, & lorsqu'elle fut sortie du Louvre, il courut à

à sa galerie pour la voir passer encore sur le Pont-Neuf. Il sembloit que ce Prince se fît un plaisir barbare de repaître ses yeux d'un spectacle qui auroit dû déchirer son cœur.

*De Luynes*, après le départ de la Reine-Mère, ne trouvant plus d'obstacle à son ambition, profitoit de l'empire qu'il avoit sur l'esprit du Roi, pour disposer de tous les emplois & de toutes les graces. Les Grands en murmuroient hautement; & le Duc de *Bouillon*, le voyant s'arroger la même autorité qui avoit attiré tant d'ennemis au Maréchal d'*Ancre*, disoit qu'on n'avoit pas changé de taverne, mais seulement de bouchon.

*Marie* ne resta pas long-tems au Château de *Blois*; elle en sortit de nuit par la fenêtre de son appartement, malgré les espions qu'elle avoit autour d'elle & les Troupes qui l'environnoient. « Sur le point de sortir » d'esclavage, dit l'Historien, elle » leva elle-même sa robe, & la re- » troussa autour d'elle pour sortir plus » aisément. Le Comte de *Bresne* passa » le premier par la fenêtre pour lui



» donner la main. *Dupleffis* la suivit,  
 » de même que les Domestiques qui  
 » étoient dans la confidence de cette  
 » Princesse. *Marie* eut tant de peine  
 » à descendre par la première échelle,  
 » jusques sur la platte-forme, qu'elle  
 » ne put se résoudre à se servir du  
 » même moyen pour gagner le bas de  
 » la terrasse. Elle préféra donc de s'as-  
 » seoir sur un manteau, qu'on glissa  
 » du haut de la platte-forme jusques  
 » dans la rue. Dès que la Reine fut  
 » parvenue au pied des murailles, le  
 » Comte de *Bresne* & *Dupleffis* lui  
 » donnerent le bras, & traverserent  
 » avec elle les fauxbourgs de la Ville.  
 » *Marie* rencontra plusieurs de ses  
 » Officiers, qui, la voyant sans flam-  
 » beau entre deux hommes, la pri-  
 » rent pour une femme suspecte. Elle  
 » entendit même les propos libres  
 » qu'ils tenoient à ce sujet, & dit en  
 » riant : ils me prennent pour une bonne  
 » Dâme ».

Dès que *Marie de Médicis* se vit en  
 liberté, elle écrivit à tous les Grands  
 du Royaume pour les attirer dans son  
 parti. Le Duc d'*Epernon* leva dès

Troupes par son ordre , & les hostilités alloient commencer , lorsque l'Evêque de *Luçon* engagea cette Princesse à s'accommoder avec le Roi. Cette paix fut conclue à Angoulême où elle s'étoit sauvée , & ratifiée peu de jours après , à Saint-Germain , par *Louis XIII.* Cette réconciliation ne fut pas de longue durée. La Reine , mécontente de l'inexécution du Traité d'Angoulême , reprit bientôt les armes , dans l'espérance où elle étoit d'être soutenue par les Grands de la Cour. Mais cette guerre dura peu ; on donna des ordres dans toutes les Provinces pour veiller sur les entreprises des Rebelles ; & le Roi , après s'être montré dans la Normandie , vint à *Angers* , où ses Troupes forcèrent le pont de Cé , & où la Reine se soumit.

Je ne suivrai pas plus loin , Monsieur , le fil des événemens qui agiterent la vie de cette Princesse. Inquiète , turbulente , toujours dévorée de l'ambition de gouverner , toujours occupée d'intrigues & de cabales ; elle avoit mis toute la France en feu. *Louis*

jugea qu'il étoit enfin nécessaire d'éloigner cette Princesse pour rétablir la tranquillité dans son Royaume; mais l'opiniâtreté de *Marie* à ne vouloir se retirer dans aucune de ses maisons, parce qu'elle craignoit qu'on ne la conduisît de force à Florence, la fit résoudre à s'expatrier d'elle-même. On la vit d'abord se retirer à Bruxelles, de là en Hollande, ensuite en Angleterre, mendiant partout un asyle, & ne pouvant l'obtenir; son caractère la faisoit redouter de tous les Princes. Il est vrai qu'elle avoit contre elle, dans le Cardinal *de Richelieu*, un ennemi terrible qui ne cessa de la persécuter, & d'épuiser sur elle tous les traits de sa vengeance. Non content d'avoir rendu cette Princesse odieuse aux yeux de son fils, ce Ministre implacable poussa la dureté jusqu'à lui faire refuser sa subsistance. Cette conduite est d'autant plus atroce de la part du Cardinal, que, malgré les torts de la Reine envers lui, il n'auroit jamais dû oublier qu'il lui étoit redevable de toute sa fortune, & qu'il tenoit d'elle-même le pou-

voir dont il se servoit pour l'accabler. Cette Reine, après avoir erré de pays en pays, se vit enfin obligée de se retirer à Cologne.

Les chagrins multipliés & les humiliations en tout genre qu'avoit reçues cette Princesse, avoient tellement flétri son ame, qu'elle sembloit avoir perdu jusqu'à la faculté de se plaindre. On ne voit pas, en effet, que, depuis son arrivée à Cologne, elle ait rien entrepris. Elle y mourut presque comme une Bourgeoise obscure, âgée de 69 ans deux mois & neuf jours. *Fabio Chigi*, Nonce Apostolique, qui l'assista dans ses derniers momens, lui demanda si elle ne pardonnoit pas à tous ses ennemis, & en particulier au Cardinal de Richelieu ? *De bon cœur*, répondit-elle. *Madame*, ajouta le Nonce, *pour l'en convaincre, voudriez-vous lui envoyer le brassenet que vous avez au bras ? Ah ! Questo e pur troppo*, répartit-elle : *Ah ! C'en est trop*. *Chigi* n'insista pas davantage ; il convint dans la suite qu'il avoit voulu trop exiger de la Reine Mère.

Cette Princesse fit un testament ;

elle y demandoit que son corps fût porté à Saint Denis, & inhumé auprès de celui de *Henri IV.* Elle déclaroit que ; malgré les jugemens qu'on avoit portés sur elle , depuis qu'elle étoit sortie du Royaume, elle ne s'étoit jamais dépouillée des sentimens qu'elle devoit , comme sujette & comme mère , à son Roi & à son Fils. Ce testament renfermoit plusieurs dispositions en faveur de ses Officiers , de ses Domestiques, des Capucins , des Carmes Déchaussés de Paris , & des pauvres Filles de Cologne. Elle assigna le payement de ces legs sur ses revenus , tant ceux qui provenoient de ses biens que de son douaire & de ses pensions qu'elle prétendoit lui être dûes. Elle y comprenoit aussi les meubles qu'elle avoit laissés dans son Palais du Luxembourg , & qu'elle ordonnoit qu'on vendît pour acquitter ces legs. Elle terminoit son testament en suppliant *Louis* de donner la liberté à ceux qui étoient détenus en prison pour lui avoir été trop attachés , & d'annuller les procédures faites contre ceux de ses Serviteurs qui étoient encore hors du Royaume.

ANNÉE 1774

*Marie de Médicis , dit Montglas ,  
veuve de Henri IV , mère de Louis XIII ,  
des Reines d'Espagne & d'Angleterre ,  
ainsi que de la Duchesse de Savoye , tel-  
lement qu'on pouvoit dire que ses enfans  
regnoient dans toute la Chrétienté , n'a-  
voit pas en mourant un seul ponce de  
terre. La perte de cette Princesse ne  
fit aucune sensation à la Cour , où  
personne ne la regretta. A l'égard du  
Cardinal de Richelieu , lorsqu'il en re-  
çut la nouvelle à Tarascon où il étoit  
alors , il fit habiller tous ses gens de  
deuil , & célébrer un magnifique Ser-  
vice. Il témoigna la douleur la plus  
vive de cet événement , appelant  
Marie , sa bonne maîtresse. Sa bonne  
maîtresse , dit Montglas , qu'il avoit ce-  
pendant laissée mourir de faim , en lui  
ôtant son douaire ainsi que ses revenus ,  
& la réduisant à vivre aux dépens des  
Princes chez lesquels elle se retira , quoi-  
qu'il tint toute sa fortune d'elle. Tant  
que le Cardinal vécut , on n'exécuta  
aucun des articles du testament de Ma-  
rie. Ce ne fut qu'après la mort de ce  
Ministre , que , par ordre du Roi , on  
transporta , de Cologne en France , le*

corps de la Reine Mère, & qu'il fut conduit à *Saint Denis*. Ce transport se fit avec beaucoup de pompe. Liége, ainsi que toutes les autres Villes par où le corps de *Marie* passa, lui rendit les plus grands honneurs.

Cette *Vie de Marie de Médicis*, Monsieur, présente un tableau curieux des vicissitudes bisarres de la fortune, & le grand nombre d'événemens singuliers dont elle est remplie, en rend la lecture très-intéressante. Les faits se développent avec aisance sous la plume de l'Historien, & les réflexions dont il les accompagne sont courtes, précises, naturelles & bien amenées; ce qu'on reprochera peut-être à l'auteur de cet ouvrage, est qu'il auroit pu le resserrer en se bornant aux faits personnels à *Marie de Médicis*, & en s'étendant moins sur les détails qui n'appartiennent qu'à l'Histoire générale de la France. Malgré ce défaut, qui n'en est peut-être pas un pour bien des Lecteurs, ce Livre attache & se fait lire avec beaucoup de plaisir.

Je suis, &c.

*A Paris 6 Juin 1774*

## LETTRE VIII.

*Le Comte de Valmont ou les Egaremens de la Raison. Lettres recueillies & publiées par M \* \* \*. Trois volumes in-12 de plus de 500 pages chacun, avec dix figures en taille douce. A Paris, chez Moutard Libraire rue du Hurepoix.*

**C**E Roman, Monsieur, sert de cadre à une réfutation complète des principes de la Philosophie moderne. La morale de nos Sages du jour y est mise en action, & les égaremens auxquels elle conduit un jeune homme qu'elle a séduit, ne feront que vous confirmer dans la juste horreur que vous avez déjà conçue pour ces nouveaux Précepteurs du genre humain. Le Marquis de Valmont, l'un des Seigneurs de la Cour le plus distingué par ses emplois, avoit un fils, que l'Hymen venoit d'unir à la fille de

H v.



son meilleur ami, jeune personne que les mœurs de son siècle n'avoient point infectée, & qui, dans sa simplicité modeste, joignoit aux charmes de la figure les graces de l'esprit & la solidité de la raison. Le Marquis *de Valmont* se proposoit de diriger lui-même les premiers pas que son fils alloit faire dans le monde, lorsque, victime de manœuvres obscures, il se vit tout-à-coup disgracié, arraché du sein de sa famille, & relegué au fond d'une Province. Le jeune Comte *de Valmont*, laissé sans guide & sans expérience dans une Cour où régnoient l'imposture & l'intrigue, où la Religion passe souvent pour foiblesse, où l'on dispense, presque toujours, de la vertu & de l'honneur, pourvu qu'on garde les bienséances, prouva bien-tôt, par sa conduite, combien la présence de son père lui eût été nécessaire. La Comtesse *de Valmont*, qui dépose tous ses chagrins dans le sein du Marquis, ne lui dissimule pas le changement de son fils; elle en accuse un certain Baron *de Lausane*, grand Philosophe, qu'elle peint ainsi

» dans une de ses Lettres : « Vous con-  
» noissez le Baron *de Lausanne*, mais  
» vous ne le connoissez pas comme  
» moi ; cet homme charmant , l'hom-  
» me du jour , qui donne le ton à la  
» Cour & à la Ville , qu'on fête dans  
» tous les cercles , que tout le monde  
» s'arrache , que les femmes elles-  
» mêmes se disputent à l'envi &  
» dont elles se font gloire d'orner le  
» triomphe ; cet homme qui sçait ,  
» d'ailleurs , selon les circonstances  
» & lorsqu'il le croit nécessaire , pren-  
» dre toutes les formes , se prêter à  
» tous les sentimens , se plier à tous  
» les caractères ; qui , devant vous ,  
» ne paroïssoit pas avoir perdu toute  
» Religion , avoir abjuré tous prin-  
» cipes , s'est démasqué tout entier  
» aux yeux de *Valmont* , & lui a laissé  
» voir l'incrédulité la plus complète.  
» En ma présence même , il n'en a  
» point fait un mystère , & dernière-  
» ment encore , sous prétexte de nous  
» dérober tous deux à l'empire du  
» préjugé , l'impie osa fouler aux pieds  
» les vérités les plus respectables. J'é-  
» tois indignée ; *Valmont* ne l'étoit pas

» assez : il écoutoit, il défendoit ;  
 » quoique foiblement, la cause de sa  
 » Religion ; le moment d'après il sou-  
 » rioit, il paroissoit se faire un jeu  
 » de ma peine : elle étoit à son com-  
 » ble ; & malgré la loi que mon sexe  
 » m'impose, je me crus en droit de  
 » rompre le silence. Je le fis trop brus-  
 » quement, peut-être ; mais il est des  
 » impiétés qu'il n'est pas permis d'é-  
 » couter de sang froid. Je parlai avec  
 » feu, mais avec assez de raison pour  
 » que *Sausane* en fût déconcerté, s'il  
 » avoit pu l'être. *Valmont*, lui-même,  
 » se rangeoit de mon parti, & sem-  
 » bloit en être mieux affermi. Mais  
 » que son amour-propre tient mal  
 » contre le respect humain & la crainte  
 » du ridicule ! Le Baron avoit trop  
 » bien saisi son foible, pour ne pas en  
 » profiter : il se borna à ce ton d'iro-  
 » nie fine & délicate, dans lequel,  
 » malheureusement, il excelle ; il  
 » lança des sarcasmes sur mon Epoux  
 » & sur moi, avec assez d'art pour  
 » nous ôter le droit de nous en plain-  
 » dre ; il ridiculisa mon zèle, qu'un  
 » peu trop de chaleur avoit ac-

» accompagné ; il fit paroître plus ri-  
 » dicule encore la complaisance de  
 » *Valmont* pour son Epouse , & pour  
 » les principes qu'il avoit reçus, disoit-  
 » il, de sa Nourrice & de ses Maîtres ;  
 » il enfla la liste des esprits forts , &  
 » lui fit craindre de ne passer jamais  
 » que pour un génie foible & borné ,  
 » asservi toujours à des préventions  
 » aveugles , & qui n'avoit pas même  
 » la force d'en douter. Il n'en falloit  
 » pas tant pour subjuguier le Comte ,  
 » & je le vis rougir , pour la pre-  
 » mière fois , des sentimens dont il  
 » s'étoit glorifié jusqu'alors. Depuis  
 » ce jour , il est servilement attaché  
 » au char de son indigne ami ; il se  
 » règle sur ses leçons , il se forme d'a-  
 » près lui , il est de toutes ses parties ,  
 » & lui communique tous ses projets.  
 » La nécessité de se voir à chaque ins-  
 » tant , par le concours des mêmes  
 » devoirs qu'ils ont à remplir , fortifie  
 » leur goût l'un pour l'autre , & je  
 » ne puis presque plus voir *Valmont*  
 » sans avoir *Lausanne* pour témoin.  
 » Jugez de mon tourment ; *Lausanne*  
 » va perdre mon mari ».

Le Baron de *Laufane* devient amoureux de la Comtesse de *Valmont*, & forme le projet de la séduire. Persuadé par les artifices de son perfide ami, *Valmont* croit sa femme infidèle. « Des  
 » amis indiscrets, marqué-t-il à son  
 » père après avoir reconnu l'innocence de sa vertueuse Epouse, me  
 » rapportoient chaque jour des propos ou des démarches de *Laufane*,  
 » qui enflammoient ma jalousie, &  
 » réalisoient à mes yeux les chimères  
 » que je m'étois formées. Des émissaires, que j'avois placés en tous  
 » lieux sur ses pas, empoisonnoient  
 » encore ses discours légers, & aggravoient chaque jour mes soupçons.  
 » Il se faisoit un jeu de ma crédulité;  
 » & voulant la faire servir à d'affreux  
 » projets, que lui-même m'a dévoilés,  
 » croyant d'ailleurs qu'avec le crédit  
 » & l'autorité dont il jouissoit, je n'oserois jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse, il mit enfin, par la plus abominable invention, le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux, dont  
 » j'avois fait mes confidens, un por-

» trait d'*Emilie* (de la Comtesse), ac-  
 » compagné d'une lettre qui paroissoit  
 » écrite de sa main, & dans laquelle,  
 » après un préambule assez naturel  
 » sur les soins qu'elle avoit toujours  
 » apportés à déguiser à mes yeux son  
 » attachement pour lui, elle lui re-  
 » commandoit de nouveau de s'obser-  
 » ver devant moi avec plus d'atten-  
 » tion, & lui envoyoit un gage de sa  
 » tendresse, tel qu'il le desiroit. De  
 » tous mes amis, celui dont je me  
 » défiois le moins fut mis en œuvre  
 » par le Baron, pour me faire donner  
 » plus sûrement dans le piège qu'il  
 » me tendoit. Sur son récit, je n'eus  
 » pas de peine à croire *Emilie* coupable;  
 » cependant je me possédois assez  
 » pour exiger de cet ami perfide qu'il  
 » me fît voir, au moins la lettre qui  
 » étoit le plus sûr garant de l'infidélité  
 » d'*Emilie*. Il me promit d'employer  
 » tous ses soins pour la dérober à *Lau-*  
 » *sane*, & dès le lendemain il me la  
 » remit. Jugez de ma fureur, lorsque  
 » je crus y reconnoître l'écriture d'une  
 » Epouse qui sembloit me manquer,  
 » & se manquer à elle-même si indi-

» gnement. N'écoutant plus , dans cet  
 » instant , que la passion qui me trans-  
 » portoit , je courus à son apparte-  
 » ment. Malheureuse ! lui dis-je en  
 » l'abordant , laisse tomber le masque  
 » de ta fausse vertu ; lis & sois con-  
 » fondue. Elle lut , & me rendant la  
 » lettre : c'est mon écriture , dit-elle ;  
 » on l'a contrefaite de manière à m'y  
 » tromper moi-même ; mais ce ne  
 » sont ni mon style , ni mes senti-  
 » mens. Le sang froid avec lequel  
 » elle prononça ces mots , au lieu de  
 » m'éclairer , ne fit que redoubler  
 » l'horreur dont je me sentois péné-  
 » tré , & m'animer encore plus à la  
 » vengeance. Je la quittai , en osant  
 » l'accuser de s'être fait un front qui  
 » ne sçavoit plus rougir , & je courus  
 » chercher *Lausane* ».

*Valmont* le rencontre , lui reproche  
 ses perfidies , se bat en duel avec lui ,  
 & le blesse mortellement. Celui-ci ,  
 avant d'expirer , lui révèle ses affreux  
 projets. « La Comtesse est innocente ,  
 » dit-il , & la lettre que j'ai supposée  
 » étoit destinée à me rendre coupable  
 » envers vous , avec plus de succès

» que je ne l'avois été jusqu'ici. J'é-  
 » tois assez convaincu que vous la lui  
 » montreriez ; mais je pensois aussi  
 » que , du caractère dont je vous  
 » connois , & après des marques aussi  
 » sûres , en apparence , de son infi-  
 » délité , nulle explication , de sa part ,  
 » ne pourroit vous empêcher de rom-  
 » pre avec elle , & je fondois sur vo-  
 » tre rupture mes plus douces espé-  
 » rances. L'habitude qu'on a fait  
 » prendre à la Comtesse de se prome-  
 » ner chaque jour pour le soin de sa  
 » santé , m'avoit fait concevoir le  
 » dessein de profiter d'une de ses pro-  
 » menades pour l'enlever. J'avois  
 » gagné , pour cet effet , son Cocher ,  
 » son Coureur , & trois de ses gens  
 » que je vous avois donnés ; tout le  
 » reste étoit arrangé. Si , au con-  
 » traire , vous preniez le parti de vous  
 » en séparer & de l'éloigner , j'avois  
 » résolu de forcer sa retraite , si je ne  
 » pouvois réussir à l'enlever sur la  
 » route. Cet enlèvement , disois-je ,  
 » de quelque manière qu'il se fasse ,  
 » ne fera point sur mon compte ;  
 » après l'éclat de la rupture , on dira



» hautement que la Comtesse s'est.  
 » jettée dans mes bras ; & , quoiqu'il  
 » en puisse arriver du côté d'*Emilie* ,  
 » ma passion sera satisfaite , ou du  
 » moins ma vanité.... J'ai tout fait  
 » pour séduire la Comtesse , & j'a-  
 » voue que le triomphe auquel j'aspi-  
 » rois , intéressoit en moi autant l'or-  
 » gueil que l'amour. Par de fausses  
 » délations , j'ai fait éloigner votre  
 » père , dont la présence & les con-  
 » seils m'auroient embarrassé ; je vous  
 » ai rendu incrédule , comme moi ,  
 » pour vous rendre moins cher à  
 » *Emilie* , moins scrupuleux , moins  
 » délicat & moins fidèle ; je vous ai  
 » inspiré les passions & les préjugés  
 » les plus favorables à mes vues ; j'ai  
 » voulu employer , vis-à-vis de la  
 » Comtesse , les mêmes ressources ;  
 » mais je l'ai toujours trouvée armée  
 » par sa sagesse contre toute espèce de  
 » séduction. Je vous ai fait , sans vous  
 » haïr , tout le mal que j'ai pu , &  
 » j'en suis la première victime. Il y a  
 » un Dieu juste , *Valmont* ! je le re-  
 » connois trop tard , & je n'ai pas  
 » encore la force de le confesser hau-

» tement.... Il y a un Dieu juste !... »

*Valmont* se hâta de rejoindre *Emilie*, le cœur plus rempli que jamais d'amour, d'estime & de respect pour elle. Mais dans quel état la trouvait-il ? Un accouchement subit & violent, produit par la juste frayeur que lui avoient causé les reproches & le départ précipité de son Epoux, l'avoient conduite au bord du tombeau. Mourante, elle pardonne & tend encore les bras à *Valmont*. Cependant elle recouvre peu à peu la santé, & gagne l'amitié de la Reine, qui la choisit pour sa Dame d'honneur : le premier usage qu'elle fait de sa faveur, est d'obtenir le rappel de son beau-père. Eclairé enfin par les conseils de celui-ci, *Valmont* abjure les systèmes des Philosophes, & rentre dans les sentiers de la vertu & de la vérité.

Tel est, Monsieur, avec quelques épisodes, le canevas de cet ouvrage, considéré comme Roman. Il me reste à vous le faire envisager sous un point de vue plus important, c'est-à-dire, comme un excellent Code de Religion & de Morale, & l'une des meilleures

réfutations qu'on ait faite des principes également absurdes & frivoles de nos Docteurs Philosophes.

*Valmont*, dans le cours de ses égaremens, n'avoit pas perdu la confiance que lui avoient inspirée les bontés de son respectable père. Il lui expose, sans détour, l'état de son ame, & ne lui dissimule ni ses opinions, ni ses doutes. Le Marquis de *Valmont* répond aux difficultés de son fils ; il lui dévoile la vérité sans aigreur, & raisonne avec lui, moins avec l'autorité d'un père ou d'un maître, que comme un ami, plus jaloux d'éclairer sa raison que de la dominer. Cette correspondance amène successivement tous les points de Morale & de Religion, attaqués par nos modernes Mécréans.

Le Marquis de *Valmont* expose à son fils les avantages de la vertu. Il lui marque que c'est elle qui, en établissant une proportion exacte entre nos desirs & nos besoins, entretient dans notre ame la paix & l'égalité ; que c'est elle qui, en entretenant l'ordre dans nos pensées, nos sentimens & nos actions, nous procure le

bien inestimable d'être toujours d'accord avec nous-mêmes, & qu'ainsi il n'y a de véritablement heureux sur la terre que l'homme vertueux. On peut ajouter avec l'Editeur, qui étend cette observation dans une de ses Notes, qu'il est moralement certain que la vertu fonde le bonheur des Etats, comme celui des Particuliers; que la bienveillance, la considération, la confiance, l'estime & le respect, sont les mêmes de nation à nation que d'homme à homme, & qu'un peuple vertueux, par cette confiance qu'il inspire, s'assure un empire plus réel & plus solide que celui qui ne porte que sur la ruse, la force ou les richesses.

Mais comment faire revivre la vertu & les mœurs chez une Nation qui les a laissés s'altérer & se corrompre? « Pour cet effet, dit l'Editeur, » il faut d'abord qu'il y ait des Grands, » des hommes en place qui le veulent efficacement; qui regardent l'exemple qu'ils donneront eux-mêmes, comme le premier & le plus sûr de tous les moyens qu'ils em-

» ployeront ; qui se souviennent que  
» les Mœurs , ainsi que les Loix , sont  
» les colonnes sur lesquelles repose la  
» prospérité des Empires ; que les  
» Loix forment la raison publique , &  
» les Mœurs l'esprit général ; qu'avec  
» des Mœurs on se passeroit Loix ; au  
» lieu que , sans Mœurs , on n'a pres-  
» que rien à attendre des Loix les plus  
» sages. Il faut , en second lieu , que  
» le Gouvernement veille sur l'éduca-  
» tion publique avec la plus grande  
» attention , & influe , autant qu'il est  
» possible , sur l'éducation particu-  
» lière. Il faudroit , en troisième lieu ,  
» qu'on assignât des récompenses à la  
» vertu , comme on réserve des châ-  
» timens pour les grands crimes. Il y  
» a des marques de distinction &  
» d'honneur pour le service Militaire ,  
» pour la valeur , la science & les ta-  
» lens. Eh ! pourquoi n'y en auroit-il  
» pas pour la vertu modeste , que dé-  
» cèlent des actes signalés de grandeur  
» d'ame , de bienfaisance & d'humai-  
» nité ? La vertu n'a pas besoin de ces  
» récompenses pour elles-mêmes ;  
» mais aujourd'hui l'Etat a essentielle-

» ment besoin qu'on la distingue , &  
 » qu'on la donne en spectacle aux Ci-  
 » toyens , pour leur servir de modèle.  
 » Après l'exemple des Grands & les  
 » soins pour l'éducation , quel moyen  
 » plus efficace que celui-ci pour réfor-  
 » mer les mœurs ? Ah ! que je baise-  
 » rois avec transport la première mar-  
 » que distinctive de l'homme ver-  
 » tueux ! »

Vous lirez avec plaisir , Monsieur ,  
 l'éloquent morceau , où le Marquis  
*de Valmont* rappelle à son fils la mul-  
 titude des grands hommes qui ont cru  
 à la Religion , & l'ont défendue par  
 leurs écrits. « L'Eglise , dit-il , ne fai-  
 » soit que de naître , le Christianisme  
 » étoit encore à son berceau , & déjà  
 » ses apologies , répandues de toutes  
 » parts , étoient l'ouvrage des Philo-  
 » sophes les plus vertueux & les plus  
 » éclairés. Tu compterois bien plutôt  
 » le petit nombre de ceux qui ont pré-  
 » tendu combattre la Religion & la  
 » détruire , tels que les *Celsés* , les *Ju-  
 » liens* , les *Porphires* , que la foule de  
 » ceux qui l'ont si glorieusement dé-  
 » fendue & fait triompher. Parcourez ,

## L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« Dans ces premiers tems, les ouvra-  
« ges des *Juifs*, des *Arabes*, des  
« *Latins*, des *Totaliens*, des Ori-  
« ginaux ; parcourez ceux de tous les  
« *Docteurs*, que l'Eglise recon-  
« noit pour ses peres, les *Irénees*, les  
« *Cypriens*, les *Athanases*, les *Hilai-  
« res*, les *Basiles*, les *Cyrlilles*, les  
« *Grégoires*, les *Basiles*, les *Ambroises*,  
« les *Jérômes*, les *Augustins*, les *Chry-  
« sostes* ; vois tant de génies divers  
« de tant de Nations différentes ; sous  
« tant d'époques remarquables ; se  
« soumettre au joug de la Foi ; sou-  
« de Lettres, des *Sçavans*, des Ora-  
« teurs, des *Sages*, imbus, pour la  
« plupart, de *Préjugés* contraires,  
« nourris dans les idées & les maxi-  
« mes d'une orgueilleuse Philosophie.  
« Mais peut-être, *Valmont*, tous les  
« siècles n'étoient-ils pas assez éclairés  
« pour toi. Eh ! bien, mon fils, choisis  
« ce qu'il te plaît d'appeler le siècle  
« des grands Hommes, choisis celui  
« d'un de nos plus grands Monarques,  
« le siècle de *Louis XIV.* Dans cette  
« époque si remarquable, & parmi  
« toutes

» toutes les Nations éclairées, comp-  
 » te, pèse, discute les autorités, puis-  
 » que c'est à l'autorité que tu en ap-  
 » pèles, & voyons qui l'emportera  
 » de la Religion ou de l'Incrédulité.  
 » A cette poignée d'hommes qui, dans  
 » le dix-septième siècle, ont levé l'é-  
 » tendart de l'impiété, oppose les  
 » *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newtons*,  
 » ces trois hommes, l'éternel honneur  
 » de l'esprit humain, qui dominent  
 » avec tant d'éclat dans l'empire des  
 » Sciences, & partagent entr'eux les  
 » respects de tous les Philosophes mo-  
 » dernes qui se rangent à leur suite;  
 » oppose les *Mallebranches*, les *Ber-*  
 » nouillis, les *Vols*, les *Wollastons*,  
 » les *Cumberlands*, les *le Clercs*, les  
 » *Grotius*, les *Clarkes*, les *Abbadies*,  
 » les *Derhams*, les *Nieuwentits*, les  
 » *Bacons*, les *Adissons*, les *Pascals*,  
 » les *Arnauds*, les *Nicoles*, les *Bos-*  
 » suets, les *Fenelons*, qui ne se sont  
 » pas contentés d'être Chrétiens ou  
 » de le paroître, mais qui, tous, ont  
 » si bien prouvé leur croyance. Quels  
 » noms, quels hommes je t'ai cités,  
 » mon fils! Et que tu te trouveras petit  
 » auprès d'eux, toi & les partisans de  
 ANN. 1774. Tome III. I



» tes erreurs ! A ces Philosophes , à  
 » ces Sages , ajoute les Pères de notre  
 » belle Littérature , les *Corneilles* , les  
 » *Racines* , un *Despréaux* , un *Roussseau* ,  
 » un *la Fontaine* qui a déploré si amè-  
 » rement les déréglemens de son ima-  
 » gination. Ce siècle étoit celui des  
 » grandes choses & des grands hom-  
 » mes , & c'étoit aussi le siècle de la  
 » foi ; & de nos jours , où tout de-  
 » vient si étroit , si petit , si stérile ,  
 » on se fera gloire d'être incrédule !  
 » Hélas , lorsque nous nous piquons  
 » de mieux voir que ceux qui nous  
 » ont précédés , qu'est-ce donc qui  
 » fonde nos prétentions ? Où sont nos  
 » chefs-d'œuvre ? Quelles sont nos  
 » découvertes , comparées à celles de  
 » ces hommes rares & sublimes qui  
 » nous ont éclairés ? Dans le dernier  
 » siècle , on a vu briller , de toute  
 » part , la flamme du génie ; on a vu ,  
 » si je puis m'exprimer ainsi , les es-  
 » prits s'échauffer , se presser , faire  
 » effort pour enfanter des chefs-  
 » d'œuvre , & faire jaillir de tous  
 » côtés l'éclat & la lumière. Ajour-  
 » d'hui , plus occupés du désir de pa-  
 » raître , profonds que du soin de le  
 » devenir , mettant par-tout l'affiche

» de la Science au lieu de la Science  
 » même , portant jusques dans l'Elo-  
 » quence de grands mots bisarement  
 » placés ; froids , monotones , triste-  
 » ment raisonneurs , nous ne sçavons ,  
 » à le bien prendre , ni raisonner , ni  
 » sentir. O mon fils ! je m'imagine  
 » quelquefois voir ces génies fameux  
 » du dernier siècle renaître de leur  
 » cendre , & reparoître au milieu de  
 » nous ; je crois les entendre élever  
 » la voix dans nos plus célèbres Aca-  
 » démies , s'adresser à leurs succes-  
 » seurs , & leur dire : Reconnoissez-  
 » vous vos Instituteurs & vos Maî-  
 » tres , vos Guides & vos Modèles ?  
 » Est-ce donc leur gloire que vous  
 » prétendez flétrir , en flétrissant la  
 » Religion qu'ils ont si sincèrement  
 » honorée , qu'ils ont si constamment  
 » défendue ? N'étions-nous donc des  
 » esprits foibles , & de petits génies  
 » que lorsque nous combattions pour  
 » elle ? Quoi ! le respect qu'elle nous  
 » inspiroit n'étoit il qu'un vain pré-  
 » jugé ? Et , lorsque nous cherchions  
 » avec tant de zèle & de succès la  
 » vérité , ne nous sommes-nous mé-  
 » pris que sur l'objet que nous discu-

» tons avec le plus d'attention, & qui  
 » nous intéressoit davantage ? Eh !  
 » qui êtes-vous, pour traiter notre  
 » croyance de superstition, de fana-  
 » tisme & d'imbécillité, lorsque nous  
 » vous assurons, d'un commun ac-  
 » cord, qu'elle avoit à nos yeux tout  
 » le poids de l'examen & toute l'au-  
 » torité de la raison ? Qui êtes-vous,  
 » & de quel droit vous donnez-vous  
 » pour nos Censeurs & nos Juges,  
 » vous, que, sous aucun titre, nous  
 » n'eussions admis pour nos égaux, &  
 » que notre unique étonnement peut  
 » être, est de voir assis maintenant à  
 » la même place que nous ? Ainsi parle-  
 » roient ces hommes vraiment grands,  
 » & auxquels l'orgueil philosophique  
 » sera éternellement forcé de rendre  
 » hommage. *« Forcé de rendre hommage !*  
 L'auteur se trompe ; l'orgueil philoso-  
 phique s'en dispense. Dans le désespoir  
 de s'élever jusqu'à la sphere des grands  
 hommes du dernier âge, nos Phi-  
 losophes ont pris le parti de les ra-  
 baisser jusqu'à eux. *Corneille*, selon ces  
 Messieurs, n'est qu'un *déclamateur* ;  
*Boileau* n'a ni *verve* ni *fécondité* ; la  
*Fontaine* ne mérite pas d'être compté

*parmi ceux qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV; Racine parloit plus en Métaphysicien qu'en homme sensible; ses Tragédies ne sont que des Dialogues bien écrits & bien rimés; à trois ou quatre Odes près & quelques Epigrammes, Rousseau ne faisoit que des vers. Fénelon a écrit d'une manière foible; Bossuet a fait de son génie un pitoyable usage, & son Histoire Universelle n'est qu'une maigre production. Dans des siècles plus reculés, Cicéron même n'étoit qu'un Rhéteur. Le singulier siècle que le nôtre! Toutes les idées y sont renversées; les notions les plus généralement reçues y sont contredites; le goût du beau ne s'y fait plus sentir; le bon sens même y est méconnu; tous les grands talens sont déprimés: disons-mieux, le compas de la Philosophie dessèche, brûle & détruit tout ce qu'il touche.*

*Je finis, Monsieur, par quelques morceaux d'une pièce vraiment curieuse qu'on suppose avoir été trouvée parmi les papiers du Philosophe Lausane. Elle a pour titre le Grand Œuvre, & contient le plan & les détails d'un projet formé en faveur de*

*L'Irréligion par nos prétendus Sages.*  
On y dévoile leur esprit, leurs intentions secrètes, sur-tout les moyens & les sôurdes manoeuvres qu'ils sçavent employer pour établir leurs systêmes.

Il est naturel que nos Sages, dit l'auteur du projet, ménagent leur sûreté personnelle; voici quelques ruses dont ils pourront se servir selon les circonstances. Lorsque leur nom sera mis à la tête de leurs ouvrages, ou qu'ils craindront d'être aisément reconnus, ils affecteront un grand respect pour la Loi Naturelle, pour les Mœurs, pour la Religion en général, & ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé, de superstition, d'enthousiasme & de fanatisme; ils se donneront même, dans certains cas, une demi-teinte de Christianisme qui n'en imposera qu'aux fots dont le Public abonde. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités hardies, qui, si elles passent, prépareront un libre accès, par la suite, à des vérités plus hardies encore. Si elles ne passent pas & qu'on vienne à en découvrir l'auteur, il en

fera quitte pour faire sans honte une de ces rétractations que la nécessité arrache & que le cœur défavoue.

Une ruse plus adroite encore pour tout dire impunément, seroit de faire paroître ses ouvrages sous un autre nom, de les donner comme le livre posthume de quelqu'Académicien célèbre, quelle qu'ait été d'ailleurs sa manière de penser & d'écrire, & de profiter ainsi de sa célébrité pour accrédi-ter nos opinions; les bonnes gens pour-ront s'indigner de cette supercherie; mais que nous importe la bonhomie de ces âmes simples ? L'auteur de cet Ecrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

Pour obtenir, sur la superstition, un triomphe plus facile, nous nous prêterons la main, nous ferons corps, & nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre\*. Nous nous ferons des prosélytes à quelque prix que ce soit;

\* Je me rappelle que feu M. Duclot a fait une réflexion très-juste; c'est qu'il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des li-gues; le honnêtes gens se tiennent isolés. *Con-sidérations sur les Mœurs, Chap. 3.*

nous leur promettrons , ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense , la protection , la faveur , la considération , la fortune & les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires , Précepteurs , Gouverneurs , Académiciens , Correspondans de toutes les Académies , en France , en Angleterre , en Prusse , en Suède , en Russie , nous nommerons tout , nous disposerons de tout par nous & par nos amis. Nous aurons un bureau d'adresse où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes , & de tous ceux qui , avec l'affiche de la nouvelle philosophie & sous la garantie de nos plus fidèles Associés , se présenteront pour les remplir ; nous aurons même , pour les besoins urgens , une cassette philosophique , & à notre solde de petits auteurs faméliques , qui formeront comme des troupes légères , toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous ; & , pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelqu'homme à talens , nous en ferons , par des éloges pompeux & répétés

de bouche en bouche , un génie rare & un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire , avec le ton du plus parfait mépris , quiconque se feroit un nom en dépit de nous , & en montrant sur la Religion d'autres opinions que les nôtres. Nous ne paroîtrons pas même avoir lû ses Ecrits, ou, s'il faut que tout le monde en parle, nous ne les saisirons que du côté du ridicule; nous aurons à son égard, & en général à l'égard de tous les hommes, cette morgue qui sied si bien au vrai Sage , le ton fier & le style emphatique; souvent aussi nous employerons ces termes rares , sentencieux & sublimes , devant lesquels le commun des hommes s'extasie , & ces phrases entortillées & ampoulées qu'il admire. Nous reviendrons sur les siècles passés , de manière à faire sentir que les Génies de ces temps-là étoient restés bien en-deçà de la sphère de nos lumières. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses Instituteurs & ses Maîtres , & toujours ses bienfaiteurs.

Il est essentiel d'établir dans tous



nos ouvrages le tolérantisme universel, excepté pour les intolérans ; avec ceux-ci seulement point d'accord, de paix, ni de trêve : les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persiflage, les injures les plus grossières, s'il le faut, & la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire, quand même ils ne l'auroient pas fait : voilà, par rapport à eux, la seule conduite & l'unique langage qu'il nous importe de tenir.

C'est contre le Christianisme qu'il faut diriger tous nos efforts ; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, les guerres, la tyrannie & tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses Héros, un *Constantin*, un *Théodose*, un *Louis IX* ; nous exalterons au contraire les ennemis du nom Chrétien, un *Julien* ; par exemple, malgré l'horreur de ses sacrifices humains. Nous tirerons le Paganisme lui-même de l'avilissement où il est tombé ; nous releverons ses Dieux ; nous donnerons à toute sa

mythologie un sens raisonnable & les plus spécieuses couleurs, & nous en ferons un système de Religion, bien supérieur à celui de la Religion Chrétienne.

La doctrine la plus convenable pour nous, c'est le Scepticisme; il s'agit donc moins de raisonner, de prouver, que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer & de conclure. Nous aurons contre nous des Géomètres profonds, les plus sçavans Astronomes, les Physiciens les plus éclairés; car ceux-ci croient tous en Dieu: mais à coup sûr ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le système de *Newton*, quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité; quelques phrases de *Descartes*, quoiqu'elles supposent une Intelligence qui dirige le mouvement & la matière; quelques expériences de *Needham*, que nous donnerons comme une démonstration des générations équivoques, quoique cet auteur, peu favorable au Matérialisme, ait désavoué notre façon de les interpréter. Il importe peu

que ces gens-là soient pour nous ;  
 pourvu que sur notre parole on par-  
 vienne à le croire ; & d'ailleurs , nous  
 ferons bien forts quand nous aurons  
 parlé de l'énergie de la Nature , de son  
*laboratoire secret* , de ses filières , &c ;  
 quand nous en aurons appelé haute-  
 ment à l'expérience ; que nous aurons  
 tout ramené à la Physique , que si peu  
 de gens sçavent assez pour relever nos  
 méprises ; que nous aurons placé quel-  
 que termes d'Algebre ; appliqué bien  
 ou mal quelque proposition de Géo-  
 métrie ; que nous aurons équivoqué  
 sur les infiniment grands & les infi-  
 niment petits. Par-là du moins nous  
 aurons fait un étalage d'érudition qui  
 en impose presque toujours ; & , com-  
 me c'est la prévention qui décide ,  
 nous aurons tout fait quand nous au-  
 rons prévenu en notre faveur.

Après avoir , pendant quelque  
 temps , endormi les hommes par les  
 beaux noms de *Grand Être* , de *Loi Na-  
 turelle* , & les avoir amusés de tous  
 ces rêves brillans , il faut , autant  
 que nous le pourrons , sans nous com-  
 promettre , laisser tomber ce voile

transparent avec lequel nous gazions nos véritables sentimens. Il fera temps alors que quelqu'un de nos Chefs fasse paroître un de ces ouvrages vraiment philosophiques & pensé fortement , où , sans détour & sans verbiage , on établisse nettement l'Athéisme , &c.

Je n'étends pas plus loin , Monsieur , l'analyse de ce Code Philosophique d'Irreligion ; ce que je vous en ai rapporté suffit pour vous inspirer la curiosité de le lire en entier , tel qu'il se trouve à la fin du troisième volume. Vous ne ferez pas moins satisfait de la lecture de l'ouvrage même que je regarde comme l'un des meilleurs & des plus solidement raisonnés qui aient encore paru sur la Religion. J'y ai retrouvé quelques-unes de mes idées , & mon amour - propre en est extrêmement flatté. Puisse ce Livre utile remplacer , entre les mains de la jeunesse , cette foule de Romans licencieux que le libertinage enfante , & dont la vogue & le succès ne sont fondés que sur le mérite affreux qu'ils ont de corrompre & de séduire ! Je suis , &c.

*A Paris le 8 Juin 1774.*

## LETTRE IX.

*Erasme, ou l'Ami de la Jeunesse. Exercitiens familiers dans lesquels on donne aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe des notions suffisantes sur la plupart des connoissances humaines, & particulièrement sur la Logique, ou la Science du Raisonnement, la Doctrine, la Morale & l'Histoire de la Religion, la Mythologie, la Physique générale & particulière; l'Astronomie, l'Histoire Naturelle, la Géographie, l'Histoire de France, &c. Ouvrage qui doit intéresser les pères & mères, & généralement toutes les personnes chargées de l'éducation de la Jeunesse. Nouvelle édition, soigneusement corrigée & considérablement augmentée; par M. l'Abbé Fillaudier. Prix, 5 livres relié. A Paris, chez*

Vincent Imprimeur-Libraire, rue des  
Mathurins, Hôtel de Clugny.

**L**E prompt succès de cet Ouvrage utile, que je vous ai fait connoître assez en détail l'année dernière, Monsieur \*, a pleinement justifié les éloges qu'il a reçus dans sa naissance ; & l'accueil nouveau qu'on lui fait, lui assure une existence durable. L'auteur paroît n'avoir rien négligé pour répondre à l'empressement du Public ; & les Pères, les Mères, les sages Instituteurs, tous les Citoyens vraiment Patriotes, doivent de la reconnoissance au zèle avec lequel, dans cette nouvelle édition, il a perfectionné *l'Ami de la Jeunesse*. Je ne vous en présenterai point l'analyse ; ce Livre est assez connu ; & pour vous faire juger

\* Voyez *l'Année Littéraire 1773, Tome II, page 126.*

du travail de l'Ecrivain judicieux qui a recueilli ces élémens, il me suffit de vous dire qu'il les a retouchés, que le style est plus châtié, plus agréable encore que dans son premier essai; qu'à toutes les Sciences, dont il expose les principes, il a ajouté celle du raisonnement & les préceptes de la Logique; que ces préceptes si arides, si obscurs, si fastidieux, sont devenus sous sa plume clairs, lumineux, intéressans; qu'il a donné plus d'étendue à la partie historique de la Religion & à celle du Dogme, dans laquelle il a fait entrer la Morale; qu'enfin, il a présenté, d'une manière nouvelle & bien plus sçavante, tout ce qui concerne la Physique générale & particulière, l'Astronomie, l'Histoire Naturelle, traitées d'abord avec trop de précision; en un mot, ce Livre estimable contient tout ce qu'il est nécessaire de

connoître , pour avoir une idée assez complete de chacune des Sciences dont il traite ; & vous trouverez , en le relisant , qu'il est aussi propre à toucher le cœur qu'à éclairer l'esprit. Je ne vous citerai qu'un ou deux morceaux de cette nouvelle édition.

Le premier entretien , dans lequel *Erasme* expose à *Eugène* & à *Eudoxie* , ses Disciples , les avantages de l'éducation & la nécessité de s'instruire , offre ce beau passage sur l'éducation des femmes. « Votre sexe est foible ,  
 » dites-vous ; ( il parle à *Eudoxie* )  
 » c'est précisément pour cela qu'il est  
 » important de le fortifier. Vos ames  
 » sont-elles d'une autre espèce que  
 » celles des hommes ? N'avez-vous  
 » pas , aussi bien qu'eux , une raison  
 » à conduire , une volonté à diriger ,  
 » des passions à combattre ; & vous  
 » est-il plus aisé qu'à nous de satisfaire



» à tous ces devoirs sans rien appren-  
» dre ? Votre sexe est foible ! Et pour-  
» quoi voit-on quelquefois des fem-  
» mes si supérieures à leurs époux ,  
» par leur activité , par la force de  
» leur génie , que le fardeau sous le-  
» quel ils plient , devient pour elle  
» un jouet & un amusement ?

» Je conviens que les femmes ont ,  
» pour l'ordinaire , moins d'applica-  
» tion , moins de patience , moins de  
» courage & de fermeté que les hom-  
» mes ; mais n'ont-elles pas plus de vi-  
» vacité d'esprit , plus de pénétration ,  
» plus de douceur & de modestie ?  
» Vous n'êtes pas , il est vrai , destinées  
» à remplir des emplois aussi pénibles  
» que ceux dont les hommes sont char-  
» gés. Hé bien ! c'est une raison de  
» plus de vous livrer à l'étude ; car  
» que feriez-vous du loisir qui vous  
» reste ? Ne vaut-il pas mieux le con-

» sacrer à former votre cœur , à orner  
» votre esprit , à vous fortifier dans  
» la pratique des vertus , que de le  
» donner à l'inutilité , à la médifance ,  
» à tous les vices dont l'indolence est  
» la mère ?

» Votre sexe est foible ! la Nature  
» lui a-t-elle donc imposé des obliga-  
» tions qu'il ne puisse remplir ? Et  
» quelles obligations encore ? Elles  
» sont le fondement de toute la vie  
» humaine. Ce sont les femmes qui  
» ruinent ou qui soutiennent les mai-  
» sons , qui règlent tous les détails  
» domestiques , & qui , par consé-  
» quent , décident de ce qui touche  
» de plus près à tout le genre humain.  
» Ainsi leurs occupations ne sont guè-  
» res moins importantes ni moins pé-  
» nibles que celles des hommes , puis-  
» qu'elles ont une famille à gouverner ,  
» un mari à rendre heureux , des en-

» fans à bien élever. Oui , ma chère  
 » *Eudoxie* , j'ose l'affurer , la mauvaïse  
 » éducation des femmes n'est pas fu-  
 » neste à elles seules ; elle a pour la  
 » Société des suites beaucoup plus  
 » terribles que celle des hommes. En  
 » effet , pourquoi la plûpart de ces  
 » derniers sont-ils vicieux & méchans ?  
 » C'est que leurs mères n'ont pas rec-  
 » tifié en eux , dès leur tendre jeunesse ,  
 » ce redoutable penchant qui les porte  
 » au mal ; c'est que souvent même  
 » elles l'ont rendu plus glissant & plus  
 » rapide , par de perfides complaisan-  
 » ces , par un amour désordonné ; ou  
 » bien , c'est que , dans un âge plus  
 » avancé , d'autres femmes , fans hon-  
 » neur & sans principes , ont abusé ,  
 » pour les pervertir , des attraits sé-  
 » ducteurs qu'elles avoient reçus de  
 » la Nature ».

Quelle estime ne feriez-vous pas ,

Monsieur, d'un ouvrage qui ne contiendrait que des instructions aussi frappantes ? Or, tel est le mérite de celui de M. l'Abbé *Fillauffier*. Par-tout vous y trouverez la même solidité, & sur-tout la plus grande attention à prévenir la Jeunesse contre la séduction de nos Philosophes, & les vains sophismes du libertinage. Par exemple, dans l'une des colonnes dont l'auteur accompagne l'Histoire de l'Ancien Testament, après avoir rapporté la plûpart des maximes par lesquelles les Pères Hébreux formoient le cœur de leurs enfans, vous trouverez ce petit passage, qui sûrement ne plaira pas à tout le monde, mais qui sera goûté des personnes impartiales & vertueuses. « Telle étoit, dit-il, la morale de ces Israélites, que d'orgueilleux Philosophes traitent, de nos jours, avec tant de mépris. Ainsi

214 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» pensoit ce peuple , qu'un Ecrivain ,  
» malheureusement trop fécond &  
» trop accrédité , nous représente  
» comme une Nation barbare , inhu-  
» maine , superstitieuse , toujours ram-  
» pante dans le malheur , insolente  
» dans la prospérité , grossière , livrée  
» à la débauche la plus brutale. O  
» siècle ! O mœurs ! Et on lit les mi-  
» sérables productions où le men-  
» songe se montre avec tant d'impu-  
» dence ! Et l'on met à la tête des Lit-  
» térateurs du dix-huitième siècle , un  
» homme qui ose proférer de pareils  
» blasphêmes contre une Nation choi-  
» sie de Dieu, & dépositaire de sa Re-  
» ligion ! Et , dans le sein même du  
» Christianisme , on ne met pas un  
» frein à cette bouche sacrilège , qui ,  
» depuis plus de soixante ans , ne  
» cesse de vomir les railleries les plus  
» amères contre l'Eternel & ses Ado-  
» rateurs ! »

En terminant cet article, je dois vous prévenir, Monsieur, qu'il s'est fait dans les Provinces plusieurs contrefaçtions de *l'Ami de la Jeunesse*. Comme ces éditions furtives sont remplies de fautes grossières & d'erreurs sans nombre, l'auteur les a déjà désavouées, & les désavoue de nouveau; & pour mettre les Pères & les Mères, & tous ceux qui s'intéressent véritablement à l'éducation de la Jeunesse, en état de distinguer la bonne édition d'*Erasme* d'avec toutes celles qui se multiplient loin de la Capitale, il déclare qu'il ne reconnoît que la seconde que je vous annonce, imprimée en un volume *in-8<sup>o</sup>*, petit format, composé de deux Parties, contenant, en tout, quarante-sept entretiens, formant 960 pages, caractère Petit-Romain, & ayant au *verso* du frontispice cette reconnaissance écrite

216 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

& signée de la main de l'Imprimeur même : *Je certifie que cette édition est la seule véritable.* Signé VINCENT.

**TABLETTES ASTRONOMIQUES ou Abrégé**  
*Elémentaire de la Sphère & des différens*  
*systèmes de l'Univers , principalement de*  
*celui de Copernic , avec les usages des Glo-*  
*bes artificiels : Ouvrage mis à la portée*  
*de tout le monde , & orné de figures ; par*  
*M. Brion, Ingénieur-Géographe du Roi ,*  
*Professeur de Géographie & d'Histoire ;*  
*1 vol. in-12 petit format de près de 150 pa-*  
*ges. Prix 1 liv. 16 sols broché ; à Paris ,*  
*chez Desnos Libraire & Ingénieur-Géo-*  
*graphe , rue Saint Jacques.*

L'Astronomie de M. de Lalande a été le principal guide de l'auteur de ces *Tablettes*. On sçait de quel poids sont les assertions de cet illustre Académicien. M. Brion a eu soin d'écarter de son ouvrage toute matière abstraite , afin de remplir uniquement ce qu'annonce le titre. Il présente des notices curieuses & des calculs dont les uns ne se trouvent point dans les élémens ordinaires , & les autres sont plus conformes aux observations les plus modernes & les mieux constatées. En suivant, autant qu'il est possible , la marche de l'esprit humain , ou la trace des premières observations , on explique dans cet *Abrégé* tous les phénomènes selon les apparences & l'usage , ensuite selon le système universellement adopté de Copernic. Je suis , &c.

*A Paris , ce 10 Juin 1774.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### L E T T R E X.

*L'Agriculture, Poëme ; par M. Rosset  
Maître des Comptes de Montpellier.  
A Paris, de l'Imprimerie Royale, &  
se vend chez Moutard Libraire, Quai  
des Augustins ; un volume in-4° d'en-  
viron 330 pages, avec de magnifiques  
Gravures.*

**L**ES Poëmes didactiques des PP. Ra-  
pin & Vanière font en Latin ; les *Saisons*,  
Poëme François de M. de Saint-Lam-  
bert, ne contiennent aucuns précep-  
tes, & doivent être rangées dans le  
genre purement descriptif ; les *Géor-  
giques* de M. l'Abbé de Lille sont une  
traduction. Voici donc, Monsieur,  
ANN. 1774. Tome III. K



le premier Poëme Géorgique que nous ayons dans notre Langue. Il est précédé d'un Discours préliminaire très-étendu ; où l'auteur s'efforce de venger la Langue Françoisse des reproches qu'on lui a faits d'être incapable de produire un bon Poëme sur les travaux de la campagne. M. de Voltaire, dans son Discours de réception à l'Académie Françoisse, semble croire qu'il nous est impossible d'imiter l'immortel auteur des Géorgiques Latines, qui nomme, sans détour, tous les instrumens de l'Agriculture, tandis qu'à peine les connoissons-nous, & que notre mollesse attache une idée basse aux travaux champêtres. M. Rosset avoue qu'il y a des termes si avilis par la délicatesse de la Nation, que notre Poësie ne peut guères les adopter. En conséquence il proscriit les termes de *Truie*, *Vache*, *Cochon*, *Fumier*, *Fourche*, *Faucheur* ; mais il observe qu'on trouve dans Boileau la *Bêche*, le *Hoyau*, l'*Arrosoir*, la *Pelle*, le *Râteau*, &c. M. Rosset pense qu'on peut nommer aussi, dans le style le plus noble, le *Taureau*, le *Bœuf*, la

Génisse, le Mouton, la Chèvre, la Brebis, la Charrue, le Soc, la Faux, les Sillons, le Van, les Guérets, les Labours, &c., & que cette distinction d'expressions nobles & basses est commune à toutes les Langues. *Virgile* lui-même, s'il en faut croire *Séneque* & *Pline*, a trouvé ces obstacles dans la sienne. *M. Rosset* réfute ensuite l'Abbé *Desfontaines* & *M. Clément*, qui ont eu les mêmes préjugés contre notre langue. Il auroit pu s'appuyer de l'exemple de *M. l'Abbé Delille*, qui, le premier, a vaincu ces difficultés, plus particulières encore à notre idiôme qu'à tout autre, quoiqu'en dise *M. Rosset*. Il prétend qu'il ne doit pas être question, à ce sujet, des Traductions, parce qu'un Traducteur ne crée rien. Mais il ne s'agit pas ici de création; il s'agit de faire passer, dans notre Poësie, des termes de *labourage* qui lui répugnent. Cette entreprise délicate est commune à une Traduction des *Géorgiques* de *Virgile* & à un Poëme original sur l'Agriculture; & si *M. l'Abbé Delille* a eu l'art de faire supporter ces expressions dans des

Vers François , si la difficulté étoit encore plus grande pour lui puisqu'il étoit obligé de s'astreindre au texte qu'il traduisoit , il y a de l'injustice à lui refuser le tribut d'éloges , dû à un genre de travail dans lequel il a souvent réussi. Au reste , la meilleure manière de prouver qu'il est possible à notre Langue de produire un Poème sur l'Agriculture , est d'en donner un bon.

Celui de M. *Rosset* est divisé en six Chants. Le premier traite de la culture du Bled. Après un début de six Vers assez simples , mais un peu secs , voici l'invocation de l'auteur :

Sourdes Divinités , insensibles idoles ,  
Mes chants n'empruntent rien de vos secours  
frivoles.

Astres , qui nous marquez les saisons & les ans ,  
Le Dieu qui vous conduit nous donne leurs  
présens.

Les épis , sans *Cérès* , dans les sillons jaunissent ;  
Les raisins , sans *Bacchus* , sous le pampre  
noircissent ;

De *Pan* & d'*Apollon* les fabuleux troupeaux  
N'ont pas des Immortels entendu les pipeaux ;  
L'olive ne doit point aux leçons de *Minerve* :

Le soin qui la cultive & l'art qui la conserve,  
*Neptune* est un vain nom, & le coursier ar-  
 dent

Ne fut point enfanté d'un coup de son trident.

O Dieu, principe & fin de toute la Nature,  
 Que ta main à mes pas tracé une route sûre,  
 De ma tremblante voix daigne affermir les  
 fons,  
 Toi seul peux nous instruire à parler de tes  
 dons.

Ces Vers sont judicieux, bien tour-  
 nés; mais, en un trait de plume,  
 c'est s'ôter une grande ressource, &  
 dans un Poëme didactique, sur-tout  
 de ce genre, il faudroit, peut-être,  
 s'en créer plutôt de nouvelles. Par  
 cette courte tirade, l'auteur s'intendit  
 les richesses de la Mythologie, ces  
 fictions brillantes de l'Antiquité, qui  
 animent tous les Êtres, qui présentent  
 tant d'allégories heureuses, & qui  
 forment, pour ainsi dire, le costume  
 de la Poësie; du moins est-il certain  
 qu'elles lui conviennent bien mieux  
 que les dogmes sacrés, dont l'austé-  
 rité se prête difficilement au langage  
 des Poëtes. Les Fables de *Vénus* &

d'*Apollon*, quoique très-rebattues, pour peu qu'elles soient rajeunies par l'expression, plairont toujours plus dans des Vers que l'histoire du péché originel. Le parti qu'a pris M. *Rosset* en est la preuve. Il dit, à la seconde page de son Poème, qu'avant la faute de nos premiers Pères, le Printems étoit éternel; qu'après leur désobéissance la terre perdit sa beauré :

Mais quand l'homme au travail par son crime  
attaché,

Y grave de sa main l'aveu de son péché,  
Elle devient féconde, & rend avec usure  
L'intérêt des travaux qu'exige la culture.

Il me semble que ce ne sont-là ni des idées, ni des expressions poétiques. Voulez-vous maintenant des exemples qui montrent que la Poésie Française a bien de la peine à supporter un grand nombre de termes d'Agriculture, lisez les Vers suivans.

*Argile, tuf, crayon, sables, landes pierreuses,*  
L'art vous demande en vain des récoltes heu-  
reuses.....

Par-tout le Sarrazin , & dans tous les terroirs ,  
 De sa tige touffue élève les grains noirs....  
 Des blés & du froment la plante vigoureuse  
 Exige d'un fond gras la terre limoneuse ;  
 Une lente carie

Consomme par degrés sa substance flétrie.....?  
 Ah ! si vous n'arrachez leur tige dangereuse ,  
 Ils étouffent la graine encor tendre & laiteuse....  
 Adoptez avec choix cette sage industrie ,  
 Qui met le quart des fonds tour-à-tour en  
 prairie ,  
 Et joint en même-temps aux dons de vos gué-  
 rets  
 Des prés pour les troupeaux , pour les champs  
 des engrais.

Cette dernière expression d'*engrais* me fournit l'occasion d'une remarque , peut-être assez importante pour le goût ; c'est qu'il y a des termes d'Agriculture qu'on peut introduire dans la Poésie , en les accompagnant d'épithètes nobles , mais qui , seuls , ne peuvent être supportés. Ici , par exemple , *engrais* est sec & peu agréable ; de *fertiles engrais* seroit , je crois , une expression très-admissible en Vers. On admire , dans Boileau , quatre

*Bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent ;* il n'auroit jamais dit *des troupeaux de Bœufs*, comme le dit M. Rosset, page 142. Au reste, il ne faut pas croire que ce dernier manque toujours du talent de bien rendre les objets champêtres. Il y a, dans ce premier Chant, des vers où il a lutté, avec beaucoup d'avantage, contre la Langue & contre son sujet. En voici des exemples très-heureux :

Que vos bœufs, sous le joug commençant  
leurs travaux,

Pressés par l'aiguillon, marchent à pas égaux;  
Que le soc enfoncé tourne la terre & l'ouvre;  
Qu'il détruise le pied de l'herbe qui la couvre..  
Quand la triste Nature est en proie à l'hyver,  
N'armez pas votre main d'un inutile fer.

Vainement vos efforts fatiguoient la terre;  
Elle est impénétrable & son sein se resserre;  
Du soleil qui nous fuit, les obliques rayons:  
Tomberoient sans vertu sur de nouveaux  
fillons.....

La terre que prépare un trop fort aliment,  
Par sa vigueur cruelle étouffe le froment,  
Et, d'un feuillage vain nourrice malheureuse,  
N'enfante au lieu de blé qu'une paille trompeuse.

C'est-là, Monsieur, ce qu'on peut appeller des tours & des expressions poétiques ; mais il falloit qu'après cela, l'auteur évitât avec soin de nous parler de *litière*, d'*amendement*, de *marne*, de *castine*, de *chaux*, &c ; notre délicatesse, bien ou mal fondée, demande qu'on prenne des précautions pour nous rendre ces termes tolérables. Ce premier Chant offre, d'ailleurs, trois ou quatre morceaux qui décèlent du talent pour la Poësie. L'effet du vent sur une plaine couverte d'épis, est exprimé par des images d'une vérité frappante :

Le Printemps régné encor quand Zéphire  
amoureux

Vole sur les épis & se joue avec eux ;  
Caressés de son aile, à son souffle dociles,  
Affermis & flottans sur leurs tuyaux mobiles ;  
Je vois leurs rangs épais se presser & s'ouvrir,  
Se courber, se dresser ; ils paroissent courir.  
Ainsi, jouets des vents, au gré de leurs ha-  
leines,

Roulent les flots légers sur les humides plaines-

Un autre morceau très-bien versifié,  
est celui où le Poëte parle de l'usage



226 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

d'observer les Astres & le cours des  
Saisons pour la culture des terres. Il  
me semble qu'il étoit difficile de ren-  
dre, d'une manière plus heureuse ,  
l'origine des noms que les premiers  
hommes donnèrent aux signes du Zo-  
dique :

Tel qu'un œil, attentif au mouvement des  
Cieux,

Pour guider d'un vaisseau le cours audacieux ,  
Observe les deux chars, le lever des *Pléiades* ,  
Le funeste *Orion* & les tristes *Hyades* :

Tel le Cultivateur , pour ouvrir ses labours ,  
Des célestes flambeaux doit observer le cours  
C'est en suivant leurs loix que bientôt affer-  
mie ,

La culture aux humains montra l'Astronomie.  
Des plaines de *Babel* les premiers habitans ,  
Pasteurs de leurs troupeaux , Laboureurs de  
leurs champs ,

Pour rendre à leurs desirs la terre plus féconde,  
Tournèrent leurs regards vers les pôles du  
monde.

L'Astre brillant du jour gouverna les saisons ;  
Tour-à-tour il regna dans ses douze maisons ;  
De son cours annuel ils tracèrent les lignes.  
Le chef de leurs brebis fut chef des douze  
signes.

Le Taureau suaves pas , après lui les Gémeaux ,  
 Leur marquèrent l'époque où naissent les trou-  
 peaux ;  
 Aux Tropiques brulans la Chèvre & l'Ecrevisse ,  
 De l'Hyver , de l'Été fixèrent le Solstice ,  
 La Balance à la nuit rendit le jour égal ,  
 La Vierge des moissons ramena le signal.  
 Le Ciel devint un livre où la Terre étonnée ;  
 Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

Le mérite particulier de ces Vers ;  
 c'est que tout y est animé. Le seul  
 terme que je n'aimerois pas , est celui  
 de *Solstice* , qui est trop technique ;  
 mais tout le reste est en images & très-  
 bien écrit. Les deux derniers Vers  
 contiennent une pensée hardie , &  
 telle que je voudrois qu'il s'en trou-  
 vât un plus grand nombre dans cet  
 ouvrage. Il y a cependant une petite  
 amphibologie ; on ne dit point lire  
 une *Histoire en Lettres* ; l'auteur a voulu  
 dire , l'*Histoire de l'année* , tracée en  
 lettres de feu.

On trouve , vers la fin de premier  
 Chant , une description de l'Électri-  
 cité. Le Poète remarque que cette  
 Science nouvelle peut fournir des

moyens pour préserver un champ des effets du tonnerre ; il entre dans de longs détails sur des expériences électriques. Il devoit , sans doute , indiquer ces remèdes dont on a éprouvé l'utilité ; mais c'est s'exposer à des difficultés presque invincibles que de vouloir les mettre en Vers.

La Vigne & la Vendange sont la matière du second Chant. Il semble , au premier coup d'œil , que ce sujet doit fournir un plus grand nombre d'images riantes ; c'est cependant un de ceux où l'on en trouve le moins. Dès le second Vers , l'auteur se sert du mot désagréable & populaire de *Vignerons*.

Aux accens de ma voix, accourez, Vignerons,

Il falloit , au moins , tâcher de l'ennoblir par une épithète. Il nous présente ensuite l'histoire de *Noé* ; il nous dit que ,

Armé de la serpette, il tailla les sarmens.

Autres Vers d'un technique insoutenable.

Près du pied de la souche il plante l'échalas.

Qui lorsqu'elle s'élance est l'appui de ses bras...  
Tantôt elle demande une forte *terreur*...

D'un autre côté, l'auteur est quelque-  
fois précieux & recherché pour être  
poétique ; témoin ce vers :

La Vigne ouvre ses yeux, elle verse des pleurs.

On dit bien *les pleurs de la Vigne*,  
parce qu'il y a une époque où elle  
semble effectivement pleurer ; mais  
on ne dira jamais , ni en Prose , ni  
en Vers , qu'elle *ouvre les yeux*. Qu'est-  
ce que c'est que *les yeux de la Vigne* ?

Le meilleur morceau de ce second  
Chant , est celui du vin de Bourgogne.  
Le Poète vient de célébrer les vins  
de Cahors , de l'Hermitage , de Bor-  
deaux :

Que ces illustres noms s'abaissent devant toi,  
Délicieux Bourgogne , & respectent leur Roi.  
Rassemblée à ta vue , une riante troupe  
Boit avec la santé la joie à pleine coupe.  
Rival digne de toi , le Champagne à son tour  
Porte les jeux , les ris , les graces & l'amour.  
De sa vive liqueur la mousse enchanteresse ,  
S'élance en bondissant , & fend l'air qui la  
pousse.

**230 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

Son éclat est plus pur que celui du cristal ;  
Et l'ambre de sa sève au nectar est égal.  
Emules immortels, contens de votre gloire ;  
Tous deux , sans l'obtenir, disputez la victoire ;  
Armez vos partisans , leurs guerres sont des  
jeux ,  
Les ris & les amours combattent avec eux.

Cette tirade est très-agréable.

Le troisième Chant traite des arbres de toute espèce , des forêts , des arbres fruitiers , & , à l'occasion du murier , des vers à soie. Voici une très-belle apostrophe de l'auteur à sa Patrie , le Languedoc , dont il célèbre tous les avantages.

Heureux , trois fois heureux , célèbre Occi-  
tanie ,

Celui qui dans ton sein pourra fixer sa vie !  
On ne voit pas l'encens , la myrrhe & les ro-  
seaux ,

Que l'Amérique enfante , enrichir tes côteaux.  
La terre de rubis ne rougit pas ses veines ;  
L'art ne transforme point ton sable en porce-  
laines :

Mais de riches moissons couronnent tes gué-  
rets ,

Tes vins portent au loin leur force & leurs  
attraits ;

**Le chanvre & le pastel chérissent tes campagnes,**

**Et des troupeaux féconds paissent sur tes montagnes.**

**Sous l'asyle des Loix, les Arts industrieux**

**S'empressent à former des tissus précieux.**

**Tu suffis à ton Peuple, & tes mains tributaires**

**N'implorent pas les dons des terres étrangères;**

**Tu leur offres les tiens ; tes ports leur sont ouverts ;**

**Pour elles tes travaux ont uni les deux mers ;**

**Ton art exécuta cet immortel ouvrage ,**

**Qui des Vainqueurs du monde arrêta le courage.**

**Dirai-je que toujours , brillans d'or & d'azur ;**

**Les Cieux sur ces climats ne donnent qu'un jour pur ?**

**Qu'un long Printemps y regne , & que le doux Zéphire ,**

**Souvent sur l'Hyver même y vient prendre l'empire !**

**Que les Ours , les Lions , les Serpens dangereux**

**Ne nâquirent jamais dans ce climat heureux ?**

**Sensible à sa douceur , plus d'une Colonie ,**

**Pour les rives du Rhône oublia l'Ionie.**

**Rome aima ce séjour ; ses Peuples triomphans**

**Placèrent les Vaincus au rang de ses enfans.**

232 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Les Romains, qu'enivroit l'amour de la Patrie ;  
S'y crurent transportés dans une autre Etrurie.  
De-là ces monumens des temps victorieux ,  
Où notre art n'atteint pas, & qu'admirent nos  
yeux.

Que d'antiques Cités ! que de célèbres Villès !  
Que de Fleuves fameux ! que de Ruisseaux  
fertiles !

Sans voler à Cusco, la terre, sur ces bords ,  
Des plus riches métaux nous offre les trésors.  
L'huile fort de la pierre & forme des fontaines ;  
Et l'or teint des ruisseaux les brillantes arènes.

Le Chant quatrième est consacré  
aux prairies , aux eaux , aux jardins ,  
aux fleurs. L'auteur y parle d'un ter-  
rein merveilleux situé en Hongrie ,  
tantôt à sec , tantôt couvert d'eau.  
« Sa longueur est de trois milles trois  
» quarts ; sa largeur est de deux milles  
» en quelques endroits , & d'un mille  
» & demi dans d'autres. La profon-  
» deur du Lac est de trente-cinq pieds  
» au milieu , & de douze à quinze sur  
» les bords. Huit Rivières s'y déchar-  
» gent , & lorsqu'il est à sec , elles se  
» précipitent dans le fond , sans le  
» remplir. On compte dans ce Lac

» trois Ifles ; on y remarque des fossés  
 » où le poisson se retire. Au-dessous  
 » du Lac est un autre Lac souterrain ,  
 » avec lequel il communique par des  
 » trous & des crevasses. Il est envi-  
 » ronné de grandes montagnes , de  
 » plaines , de vastes cavernes ornées  
 » par la Nature , à peu-près comme  
 » la grotte d'Antiparos. Quelquefois  
 » elles sont sèches , & quelquefois  
 » elles se remplissent d'eau.

» Au mois de Novembre , on apper-  
 » çoit une vapeur ou nuage blanc qui  
 » sort de ces montagnes , & qui est  
 » suivi d'éclairs , de tonnerres & d'une  
 » grande pluie. C'est le signal de la  
 » formation du Lac. L'eau sort en  
 » colonnes des cavernes des monta-  
 » gnes , tombe dans le Lac , & y  
 » jette des poissons , des oiseaux de  
 » rivière & beaucoup de canards ; ils  
 » ont peu de plumes ; ils sont foibles  
 » & aveugles. Après quinze jours , ils  
 » recouvrent la vue & reprennent des  
 » forces. On voit jusqu'à cinquante  
 » de ces colonnes d'eau se précipiter  
 » à la fois dans le Lac , spectacle mer-  
 » veilleux & terrible.



» Au mois de Juin ou de Juillet, le  
 » Lac commence à se dessécher. Il  
 » est sec au commencement d'Août.  
 » L'eau, en se retirant, y laisse des  
 » poissons & des oiseaux de passage.  
 » On y trouve des brochets, des tan-  
 » ches, des lotes, &c. Lorsqu'il est  
 » à sec, on en arrache les joncs. Au  
 » bout de vingt jours, on y coupe  
 » de très-bon foin. On laboure en-  
 » suite; on y sème du millet ou d'au-  
 » tres grains qui prennent un prod-  
 » gieux accroissement & mûrissent en  
 » peu de jours. Après la récolte, il se  
 » forme un excellent pâturage pour  
 » le bétail. Quand le fond est entiè-  
 » rement sec, les lièvres, les bêtes  
 » fauves, les ours y descendent des  
 » bois & des montagnes. On y jouit  
 » du plaisir singulier de chasser dans  
 » le lieu même où l'on avoit pêché  
 » peu de mois auparavant. « Je vous  
 cite ce morceau, Monsieur, tel que M.  
*Rosset* l'a mis en note, parce qu'il m'a  
 semblé mieux rendu dans sa prose que  
 dans ses vers. Il s'étend aussi sur les  
 fameuses digues élevées par les Hol-  
 landois. Craignez, dit-il, que l'Océan

ne les brise ; s'il triomphe ,

Il brise en mugissant les digues renversées ;  
Engloutit les Cités , & sur ses flots vainqueurs  
Montre leur faite encor , son trophée & nos  
pleurs.

Ce trait se rapporte à l'inondation  
d'une des plus grandes Villes de Zé-  
lande appelée *Roomerwal* qui fut sub-  
mergée en 1563. On voit encore au-  
jourd'hui en plusieurs endroits sortir  
des eaux les clochers , les tours & les  
toits des édifices. On comprend donc  
fort bien comment l'Océan , pour se  
servir des termes de *M. Rossel* , mon-  
tre le faite de ces Cités ; mais on ne  
conçoit pas aussi facilement comment  
il peut montrer *nos pleurs*.

Il est question , dans le cinquième  
Chant , des animaux utiles & des  
différens pâturages. Cette description  
de l'origine du mulet est ingénieuse :

Le Mulet reconnoît une jument pour mère :  
Son orgueil rougieroit si je nommois son père ,  
&c.

Le sixième & dernier Chant traite  
de tout ce qui a rapport à la basse :

cour, des pigeons, des poules, des cannes. La tirade où le Poète peint la tendresse, l'inquiétude, le courage que montre une poule qui élève ses petits, est une des plus remarquables de ce chant. La description du Coq feroit honneur aux meilleurs Poètes du dernier siècle :

Que le Coq, de ses sœurs & l'époux & le Roi;  
Toujours marche à leur tête & leur donne la loi.

Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire:  
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.  
En amour, en fierté le Coq n'a point d'égal.

Une crête de pourpre orne son front royal;  
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;  
Un plumage éclatant peint son corps & ses ailes;

Dore son cou superbe, & flotte en longs cheveux:

De sanglans éperons arment ses pieds nerveux:

Sa queue en se jouant du dos jusqu'à la crête,  
S'avance, & se recourbe en ombrageant sa tête.

Il faut l'avouer, Monsieur, de tels vers, ainsi que ceux que je vous ai

cités , & beaucoup d'autres morceaux que vous lirez dans l'ouvrage , annoncent un talent réel. C'est dommage que l'auteur ait mis des entraves à son génie , en se bornant presque toujours à donner des préceptes. Il n'a pas fait attention que ce qu'il estime le plus lui-même dans les *Géorgiques* de *Virgile* , ce sont les épisodes , les prodiges arrivés à la mort de *César* , la peinture de la vie champêtre , la description des amours & de la peste des animaux , les fables d'*Aristée* , d'*Orphée* & d'*Euridice* , &c. Pourquoi donc avoir négligé ces sortes de morceaux qui seuls pouvoient soutenir un Poème sur cette matière , & sur-tout un Poème François ? Il dit que *Virgile* auroit mieux rempli son objet , s'il eût donné un plus grand nombre de préceptes. Cette idée vient du faux préjugé où il est qu'un Poème sur l'Agriculture doit être utile aux gens de la campagne. Mais *Virgile* sçavoit très-bien que ni les Laboureurs ni les Vignerons ne liroient jamais ses *Géorgiques*. Il n'est pas possible que M. *Rossel* croie que son Poème sera plus heureux , &

deviendra le rudiment des Agricoles. Ces sortes d'ouvrages sont faits uniquement pour ceux qui s'occupent de Littérature ; eux seuls les lisent & les jugent ; il faut donc s'efforcer de leur plaire. La première règle est de ne pas ennuyer , & je défierois *Virgile* & *Horace* eux-mêmes de ne pas être ennuyeux avec quatre mille vers de préceptes sur l'Agriculture. Il résulte de tout ce que je viens de dire que M. *Rosset* a du talent , un grand talent même , mais que son ouvrage est un peu difficile à lire d'un bout à l'autre.

*Lettre de M. l'Abbé Sabatier de Castres  
à l'Auteur de ces Feuilles.*

**J**E n'ai jamais été touché , Monsieur , des éloges donnés aux *Trois Siècles* qu'autant que j'ai pu y reconnoître les applaudissemens de l'honnêteté , de la raison , ou l'expression du zèle pour les vrais principes. Par une suite de cette disposition , je serai toujours sensible aux plus légères Critiques , dès qu'elles pourront jeter le moindre soupçon sur la droiture de mes

intentions & sur l'équité que je me suis prescrite. Un auteur, que l'amour du bien public a dévoué, comme moi, à toute l'amertume ainsi qu'à tous les traits de l'animosité philosophique & littéraire, peut & doit même mépriser les déclamations atroces. La haine qui les enfante, l'indécence qui les avilit, les décréditent assez par elles-mêmes, & en sont la meilleure réfutation. Pourquoi s'abaisseroit-il jusqu'aux âmes dépravées qui les accueillent ? On tenteroit vainement de les éclairer, La seule manière d'y répondre, sans descendre au niveau de ses adversaires, c'est lorsque l'Écrivain attaqué, s'occupant moins de sa propre cause, que de l'intérêt des vérités qu'il défend, cite au tribunal de la raison & de la décence les passions qui le combattent, les suit dans leurs détours, met en évidence leurs bassesses, leur perversité, tire de leurs travers & de leurs excès de nouvelles lumières, de nouvelles preuves, &, par un nouveau genre de sacrifice, immole à l'instruction publique les dégoûts de sa propre justification.

Il n'en est pas de même des réclamations qui portent avec elles une apparence de justice, & sont accompagnées des égards, indispensables dans toutes les occasions & dus à tout Littérateur. Telles sont celles de quelques personnes de Genève, au sujet de l'article de feu M. *Abauzit*. On m'a écrit de cette Ville plusieurs lettres anonymes, où, après m'avoir prodigué plus de louanges que je n'en mérite, on se plaint de ce que j'ai accusé cet Ecrivain d'être *ennemi du Christianisme*. J'applaudis à leur louable délicatesse sur un point si essentiel au véritable honneur de leur Compatriote. Je les remercie ensuite de l'estime qu'ils témoignent pour mes sentimens & pour la manière dont je les ai exprimés. Leur suffrage me flatte d'autant plus, que, plus voisins du foyer de la contagion, ils paroissent avoir mieux résisté aux malignes vapeurs de l'atmosphère qui les environne, & en avoir senti plus vivement le danger. Mais, après avoir rendu justice à leur honnêteté, je suis fâché de ne pouvoir trouver solides les plaintes énoncées

cées dans leurs lettres particulières & dans le *Journal Helvétique*. Pour défendre, en peu de mots, ma censure contre M. *Abauzit*, je soutiens qu'on ne peut la regarder ni comme personnelle, ni comme injuste, ainsi qu'ils le font entendre. Comment, en effet, aurois-je pu attaquer la personne d'un Ecrivain qui m'étoit inconnu, moi qui me suis fait une loi de ne juger les auteurs que sur leurs écrits, & qui l'ai inviolablement observée à l'égard de tous les autres ? Il est vrai que je n'ai pu m'empêcher de marquer quelque étonnement sur l'admiration excessive de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* pour cet Ecrivain\* : il

\* Voici le bel éloge que fait de M. *Abauzit* M. *Roussseau* de Genève, dans sa *Nouvelle Héloïse*, Tome III, pag. 305, édition in-8°, chez *Duchesne* 1764. » Non, ce siècle de la Philosophie ne se passera point sans avoir produit un vrai Philosophe. J'en connois un, un seul, j'en conviens ; mais c'est beaucoup encore ; & , pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserais-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir sçu rester peu connu ? » Sçavant & modeste *Abauzit*, que votre su-

ANN. 1774. Tome III. L



est vrai encore que les réflexions que cet enthousiasme m'a fournies ne tournent pas à l'avantage de M. *Abauzit*, par la comparaison que j'ai faite de ses ouvrages avec les sentimens de son admirateur. Mais s'ensuit-il de-là que ma critique ait été personnelle ou

» blime simplicité pardonne à mon cœur un  
 » zèle qui n'a point votre nom pour objet.  
 » Non, ce n'est pas vous que je veux faire  
 » connoître à ce siècle indigne de vous ad-  
 » mirer ; c'est Genève que je veux illustrer  
 » de votre séjour : ce sont mes concitoyens  
 » que je veux honorer de l'honneur qu'ils  
 » vous rendent. Heureux le pays où le mé-  
 » rite qui se cache en est d'autant plus es-  
 » timé ! Heureux le Peuple où la jeunesse  
 » altière vient abaisser son ton dogmatique  
 » & rougir de son vain sçavoir devant la  
 » docte ignorance du Sage ! Vénérable &  
 » vertueux Vieillard, vous n'avez point été  
 » prôné par les Beaux-Esprits ; leurs bruyan-  
 » tes Académies n'auront pas retenti de vos  
 » éloges ; au lieu de déposer comme eux vo-  
 » tre sagesse dans des Livres, vous l'aurez  
 » mise dans votre vie pour l'exemple de la  
 » Patrie que vous avez daigné vous choisir,  
 » que vous aimez & qui vous respecte. Vous  
 » avez vécu comme *Socrate* ; mais il mou-  
 » rut par la main de ses concitoyens, & vous  
 » êtes chéri des vôtres. «

injuste ? On m'assûre que ce Bibliothécaire de la Ville de Genève a toujours été rempli de religion & de probité. J'adopte volontiers ce témoignage ; mais , après tout , a-t-il pû paroître étonnant , à ceux qui prennent sa défense , que son *Essai sur l'Apocalypse* qu'ils conviennent avoir été défavoué avec repentir par son auteur , que ses *Explications* de plusieurs passages de la *Genèse* , de quelques Chapitre de *Daniel* , du *Nouveau Testament* , & d'autres écrits insérés dans l'édition de ses *Œuvres* [ 2 vol. in-8°. à Londres 1771 ] ouvrages où le mystère de la Trinité & la divinité de *Jesus-Christ* sont attaqués d'une manière insidieuse , ouvrages rejettés même par la censure de Genève , m'aient autorisé à placer , parmi les *Ecrivains ennemis du Christianisme* , un homme que je ne pouvois juger que par ses Livres ? Quelqu'envie que j'eusse de me rendre aux honnêtes représentations de ses défenseurs , il n'est donc pas possible de rétracter ce que j'ai dit à son sujet. Tout ce que je puis faire , après le témoignage rendu

à la religion de M. *Abauzit*, est de convenir que ses erreurs peuvent être regardées comme involontaires, & une suite presque inévitable de la démanœuvre indiscrete de tout approfondir & de tout commenter en matière de Religion. Sous ce point de vue, elles doivent, quoique très répréhensibles en elles-mêmes, paroître moins coupables aux yeux de l'indulgence ; bien différentes, en cela, de celles des incrédules systématiques & de profession, qui sont aussi odieuses dans leurs motifs que pitoyables dans leurs excès. Telle est, Monsieur, la manière dont je me serois exprimé, si j'avois eu sur le personnel de M. *Abauzit* les connoissances qu'on me fournit aujourd'hui ; telle est celle dont je m'exprimerois, si j'avois à retoucher son article. Je promets même de le faire à la première occasion. Plût à Dieu que je fusse dans le cas d'en faire autant à l'égard de tous les auteurs irréligieux !

A propos du *Journal Helvétique*, permettez, Monsieur, que je réponde à un autre objet qui me regarde. On

a inféré dans ce *Journal* [ Eh ! où n'insère-t-on pas , eh ! que n'insère-t-on pas contre moi ! ] une *Lettre* , dans laquelle on me reproche deux petits *Contes* , imprimés dans les *Etrennes du Parnasse* de 1772 ; & l'on s'efforce d'en tirer des armes victorieuses , en les mettant en opposition avec la vivacité de mes censures contre les talens corrupteurs. Quand j'aurois fait ces deux *Contes* , taxés de *galanterie* & de *libertinage* , au moins mon zèle à proscrire dans les *Trois Siècles* les ouvrages licencieux , pourroit-il être regardé comme l'effet d'un repentir sans exemple parmi tant d'auteurs obscènes que nous avons aujourd'hui. Mais j'ai une meilleure raison à apporter ; ces deux *Contes* n'ont jamais été de moi. On m'avoit déjà rendu le service de me les attribuer , dès la première apparition de mon dernier ouvrage. Je me plaignis aussitôt de cette indignité ; & sur mes plaintes le Rédacteur de l'*Almanach* imprima dans son premier Recueil , p. 124 , la Note suivante , que l'auteur de la *Lettre* auroit pu connoître aussi bien que les

deux *Contes*. « Nous croyons devoir » avertir nos Lecteurs que M. l'Abbé » *Sabatier* n'est point l'auteur de deux » pièces de Vers insérées sous son nom » dans le Recueil de l'année précédente, l'une intitulée *la Dame fidèle*, » & l'autre *la Fille perdue & retrouvée*. » Ces deux Contes, qui lui ont été » attribués par erreur, sont de M. » C\*\*\*, Avocat à la Cour des Aides » de Montpellier ».

Que penserez-vous, Monsieur, de la noble activité qui s'épuise à me susciter sans cesse de nouvelles accusations ? Il y a long-temps qu'elle enrichit mes observations, sans effleurer ma patience. Mais le trait dont je vous parle n'est rien en comparaison de celui-ci : *imprimez*, disoit dernièrement à un Libraire de Bruxelles un des plus dévoués serviteurs de la Philosophie, *imprimez, sous le nom de l'Abbé Sabatier, un Recueil des Poësies les plus libertines, & dont les auteurs sont inconnus. Ce Recueil sera débité, je vous jure, dans toutes les Sociétés ; vous vendrez, par-là, les Philosophes qu'il a maltraités ; vous décrierez, sans retour,*

la cause qu'il défend. Il désavouera l'ouvrage ; mais , avant que le Livre soit parvenu à sa connoissance \* , il aura produit son effet. La proposition ne fit pas rougir le Philosophe qui la faisoit ; mais elle fit horreur au Libraire à qui elle étoit faite , & qui me l'a répétée.

Après cela , Monsieur , à quoi ne dois-je pas m'attendre ? Des imaginations aussi heureuses s'arrêteront-elles dans le cours de leurs dignes inventions ? Aussi je ne désespère pas que quelque jour on ne m'impute , avec bien plus de vraisemblance , d'autres nouvelles productions ; par exemple , l'Eloge historique de l'Abbé *Bazin* , l'Apologie du *Système de la Nature* , ou l'Oraison funèbre de la Philosophie. J'ai l'honneur d'être , &c.

\* Le grand *Rousseau* a très-bien rendu cette honnête & noble idée :

Quelque grossier qu'un mensonge puisse être ,

Ne craignez rien ; calomniez toujours.

Quand l'Accusé confondroit vos discours ;

La plaie e't faite , & , quoiqu'il en guérisse ,

On en verra du moins la cicatrice.

Je suis , &c.

A Paris , ce 12 Juin 1774.

## L E T T R E X I.

*Description des Glacières & amas de glaces du Duché de Savoie ; par M. T. Bourrit , Chantre de l'Eglise Cathédrale de Genève ; un volume in-8° de 150 pages. A Genève.*

CETTE *Description* , Monsieur , doit être enrichie , dans la suite , de vingt - une *Vues* qu'on grave actuellement , & qui représenteront les différens aspects des Glacières que renferment les montagnes de Savoie. L'auteur , en attendant , a cru devoir publier la Relation des trois voyages qu'il y a faits. Selon M. *Bourrit* , ces monts , chargés de glaces éternelles , leur aspect imposant & majestueux , les phénomènes dont ils frappent les regards étonnés , sont un des tableaux les plus intéressans que puisse offrir la Nature ; mais il prévient que toutes les descriptions seront toujours défectueuses , & que l'imagination humaine

n'atteindra jamais à se retracer , au juste , les magnifiques points de vues & le spectacle sublime que produit l'ensemble de toutes ces masses. En général , l'idée qu'on se forme des Alpes est très-imparfaite : excepté les grands passages de France & d'Allemagne en Italie , le reste est presque inconnu aux étrangers , sur-tout les montagnes de la Savoie ; les difficultés des chemins , les gorges qu'il faut passer pour entrer d'une vallée dans une autre , en isolent , pour ainsi dire , les habitans ; & , comme l'extérieur de ces monts ne présente que des rochers , des glaces & des neiges , on n'est guères curieux d'en approcher. « Cependant , s'écrie notre Voya-  
 » geur , que de choses dignes de cu-  
 » riosité ! que de belles vallées ! que  
 » de côteaux rians ! que de perspec-  
 » tives charmantes & étendues ! que  
 » de formes différentes ! Ici c'est un  
 » terrain uni & bien cultivé ; là ce  
 » sont des côteaux habités ; plus haut  
 » de hautes montagnes élancées qui  
 » les couronnent ; ailleurs , ce sont  
 » de riches vallées entrecoupées par



» la rivière d'Arve, qui se divise en  
 » plusieurs canaux. Plus on pénètre,  
 » plus on est frappé de leur variété  
 » piquante ; le spectacle devient tou-  
 » jours plus intéressant ; les vallées se  
 » présentent comme un pays nouveau  
 » par leur forme différente ; des ro-  
 » chers très-élevés qui semblent vous  
 » menacer, des torrens qui en descen-  
 » dent & forment des cascades, sont  
 » autant de merveilles de la Nature  
 » qu'on ne cesse d'admirer ; ajoutez-y  
 » les diverses couleurs des rochers &  
 » des montagnes, leur contraste avec  
 » le rembruni des bois & le blanc  
 » des neiges & des glaces, sur-tout  
 » quand le Soleil les colore, A son  
 » lever, les cimes prennent la couleur  
 » de l'argent fondu ; à son coucher,  
 » celle de l'or, & quelquefois ces  
 » cimes, toutes ensemble, se réflé-  
 » chissant mutuellement, offrent, par  
 » leurs couleurs empruntées, une va-  
 » riété & un éclat inimitables ».

Les Glacières que M. Bourrit entre-  
 prit de parcourir, son situées à l'O-  
 rient d'hyver de Genève, & n'en sont  
 éloignées que de 16 à 20 lieues. Il prit

sa route par *Bonneville*, *Songy* & *Cluse*. Cette dernière n'est pas une jolie Ville ; elle n'est peuplée que d'Horlogers, de Menuisiers & de Cordonniers. Cependant la Bourgeoisie s'y achette cent livres de Piémont, parce qu'elle jouit du privilège de commercer en bestiaux & autres marchandises, sans payer de droits, jusqu'à *Suze*. Chaque année, à la seconde Fête de la Pentecôte, les Bourgeois, en armes & en uniforme, vont tirer un oiseau sur un roc fort élevé ; celui qui l'abat est reconnu *Abbé de la Bazoche*, & le premier usage qu'il fait de son titre est de créer un Bourgeois. *Cluse* a un Marquis ; mais il n'a d'autre droit que celui d'avoir toutes les langues de bœufs & de vaches qui s'y tuent.

Au sortir de cette Ville, on trouve un défilé étroit entre de hautes montagnes qui forment presque un dôme au-dessus du chemin ; plus on avance, plus les objets sont diversifiés : tantôt ce sont des rocs coupés perpendiculairement, qui offrent d'abord l'idée de la façade de quelque bâtiment an-

tique orné de moulures ; tantôt ce sont des débris de rochers considérables , qui , arrêtés dans leur chute par d'autres rochers , sont comme suspendus , & forment , par leurs divers entassements , des voûtes & des espèces de cavernes , que des arbrustes ornent encore. Les échos répètent le moindre bruit que font les voyageurs ; celui du pas d'un cheval est si multiplié , que l'on croit entendre l'approche d'un Détachement de Cavalerie.

Ce qui mérite le plus d'exciter la curiosité des Voyageurs sur cette route , est la magnifique caverne de *Balme*. « Pour y aller , dit M. *Bourrit* , » nous gravâmes une montagne au » travers de hautes broussailles , jus- » ques au pied des rochers. Après quel- » ques tentatives inutiles pour les fran- » chir , nous fîmes usage des branches » d'un noyer qui étoit au-dessus de » nous ; nous en saisismes légèrement » une , & , posant nos pieds sur le bout » d'un bâton qu'un de nos conducteurs » soutenoit , nous pûmes atteindre le » haut. Quel plaisir que celui que nous

» éprouvâmes à l'aspect de ce lieu ! C'est  
 » un grand vestibule que forment les  
 » rochers , avec deux entrées , l'une  
 » à gauche assez exhaussée , mais qui n'a  
 » que quelques pas de profondeur ; l'au-  
 » tre à droite , qui s'enfonce dans  
 » l'obscurité de la montagne. Disposés  
 » à y pénétrer , nous allumâmes des  
 » flambeaux , & , sur les pas de nos  
 » guides , nous entrâmes dans cette  
 » caverne. Un chemin , d'abord assez  
 » large , mais qui se rétrécit quand  
 » on a fait une cinquantaine de pas ,  
 » nous conduisit dans des chambres  
 » d'une construction des plus singu-  
 » lières , tapissées de mille couleurs  
 » & enduites d'un vernis éblouissant.  
 » Après les avoir traversées , nous  
 » parvînmes dans une Chapelle magni-  
 » fique , travaillée des mains de la  
 » Nature , & couronnée d'une cou-  
 » pole d'une construction hardie , or-  
 » née de mille configurations. Les pa-  
 » rois , décorés de différentes maniè-  
 » res , accompagnoient admirable-  
 » ment bien tout l'édifice. Ici c'é-  
 » toient des colonnes posées sur des  
 » piédestaux ; là , il y en avoit de ren-

» versées & comme suspendues ; d'au-  
» tres représentoient assez bien les  
» ruines d'un riche Palais. Ailleurs,  
» on croyoit être dans un arsenal  
» & voir des armes rangées , qu'un  
» vif éclat relevoit ; presque par-tout  
» c'étoient des brillans que les divers  
» mouvemens de nos lumières ani-  
» moient & faisoient ressortir avec  
» une étonnante variété. Après avoir  
» considéré attentivement les beautés  
» que ce lieu nous offroit , nous con-  
» tinuâmes notre marché. Nous avions  
» compté nos pas , & , quand nous en  
» eûmes fait quatre cens , nos guides  
» nous recommandèrent plus de pré-  
» caution à l'approche d'un trou fort  
» profond qui est au milieu de la  
» grotte ; mais le retentissement de  
» nos voix nous en avoit avertis.  
» Arrivés sur les bords , nous osâ-  
» mes mettre le feu à une grenade ,  
» & l'y jeter. Surpris de ne pas en en-  
» tendre immédiatement l'effet , nous  
» nous disposions à répéter la même  
» opération , lorsqu'après une mi-  
» nute & demie d'attente , nous fû-  
» mes frappés par le coup le plus ma-

» gnifique que l'on puisse imaginer.  
 » Heureusement pour nous que nous  
 » avions des flambeaux assez éloignés  
 » de l'abîme qui résistèrent à l'effet de  
 » la grenade qui éteignit ceux qui en  
 » étoient plus près. De cet abîme,  
 » nous fîmes encore quatre cens pas  
 » en avant, jusqu'à ce qu'arrêtés par  
 » les eaux, nous reprîmes notre che-  
 » min. Au sortir de la montagne, le  
 » jour nous parut d'une couleur ex-  
 » traordinaire, & à-peu-près comme  
 » la réverbération d'un grand embra-  
 » sement durant la nuit. «

Arrivé dans la vallée de *Chamouni*,  
 M. *Bourrit* alla voir la vallée de *Glace*  
 du *Montanvert*. Cette vallée, longue  
 de plusieurs lieues, large d'un quart,  
 est entièrement remplie & comblée de  
 glaces. Une mer agitée avec vio-  
 lence, & qu'une gelée subite faisi-  
 roit, représente l'aspect de cette  
 Glacière. Ces vagues, durcies par  
 les hyvers, sont, les unes d'un blanc  
 sale, les autres d'un blanc éclatant,  
 coupées par des fentes obliques qui  
 paroissent d'un bleu clair & transpa-  
 rent. L'eau coule en murmurant dans  
 ces fentes, dont il en est de très-pro-

fondes. De temps en temps il s'en fait de nouvelles, & alors un grand bruit les annonce. Cette vallée est formée par de hautes montagnes qui se terminent en pointes ou aiguilles qui toutes ont différens noms. Quelques-unes de ces aiguilles, par leur configuration, ont la forme d'obélisques & de magnifiques pyramides. A l'extrémité de cette vallée, est un amphithéâtre de montagnes fort hautes qui la terminent ; au-dessus de ces montagnes, on croiroit voir une galerie ornée de statues, rangées avec une sorte de symétrie. C'est-là qu'on trouve ordinairement le cristal, environné d'une terre ou mousse verte. Il n'a pas la forme d'un dé, comme celui de l'Amérique, mais d'un prisme à sept ou huit faces, & toujours terminé en pointes. Des rocs se détachent quelquefois de ces aiguilles, & tombent après bien des bonds sur la glace. M. Bourrâ y vit une avalanche de neige réduite en nuage par un coup de vent. *Avalanche* est le nom qu'on donne dans le pays à ces chûtes subites de neiges qui se deta-

chent des montagnes. L'auteur nous en trace une idée terrible. Ces avalanches se précipitent du haut des monts, particulièrement au Printemps. Ce sont des neiges que de grands vents accumulent, & que les parties saillantes des rochers retiennent; mais, lorsqu'après s'être augmentées successivement, soit en étendue, soit en hauteur, elles surpassent les surfaces qui leur avoient servi de bases, elles se détachent par leur propre poids, & s'écroulent avec un fracas épouvantable, entraînant dans leur chute tout ce qui se trouve sur leur chemin. Rien de plus magnifique, au rapport de M. Bourrit, & de plus effrayant à la fois, que de voir se précipiter ces *avalanches* que l'air & les vents qu'elles excitent rendent encore plus terribles. C'est un torrent auquel rien ne résiste; on diroit aussi une fumée & des masses de vapeurs qui, s'élançant en tourbillons vers le Ciel, l'obscurcissent & le cachent. Malheur alors aux habitations trop voisines de ces chûtes; elles sont entraînées ou ensevelies, & avec elles les hommes & les bestiaux.



Vous lirez avec plaisir , Monsieur ;  
 le détail de l'excursion que l'intrépide  
 Voyageur fit dans cette vallée de Gla-  
 ce de *Montanvert*. » Ce fut , dit-il ,  
 » trois quarts d'heure après le soleil  
 » levé que nous descendîmes sur la  
 » glace. A peine avlons-nous marché  
 » quelque temps , que nous nous vî-  
 » mes arrêtés par des fentes qui tra-  
 » versent la vallée dans sa largeur :  
 » nous en passâmes plusieurs assez gai-  
 » ment ; mais nous en trouvâmes qu'il  
 » nous étoit impossible de franchir ,  
 » ni même de regarder sans effroi.  
 » Nos guides , accoutumés à les  
 » voir , étoient aussi plus hardis ; mu-  
 » nis d'un bâton de sept à huit pieds  
 » de long , ils fautoient avec dexté-  
 » rité , & nous aidoient à en faire de  
 » même ; mais nous rencontrions  
 » quelquefois de ces fentes plus larges  
 » & plus profondes , où ces gens  
 » avoient besoin de toutes leurs pré-  
 » cautions. Celle qu'ils employoient  
 » le plus ordinairement étoit de met-  
 » tre leur bâton sous le bras gauche ,  
 » ayant le plus long bout en arrière ,  
 » afin que , s'ils n'atteignoient pas l'au-

» tre côté de la glace , ils restassent au  
 » moins suspendus. On frémit à l'i-  
 » dée seule que cet accident puisse  
 » leur arriver ; heureusement nous ne  
 » le vîmes pas. Nous eûmes le bon-  
 » heur d'avancer dans la vallée ; l'exer-  
 » cice nous rendoit toujours plus les-  
 » tes & plus habiles , en même-temps  
 » que nous devenions plus courageux ;  
 » & nous en avions besoin à chaque  
 » moment. Ce fut sur-tout à l'aspect  
 » d'une fente d'environ 80 pieds de  
 » profondeur , que nous éprouvâmes  
 » le plus de peines. Nous fûmes arrê-  
 » tés près d'une demi - heure sur les  
 » bords par nos craintes & la diffi-  
 » culté de la franchir. Un guide &  
 » mon compagnon la traversèrent en-  
 » fin les premiers ; je n'osai les suivre ;  
 » & pour l'éviter il m'en coûta de  
 » grands détours. Ce pas heureuse-  
 » ment franchi , nous pensions n'en  
 » plus rencontrer d'aussi dangereux ;  
 » lorsque tout-à-coup nous fûmes ar-  
 » rêtés par des amas de glaces & des  
 » abîmes , dont à peine on apperce-  
 » voit le fonds. Nous atteignîmes ce-  
 » pendant le dessus d'un de ces amas ,

» ne prévoyant point l'espèce de dif-  
» culté qui nous y attendoit ; c'étoit  
» un intervalle extrêmement profond  
» qui l'isoloit, de toutes parts, des au-  
» tres groupes de glaces. Nous ref-  
» tâmes comme immobiles à cet af-  
» pect, & au danger que nous cour-  
» rions. Dans le silence que nous ob-  
» servions , nos regards se prome-  
» noient avidement sur tous les ob-  
» jets qui nous environnoient ; nous  
» n'en laissions échapper aucun ; nous  
» mesurions des yeux leur étendue ,  
» leur forme & les prises qu'ils pou-  
» voient nous offrir. A force d'atten-  
» tion , nous remarquâmes enfin un  
» trou percé dans la glace , semblable  
» à une mine qu'on auroit travaillée.  
» Nous vîmes où il aboutissoit & nous  
» prîmes confiance. Il y avoit cepen-  
» dant du danger à nous y fier ; la  
» voûte étoit étendue , elle pouvoit ,  
» au moindre choc , au moindre bruit  
» même , s'affaîsser , se rompre par le  
» milieu , & nous écraser. Nous nous  
» glissâmes donc doucement sous  
» cette glace , & ce fût de cette ma-  
» nière que nous pûmes la passer.

» Nous n'eûmes bientôt plus d'aussi  
 » grands dangers à courir. Arrivés  
 » près des rochers qui s'étoient ébou-  
 » lés sur la glace, nous nous occupâ-  
 » mes à y chercher des cristaux dont  
 » les fragmens des rochers sont pleins.  
 » Nous distinguions aussi les fours ou  
 » cristallières sur le haut des monta-  
 » gnes. Plus nous avançons & plus  
 » nous avons d'objets à admirer.  
 » Nous ressentions une forte d'hor-  
 » reur à l'aspect de ce lac éternelle-  
 » ment gelé, de ces crevasses énor-  
 » mes de glaces, de ces abîmes si pro-  
 » fonds, de ces monceaux de rochers  
 » qui s'étoient détachés des aiguilles  
 » & avoient roulé dans la vallée, de  
 » ces montagnes qui nous environ-  
 » noient & dont la vétusté nous im-  
 » primoit une sorte de respect, enfin  
 » de l'idée de nous voir dans des lieux  
 » si étranges, si extraordinaires, où  
 » regnoit un vaste silence, & au mi-  
 » lieu de mille dangers. En avançant,  
 » la vallée s'élargissoit, & la glace  
 » devenoit plus unie; cependant nous  
 » marchions depuis quatre heures de  
 » temps, & nous n'avions pas at-

» teint encore l'endroit où la vallée  
» se divise en deux branches ; nous y  
» parvînmes enfin. Quel spectacle que  
» celui qui frappa alors notre vue !  
» C'est bien ici que, surpris , éton-  
» nés , ravis d'admiration , nous ne  
» pouvions exprimer ce que nous  
» voyions que par des acclamations  
» redoublées ; c'étoit une vallée spa-  
» cieuse de glace unie , d'où l'on  
» voyoit s'élever une montagne toute  
» de glace , taillée en forme de mar-  
» ches , & dont la cime nous donnoit  
» l'idée du trône de quelque Divinité.  
» Elle se présentoit encore sous la fi-  
» gure d'une cascade magnifique , telle  
» qu'il est presque impossible d'en ima-  
» giner. Le soleil, qui l'éclairoit , ré-  
» pandoit un éclat qui se réfléchissoit  
» de toutes parts ; c'étoit une espèce  
» de foyer qui dardoit ses rayons à  
» une distance immense , un vaste mi-  
» roir où les objets se peignoient  
» avec des mélanges de couleurs dont  
» les nuances ravissoient les yeux ; &  
» cette merveille extraordinaire étoit  
» couronnée de montagnes revêtues  
» d'un vernis d'une glace transparente

» comme le cristal : spectacle sublime,  
 » qu'embellissoit encore le contraste  
 » d'une montagne voisine; d'une cou-  
 » leur foncée, dégradée du haut en  
 » bas , entrecoupée de rivières de  
 » neige , de torrens qui serpentent ,  
 » & sur lesquels le soleil jettoit un  
 » éclat éblouissant ; le tout enfin étoit  
 » terminé par des montagnes de cris-  
 » tal , & d'autres dont les couleurs  
 » sont extrêmement variées. ¶

Les Marmotes & les Chamois sont presque les seuls animaux qu'on rencontre sur le sommet de ces montagnes de glaces. L'expédient dont on se sert pour prendre vivans les jeunes Chamois , est assez singulier. Quand un Chasseur a tué une femelle , il la redresse sur ses jambes comme si elle vivoit , & , se cachant ensuite sous le ventre de l'animal mort , il attend avec patience que le petit , qui cherche sa mere , revienne ; c'est alors que le jeune Chamois est saisi ; mais il n'est presque pas possible de plier cet animal au joug de l'esclavage domestique. La Nature semble l'avoir créé pour la liberté & l'indépendance.

&, dès qu'il est assez fort, il tend constamment à s'échapper dans les montagnes. L'auteur dit qu'on rencontre encore dans les gorges de la vallée de glace de *Montanvert*, des troupeaux de Chèvres qu'on mène paître & engraisser pendant six semaines le long des montagnes, où on les abandonne huit à douze jours de suite sans conducteurs & sans les visiter. Il en est de même des troupeaux de Vaches, qu'on y laisse autant de temps, au bout duquel on leur fait changer de pâturage. Là, ces troupeaux n'ont d'ennemis à craindre que les orages, les *avalanches* & autres accidens de ces montagnes. C'est, dit M. *Bourrit*, un spectacle singulier de les voir traverser la vallée de glace, sauter les fentes, grimper à travers les rochers, se faire un passage dans des lieux qui paroissent inaccessibles, sur des penchans rapides, & voir faire tout cela au gros bétail comme au petit. Il arrive quelquefois que les plus hardis payent de leur vie leur témérité; alors la perte n'est pas pour le propriétaire en particulier; elle retombe sur la Commune.

Les

Les murs de glace qui soutiennent le Glacier des *Bossons*, est encore un des points de vue qui paroissent avoir le plus frappé d'étonnement le Voyageur Gènevois. « Ce sont, dit-il, des » masses de glaces qui s'élèvent perpendiculairement comme les murs » d'une Citadelle, revêtus de fortes » tours, & qui peuvent avoir environ trois ou quatre cens pieds de » haut. Les extrémités de ces énormes glaces étoient transparentes de » la même manière que les extrémités » de nos doigts nous le paroissent devant la lumière. Nous admirâmes, » sur-tout, un orou, percé en ovale au » milieu du mur, au travers duquel » le Ciel se laissoit découvrir, & d'où » l'on voit encore, à certains points » du jour, le Soleil, dont les rayons, » réunis comme dans un foyer, sont » dardés en forme de gerbes jusqu'au » bas de la Vallée ».

L'auteur termine sa Relation par celle du voyage que M. le Comte *du Luc* fit avec son frère au Glacier de *Buet*, situé à quelques journées de

ANN. 1774. Tome III. M



Genève, & où aucun homme, avant eux, n'étoit monté. Après avoir marché & gravi pendant plusieurs jours, avec des peines incroyables, ils arrivèrent enfin sur la cîme de cette montagne. Le silence le plus profond re-  
 gnoit dans ces lieux; on sentoit qu'ils n'étoient pas faits pour des êtres vivans; ils étoient aussi inconnus au guide qu'à ceux qu'il guidoit; les Chamois mêmes n'y viennent pas, & par conséquent aucun Chasseur n'y étoit monté. Ils n'étoient cependant pas absolument dépeuplés; les voyageurs y virent beaucoup de ces mouchérons, que les Naturalistes nomment *Tipules*. Ils y trouvèrent quelques abeilles; mais elles étoient mortes. Elles viennent sur les rochers voisins sucer les fleurs du *Génépi*, & elles y sont quelquefois surprises par les orages qui les transportent sur le Glacier, où elles meurent.

Le Comte du Luc & son frère se trouvèrent sur une immense étendue de neige, dont rien n'altéroit la blancheur; ils ne voyoient absolument

que cette neige & le Ciel, vers lequel elle se terminoit de toutes parts, semblable à ces nuages argentés qu'on voit se soutenir majestueusement dans un air pur. Il leur sembloit qu'ils étoient réellement suspendus dans l'air sur un de ces nuages. Il leur restoit encore à gravir sur le sommet du Glacier ; dès qu'ils l'eurent atteint & qu'ils élevèrent la vue, ils eurent à découvrir l'immense chaîne des Alpes, dans une étendue de plus de cinquante lieues. De quelque côté qu'ils tournassent leurs regards, tout l'horison étoit couvert de montagnes. Ses bornes à l'Occident n'étoient que l'épaisseur de l'air ; car ils dominoient assez la chaîne du *Jura*, distante de treize à quatorze lieues, pour découvrir au-delà les plaines de la Franche Comté & de la Bourgogne ; si l'air eût été assez transparent au Sud Ouest, leur vue s'étendoit jusqu'au *Mont-Cenis*, & au Nord Est jusqu'au *S. Gothard*. Ils dominoient enfin de beaucoup toutes les gorges des Alpes, & il n'y avoit que quelques-uns de leurs pics

qui s'élevaient au-dessus d'eux. Les détails, autant que l'ensemble de ce point de vue, auroient excité l'admiration de l'homme le plus indifférent. Ils sentirent qu'un seul coup d'œil sur l'immense quantité de glaces & de neiges qui couvrent les Alpes, suffit pour tranquilliser le Spectateur sur la durée du *Rhône*, du *Rhin*, du *Pô* & du *Danube* : c'est dans ces montagnes qu'est leur réservoir, & il peut fournir pendant plusieurs années de sécheresse. Ils comparoient, sans qu'il fût besoin de calcul, les écoulemens avec les sources ; dans toute cette étendue, où ils découvroient le *Rhône*, il ne leur paroissoit qu'un ruisseau, à cause de la distance ; mais cette même distance n'affoiblissoit point l'idée d'immensité qu'ils attachoient à ces amas de glaces & de neiges qu'ils avoient sous les yeux. Le seul *Mont-Blanc*, qui s'élevoit au-dessus de ces Vallées, leur paroissoit capable de fournir, pendant très-long-temps, des eaux suffisantes pour le cours d'un fleuve, tant il étoit chargé de glaces depuis

— son pied jusqu'à son sommet. Ils ont trouvé que sa hauteur étoit de 2203 toises au-dessus du lac de Genève.

Tout le côté de l'horison, vers le *Mont-Blanc*, offroit aux deux Voyageurs la plus sensible image de l'hyver; il réveilloit toutes les idées que donnent les relations du *Spirzberg* & de la nouvelle *Zemble*; en un mot, il ne présentait à leurs yeux que des tas de glaces, au travers desquelles s'élevoient en obélisques des pics arides de trois à quatre cens pieds haut, tandis que, par-tout ailleurs, les montagnes étaloient la variété des productions dont elles sont susceptibles. Au pied même de ces glaces on voyoit des pâturages & des moissons. L'attention des deux Voyageurs fut tout-à-coup ramenée sur eux-mêmes, lorsqu'ils découvrirent qu'ils n'étoient soutenus que par une masse de neige glacée, qui étoit saillante sur un précipice affreux. Leur premier mouvement fut une retraite précipitée; mais ayant ensuite réfléchi que l'addition de leur poids à cette masse prodigieuse,

qui se soutenoit là sûrement depuis bien des siècles, étoit absolument nulle pour produire l'effet de la détacher, ils cessèrent de craindre, & revinrent sur ce terrible Belvédér. La montagne, de ce côté, étoit prodigieusement escarpée, & la faille de la glace les portoit en avant sur le précipice, tellement que, s'ils avoient lâché un cordeau, depuis le lieu où ils étoient, il auroit fallu qu'il eût été long de plus de cinq cens pieds, pour qu'il atteignît quelque une des pointes de roches dont cette face étoit hérissée; & leur vue ne s'arrêtoit, au bas, que dans une Vallée dont l'abaissement étoit, peut-être, de cinq mille pas.

En descendant de ce Glacier, & lorsqu'on commençoit à rencontrer de l'herbe, M. le Comte *du Luc* & son frère entendirent, tout-à-coup, partir de divers endroits des cris perçans, semblables à des coups de siflet, qui, s'ils avoient été dans un bois de la plaine, leur auroient fait craindre d'être tombés dans une embuscade de

voleurs. Mais là, c'étoient eux-mêmes qui inspiroient la crainte. Les premières Marmottes qui les avoient aperçus , en avoient averti leurs camarades par ces cris , & ils les virent courir çà & là pour se réfugier dans leurs trous. Ces coups de sifflet se répéterent plusieurs fois , pendant qu'ils traversoient la région de ces animaux.

La lecture de cette Relation, Monsieur, m'a paru très-attachante; elle offre sans cesse à l'imagination du Lecteur des tableaux d'une nature, pour ainsi dire, nouvelle, & inconnue aux habitans des plaines. On souscrit dès-à-présent chez l'auteur, à Genève, pour l'ouvrage entier, c'est-à-dire pour la description & les vingt-une *Vues*, gravées à l'eau forte, qui l'accompagneront. La Souscription est de 24 liv. Je sçais qu'on peut souscrire aussi chez quelques Libraires de Paris; mais je ne me rappelle pas leurs noms. je les prie de se faire connoître; je les indiquerai dans mon premier N<sup>o</sup>.

Je suis, &c.

*A Paris ce 14 Juin 1774.*

M iv

## L E T T R E X I I.

*Zénothémis Anecdote Marseilloise, par M. d'Arnaud; Broch. in-8° de plus de 100 pages, avec des Gravures. A Paris, chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.*

**M**R. d'Arnaud continue, Monsieur, avec succès, une Collection aussi agréable à lire qu'utile pour les mœurs. L'Anecdote que je vous annonce est précédée d'un Extrait de l'Histoire de Marseille, depuis sa fondation jusqu'à sa prise par *Jules-César*. C'est un abrégé qui contient tout ce qu'on doit apprendre de la naissance & des progrès d'une République, l'égalité, en quelque sorte, d'Athènes & de Rome. Les Marseillois doivent de la reconnoissance à M. d'Arnaud; ce Précis est un monument élevé à leur gloire; le morceau suivant vous donnera, Monsieur, une idée de cette excellente Introduction à l'Anecdote

de *Zénothémis*. « Marseille étoit arri-  
 » vée au plus haut degré de la puis-  
 » sance légitime & de la gloire véri-  
 » table ; les secousses du bouleverse-  
 » ment qui renversa la République  
 » Romaine & lui donna une nouvelle  
 » forme, se firent ressentir à Marseille,  
 » & entraînèrent sa chute. Les diffé-  
 » rends de *César* & de *Pompée* de-  
 » voient régler la destinée du monde.  
 » On doit bien s'attendre que Mar-  
 » seille, attachée à la justice & à  
 » l'honneur, se rangea du parti de  
 » *Caton* ; la harangue sublime que,  
 » dans cette occasion, ses habitans  
 » firent à *César*, nous a été conservée  
 » dans le Poème de la *Pharsale*. En-  
 » fin, après des miracles de fidélité  
 » & de bravoure, victime des trois  
 » plus cruels fléaux, de la guerre, de  
 » la famine & de la peste, les Mar-  
 » seillois suivirent le sort de leurs  
 » Alliés : ils se soumirent au plus cé-  
 » lèbre & au moins odieux, peut-  
 » être, des Tyrans ; ils perdirent la  
 » suprême puissance : le commerce,  
 » les vertus, les arts leur restèrent ;



» un long écoulement de siècles & le  
 » changement de domination n'ont  
 » pu leur ravir ces possessions, les  
 » seules qui soient immuables, & sur  
 » lesquelles la tyrannie & le temps  
 » n'ayent point d'empire ; Marseille  
 » en jouit encore, & , dans sa situa-  
 » tion présente, elle n'a point à re-  
 » gretter son ancienne splendeur ».

Marseille n'avoit perdu que les apparences du pouvoir ; il lui étoit resté la véritable autorité, celle qui commande à l'esprit, qui impose des loix par les usages, par les mœurs, par la façon de penser. Les Chinois, subjugués par les Tartares, n'en sont pas moins leurs conquérans réels, puisque les vainqueurs ont pris les coutumes, les habillemens, la langue & l'existence morale des vaincus. *Ménécrate* & *Zénothémis* étoient les citoyens le plus vertueux & les plus honorables de la République de Marseille ; ils occupoient les premières places dans ce Sénat, que Rome elle-même admiroit, & dont l'éloge est parvenu jusqu'à nous. *Zénothémis* & *Ménécrate* étoient

unis par une amitié dont notre siècle n'offre aucun exemple. Le premier, plus jeune, n'étoit pas moins sensible aux douceurs d'un pur attachement que *Ménécrate*, dont les années avoient perfectionné les sentimens & la sagesse. *Zénothémis* se sépare pour quelque temps, & avec regret, de son ami ; des affaires domestiques l'appelloient à Nîmes, une des Colonies de Marseille. « Mon cher *Zénothémis*, (lui » dit le Sénateur en le pressant de » hâter son retour) votre amitié m'est » devenue un bien aussi nécessaire » qu'il m'est précieux ; vous m'avez » fait éprouver que l'ame avoit des » besoins, & vous sçavez les satis- » faire tous ; l'amour paternel ne suf- » fit point à mon cœur ; vous seul » me consolez de cet ennui attaché à » la représentation & aux soins du » Ministère public. *Zénothémis*, les » hommes sont des créatures ingra- » tes qu'il est impossible d'apprivoi- » ser ; leur méchanceté résiste à tous » les bienfaits ; je les connois & je les » sers ; je conviendrai avec vous que

» la vertu se récompense par elle-  
 » même : mais qu'il y a d'instans où  
 » notre ame, fatiguée de cette no-  
 » bleffe désintéressée, demande un  
 » prix plus à la portée de nos sens !  
 » C'est dans votre amitié que j'ai  
 » trouvé ce prix si flatteur ; votre  
 » société m'inspire, m'échauffe, me  
 » fait supporter le pesant fardeau de  
 » mes travaux, de mes devoirs,  
 » m'excite à rechercher de nouveaux  
 » applaudissemens. Revenez bien vite,  
 » mon ami ; je ne sçais, mais vous  
 » ne m'avez jamais été plus cher ; no-  
 » tre séparation produit au fond de  
 » mon cœur une tristesse qui me sur-  
 » prend moi-même, puisque je dois  
 » vous revoir incessamment. Adieu,  
 » ayez un peu plus de fermeté que  
 » moi. *Zénothémis*, devons-nous res-  
 » sembler aux autres hommes, &  
 » la foiblesse seroit-elle le partage du  
 » sentiment ? » *Ménécrate* tombe dans  
 les bras de son ami ; il ne sçauroit s'en  
 séparer ; ils se quittent enfin, après  
 s'être renouvelé plusieurs fois les as-  
 surances d'une amitié inviolable.

Le fils d'un Marseillois distingué est soupçonné d'un meurtre ; il est arrêté, & l'instruction de l'affaire commise à *Ménécrate*. Le Juge cède à l'homme. Touché des larmes d'une famille entière qui vient embrasser ses genoux, *Ménécrate* a la foiblesse d'absoudre le Criminel. Les ennemis du Magistrat ( car il avoit trop de vertu & de bonheur pour n'être point envié ) se réunissant aux parens du mort, portent leurs plaintes au Sénat. Révision du procès : le coupable subit son châtiment, & *Ménécrate*, accusé de s'être laissé corrompre, se voit obligé de rendre compte de sa conduite : « Arrêtez, dit-il à un de ses Accusa-  
» teurs, qui prononce le mot de *présens*. Epargnez à ce corps auguste,  
» ainsi qu'à moi, l'horreur d'entendre  
» une imputation d'un nouveau genre  
» pour des hommes tels que nous ; il  
» a pu m'échapper une faute, digne,  
» sans contredit, de punition ; j'ai  
» trahi les Loix, mon devoir. Mais  
» oser me soupçonner d'une bassesse !  
» Une vie irréprochable de soixante

» ans prendra ma défense. Interrogez-  
 » la bien , cette vie , trop longue , hé-  
 » las , pour mon bonheur : il n'y a  
 » point de jour dans ces soixante an-  
 » nées qui ne vous réponde que je  
 » suis incapable de commettre. . . . .  
 » dois-je nommer un crime si honteux ,  
 » si avilissant ? C'en est un , Sénateurs ,  
 » je le répète , de me justifier contre  
 » une accusation inouïe pour vous &  
 » pour moi. Si c'est votre décision ,  
 » qu'on me donne la mort , sans s'ef-  
 » forcer de fouiller mon honneur : je  
 » vous abandonne ma fortune , mon  
 » existence ; en me condamnant , vous  
 » ne pouvez m'ôter votre estime , elle  
 » me sera toujours due ; je l'empor-  
 » terai malgré mes ennemis , malgré  
 » vous-mêmes , dans le tombeau , &  
 » ma mémoire en jouira encore. « La  
 brigue l'emporte ; le malheureux Sé-  
 nateur est dépouillé de ses dignités ,  
 de ses biens , & l'on punit une foi-  
 blese , peut-être pardonnable , avec  
 toute la rigueur dont on auroit sévi  
 contre un crime. *Zénothémis* , instruit  
 des malheurs de son ami , vole dans

ses bras ; c'est ici que se déploie le plus touchant , le plus beau caractère de l'amitié. On voit avec plaisir s'épancher l'ame de l'auteur si connu par sa sensibilité. *Ménécrate* se fût donné la mort ; l'amour qu'il avoit pour sa fille lui fait supporter la vie. Elle alloit épouser *Eudimaque* fils de *Myfias* , qui , voyant la disgrâce de *Ménécrate* , retire sa promesse ; le mariage est rompu. Désespoir de l'infortuné père de *Cydipe* ; elle est moins frappée que lui de cet événement ; il y avoit longtemps qu'elle avoit conçu une passion secrète pour *Zénothémis*. Sa sagesse , sa soumission aux ordres paternels , ( car M. d'*Arnaud* n'oublie jamais ces bienséances qui sont des vertus ) avoient empêché cet amour d'éclater. Le jeune Marseillois de son côté devoit épouser *Agathée* nièce d'*Hermogène*. Voici encore un caractère admirable ; c'est la vertu même dans les sentimens les plus sublimes. Cette *Agathée* adore *Zénothémis* ; mais elle ressent le chagrin de *Ménécrate* qui voit sa fille rejetée & déshono-

rée. On doit se rappeler que, suivant les mœurs de l'Antiquité ; un père ne connoissoit pas de malheur plus grand que de voir sa postérité languir dans le célibat ; un Vieillard cherchoit à revivre dans ses petits enfans ; la Nature alors n'avoit pas été infectée de tous ces livres de prétendue philosophie qui renversent l'ordre moral , & même le physique. *Agathée* partage la douleur de *Zénothémis* accablé du triste sort de son ami ; l'ame de cette fille courageuse se pénètre d'un héroïsme qui peut-être, aux yeux de notre siècle si peu fait pour les vertus , choquera la vraisemblance ; elle se résout au plus rigoureux sacrifice ; elle invite son Amant , ainsi que *Ménécrate* & sa fille , à un festin que donne *Hermogène* son oncle à ses amis. Elle se lève au milieu du repas , prend une coupe ; fait sa prière aux Dieux & oblige *Zénothémis* à faire serment sur cette coupe qu'il donnera sa main à *Cydipe*. Cet effort de vertu surnaturel coute la vie à cette Héroïne qui meurt entourée de ses amis ; & en

leur faisant un discours noble & touchant, dont voici la fin. » Je ne sçais  
 » si l'orgueil m'égare, ou si les Dieux  
 » m'élèvent jusqu'à eux en ce moment : j'éprouve qu'il y a une satisfac-  
 » tion inexprimable à mourir pour  
 » la vertu; oui, j'expire pour elle. Ne  
 » troublez point un plaisir si doux, si  
 » pur; cachez encore vos douleurs :  
 » Adieu, *Zénothémis*; adieu, respectable *Ménécrate*, & vous . . . . qui  
 » devez m'aimer. Je sens la mort s'approcher; je revivrai parmi vous;  
 » parlez souvent ensemble de la malheureuse *Agathée*. Jamais cœur humain n'a été plus sensible, n'a plus  
 » aimé. . . . Seroit-il anéanti? Non, il  
 » ne cessera point d'exister; les Dieux  
 » sont trop justes, trop bienfaisans  
 » pour ne pas rendre mes sentimens  
 » éternels; ils transportent mon ame  
 » au séjour céleste; je vais les contempler ces Dieux dans toute leur  
 » splendeur; ils récompensent nos  
 » combats; la vertu obtient son prix. «

*Zénothémis*, mari de *Cydipe* & jouissant du bonheur du Sage, n'en est pas moins accablé de la mort



d'*Agathée*. La fureur de l'envie & de la calomnie se réveille contre *Ménécrate* ; la Justice reprend son procès. Ce vieillard alloit expirer sous les derniers coups du malheur ; son innocence éclate ; on est charmé de le voir rentrer au Sénat. Le plaidoyer de *Zénothémis*, en faveur de son ami, est très-éloquent. *Ménécrate* finit tranquillement sa vie au sein de sa famille. *Zénothémis* goute la satisfaction que procure la pratique de la vertu ; il mérite le titre *du plus sensible des hommes*. Il ordonne, par son Testament, que ses cendres soient réunies à celles d'*Agathée*.

Rien de mieux conçu, Monsieur ; ni de mieux écrit que cet ouvrage de M. d'*Arnaud*. Que de semblables productions font aimer la vertu, & qu'elles sont bien faites pour obtenir tous les suffrages ! C'est par le sentiment que cet auteur instruit ; il échauffe l'ame pour entraîner l'esprit, & je ne suis pas étonné de l'éloge qu'a fait de lui un homme de génie, auquel il appartient de juger les talens : *Nos Gens de Lettres*, a-t-il dit, *écrivent avec leur*

main ou leur tête ; M. d'Arnaud écrit avec son cœur. Une autre justice qu'on doit lui rendre, c'est qu'il ne ressemble pas à bien des hommes de Lettres qui cachent les sources où ils puisent. Il nous apprend dans une note, qu'il a emprunté le sujet de *Zénothémis* d'un *Dialogue de Lucien* sur l'amitié. Les Interlocuteurs sont *Toxaris* & *Mnésippe*, l'un Scythe & l'autre Grec. Mais *Zénothémis*, dans l'ouvrage de *Lucien*, n'occupe qu'une page & demie.

Je vous ai, Monsieur, annoncé l'édition *in-12* des *Epreuves du Sentiment* ; c'est le titre général des ouvrages composés dans ce genre par M. d'Arnaud. *Zénothémis* termine le troisième volume de cette édition *in-12*, qui est faite avec beaucoup de soin, & qu'on a mise à la portée des personnes qui trouveroient la belle édition *in-8°*. trop chère. On ne la vend ( l'édition *in-12* ) que 7 liv. 10 sols, à raison de 2 li. 10 s. chaque volume. On continuera d'imprimer, dans le même format, les autres ouvrages de M. d'Arnaud. Il se prépare à donner

une Collection de *Nouvelles Historiques*. La première a déjà paru ; elle est intitulée *Salisbury*. Ce nouveau Recueil n'empêchera pas que M. d'Arnaud ne continue ses *Epreuves du Sentiment*.

*Jacobi Vanierii , Prædium Rusticum.*

*Nova Editio cæteris emendatior. Parisiis , ex Typographiâ Jos. Barbou , viâ Mathurinensium : c'est-à-dire , la Maison Rustique de Jacques Vanière ; nouvelle édition plus correcte que toutes les précédentes. A Paris , de l'Imprimerie de Joseph Barbou , rue des Mathurins ; un volume petit in-8° de près de 400 pages.*

JE ne m'arrêterai pas , Monsieur , à vous faire l'éloge de cet excellent ouvrage du P. *Vanière* : il a mérité , dès qu'il a paru , les applaudissemens de tous les connoisseurs ; ils l'ont jugé sur-tout recommandable pour la lati-

nité du style & la variété des expres-  
 sions, pour la douceur & l'harmonie  
 des vers. Ce sont par-tout des pay-  
 sages rians dans lesquels l'auteur  
 n'omet rien de ce qui concerne la  
 Maison Rustique. La fortune de ce  
 Poème est donc assurée depuis long-  
 temps. De toutes les éditions qu'on  
 en a faites, celle que je vous an-  
 nonce est, sans contredit, la plus cor-  
 recte & la plus belle. Le papier en est  
 superbe, le caractère très-beau, &  
 l'ouvrage est exécuté avec un soin &  
 une propreté qui font un plaisir inex-  
 primable à la vue. On ne peut qu'ap-  
 plaudir à l'Imprimeur d'avoir em-  
 ployé son talent sur ce Poème accom-  
 pli & presque comparable aux *Glor-  
 giques de Virgile*. De pareils ouvrages  
 figurent très-bien avec sa belle Col-  
 lection des anciens auteurs latins,  
 dont nous avons cinquante volumes.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur  
le genre du mot ÉBÈNE.*

**V**ous dites , Monsieur , dans le N° 8 de vos Feuilles de cette année , Tome II , page 197 , que M. de *Voltaire* a fait un solécisme en mettant *Ébène* au masculin , tout l'*Ébène* ébréché. Plusieurs personnes , étonnées de cette assertion , ont cherché dans l'*Encyclopédie* , & trouvé qu'*Ébène* est masculin. Ainsi M<sup>rs</sup>. *Diderot*, d'*Alembert* & *Voltaire* se trouvent du même avis sur cet article. On vous prie , Monsieur , d'apprendre au Public ce qui vous détermine à penser autrement que ces trois célèbres personnages au sujet du genre d'*Ébène* que vous assurez être féminin. On vous en sera sensiblement obligé. J'ai l'honneur d'être , &c.

## R É P O N S E.

J'ai dit qu'*Ébène* est féminin , & j'ai pour garants de cette décision : 1<sup>o</sup> le *Dictionnaire de l'Académie Françoisé* ; autorité que ne doivent point récuser M<sup>rs</sup> de *Voltaire* & d'*Alembert* ; membres de cette Académie. Ce *Dictionnaire* , au mot *Ébène* , le fait féminin , & donne pour exemple , de l'*Ébène noire*. En faisant observer qu'il y a diverses sortes d'*Ébène* , on y cite l'*Ébène grise* , l'*Ébène verte*. 2<sup>o</sup> le *Dictionnaire de Trévoux* , qui dit : « la  
» meilleure *Ébène* est celle qui est noire,  
» qui est *massive* , astringente & d'un  
» goût aigu & piquant. Elle rend un  
» parfum agréable , quand on la met  
» sur les charbons , sans incommoder  
» par sa fumée. Si on la présente au  
» feu étant *fraîche* , elle s'allume incon-  
» tinent à cause de sa graisse ; mais ,

» quelque sèche qu'elle soit, elle va tous  
 » jours au fond de l'eau. Si on la frott  
 » contre une pierre, elle devient rousse  
 » . . . Agricola dit qu'il y a une Ébène  
 » minérale qu'on trouve dans la terre.  
 3° l'excellent *Traité de l'Orthographe*  
*Françoise en forme de Dictionnaire*,  
*enrichi de Notes critiques & de Remar-*  
*ques sur le genre des noms, &c.* par Félix  
*Faucon*. 4° tous les Dictionnaires abso-  
 lument, excepté celui de l'*Encyclopé-*  
*die* très-fautif sur cet article, com-  
 me sur tant d'autres. 5° *Vaugelas* re-  
 marque qu'*Ébène* est toujours féminin,  
 & que ceux qui travaillent en *Ébène*  
 le font indifféremment masculin ou fé-  
 minin. Mais ce ne sont pas des Ou-  
 vriers qui décident du genre des  
 noms; on les entend dire tous les  
 jours une belle Hôtel, de belles Ou-  
 vrages, &c, &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Juin 1774.

---

# L'ANNÉE

## L I T T É R A I R E.

---

### L E T T R E X I I I.

*Parnasse des Dames ; Tomes III, IV & V. A Paris chez Ruault Libraire ,  
rue de la Harpe ; in-8° d'environ 240  
pages chacun , avec des Gravures.*

**C**ET ouvrage , comme je vous l'ai dit , Monsieur , en vous parlant des deux premiers volumes , est un Recueil des Poësies de toutes les femmes qui se sont distinguées dans cet Art depuis la naissance du monde jusqu'à présent. L'Editeur , M. de Sauvigny , nous donne des traductions des Pièces de vers écrites en d'autres langues que la nôtre. C'est dommage qu'il se soit imposé la loi de faire paroître dix volumes ; car les Poësies des fem-

A N N. 1774. Tome III. N



mes, pour peu qu'il eût voulu y mettre du choix, ne lui fournissent pas à beaucoup près tant de matière. Il a été obligé de recueillir beaucoup d'ouvrages très-médiocres & même au-dessous du médiocre. Voici la raison qu'il en donne dans un *Avertissement*. Il dit qu'il mettra sous les yeux du Lecteur des fragmens d'une très-mauvaise apologie des femmes, parce qu'il faut de la variété dans un Recueil. Avec de pareilles raisons, l'auteur d'un choix de Poësies seroit autorisé à réimprimer des vers de *Cotin* & de *la H\*\*\** à côté des plus jolies Pièces de *Chaulieu*, de *Voltaire*, de *Gresset*, &c; il seroit dispensé de mettre du goût dans sa collection, pourvu qu'il y mît cette singulière espèce de variété.

Les Poësies de Mesdames des Roches, de Poitiers, ouvrent le troisième volume de cette collection. *Madeleine Neveu*, femme d'*André Fradonnet*, S<sup>r</sup> des Roches, & *Catherine* sa fille, se firent connoître vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle; elles passoient pour être sçavantes, sages & vertueuses. Madame des Roches, devenue veuve après

quinze ans de mariage , s'étoit attachée à cultiver l'éducation de sa fille qui devint sa rivale & son amie la plus tendre. Celle-ci , recherchée par un grand nombre de beaux - esprits , refusa constamment de se marier par tendresse pour sa mère. Elles désiroient également de ne pas se survivre ; elles moururent le même jour & de la même maladie à Poitiers en 1587. Leurs Poësies pouvoient paroître bonnes dans le temps où elles vivoient & dans la Province qu'elles habitoient ; aujourd'hui la lecture en est fort insipide.

La vie & les ouvrages de *Marie de Romieu* , de *Jeanne d'Albret* Reine de Navarre , de *Georgette de Montenay* , de *Marseille d'Altoviti* , d'*Anne de Marquets* Religieuse , d'*Anne* & de *Catherine de Parthenay* , de *Modeste Dupuis* Vénitienne , d'*Isabelle Audréiny* née à Padoue , d'*Olimpia-Fulvia Morata* de Ferrare qui a fait des vers en Grec , d'*Hortense Stribillini* son amie , de *Lucie Bertava* , d'*Hélène Riccoboni* , de *Caroline Drogwald* , d'*Amélie F\*\*\** Allemande , &c , ne présentent dans

ce volume rien d'assez intéressant pour vous être rapporté. Je n'ai lû avec plaisir, parmi toutes ces Poésies de femmes, que la traduction d'une lettre en vers élégiaques latins écrite par *Hippolyte Taurella* de Mantoue à *Balthasar Castillon* son mari, qui alors étoit à Rome auprès du Pape *Léon X* en qualité d'Envoyé du Duc de Mantoue. Cette lettre poétique est pleine de sentimens exprimés d'une manière vive & passionnée. Après lui avoir dit qu'il jouit de toutes les délices du séjour de Rome : » Hélas ! continue-  
 » t-elle, que ma vie solitaire est dif-  
 » férente de la vôtre ! Ce n'est pas que  
 » je sois insensible à toutes les dou-  
 » ceurs que vous goûtez ; mais sans  
 » vous le jour m'est presque odieux. Le  
 » soin de la parure ne me touche plus.  
 » Les jeux & les fêtes publiques où  
 » le Peuple court en foule, les tour-  
 » nois & les combats n'ont plus rien  
 » qui me soit agréable ; votre portrait  
 » de la main de ce divin *Raphaël*, qui  
 » vous reproduit avec tant d'art & de  
 » vérité, est mon unique consolation.  
 » C'est avec ce portrait que je m'en-

» tretiens. J'adresse à cette image  
 » muette toutes les caresses & tou-  
 » tes les douceurs que je voudrois  
 » vous prodiguer. Illusion chère à ma  
 » tendresse ! A tes regards , à ton sou-  
 » ris , je crois que tu vas me parler ,  
 » je crois entendre le son mélodieux  
 » de ta voix. Ton fils même , ce gage  
 » précieux de notre amour , te recon-  
 » noît , & ne voit point cette pein-  
 » ture , sans que sa langue enfantine  
 » ne te nomme. Voilà ce qui soulage  
 » un peu ma douleur , ce qui m'abrège  
 » la longueur de ces jours que votre  
 » absence me rend si tristes. « *Hippo-  
 lyte Taurella* mourut dans la première  
 fleur de la jeunesse ; elle sçavoit le  
 Grec & le Latin , & composoit facile-  
 ment dans cette dernière Langue.

L'abrégé de la vie de Mademoiselle  
*de Gournay* fille adoptive de *Montai-  
 gne* , est assez curieuse ; mais la plû-  
 part des particularités en sont con-  
 nues. On sçait que cette Demoiselle ,  
 qui étoit d'une famille illustre , après  
 la mort de son père , voulut en adop-  
 ter un , & que , parmi les hommes cé-  
 lèbres qui florissoient alors , elle choi-

fit *Montaigne*, dont les *Essais* l'avoient pénétrée d'admiration. Elle chercha à le connoître, réussit à s'en faire aimer & estimer. *Montaigne* la reconnut enfin pour sa fille d'alliance. Mad<sup>e</sup> la Vicomtesse de *Gamaches*, la véritable fille de *Montaigne*, prit pour elle les mêmes sentimens, & traita constamment de sœur Mll<sup>e</sup> de *Gournay*. On sçait aussi que cette fille sçavante donna une édition des *Essais* qu'elle orna d'une très-belle *Préface* de sa composition. Mais ce qui est moins connu, c'est son attachement pour les vieux mots dont elle se déclara la protectrice. » Quand M<sup>rs</sup> de l'Académie Fran-  
 » çoise entreprirent d'épurer, notre  
 » Langue de tous les termes surannés,  
 » elle réclama fortement en leur fa-  
 » veur, & refusa de céder à l'autorité  
 » de ce corps littéraire. Elle ne se con-  
 » tenta pas de semer ses ouvrages de  
 » ces mêmes expressions vieilles, elle  
 » voulut les y consacrer à perpétuité.  
 » Dans la crainte qu'une main témé-  
 » raire n'y portât la réformation,  
 » voici comme elle s'est exprimée à  
 » la tête de ses Œuvres : Si ce Livre

» me survit , je défends à toute per-  
 » sonne , telle qu'elle soit, d'y ajouter,  
 » diminuer , ni changer jamais aucune  
 » chose , soit au mot ou en la sub-  
 » stance , sous peine , à ceux qui l'en-  
 » treprendront , d'être tenus pour dé-  
 » testables aux yeux des gens d'hon-  
 » neur comme violateurs d'un sépul-  
 » cre innocent. Les insolences , voire  
 » les meurtres de réputation que je  
 » vois tous les jours en pareil cas en  
 » cet impertinent siècle , me portent  
 » à lâcher cette imprécation. « Cette  
 affectation de mots surannés a nui à  
 ses ouvrages , d'ailleurs remplis d'ex-  
 cellentes choses.

Mademoiselle *de Gournay* , avec  
 des qualités très-estimables , étoit  
 vive , impétueuse & d'une humeur  
 un peu colère. On écrivit con-  
 tr'elle ; on la calomnia ; on la traita  
 de personne hautaine , dépensière ,  
 acariâtre , infatuée de la chimère du  
 grand œuvre , & même de fille de mau-  
 vaise vie. » Sur cette dernière impu-  
 » tation , le Cardinal *du Perron* la dé-  
 » fendoit plaisamment & malignement  
 » à la fois. *Oh ! pour cet article* , disoit-

296 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» il , elle n'a qu'à se faire peindre au-  
 » devant de ses œuvres , & l'accusation  
 » tombera : « mot qui fait assez com-  
 prendre qu'elle n'avoit pas reçu de la  
 Nature autant de beauté que d'esprit.  
 Tous ses écrits forment deux volu-  
 mes qui ont été publiés après sa mort,  
 tantôt sous le titre de l'*Ombre de Ma-*  
*demoiselle de Gournay* , tantôt sous ce-  
 lui d'*Avis & Présens*. Ils contiennent  
 des Dissertations sur différens sujets,  
 quelques Traductions en vers & en  
 prose, le *Proumenoir de Montaigne* , pe-  
 tite histoire romanesque heureuse-  
 ment imaginée , & quelques Epigram-  
 mes ou Madrigaux. L'auteur du *Par-*  
*nasse des Dames* rapporte trois ou qua-  
 tre de ces petites Pièces. Voici celle  
 qui m'a paru la plus agréable ; c'est un  
 Madrigal sur un enfant qui sembloit  
 épris de la Reine Régente :

A voir le petit *Alcïdon* ,  
 Au sein de la Reine adorée ,  
 Vous diriez que c'est *Cupidon*  
 Entre les bras de *Cithérée* ,  
 N'étoit que l'enfant de *Cypris* ,  
 Prend nos cœurs & rit de nos larmes ,

Et celui-ci , lui-même pris ,  
S'est blessé de ses propres armes.

Mademoiselle *de Gournay* mourut à Paris âgée de plus de 80 ans. Sa mémoire fut honorée par de pompeuses Epitaphes.

Après son article vient celui de Mademoiselle *Descartes*, nièce du célèbre Philosophe de ce nom. Elle vécut en Province ; on ne sçait presque rien de sa vie privée.. On a dit à son sujet que l'esprit du grand *Descartes* étoit tombé en quenouille ; elle a laissé peu d'ouvrages ; mais ils sont pleins d'esprit & de délicatesse. Le principal est une relation de la mort de son oncle , en vers & en prose. Comme *Descartes* étoit à l'extrémité, elle suppose un entretien entre lui & M. *Chaput* Ambassadeur de France en Suède , son intime ami ; cet entretien , qui n'est peut-être pas assez connu , est plein d'idées philosophiques , bien dignes du grand homme qu'on y fait parler. *Descartes*, voyant M. *Chaput* fondant en larmes, l'appelle & lui tendant la main :



298 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

- » Êtes-vous étonné de voir mourir des hommes ?  
» mes ?  
» Mon frère, avez-vous donc oublié qui nous sommes ?  
» Eh ! que fais-je aujourd'hui , qu'obéir à mon sort ,  
» Et remplir un destin qui me donne à la mort ?  
» Consentez que je rende à cette heure dernière  
» Ce que je dus alors que je vis la lumière.  
» Payons de bonne grace , & n'est-ce pas assez ,  
» Pour en être content, que dix lustres passés ?  
» C'est par la vertu seule & non par la durée ,  
» Que la vie ici-bas doit être mesurée :  
» Eh ! j'aurois donc vécu bien inutilement ,  
» Si je n'avois appris à mourir un moment.

M. CHANUT.

Vous me voyez saisi d'une extrême tristesse ;  
Je vois ce que je perds , & j'y songe sans cesse.  
Mais me trouverez-vous raisonnable en ce point ?  
Je me pleure moi-même , & ne vous pleure point.

Votre carrière est belle, elle est digne d'envie :  
Comme un grand Conquérant au sortir de la  
vie ,

Vous laissez l'Univers rempli de votre nom :  
Combien de Rois au monde auront moins  
de renom !

Vous ne mourrez pas tout: de l'oubli garantie,  
Toujours vivra de vous une illustre partie.  
Tant que l'homme voudra sa raison cultiver ,  
Vos écrits de la mort sçauront se préserver :  
Mais c'est moi que je plains ; seul , triste , in-  
consolable ,

Comment réparerai-je une perte semblable ?

**D E S C A R T E S.**

L'absence fera courte , & nous nous rejoindrons :

Au céleste séjour nous nous retrouverons.

Le dernier article du troisième volume offre quelques Poësies d'une Madame de *Platbuisson* femme sur laquelle l'Editeur n'a pu découvrir aucune particularité & dont il n'auroit dû recueillir que ce Madrigal.

Où peut-on trouver des Amans  
Qui nous soient à jamais fidèles ?

Je n'en sçais que dans les Romans ;  
Ou dans les nids des Tourterelles.

M. de Sauvigny assure que *Vertron* n'a fait aucune mention ni du lieu où cette Dame est née , ni de celui où elle est morte ; ce qui lui fournit l'occasion de parler de ce *Vertron* qui, lié avec toutes les femmes d'esprit de son temps , les célébra de tout son pouvoir , rassembla même leurs petites productions dans sa *Nouvelle Pandore* ou *Recueil de Pièces Académiques* , en ajoutant un mauvais quatrain de sa façon pour chacune de ses Héroïnes. Sur la fin de ses jours , il ne soutint pas de si glorieux travaux ; il se maria , devint jaloux , & enveloppa le sexe entier dans la mauvaise opinion qu'il eut de sa femme. Alors , touché d'un sincère repentir , il se crut obligé de faire une rétractation publique de tous ses éloges. Il mourut heureusement avant l'exécution d'un projet si coupable.

Les principaux ouvrages du quatrième Volume sont un Poëme de *Judith* , de Mademoiselle de Calage ; une traduction de la *Scanderbëide* ,

Poëme d'une Napolitaine nommée *Marguerite Sarrocchia* ; celle d'un autre Poëme de *Joseph*, de Madame *Rowe* célèbre Angloise, & d'une Héroïde d'*Alexandre* à *Ephestion*, de la Comtesse de *Winschelsa*. Toutes ces Pièces ont du mérite, mais n'amuseront pas, à beaucoup près, le plus grand nombre des Lecteurs. On verra, avec plus de curiosité, une satyre contre *Pope*, par la fameuse *Miladi Montaigne*. Elle avoit été liée avec lui. On ignore la première cause de leur brouillerie ; mais on attribue à *Pope* un mot bien grossier au sujet de cette Dame. *Miladi Montaigne*, pendant l'ambassade de son mari à la Porte, avoit eu la curiosité de voir le Serrail. Le bruit courut que le Grand-Seigneur l'y avoit reçue lui-même, & qu'elle avoit eu les honneurs du mouchoir. Ce bruit fit fortune à Londres ; on accusa *Pope* d'en être l'auteur. Un ami de l'Ambassadrice s'en étant plaint à lui-même, voici comme il s'en défendit : *Dieu me garde d'avoir jamais imaginé que Miladi Montaigne ait couché avec le Grand-Seigneur ; tout au plus*

avec quelques-uns de ses Janissaires. Qu'on juge du ressentiment de *Miladi*, à qui cette réponse fut rapportée. *Pope* publia, quelque temps après, une imitation de la première Satyre du second Livre d'*Horace*, & y inséra deux Vers dont on fit l'application à *Miladi Montaigne*. Alors elle ne garda plus de mesure ; elle se servit des mêmes armes : elle fit imprimer une satyre contre *Pope*, la plus cruelle, peut-être, qu'on ait jamais écrite en aucune Langue. Cette sanglante diatribe montre à quel degré de fureur peut se porter une femme outragée. Après lui avoir dit que, s'il échappé à la vengeance, c'est par le mépris qu'il inspire, elle poursuit ainsi : « Quand un porc-épi, plein de colère » & de malice, lance de son dos gonflé un dard innocent, le Spectateur le regarde froidement, & sourit de la fureur du petit monstre. C'est ton image : à l'abri de ton impuissance, tu frappes sans faire de mal ; & nous rions de ta foiblesse. Qui ne riroit de la forfanterie de ce vil insecte

» qu'un souffle de vent fait frissonner ,  
 » & qui ose défier & insulter tout le  
 » genre humain ?

» Est-ce donc là ce qui devoit en  
 » imposer aux hommes , & faire trem-  
 » bler ceux qui échappent à la loi ? Est-  
 » ce là ces traits de ridicule qui de-  
 » voient passer à la postérité ? Sont-  
 » ce là ces chants immortels ?

» Tu devras ton salut à ta sottise ;  
 » mais, tandis que cette armure défen-  
 » dra ton foible corps , tu n'auras que  
 » peu de Lecteurs , comme tu n'as  
 » que peu d'amis. Ceux qui , révoltés  
 » de ton caractère , aimoient ton art ,  
 » qui goutoient ton esprit & détes-  
 » toient ton cœur , qui fuyoient ton  
 » commerce , se contentoient de te  
 » lire , & méprisoient la prose de  
 » celui dont ils estimoient les vers ,  
 » ceux-là même reviendront de leur  
 » prévention ; ils rejeteront tes écrits  
 » comme ta société , & ne voudront  
 » pas plus ouvrir leurs yeux à tes ou-  
 » vrages , que leur porte à ta per-  
 » sonne.

» Et garde toi d'attaquer la justice  
 » des hommes , quand tu te verras

» ainsi délaissé & pros crit de la société;  
 » pour être coupable de meurtre aux  
 » yeux de la loi, il faut tuer ; mais ,  
 » aux yeux de l'équité , il suffit de le  
 » vouloir. Ainsi , lorsque , d'une main  
 » lâche & perfide , tu frappes nos  
 » noms & tâches d'assassiner au moins  
 » notre mémoire , que ton sort soit  
 » celui du premier des assassins ; que  
 » ton crime ne soit jamais oublié ni  
 » pardonné ; que les hommes te haïssent  
 » comme tu les hais ; & , portant  
 » en tous lieux l'emblème de ton esprit  
 » tortu , imprimé sur ton dos de la  
 » propre main de Dieu , monstre semblable  
 » à *Cain* , sois errant comme  
 » lui , & maudit par toute la terre » .

L'article de la Comtesse de la Saxe commence le cinquième Volume. Je vous citerai deux traits de sa vie , moins rebatus que les autres. Le premier , c'est que cette femme se pâroit pour composer , comme une autre se pare pour plaire. Quelquefois , au rapport de *Ninon de l'Enclos* , son amie , on la trouvoit superbement habillée dès le matin ; & , quand on s'étonnoit de la voir ainsi sous les ar-

mes, *c'est que j'ai écrit*, répondoit-elle, voulant faire entendre qu'une toilette faite, en pareil cas, avoit quelque chose de plus solennel. Personne n'ignore qu'elle fit offrir vingt-cinq mille écus à son mari, pour qu'il consentît à la dissolution de leur mariage : ce qu'il accepta. Il courut dans ce temps une réflexion maligne à ce sujet : on dit que *Madame de la Suze avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, puisqu'avec un peu de patience, au lieu de vingt-cinq mille qu'elle avoit donnés à son mari, elle les eût reçus de lui pour s'en débarrasser.* Quoique ses Elégies ne soient plus guères lues aujourd'hui, il en est quelques-unes où il y a de véritables beautés, sur-tout la première de celles qu'a réimprimées *M. de Sauvigny*, & qui se trouve dans tous les anciens Recueils de Vers. Il ressuscite aussi quelques Madrigaux de la même Muse, parmi lesquels il y en a d'assez spirituels & de très-justes ; celui-ci, par exemple, qui est vrai à présent, comme du temps de *Madame de la Suze*:



Il n'est point aujourd'hui de Belle raisonnable  
 Qui se fâche de voir adorer ses appas ;  
 Et lorsque sa rigueur fait quelque misérable ;  
 Ce n'est pas que l'Amour ne lui soit agréable ,  
 C'est que l'Amant ne lui plaît pas.

Cet autre , adressé à une jeune Per-  
 sonne , n'est pas moins ingénieux :

Quand *Damis* éclate en murmures  
 Vous lui parlez avec aigreur :  
*Iris* , c'est faire une faveur  
 Que de répondre des injures.

La Vie & les Poësies de Mademoi-  
 selle *Scudéri* sont encore plus connues  
 que celles de Madame *de la Suze*.  
 Cette illustre fille jouit de la plus haute  
 considération. Les Souverains recom-  
 mandoient aux Princes , leurs enfans ,  
 qui venoient en France , de ne pas  
 s'en retourner sans avoir vu Made-  
 moiselle *de Scudéri*. La Reine *Christine*  
 fit de vains efforts pour l'attirer à Ro-  
 me auprès d'elle. Les Princes & les  
 Princesses de la Famille Royale ne dé-  
 daignoient pas de la prévenir , &  
*MADAME* lui disoit quelquefois : *c'est*  
*moi qui suis l'amant dans notre com-*

*merce ; c'est moi qui vous cherche avec mystère.* Le Cardinal *Mazarin* lui laissa une pension par son Testament. Elle en eut deux autres, l'une du Chancelier *Boucherat* sur le Sceau ; l'autre de *Louis XIV*, accordée à la sollicitation de *Madame de Maintenon*. Ce Monarque l'honora d'une audience particulière, dans laquelle il la combla des complimens les plus flatteurs sur ses vertus & ses talens. Elle vêut jusqu'à l'âge de 94 ans. Deux Eglises se disputèrent l'honneur de lui donner, sans intérêt, la sépulture, l'Hôtel des Enfans - Rouges où elle avoit souhaité d'être enterrée, & S. Nicolas-des-Champs, sa Paroisse depuis plus de cinquante ans. Le Cardinal *de Noailles* décida en faveur de la dernière, où elle fut inhumée le 3 Juin 1701. Les Vers de cette Fille célèbre, que *M. de Sauvigny* nous redonne dans son *Parnasse*, sont connus de tous les Lecteurs.

Mademoiselle *de la Vigne* est une des femmes les plus sçavantes & les plus spirituelles, dont les ouvrages contribuent à orner cette Collection.

Elle étoit fille d'un Médecin de Vernon, habile dans son Art & bel-esprit lui-même. Il avoit un fils d'un génie assez borné, & disoit : *quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils, & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille.* Mademoiselle de la Vigne fut amie de Mademoiselle de Scudéri, & Membre de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Elle mourut en 1684, de la pierre & de ses continuelles études. Le peu de Vers qu'elle a laissés ont de la grace & des tournures agréables. Je ne vous citerai que quelques-unes des jolies Stances qu'elle adressa à une Dame, qui étoit en deuil d'un oncle fort riche, dont elle avoit hérité. Elles ont pour titre *l'Eloge du Noir.*

La nuit, par son contraste, offre aux yeux de  
l'Amour,

Des plus tendres couleurs le piquant assem-  
blage.

C'est ainsi que l'Astre du jour,

Nous paroît plus brillant quand il perce un  
nuage.

Le Noir de la beauté redouble la splendeur :

Son éclat s'entretient sous son ombre épaissie :

La blonde en a moins de fadeur,

Et la piquante brune en paroît éclaircie.

C'est la couleur du deuil , me dites - vous ,

Comtesse :

Je vous le passe volontiers ;

Mais si le Noir habille la tristesse ;

Il pare bien les héritiers ,

Il n'est personne qui n'ait lu & relu les Poësies de Madame *Deshoulières* & de sa fille. Madame *Deshoulières* est sans contredit , de toutes les femmes Françoises , celle qui a le mieux écrit en Vers. M. *de Sauvigny* nous donne sa Vie , qui est , à peu près , la même que celle qui se trouve à la tête de ses Œuvres , à l'exception qu'on apprend ici que le grand *Condé* fut au nombre de ses adorateurs , & que la vertu de Madame *Deshoulières* résista à ce Héros comme à tous ceux qui lui adressèrent leurs hommages. Le choix des Poësies de cette femme célèbre , que l'Editeur place dans sa Collection , est fait avec goût , à l'exception de deux ou trois pièces , entr'autres , de la Chançon sur l'Abbé *Testu* , badinage

un peu trop gai qu'il pouvoit se dispenser de réimprimer.

Mademoiselle *Chéron* tient un rang distingué entre les personnes qui ont fait honneur à son sexe. Peinture , Gravure , Poësie , \* Musique : elle eut tous les talens. Son père , Peintre en émail à Meaux , lui apprit les principes de son Art , & eut le plaisir de se voir bientôt surpasser par son Elève. L'Académie de Peinture voulut la recevoir parmi ses Membres. Elle fit des tableaux d'Histoire estimés. On conserve d'elle des dessins , d'après l'antique , qui passent pour être très-beaux ; mais le genre où elle excella fut celui des Portraits. C'est à elle que nous sommes redevables du seul qui nous reste de Madame *Deshoutières*. Ses Poësies ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Elle mit , avec succès ; plusieurs Psaumes en Vers. Le grand *Rousseau* admiroit particulièrement son Cantique d'*Habacuc*, que M. de *Sauvigny* a placé dans ce Recueil , ainsi que quelques Psaumes , & le petit Poëme des *Cerises renversées*, où il y a de l'esprit & de jolis dé-

tails , & qui fit élire son auteur de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Mademoiselle *Chéron* touchoit agréablement le luth & le clavecin ; sa maison étoit le rendez-vous de presque tous les Gens de Lettres de son temps. Elle obtint & mérita une pension de *Louis XIV.* Elle étoit née Calviniste. Sa mère la convertit & lui fit faire abjuration entre les mains du Curé de *S. Sulpice*. Elle mourut à Paris en 1711 , âgée de 63 ans.

Le reste de ce Volume est consacré à une Mlle de *S. André* dont on nous donne une pièce de Vers assez mal écrite , intitulée *l'Hiver de Versailles* ; à Mlle de *Louvencourt* ; l'Editeur nous vante beaucoup ses Cantates ; cependant leur principal mérite devoit consister à être mises en musique par le célèbre *Clérambault* : car , après celles de *Roussseau* , elles se font lire bien difficilement ; enfin , à une D<sup>e</sup> de *Lien-court* & à Mademoiselle de *la Chaise* , dont les ouvrages n'ont rien de remarquable.

*Manufacture de Porcelaine.*

**L**A célèbre Manufacture de Porcelaine ci-devant établie à Vaux, s'est rapprochée de cette Capitale ; son laboratoire est actuellement au Fauxbourg S. Denis. Les ouvrages qui en sortent peuvent le disputer, pour la blancheur, l'élégance, la peinture & la variété, à tous ceux que produisent les Manufactures les plus renommées. Cette Porcelaine a l'avantage d'être à l'épreuve du feu le plus ardent & de l'eau la plus bouillante; en sorte que les personnes qui s'en servent, n'ont à craindre ni qu'elle se fende, ni même qu'elle noircisse ; elle conserve toujours la solidité de sa pâte & l'éclat de son vernis. Un article qui mérite considération, est que les prix des différens vases qu'on y fabrique, sont beaucoup au-dessous de ceux de toutes les Manufactures connues.

Les Entrepreneurs, pour la commodité du Public, ont établi un Magasin, rue *Plâtrière* à côté de la grande Poste. Les prix sont les mêmes qu'au Fauxbourg S. Denis. On y assortit quelqu'espèce de Porcelaine que ce soit, & tout service quelconque. On y trouve de plus la facilité de pouvoir faire racommoder une pièce qu'on y aura achetée & qui aura reçu quelqu'échec, soit pieds de cassetiers, anses, couvercles cassés, &c. On répare le dommage sans en laisser la trace la plus légère. On exécute, d'après les dessins que l'on présente, toute espèce de service soit de table, soit de toilette, soit d'ornement. Je suis, &c.

*A Paris ce 18 Juin 1774.* LETTRE

## LETTRE XIV.

*Lettres Édifiantes & Curieuses écrites des Missions Etrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus. Tome XXXII de 400 pages. A Paris, chez de Hansy le jeune, Libraire rue Saint Jacques.*

**S**I les détails piquans que présente le xxxi<sup>e</sup> Recueil de ces *Lettres* vous ont satisfait, Monsieur, vous ne le ferez pas moins de ceux qui se trouvent répandus dans celui-ci. Ce nouveau volume est composé de six *Lettres*. La première, écrite de *Macao*, nous offre un tableau attendrissant de l'état de la Chrétienté de la Chine en 1754. L'Evêque de *Mauricastes* venoit de couronner par le martyre une Mission de trente années; sa mort, comme celle des Confesseurs de la Foi dans les premiers siècles de l'Eglise, fut utile à la conversion de

ANN. 1774. Tome III. O



plusieurs Infidèles. En voici un exemple que rapporte le Missionnaire : aussi-tôt que l'Evêque de *Mauricaftres* fut condamné , les Chrétiens de l'endroit , qui vouloient recueillir quelques-unes de ses Reliques , convinrent avec un Gentil , moyennant une somme d'argent , qu'il iroit répandre des cendres sur le lieu où ce saint Prélat devoit être décollé , afin de pouvoir recueillir son sang. Cet Idolâtre , homme intéressé , ne demanda pas mieux , & s'acquitta parfaitement de sa commission. Mais , au moment où il ramassoit la cendre teinte du sang du Martyr , il s'opéra dans son cœur une révolution qui le convertit subitement à la foi. Sur le champ cet infidèle courut à sa maison pénétré de vénération pour le sacré dépôt qu'il portoit , répandit de cette cendre ensanglantée sur la tête de sa femme & sur celle de ses enfans , & les exhorta , par le discours le plus pathétique , à croire en *Jesus-Christ*. Ses exhortations ne furent pas infructueuses ; à peine fut-il baptisé , qu'il procura la même grâce à toute sa famille. Quelque

temps après, ayant appris qu'un Missionnaire de sa Nation avoit été saisi & jetté dans un cachot à quelques lieues de-là ; il se rendit incontinent à la porte de sa prison , & dit aux Gardes qui vouloient l'écarter : *Pourquoi voulez-vous m'empêcher de voir le Père ? Je vous déclare que je suis Chrétien , & reconnoissant des services sans nombre que j'ai reçus des Missionnaires ; je voudrois pouvoir le leur témoigner , en soulageant ceux qui se trouvent dans la misère , & c'est ce que j'ai intention de faire aujourd'hui.* Ce trait de franchise & de simplicité toucha tellement les Soldats , qu'ils l'introduisirent dans la prison du Confesseur , auquel il donna du linge & des habits dont il sçavoit qu'il avoit besoin.

Voici un autre exemple d'une conversion non moins singulière. On sçait que les Japonois font fouler aux pieds le Crucifix à tous ceux qui veulent entrer dans leur île. Un Chinois y ayant abordé , on lui en fit , comme aux autres , la proposition. L'Idolâtre surpris demanda sur le champ de qui étoit le portrait sur lequel on lui or-

donnoit de marcher ? On lui répondit que c'étoit celui de l'*Homme de Manille* \*. C'est ainsi que les Japonois appellent *Jesus-Christ*, parce que l'opinion commune parmi eux, est que le premier Missionnaire qui est entré dans leur pays étoit de *Manille*. Le Chinois, indigné du mépris qu'on avoit pour cet *Homme de Manille*, ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement : *mais cet homme, dont vous voulez que je foule aux pieds l'image, ne m'a jamais rien fait : pourquoi voulez-vous que je l'outrage ? C'est une injustice que je ne puis commettre.* Il ne voulut point consentir à ce qu'on exigeoit de lui ; il aima mieux retourner à son vaisseau, que de faire ce que les Hollandois font tous les jours pour obtenir la liberté de commercer avec ces Insulaires. De retour à la Chine, le Gentil raconta par hazard à quelques Chrétiens ce qui lui étoit arrivé. Ceux-ci, charmés de ses dispositions, lui expliquèrent ce que c'étoit que cet *Homme de Manille* dont on avoit voulu

\* Pays de l'Inde, assez voisin du Japon ; il appartient aux Espagnols,

lui faire fouler aux pieds le portrait. Ce fut une occasion pour eux de l'instruire des principaux points de la Religion Chrétienne. L'Idolâtre fut si touché de l'exposé qu'ils lui en firent, que bientôt après il alla trouver un Missionnaire, & lui demanda le Baptême.

La Chrétienté du Royaume de Cochinchine est encore moins tranquille que celle de l'Empire. La Religion y étoit assez libre depuis vingt-cinq ans. On y comptoit environ soixante Eglises où l'on célébroit l'Office divin aussi publiquement que dans les Etats les plus Catholiques ; mais depuis quelque temps la Religion Chrétienne y est défendue. Le Roi, à l'instigation de ses Ministres, y a établi, comme au Japon, l'épreuve de fouler aux pieds l'image de *Jésus-Christ* en croix. Tous les Missionnaires ont été renvoyés à *Macao* après deux mois de la plus dure prison. Les Mandarins des Villes ont également cité à leurs Tribunaux tous ceux qui leur étoient soumis, tant Chrétiens qu'Idolâtres, pour leur faire fouler aux pieds le Crucifi-

fix. Les Gentils ne balancèrent pas ; pour les Chrétiens, ils se sont montrés la plupart dignes du nom qu'ils portoient. Plusieurs d'entr'eux , craignant de mollir , se sont enfui dans les montagnes, pour ne pas s'exposer au danger de commettre une lâcheté. De ce nombre ont été vingt ou trente Vierges qui vivoient en communauté, & dont les fonctions étoient à peu près les mêmes que celles des Sœurs-Grises de France. Les autres ont comparu devant les Mandarins. La plupart ont rejeté avec horreur l'affreuse proposition qu'on leur faisoit ; ils furent tous condamnés aux Eléphants : punition qui consiste à couper tous les jours, quelque temps qu'il fasse, de l'herbe pour la nourriture de ces animaux. Telle fut la peine des hommes ; quant aux femmes, on leur a donné à chacune un certain nombre de coups de bâton sur le dos ; après quoi on les a renvoyées libres.

Parmi ces Chrétiens, il se trouva quelques Apostats, entr'autres un Mandarin, qui, à la première proposition, marcha sur le Crucifix. Le Roi,

étonné de sa prompte obéissance, con-  
 çut dès-lors de ce Magistrat, l'idée la  
 plus défavantageuse. Ce Prince même  
 lui dit d'un air menaçant : *Vous êtes un*  
*méchante, & vous méritez doublement*  
*ma colère. Si je vous regarde comme*  
*Chrétien, vous êtes un Infidèle qui ou-*  
*tragez bassement le Dieu que vous adorez,*  
*& je ne trouverois point de supplices as-*  
*sez longs pour vous, si vous traitiez ainsi*  
*les Dieux de mon Royaume. Si je vous*  
*regarde comme Sujet, vous avez défobéi*  
*à votre Prince, en embrassant une Re-*  
*ligion qu'il a proscrire; ainsi, de quelque*  
*côté que je vous envisage, vous ne mé-*  
*ritez que châtimens. Retirez-vous donc de*  
*moi, & allez subir la peine à laquelle je*  
*vous condamne. Dès que le Roi eut*  
*cessé de parler, ce lâche Mandarin fut*  
*chargé de fers, & ses biens confis-*  
*qués.*

La seconde Lettre de ce Recueil  
 est un Journal du voyage d'un Mis-  
 sionnaire au Pérou fait en 1754. » Je  
 » n'ai point oublié, écrit le Père  
 » Morghen à M. le Marquis de Reybac,  
 » les brillans tableaux que vous m'a-  
 » vez fait autrefois de ce Pays; mais

» j'ose vous assurer qu'ils sont peu  
 » conformes à la vérité , & que les  
 » Voyageurs , qui vous en ont suggéré  
 » l'idée , se sont moins embarrassés de  
 » dire le vrai , que de charmer l'es-  
 » prit de leurs Lecteurs. Au reste , je  
 » ne prétends pas que le *Pérou* soit un  
 » de ces Pays ingrats & sauvages qui  
 » n'ont rien d'agréable pour les Etran-  
 » gers ; on y trouve certainement  
 » une grande partie des choses qui  
 » peuvent attirer des Voyageurs , cu-  
 » rieux de singularités ; mais on pour-  
 » roit rabattre beaucoup de l'idée  
 » qu'on s'en est formée en Europe. «

*Lima* , au rapport de ce Missionnaire ,  
 n'est point cette superbe Ville , si van-  
 tée par les Espagnols , & qu'ils appel-  
 lent *Ciudad de los Reyes* ( la Ville des  
 Rois. ) Les environs de *Lima* sont  
 arides , & produisent peu de verdure.  
 Ce n'est même que depuis quelques  
 années qu'on y sème du bled , & il  
 n'y croît pas , s'il ne s'élevoit tous  
 les matins un brouillard épais qui hu-  
 mecte la terre ; car il n'y pleut jamais.  
 Les maisons n'ont ordinairement qu'un  
 étage ; le toit en est plat & fait en ter-

raïsse ; toutes les fenêtres qui regardent sur la rue sont masquées de jalousies. En général, les appartemens sont vastes, mais sans aucun ornement ; six chaises, une estrade ou tapis, & quelques carreaux, composent tout l'ameublement. Dans les grandes maisons, il y a communément une salle, bâtie à l'épreuve des tremblemens de terre ; les murailles en sont soutenues par plusieurs piliers enclavés irrégulièrement les uns dans les autres. Il y a dans *Lima* une grande place qui a la figure d'un quarré régulier. L'Eglise Cathédrale & le Palais de l'Archevêque en forment une face ; le Palais du Viceroi en fait une autre. Les deux dernières sont formées par plusieurs maisons d'égale hauteur, qui paroissent belles parce que les autres ne le sont pas. Au milieu de cette place est un grand jet d'eau, orné de figures de bronze ; & le bassin, qui est large & spacieux, sert de fontaine publique. Le Palais du Viceroi n'est beau ni dans son architecture, ni dans ses ameublemens. La Maison de Ville n'a rien de plus dis-



tingué ; on y voit seulement l'histoire des Indiens & de leurs *Incas*, de la main des Peintres de *Cusco*, qui passent pour les plus habiles du Pays. Le goût de ces Peintres est absolument gothique ; car , pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent , ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire.

Il subsiste dans *Lima* un usage singulier qui regarde les Esclaves. Les Magistrats , pour alléger le poids de leurs fers , & adoucir un peu leur esclavage , les divisent en tribus , dont chacune a son Roi que la Ville entretient , & auquel elle donne la liberté. Ce phantôme de Roi rend la Justice aux Esclaves de sa tribu , & ordonne des punitions selon la qualité des crimes , sans cependant pouvoir condamner les Criminels à perdre la vie. Lorsqu'un de ces Rois vient à mourir , la Ville lui fait des obsèques magnifiques ; on l'enterre la couronne en tête , & les premiers Magistrats sont invités au convoi. Les Esclaves de sa tribu s'assemblent , les hommes

dans une salle , où ils dansent & s'en-  
yurent , & les femmes dans une au-  
tre , où elles pleurent le défunt , &  
forment des danses lugubres autour  
de son corps ; elles chantent tour-à-  
tour des vers à sa louange , & accom-  
pagnent leurs voix d'instrumens aussi  
barbares que leur musique & leur poë-  
sie. Quoique tous ces Esclaves soient  
Chrétiens , ils ne laissent pas de con-  
server toujours quelques supersti-  
tions de leurs pays , & l'on n'ose leur  
interdire certains usages auxquels ils  
sont accoutumés dès leur enfance ,  
dans la crainte d'aigrir leur esprit na-  
turellement soupçonneux. Cette cé-  
rémonie dure toute la nuit , & ne fi-  
nit que par l'élection d'un nouveau  
Roi. Si le sort tombe sur un Esclave ,  
la Ville rend à son Maître le prix de  
l'argent qu'il a déboursé , & donne  
une femme au Roi , s'il n'est pas en-  
core marié , de sorte que lui & ses en-  
fans sont libres , & peuvent acquérir  
le droit de bourgeoisie. C'est par  
cette politique que les Magistrats re-  
tiennent dans le devoir les Esclaves  
du Pays , qui joignent à leurs vices

naturels tous ceux que la servitude entraîne ou produit.

En traversant la Province de *Chinca*, Pays autrefois fort peuplé, mais aujourd'hui presque désert, le Missionnaire trouva sur sa route quelques monumens érigés pour conserver la mémoire de ces Géants dont parle l'histoire du *Pérou*, & qui furent frappés de la foudre pour un crime semblable à celui qui fit descendre autrefois le feu du Ciel sur les Villes de *Sodome* & de *Gomorrhe*. Mais ces monumens n'ont aucune trace d'antiquité ; les vestiges des guerres fameuses qui ont dépeuplé cette Province, sont quelque chose de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'est plus qu'un vaste désert, qui attriste le Voyageur sur le malheureux sort de ses anciens habitans ; on ne peut y passer sans être saisi d'effroi, & l'humeur sombre du peu d'Indiens qu'on y rencontre, semble rappeler sans cesse les infortunes & la mort de leurs ayeux. Ces Indiens conservent très-chèrement le souvenir du dernier de leurs *Incas*, & s'assemblent de temps en temps

pour célébrer sa mémoire. Ils chantent des vers à sa louange, & jouent sur leurs flutes des airs si lugubres & si touchans, qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vû des effets frappans de cette musique. Dans le temps que le Père *Borghen* passoit dans cette contrée, deux Indiens, attendris par le son des instrumens, se précipitèrent du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur Prince & lui rendre, dans l'autre monde, les services qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette scène tragique; qui se renouvelle souvent, éternise dans l'esprit des Indiens le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres.

Il y a, dans la Province de *Chinca*, un animal que les Indiens appellent *Guanapo*, & les Espagnols *Carniéro de la tierra*; c'est une espèce de mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du *chameau*. Sa laine est précieuse, & infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux comme de bêtes de somme, & leur

font porter deux cens , quelquefois trois cens livres livres pesant ; mais , lorsqu'ils sont trop chargés ou trop fatigués , ils se couchent & refusent de marcher. Si le conducteur s'obstine à vouloir , à force de coups , les faire relever , alors ils tirent de leur gosier une liqueur noire & infecte , & la lui vomissent au visage. On y trouve aussi une grande quantité de ces oiseaux de proie que nous appelons *Goüellans* & *Cormorans*. Voici la manière dont ils donnent la chasse aux poissons. Ils forment sur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi-lieue de circonférence , & ils pressent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsque , par ce moyen , ils ont rassemblé au milieu d'eux une grande quantité de poissons , ils plongent & les poursuivent sous l'eau , tandis qu'une troupe d'autres oiseaux , dont le Missionnaire dit qu'il ignore le nom , mais dont le bec est long & pointu , vole au-dessus du cercle , se précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chasse , & en ressort incontinent avec sa proie. Les

Matelots Européens attrapent ces derniers oiseaux, en plantant à fleur d'eau, & à vingt ou trente pas du rivage de la mer, un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proie avec tant d'impétuosité, qu'ils restent presque toujours cloués à l'extrémité du pieu.

La troisième pièce qui compose ce Volume, est un Recueil d'Observations sur les mœurs & le caractère des habitans du Royaume de *Bengale*. On y fait mention d'une Anecdote que je n'avois pas encore lue. En 1746 ou 1747, un des Rois de l'Isle de *Madagascar* étant mort, ses Sujets voulurent reconnoître le Roi de France pour leur Souverain, à condition que ce Monarque leur donneroit pour Viceroi un certain François qu'ils désignèrent, & qu'ils avoient vu dans leur pays. Ce François devoit épouser la fille unique du Roi défunt, afin d'avoir des enfans de son sang. Le François accepta la proposition, quitta l'Epouse légitime qu'il avoit à l'Isle de France où il étoit établi, & se

rendit dans son Royaume , accompagné d'une vingtaine de ses compatriotes , dont il avoit formé la Cour ; mais son regne ne fut pas de longue durée. Ces François se comporterent si mal à l'égard de leurs bienfaiteurs , que les Insulaires , fatigués des insultes qu'eux & leurs femmes en recevoient , les massacrèrent tous en un jour.

Il est très-commun dans le *Bengale* de voir les Idolâtres malades se vouer au *Gange* , qu'ils regardent comme une Divinité. Quelques jours avant l'arrivée du Missionnaire qui écrit cette Lettre , un homme riche , âgé de soixante ans , fut attaqué d'une maladie grave , causée par les débauches en tout genre. Comme les Médecins désespéroient de lui rendre la santé , le malade se voua au *Gange* , & se fit porter sur le rivage. Là on le lava à plusieurs reprises , on lui fit avaler beaucoup d'eau , enfin on le plongea dans le fleuve. Cependant , au lieu de diminuer , la maladie augmenta , & bientôt cet homme fut à l'extrémité. Alors on lui mit de la boye

du *Gange* dans la bouche, dans les narines & dans les oreilles ; ce malheureux se débattoit & prioit qu'on le laissât mourir en paix ; mais on ne fit aucun cas de sa demande qui bleffoit l'usage, & ses plus proches parens le tinrent étroitement serré, jusqu'à ce qu'il eut expiré. Voilà ce qu'on appelle, dans ce pays, une mort précieuse aux yeux des Dieux de la Nation. Les Brame font accroire à ces peuples, qu'en étouffant ainsi leurs malades sur les bords du *Gange*, ils tirent d'une espèce d'enfer, qu'ils imaginent, tous leurs ancêtres depuis quatre générations, & empêchent leurs descendans d'y tomber pendant trente autres générations.

On voit, près de *Chandernagor*, une grande Pagode ou Temple, dédiée au Dieu *Jagrenat*. Cette Divinité est placée sur un autel assez élevé. Elle avoit autrefois deux yeux d'un éclat si éblouissant, qu'on n'osoit l'envisager. C'étoient deux pierres précieuses, d'un prix inestimable. Un Anglois en arracha une, il y a quelques années, & rendit le Dieu bor-



gne. Les François ont tenté souvent de le rendre aveugle ; mais il est actuellement si bien gardé , qu'ils ont perdu l'espérance de réussir. Le bruit court , dans le pays , que le Profanateur Anglois a vendu l'oeil du Dieu *Jagrenat* au Roi de France , qui le porte en certains jours de cérémonie.

Vous lirez avec intérêt , Monsieur , la quatrième Lettre , qui contient un précis des usages & des cérémonies des Chinois dans leurs mariages. Les détails qu'elle renferme sont beaucoup plus étendus que tous ceux qu'on nous a donnés jusqu'ici. La Lettre suivante offre la description de quelques Villes de Perse , & de quelques usages singuliers qui n'avoient été que légèrement effleurés dans les récits des Voyageurs. Elle contient aussi l'histoire de la conversion d'un Brame , & un entretien curieux du Missionnaire , auteur de cette Lettre , avec un Derviche. Enfin la sixième pièce est une Relation touchante de la persécution suscitée à un Madarin de police de la Chine , appelé *Ma Joseph*. On trouve déjà , dans le

XXIX<sup>e</sup> Recueil, une Lettre du Père *Bourgeois*, où il est fait mention de cette persécution; mais les détails y sont si abrégés, que l'Editeur a cru devoir rapporter une Relation postérieure, qui est beaucoup plus détaillée.

L'Editeur se plaint, dans un *Avertissement*, que ses précédens Recueils ont essuyé quelques critiques; qu'on lui a sur-tout reproché d'en avoir peu soigné le style, & même d'y avoir fait regner quelquefois un ton profane, peu digne des Missionnaires & de la gravité de ces *Lettres*. Ces reproches, Monsieur, m'ont paru mal fondés; le style dont sont écrits ces nouveaux Volumes, réunir la correction, la noblesse, & cette simplicité touchante qui convient aux récits d'un Missionnaire, qui cherche moins à plaire par des tournures brillantes qu'à édifier ses Lecteurs par l'histoire de ses travaux. Loin de décourager le nouvel Editeur par une censure injuste & déplacée, on doit l'engager, au contraire, à se procurer assez de pièces & de matériaux pour pou-

332 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

voir continuer à nous donner la suite de cet excellent Ouvrage, aussi utile aux Lettres qu'intéressant pour la Religion.

*Recueil de Dissertations Physico-Chimiques, présentées à différentes Académies ; par M. de Machy, des Académies de Berlin & de Rouen, & de celle des Curieux de la Nature, Démonstrateur de Chimie au Jardin des Apothicaires, & Maître Apothicaire de Paris ; un volume in-8<sup>o</sup> de 300 pages. A Paris, chez Monory Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Française.*

CES *Dissertations* sont déjà connues des Sociétés sçavantes auxquelles elles ont été présentées ; mais, comme elles n'ont pu la plupart être insérées dans leurs Mémoires, M. de Machy s'est déterminé à les rendre publiques. Il a cru devoir suiivre

l'exemple de plusieurs Sçavans célèbres , qui , quoique Membres des premières Académies du Royaume , ont pris le parti de publier séparément le Recueil de leurs observations & de leurs découvertes, Ces *Dissertations* , au nombre de seize , ont pour objet des matières dont l'analyse seroit à la portée de peu de Lecteurs ; je n'en extrairai qu'une observation que le hasard a fait faire à l'auteur , d'un nouveau phénomène de l'Electricité. » On  
 » avoit, dit-il , mis sécher devant ma  
 » cheminée quelques aunes de cet  
 » ouvrage de femmes , connu sous le  
 » nom de *Tulle, Filet, Point de Tou-*  
 » *louse* , &c. Le filet qu'on venoit de  
 » blanchir étoit étendu par bandes ,  
 » pendantes sur une tringle de fer qui  
 » traverse le devant de cette chemi-  
 » née dans sa largeur , & qu'on pour-  
 » roit appeller *garde-enfant*. Chaque  
 » bande étoit distribuée de manière  
 » à pendre de six à sept pouces ; &  
 » espacée d'environ un demi-pouce.  
 » Le feu de la cheminée n'étoit ni trop  
 » lent , ni trop vif. A peine l'évapo-  
 » ration de l'eau qui mouilloit le filet

» commença-t-elle à être sensible, que  
» j'apperçus un mouvement marqué  
» & assez prompt entre les bandes de  
» filet , qui jusqu'alors étoient de-  
» meurées immobiles. Mon premier  
» soupçon fut que ce mouvement étoit  
» dû à l'atmosphère de ma salle, qui  
» se précipitoit dans mon foyer pour  
» remplacer celui que le feu dilatoit  
» continuellement , & chassoit par le  
» tuyau de la cheminée. Mais , dans ce  
» cas , les bandes de filet auroient dû  
» avoir leur mouvement dirigé vers  
» le foyer ; j'appercevois au-contraire  
» que cette direction étoit latérale &  
» se portoit de droite à gauche de la  
» part de quelques bandes , tandis que  
» d'autres se mouvoient de gauche à  
» droite : d'où résultoit l'adhérence  
» de quelques-unes de ces bandes , &  
» la cessation subite de tout mouve-  
» ment de leur part ; mouvement qui  
» recommençoit aussitôt que les ban-  
» des attachées venoient à se dessé-  
» cher. Il arrivoit qu'en présentant  
» une lame de métal entre deux ban-  
» des qui tendoient à s'approcher , le  
» mouvement s'accéléroit sensible-

» ment , & que les deux bandes se ve-  
 » noient précipiter , pour ainsi dire ,  
 » sur ma lame , & sur le champ étoient  
 » repoussées avec vitesse. Je me ser-  
 » vois d'une spatule d'argent que je  
 » porte toujours sur moi.

« On sent bien que ma première  
 » précaution , à la vue de ce phéno-  
 » mène , a été de mettre obstacle à  
 » ce que l'air froid de la salle ne vînt  
 » déranger mon appareil électrique.  
 » J'entourai exactement le tout avec  
 » ma robe de chambre , en m'arran-  
 » geant de manière que mon corps  
 » lui-même servît , avec ce vête-  
 » ment , à remplir le but que je me  
 » proposois. L'effet & les phéno-  
 » mènes que je viens d'exposer eu-  
 » rent toujours lieu les deux fois que  
 » je m'amusai à répéter cette expé-  
 » rience , c'est-à-dire , que toujours  
 » les bandes de filet furent mues laté-  
 » ralement , & de sens contraires en-  
 » tr'elles , s'unissant & se séparant à  
 » plusieurs reprises , s'attachant à ma  
 » spatule , & ne cessant enfin cette  
 » attraction & cette répulsion , que  
 » lorsque le total fut absolument sec ».

L'auteur voulut voir si ce phénomène, produit uniquement par l'évaporation d'un fluide, seroit plus marqué en employant une chaleur plus considérable ; mais alors le courant de l'air de la salle , dans la cheminée , avoit lieu malgré toutes ses précautions, & troubloit le mouvement latéral des bandes , qui cependant n'en étoit pas moins perceptible. Il essaya d'augmenter cet effet électrique , en mouillant son filet avec des liqueurs plus évaporables ; mais ni l'æther , ni l'esprit-de-vin , ni l'eau-de-vie , encore moins l'eau distillée , ne lui firent voir aucune propriété plus marquée pour produire , en s'évaporant , le mouvement dont il s'agit : « A des bandes » de filet j'ai substitué du petit ruban » blanc , celui qu'on appelle *ruban de* » *Hollande*. L'effet fut beaucoup moins » sensible qu'avec le filet ; & cet effet » parut diminuer presque en proportion du tissu serré , & de la largeur » du ruban que je mettois sécher. J'ai » mis un écheveau de fil , connu sous » le nom de *fil de Bretagne* , & je le » suspendis tout mouillé à la tringle » de

» de ma cheminée. A peine la chaleur  
 » s'y fit elle sentir, que tous les brins  
 » de fil s'éparpillèrent, chacun en sens  
 » contraire, & plusieurs continuèrent  
 » ensuite à se mouvoir en s'appro-  
 » chant & en se repoussant. Mais les  
 » mouvemens furent trop compliqués  
 » dans cette expérience, ainsi que  
 » celle de l'écheveau de soie, que je  
 » substituai à celui de fil. Lorsque je  
 » les arrangeois isolément le long de  
 » la tringle, leur trop grande légèreté  
 » empêchoit qu'on ne pût distinguer  
 » nettement le mouvement électri-  
 » que ; mais la lame de métal & mon  
 » doigt les attiroient, & ils se re-  
 » poussioient très-sensiblement. L'ac-  
 » tion de s'évaporer de dessus un tissu  
 » léger de fil ou de soie ( car j'ai suc-  
 » cessivement employé l'un & l'au-  
 » tre ), cette action, dis-je, suffit  
 » donc, ou pour rendre l'eau élec-  
 » trisable, ou pour lui donner la pro-  
 » priété de rendre électriques les corps  
 » qu'elle mouille, & de dessus des-  
 » quels elle s'échappe par l'évapora-  
 » tion ». M. de Machy demande si ce  
 » ne seroit pas ainsi que les nuages sont



électriques. Il n'entre dans le détail d'aucune explication; il se borne à rapporter le fait, & laisse la question à décider aux Physiciens, spécialement occupés de ces sortes de recherches.

Ce volume renferme, Monsieur, un grand nombre d'autres expériences dignes d'intéresser les amateurs de la Chimie. Il est terminé par une Table des principales combinaisons chimiques, rédigée par l'auteur, & comparée à celles de M<sup>rs</sup>. *Geoffroy*, *Grasse*, *Gellert*, *Rüdiger*, &c, & à celle de *l'Encyclopédie*, qu'il regarde comme très-fautive & très-défectueuse. On a déjà fait cette remarque, & l'on ne sçauroit trop la répéter en faveur de ceux qui veulent s'instruire & qui s'intéressent aux progrès des Arts; c'est que les Lecteurs de toutes les professions, de tous les états, de tous les genres, qui cherchent dans ce beau Dictionnaire les articles analogues à la partie qu'ils cultivent, n'y trouvent, en général, qu'un verbiage assomant, des plagiats mal-adroits, des erreurs sans nombre, & rejettent le Livre avec indignation. Je suis, &c.

*A Paris ce 20 Juin 1774.*

## L E T T R E X V.

*Héro & Léandre , Poëme de Musée ; on y a joint la traduction de plusieurs Idylles de Théocrite , par M. M\*\*\*. C\*\* . A Paris , chez le Boucher , Quai des Augustins ; in-8° de 104 pages , avec une belle Gravûre.*

CETTE Brochure , Monsieur , forme la suite de la *Nouvelle Traduction d'Anacréon , Sapho , Bion , Moschus , &c* , dont je vous ai parlé l'année dernière avec éloge ; elle est du même auteur. Quelques Ecrivains ont attribué le Poëme Grec de *Héro & Léandre* à Musée , disciple d'Orphée. Il paroît prouvé aujourd'hui qu'il n'est pas d'une antiquité si reculée , & qu'il a dû être composé vers le quatrième siècle de l'Empire par Musée le Grammairien. Quoi qu'il en soit , ce morceau est très-précieux pour la Littérature , & méritoit d'être autrement

connu que par la Traduction en Vers qu'en a donnée *Clément Marot*. L'aventure de *Héro* & de *Léandre* a fourni une infinité d'ouvrages, Opéra, Cantates, Héroïdes, Romances, &c ; il est encore incertain si elle est véritablement arrivée, ou si c'est une fiction. *M. de la Nauze* remarque que *Strabon* fait une mention expresse de la Tour de *Héro*, & conclut qu'un monument public, tel que celui-là, étoit un témoignage authentique de la vérité de cette Histoire, qui, d'ailleurs, ne passe en rien les bornes de la vraisemblance. On trouve un grand nombre de Médailles où sont gravés aussi les noms & les aventures de *Héro* & de *Léandre*. Les Médailles représentent quelquefois des événemens fabuleux, quand ils regardent l'ancienne Mythologie consacrée par la Religion ; mais il est probable qu'on ne gravoit ainsi les faits particuliers que lorsqu'on les croyoit vrais & qu'on vouloit en perpétuer la mémoire. Un autre Sçavant, nommé *Mahudel*, est d'un sentiment tout opposé ; ses motifs sont détaillés dans des *Réflexions Critiques*, insérées

dans le septième Volume de l'*Académie des Inscriptions*. Il prétend que Sestos & Abydos sont éloignés d'environ trente stades ; que ces deux Ports ne sont pas situés vis-à-vis l'un de l'autre ; que ceux qui veulent passer d'Abydos à Sestos , cotoient d'abord le rivage l'espace de cent neuf stades , & qu'ensuite ils traversent obliquement le canal , pour éviter le courant de l'eau ; que ce trajet étoit difficile pour les bâtimens mêmes , à cause des courans & des vents contraires ; qu'en comptant l'allée & le retour , ce trajet auroit été de plus d'une lieue & demie , & qu'il seroit à peu près impossible , même à un homme fort & robuste , de renouveler cette course à la nage dans l'espace de deux ou trois heures , les nuits d'été n'ayant pas dû laisser plus de temps à *Léandre* pour se dérober aux yeux des hommes. L'Éditeur répond à tout cela que de tels calculs ne sont pas faits pour des Amans , & qu'un jeune homme plein de passion affronte souvent , & quelquefois surmonte tous les dangers & tous les obstacles.

Le Poëme de *Musée* n'a guères qu'une vingtaine de pages. Les pensées en sont naturelles & gracieuses, & la passion de l'amour y est traitée avec beaucoup d'énergie. Je ne vous citerai que la fin du Poëme qui vous fera connoître le Poëte Grec, autant que cela est possible par une Traduction. *Léandre & Héro* s'unissent par un Hymen clandestin. » On ne dansa point » à ces nôces : on ne chanta point » d'Hymnes près du lit nuptial : aucun » Poëte ne célébra par un Epithalame » cette belle union ; le lit ne fut point » éclairé par des flambeaux ; les jeunes gens ne formèrent aucune danse » légère, & les parens respectables ne » chantèrent point à cet Hyménée : » la couche nuptiale fut préparée dans » le silence ; le voile de la nuit » fut le seul ornement de la jeune » épouse, & l'on ne fit point retentir » ces mots : *io Hymen ! io Hyménée !* » Les ténèbres seules favorisèrent ces » deux amans, & jamais l'Aurore ne » vit *Léandre* couché dans ce lit si célebre. Tous les matins cet époux » s'en retournoit avant le jour vers les

» murs d'*Abydos* , le cœur toujours  
 » rempli du desir insatiable de revo-  
 » ler bientôt à ses amours nocturnes.

» *Héro* , vêtue d'une longue robe ,  
 » sçavoit tromper ses parens ; le jour  
 » c'étoit une chaste Prêtresse , & la  
 » nuit elle se livroit aux plaisirs de  
 » l'Hymen.

» Souvent ces deux jeunes époux  
 » souhaitèrent que le Soleil , en com-  
 » mençant sa carrière , fût sur le point  
 » de la finir. Ils avoient l'art de cacher  
 » toute la violence de leur passion ,  
 » afin de goûter sans crainte pendant  
 » la nuit les délices de l'Amour ; mais  
 » leur bonheur s'éclipsa bientôt , &  
 » leur Hymen dura peu de temps ;  
 » leur sort dépendoit en effet d'un élé-  
 » ment trop orageux ! « *Léandre* avoit  
 fait tout l'été à la nage le trajet qui  
 le séparoit de son amante , & tou-  
 tes les nuits *Héro* allumoit le fanal  
 qui lui servoit de guide. « Quand la  
 » saison rigoureuse de l'hyver est ar-  
 » rivée , les vents impétueux gron-  
 » dent horriblement , agitent , soulè-  
 » vent les flots , bouleversent les mers

» jusques dans leurs plus profonds  
 » abymes , apportent les nuages &  
 » les tempêtes , & déploient toute  
 » leur rage sur l'Océan. Le Nauton-  
 » nier prudent met alors ses vaisseaux  
 » en sûreté dans le Port : mais la  
 » crainte de la mer , follement irritée ,  
 » ne put te retenir , intrépide & amou-  
 » reux *Léandre* ! Les vagues en cour-  
 » roux ne purent t'intimider , lorsque  
 » le flambeau perfide & cruel t'offrit  
 » du haut de la Tour sa lumière ac-  
 » coutumée , & te rappella l'heure de  
 » tes plaisirs !

» L'infortunée *Héro* auroit bien dû  
 » se priver de *Léandre* pendant la sai-  
 » son des noirs frimats , & ne point  
 » allumer le signal qui alloit détruire  
 » pour toujours une union de si courte  
 » durée ! Mais l'Amour & le Destin  
 » l'entraînoient impérieusement vers  
 » sa perte. Trompée par ces deux  
 » Divinités aveugles , ce n'est plus ,  
 » hélas ! le flambeau de l'amour qu'elle  
 » présente , c'est une torche funèbre.

» La nuit avoit ramené les ténèbres :  
 » les vents déchaînés soufflent avec  
 » impétuosité , s'entrechoquent dans

» les airs , fondent tous ensemble  
 » sur le rivage de la mer , & le font  
 » retentir au loin de leurs sifflemens  
 » horribles. *Léandre* , encouragé par  
 » l'espérance de se réunir bientôt à sa  
 » tendre Epouse , s'élance dans la  
 » mer , est porté , roule sur le dos  
 » des vagues mugissantes. Les flots  
 » sont poussés par des flots qui leur  
 » succèdent , & forment des monta-  
 » gnes humides. Bientôt l'onde tur-  
 » bulente s'élève jusqu'aux Cieux :  
 » la terre tremble de toutes parts :  
 » *Zépher* , l'affreux *Borée* , tous les *Aqui-*  
 » *lons* fougueux se livrent des combats  
 » terribles sur la plaine liquide , &  
 » y font sentir les effets de leur fu-  
 » reur : un bruit effrayant & épou-  
 » vantable sort du gouffre profond &  
 » retentissant de la mer agitée.

» *Léandre* souffre horriblement pen-  
 » dant cette furieuse tempête. Il  
 » adresse souvent ses prières à *Vénus*  
 » née au sein des ondes , & à *Néptune*  
 » le Souverain des flots. Il n'oublie  
 » pas *Borée* : il lui rappelle le souve-  
 » nir de la Nymphé *Orithye*. Vaines  
 » prières ! Aucune de ces Divinités



346 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ne le secourut dans cet instant fatal,  
» & l'Amour lui-même ne détourna  
» pas les ciseaux de la Parque.

» *Léandre*, brisé par le choc redou-  
» blé des vagues accumulées, flotte à  
» leur gré, & devient leur triste jouet.  
» Ses pieds lassés perdent leur force,  
» ses bras épuisés par leur mouve-  
» ment continuel, restent immobi-  
» les. Les flots de cette mer indomp-  
» table entrent dans sa bouche en-  
» tr'ouverte : il avale malgré lui une  
» eau funeste, & , pour comble d'in-  
» fortune, le souffle cruel des *Aquillons*  
» éteint le flambeau perfide, tranche  
» & détruit en même-temps la vie &  
» les amours du malheureux *Léandre*.

» *Héro*, les yeux fixés sur les flots,  
» semble diriger encore la course de  
» son Amant. Son ame inquiète est en  
» proie aux plus cruels soupçons.  
» L'Aurore commence enfin à paroî-  
» tre : *Héro* n'apperçoit point son  
» époux. Elle porte çà & là ses regards  
» avides sur la vaste étendue de la  
» mer, pour découvrir si *Léandre*,  
» privé de la lumière du flambeau,  
» n'erre point sur les ondes. O spec-

» tacle douloureux ! Cette Amante  
 » désolée, voit au pied de la Tour son  
 » cher époux inanimé, & déchiré par  
 » les pointes des rochers. A cette vue,  
 » elle met en pièces le voile brillant  
 » qui couvre son sein d'albâtre, jette  
 » un cri aigu, & se précipite aussitôt  
 » dans la mer. Ainsi périt *Héro* après  
 » la mort déplorable de son époux ; &  
 » le plus grand des malheurs réunit  
 » enfin pour toujours ces deux Amans  
 » fidèles. «

L'Éditeur a placé à la suite de ce Poème un extrait de la Traduction en vers de *Marot*, où l'on rencontre quelques détails pleins de grace & de naïveté, & la Cantate de Mll<sup>e</sup>. de *Louvencourt* sur le même sujet, morceau qui, malgré les éloges de l'*Avantissement*, m'a paru assez médiocre, & beaucoup trop abondant en épithètes fades & rebattues, comme *ardens soupirs*, *mer inhumaine & barbare*, *injustice cruelle du sort*, *nœuds éternels*, *funeste aveuglement*, *rigueurs inhumaines*, &c.

La partie la plus considérable de cette Brochure est une Traduction

### 348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

d'une douzaine d'Idylles de *Théocrite*, précédée d'une vie de ce père de la Poésie Pastorale. Tout ce qu'on y apprend au sujet de ce Poète, c'est qu'il étoit né à Syracuse, Ville de Sicile, environ 270 avant l'Ere Chrétienne, qu'il étoit contemporain de *Ménandre*, le fameux Poète Comique; qu'il vécut à la Cour de *Ptolomée Philadelphie*, Roi d'Egypte; qu'étant de retour dans sa patrie, il eut l'imprudence de publier des Satyres contre *Hiéron*, tyran de Syracuse, & que ce Prince s'en vengea en le faisant périr. Le reste de cette vie est employé à mettre sous les yeux du Lecteur les sentimens très-judicieux de l'Abbé *Desfontaines*, de *Longepierre* & de M. l'Abbé *Batteux*, sur la Poésie Pastorale, & en particulier sur *Théocrite*, qui est généralement regardé comme le premier & le plus parfait modèle en ce genre. Parmi les Idylles dont on trouve ici la traduction, il en est une, sur-tout, qui paroîtra dans tous les temps, aux bons esprits & aux âmes sensibles, un chef-d'œuvre d'énergie & de pathétique. C'est une Ma-

gicienne , nommée *Simèthe* ; qui employe toutes les ressources de son art pour ramener son amant volage ; ensuite elle raconte comment son amour a pris naissance ; c'étoit à une Fête de *Diane*. Sa Nourrice l'entraîne à cette Fête. Au milieu du chemin elle aperçoit *Delphis & Eudamippe*. « Ils mar-  
 » choient ensemble ; le tendre duvet  
 » de leurs joues ressembloit au pâle  
 » souci , & leur peau étoit plus écla-  
 » tante que le disque de la Lune.....  
 » Dès que je le vis , ma raison se trou-  
 » bla ; mon cœur fut cruellement tour-  
 » menté : ma beauté perdit tous ses  
 » charmes ; interdite , éperdue , je ne  
 » pris plus d'intérêt à cette fête , & j'i-  
 » gnore comment je m'en retournai :  
 » une fièvre brûlante me consumoit :  
 » je restai couchée dans mon lit dix  
 » jours & dix nuits.  
 » Lune adorable , dis comment l'A-  
 » mour a pris naissance dans mon  
 » cœur !  
 » Une pâleur mortelle se répandit  
 » sur tout mon corps : mes cheveux  
 » tombèrent : j'étois d'une maigreur  
 » épouvantable. Quels mouvemens

350 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ne me suis-je point donnés alors !  
» Quelle Magicienne n'ai-je pas con-  
» sultée ! Soins inutiles ! Je ne reçus  
» aucun adoucissement , & le temps  
» fuyoit d'une aile rapide.

» Lune adorable , dis comment l'A-  
» mour a pris naissance dans mon  
» cœur !

» Je découvris enfin la vérité à  
» *Thestylis*. Trouvé , lui dis-je , un re-  
» mède à mon cruel tourment ! In-  
» fortunée que je suis , *Delphis* pos-  
» sède mon ame toute-entière ! Rends  
» toi auprès de la *Palestre* de *Tima-*  
» *gère* : tâche d'y appercevoir *Delphis* ;  
» il se trouve tous les jours dans cet  
» endroit qu'il aime beaucoup.

» Lune adorable , dis comment l'A-  
» mour a pris naissance dans mon  
» cœur !

» Quand tu le verras seul , fais-lui  
» quelque signe , & dis-lui , *Simèthe*  
» vous demande. Amène-le ensuite  
» avec toi. *Thestylis* part à ces mots &  
» revient accompagnée du charmant  
» *Delphis*. Dès que je l'aperçus fran-  
» chir d'un pied léger le seuil de cette  
» porte. . . . .

» Lune adorable, dis comment l'A-  
 » mour a pris naissance dans mon  
 » cœur !

» Soudain je devins plus froide que  
 » la glace. Une sueur pareille à la ro-  
 » sée du matin inondoit mon visage :  
 » ma langue embarrassée gardoit le si-  
 » lence : je n'aurois pu même faire  
 » entendre les sons mal articulés que  
 » balbutient en songe les enfans, lors-  
 » qu'ils appellent leur tendre mère.  
 » J'étois glacée, pétrifiée.

» Lune adorable, dis comment l'A-  
 » mour a pris naissance dans mon  
 » cœur !

» Le cruel me regarde, baisse les  
 » yeux, s'assied auprès de moi, & m'a-  
 » dresse ces paroles : *Simèthe*, quand  
 » tu m'as fait dire de venir, tu n'as  
 » prévenu mon desir qu'autant que  
 » je devançai dernièrement à la course  
 » le beau *Philinus*.

» Lune adorable, dis comment l'A-  
 » mour a pris naissance dans mon  
 » cœur !

» Je ferois venu certainement cette  
 » nuit avec quelques amis, j'en jure  
 » par mon ardent amour. Je t'aurois

» apporté des pommes de *Bacchus* ;  
 » une couronne de peuplier blanc con-  
 » sacré à *Hercule* , & ornée de bande-  
 » lettes de pourpre , m'auroit ceint la  
 » tête.

» Lune adorable , dis comment l'A-  
 » mour a pris naissance dans mon  
 » cœur !

» Combien j'aurois été enchanté  
 » d'être reçu favorablement ! On me  
 » vante parmi tous les autres jeunes  
 » gens à cause de ma légèreté & de ma  
 » beauté. Si j'eusse cueilli alors un bai-  
 » ser sur ta belle bouche , je serois  
 » resté tranquille ; mais si tu m'avois  
 » au-contraire refusé avec dédain , &  
 » que ta porte m'eût été fermée , j'au-  
 » rois employé dans l'instant le fer &  
 » le feu pour l'ouvrir.

» Lune adorable , dis comment l'A-  
 » mour a pris naissance dans mon  
 » cœur !

» J'avoue maintenant que j'ai des  
 » graces à rendre à *Vénus* , & ensuite  
 » à toi , *Simèthe*. Après *Vénus* , c'est  
 » toi qui m'as arraché à ma flamme  
 » dévorante : tu m'as appelé dans ta  
 » maison , lorsque j'étois presque en-

» tièrement consumé : car l'Amour  
» allume souvent des feux plus brû-  
» lans que ceux de *Vulcain*.

» Lune adorable, dis comment l'A-  
» mour a pris naissance dans mon  
» cœur !

» L'Amour par ses fureurs insensées  
» fait abandonner à une jeune fille la  
» maison paternelle , & le lit nuptial  
» à l'épouse. Ainsi parla *Delphis* , &  
» moi, trop foible & trop crédule , je  
» le prends par la main ; je l'incline  
» mollement sur mon lit ; soudain nos  
» corps unis s'embrasent mutuelle-  
» ment : nos visages brillent d'une  
» plus vive ardeur , & nos soupirs  
» confondus forment un murmure vo-  
» luptueux. Enfin , pour ne te rien  
» dire d'inutile , ô Lune favorable ,  
» nous avons mis le comble à nos de-  
» sirs , en nous livrant aux plus vifs  
» transports de l'Amour. Depuis cet  
» instant heureux jusqu'à ces jours der-  
» niers , nous n'avions pas eu lieu de  
» nous plaindre l'un de l'autre. La  
» mère de *Philiste* , ma joueuse de  
» flûte , & de *Mélisse* , est venue me  
» trouver ce matin , lorsque les che-



» vaux du Soleil montoient sur l'ho-  
 » rizon, & ramenoient du sein de l'o-  
 » céan l'aurore aux doigts de rose.  
 » Au milieu de plusieurs discours que  
 » m'a tenus cette femme, elle m'a fait  
 » entendre que *Delphis* étoit amou-  
 » reux; qu'elle ne connoissoit point  
 » l'objet de son nouveau martyr; ;  
 » mais que cet inconstant a bu à plu-  
 » sieurs reprises à l'Amante qui le cap-  
 » tive aujourd'hui; qu'il s'est enfui  
 » avec précipitation, & que sa maison  
 » est ornée & remplie de guirlandes  
 » de fleurs. Voilà tout ce que m'a ra-  
 » conté cette Nourrice; elle est très-  
 » véridique. En effet, avant cette épo-  
 » que funeste, il venoit me voir plu-  
 » sieurs fois chaque jour, & laissoit  
 » souvent chez moi son vase d'airain\*.  
 » Mais il y a déjà douze jours que je  
 » n'ai vû l'ingrat; m'auroit-il oubliée!  
 » Trouveroit-il ailleurs des plaisirs!  
 » Je vais employer contre lui tous  
 » mes charmes; &, s'il se plaît à aug-

\* *Delphis* étoit Athlète, & tous ceux de  
 cette profession avoient une sorte de vase de  
 peau ou d'airain, dans lequel ils mettoient  
 l'huile dont ils se frottoient.

» menter mon tourment , je le préci-  
 » piterai dans les Enfers. Tels sont les  
 » Philtres puissans que je conserve dans  
 » une corbeille , & dont un Assyrien  
 » m'a enseigné l'usage. Adieu , Lune  
 » adorable ; pousse tes chevaux vers  
 » l'océan ! Pour moi je supporterai ma  
 » douleur , comme je l'ai fait jusqu'à  
 » ce moment. Adieu , Lune brillante !  
 » Adieu , Astres étincellans , qui ac-  
 » compagnez le char de la nuit au mi-  
 » lieu du calme & du silence. «

*Longepierre* rapporte qu'il avoit en-  
 tendu dire à *Racine* , au sujet de cette  
 Idylle , qu'il n'avoit rien vû de plus  
 vif , ni de plus beau dans toute l'Anti-  
 quité. En effet , il n'est pas éton-  
 nant que de tels ouvrages aient mis  
*Théocrite* à la tête de tous les Poètes  
 Bucoliques. *Fontenelle* , dans son Dis-  
 cours sur l'Eglogue, paroît n'y être pas  
 assez sensible à des beautés aussi supé-  
 rieures ; & d'un autre côté il est cho-  
 qué trop vivement de certains dé-  
 tails qui , du temps du Poète Grec ,  
 pouvoient n'être que naturels , &  
 qui , relativement à nos mœurs , sont

356 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

très-grossiers. Je ne sçais cependant si, du vivant de *Théocrite*, on goûtoit fort ces deux couplets d'une chanson de Moissonneurs :

» Jeunes Bergers que le sort d'une  
» Grenouille est digne d'envie ! Elle  
» ne dépend de personne pour se dé-  
» saltérer ; elle a toujours de l'eau en  
» abondance.

» Avare, crainte de te couper les  
» doigts en voulant nous partager un  
» pois, il seroit plus prudent de faire  
» cuire une quantité suffisante de len-  
» tilles. «

Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est de passer à *Théocrite* ces détails peu agréables en faveur de l'admirable simplicité de cet ancien Poète, & de la foule des peintures naturelles, vives & gracieuses que nous offrent la plupart de ses Idylles.

Je suis, &c.

A Paris 22 Juin 1774.

# T A B L E D E S M A T I È R E S

C O N T E N U E S

DANS CE TROISIÈME VOLUME  
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1774.

LETTRES ÉDIFIANTES & Curieuses ;  
*écrites des Missions Etrangères par  
quelques Missionnaires de la Compa-  
gnie de Jesus ; XXXI<sup>e</sup> Recueil. Pag. 3*

ŒUVRES DE CHAULIEU, *d'après les  
manuscrits de l'auteur.* 29

OLINDE & SOPHRONIE, *Drame Hé-  
roïque en cinq Actes & en Prose ; par  
M. Mercier.* 42

HISTORIETTES OU NOUVELLES EN  
VERS ; *par M. Imbert ; seconde édi-  
tion, corrigée & augmentée.* 49

DISCOURS de M<sup>e</sup> Belleguier, *ancien  
Avocat, sur le texte proposé par l'U-  
niversité de la Ville de Paris pour le  
sujet des prix de l'année 1773 ; par  
M. de Voltaire.* 61

RECUEIL des Edits, Déclarations,  
Lettres-Patentes, Ordonnances, &c.,

- premier & second semestre de 1772.* 71
- LES PRINCES D'ARMÉNIE ; *Nouvelle,*  
*par M. d'Uffieux.* 73
- LE CHÂTEAU D'OTRANTE ; *Conte*  
*Gothique, traduit de l'Anglois de M.*  
*Horace Walpole.* 82
- DISSERTATION *sur l'usage des Caus-*  
*tiques pour la guérison radicale des*  
*Hernies ou Descentes, de façon à n'a-*  
*voir plus besoin de Bandages pour le*  
*reste de sa vie ; par M. Gauthier, Con-*  
*seiller, Médecin du Roi, Docteur-*  
*Régent de la Faculté de Médecine de*  
*Paris, & Médecin de Montpellier.* 89
- TRAITÉ DU SUICIDE, *ou du Meurtre*  
*volontaire de soi-même ; par M. Jean*  
*Dumas.* 94
- MINÉRALOGIE *ou Nouvelle Exposition*  
*du regne minéral ; ouvrage dans le-*  
*quel on a tâché de ranger dans l'or-*  
*dre le plus naturel les substances de*  
*ce regne, & où l'on expose leurs pro-*  
*priétés & leurs usages mécaniques,*  
*&c ; par M. Valmont de Bomare,*  
*Démonstrateur d'Histoire Naturelle,*  
*Censeur Royal, Membre de plusieurs*  
*Académies, &c.* 112
- ŒUVRES *choisies de M. Gessner, mises*  
*en vers François par différens Au-*

## DES MATIERES. 359

- teurs ; & les meilleurs Poëtes en ce genre, &c.* 120
- LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur un article des MÉLANGES HISTORIQUES de M. Ducrot. 140
- ÉPIGRAMME sur M. de la Harpe. 144
- VIE DE MARIE DE MÉDICIS , *Princesse de Toscane, Reine de France & de Navarre.* 145
- LE COMTE DE VALMONT , *ou les Egaremens de la Raison ; Lettres recueillies & publiées par M\*\*\*.* 177
- ERASTE OU L'AMI DE LA JEUNESSE, &c ; par M. l'Abbé Fillaudier. 206
- TABLETTES *Astronomiques, &c ; par M. Brion, Ingénieur-Géographe du Roi, Professeur de Géographie & d'Histoire.* 216
- L'AGRICULTURE , *Poëme ; par M. Rossel, Maître des Comptes de Montpellier.* 117
- LETTRE de M. l'Abbé Sabathier de Castres , à l'Auteur de ces Feuilles , pour se justifier de ce qu'il a dit de feu M. Abauzit dans ses TROIS SIÈCLES. 238
- DESCRIPTION DES GLACIÈRES & *amas de glaces du Duché de Savoie ; par M. T. Bourrit, Chantre de l'E-*

360      T A B L E, &c.

<i>glise Cathédrale de Genève.</i>	248
ZÉNOTHÉMIS, <i>Anecdote Marseilloise ;</i> <i>par M. d'Arnaud.</i>	272
LA MAISON RUSTIQUE <i>du Père Va-</i> <i>nière ; nouvelle édition.</i>	284
LETTRE <i>à l'Auteur de ces Feuilles, sur</i> <i>le genre du mot ÉBÈNE.</i>	286
PARNASSE DES DAMES ; <i>par M. de</i> <i>Sauvigny, Tomes III, IV &amp; V.</i>	289
NOUVELLE MANUFACTURE <i>de Por-</i> <i>celaine.</i>	312
LETTRES ÉDIFIANTES & <i>Curieuses,</i> <i>écrites des Missions Etrangères, par</i> <i>quelques Missionnaires de la Compa-</i> <i>gnie de Jésus ; Tome XXXII.</i>	313
RECUEIL <i>de Dissertations Physico-</i> <i>Chimiques, présentées à différentes</i> <i>Académies ; par M. de Machy, des</i> <i>Académies de Berlin &amp; de Rouen,</i> <i>&amp; de celle des Curieux de la Nature,</i> <i>Démonstrateur de Chimie au Jardin</i> <i>des Apothicaires, &amp; Maître Apothé-</i> <i>caire de Paris.</i>	332
HÉRO & LÉANDRE, <i>Poème de Musée ;</i> <i>on y a joint la traduction de plusieurs</i> <i>Idylles de Théocrite ; par M. M***.</i> <i>C**.</i>	339
<i>Fin de la Table des Matières du troisième</i> <i>Volume de l'Année Littéraire.</i>	1774.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies  
d'Angers, de Montauban, de Nancy,  
d'Arras, de Caën, de Marseille, &  
des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MARTI

TOME QUATRIÈME.



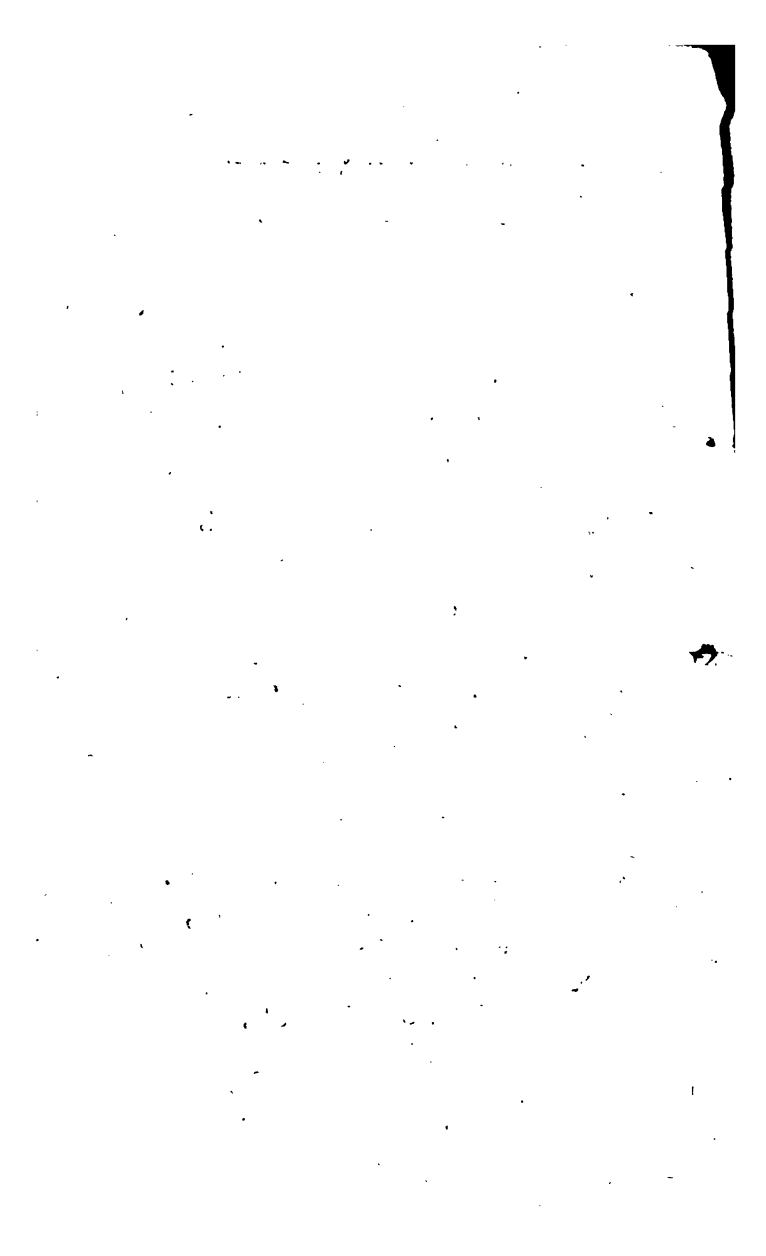
A P A R I S,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,  
au dessus de la rue des Mathurins,  
au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXXIV.





---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE I.

*Histoire Générale d'Italie depuis la décadence de l'Empire Romain jusqu'au temps présent ; dédiée à Monseigneur le COMTE D'ARTOIS, par M. Targe, Tom. I & II, in-12 d'environ 500 pages chacun. A Paris chez Monory Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie François.*

**D**E toutes les contrées de l'Europe, l'Italie, Monsieur, est, sans contredit, une de celles qui offrent le champ le plus fertile pour l'Histoire, parce qu'il en est peu qui

ANN. 1774. Tome IV. Aij

#### 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ayent été le théâtre d'autant de révolutions. Cependant le travail de nos Ecrivains s'étoit borné à des abrégés , la plupart assez informes , sur quelques-uns des Etats , formés dans cette région , des débris de l'Empire Romain , & , jusqu'à M. de *Saint-Marc* , personne n'avoit encore entrepris de traiter en général une Histoire aussi intéressante. Cet auteur , marchant sur les traces de l'infatigable *Muratori* , a défriché le terrain ; & son *Abrégé Chronologique* présente un amas précieux de richesses : mais , comme la forme même de son ouvrage ne le rend propre qu'à un petit nombre de Lecteurs , on desiroit encore une Histoire Générale, suivie & détaillée , de cette belle partie de l'Europe. M. *Targe* , en l'entreprenant , s'est proposé de donner le pendant de l'*Histoire du Bas-Empire* , par M. *le Beau*. Il marche souvent de front avec ce célèbre Académicien , & c'est particulièrement dans l'Histoire du regne des Ostrogoths en Italie, qu'il a été obligé de rapporter des événemens qui se trouvent aussi dans M. *le Beau* ;

mais M. Targe entre dans des détails plus circonstanciés, sur-tout lorsqu'il parle des Exarques de Ravenne, du gouvernement des Rois Lombards, de l'origine & des progrès de la puissance temporelle des Papes, de leurs fréquentes disputes avec les Empereurs, de l'établissement de plusieurs Souverainetés particulières : objets qui n'entroient qu'accidentellement dans le plan de l'Historien du Bas-Empire. Ces deux ouvrages, au reste, deviennent totalement différens & n'ont plus rien de commun dès qu'on arrive à l'époque de la puissance de Charlemagne en Italie.

M. Targe a mis à la tête de son Histoire une *Introduction* dans laquelle il donne une description abrégée de l'Italie. On y trouve une faute qu'on rencontre dans presque tous les Géographes. En parlant du *Phare de Messine*, il dit que ce détroit étoit fameux par les fréquens naufrages que les deux écueils de *Carybde* & de *Scylla* y occasionnoient. *Carybde* n'est ni un rocher ni un écueil ; c'est un gouffre d'un diamètre fort étendu, dont l'eau tour-

## 6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

noie fans cesse, & qui engloutit par son centre les vaisseaux qui ont l'imprudence d'en approcher. Les débris, peu de jours après, en sont rejettés à quatre ou cinq lieues de-là, près de *Taornemine*. *Scylla* est aussi un gouffre.

M. *Targe* commence son Histoire par l'irruption qu'*Odoacre*, à la tête d'une armée composée de diverses Nations, fit, l'an 476 de notre Ere, en Italie dont il se rendit maître en peu de temps. Les commencemens de ce Prince sont si peu connus que les Historiens ne sont pas même d'accord sur le pays où il prit naissance, ni sur le rang qu'il avoit tenu avant cette conquête. Quelques-uns le font fils d'*E-dicon*, l'un des premiers Ministres d'*Attila*, & prétendent qu'il étoit Scythe ou Tartare; d'autres le font de la Nation des Ruges, d'autres de celle des Goths; mais ces derniers ajoutent qu'il avoit été élevé en Italie, & le mettent au nombre des Gardes de l'Empereur. Quelle qu'ait été la naissance d'*Odoacre*, il paroît que la fortune l'avoit réduit à un état très-médiocre, puisqu'on rapporte que,

passant près de Vienne, quelque temps avant son élévation, il alla visiter St Séverin qui habitoit une cellule peu éloignée des bords du Danube ; qu'il étoit alors vêtu de peaux , & que la hauteur de sa taille l'obligeant de se tenir courbé dans cette cellule , qui étoit fort basse , le pieux Solitaire lui dit : *Odoacre , vous allez en Italie couvert de ces chétives peaux , mais vous serez bientôt en état d'y faire de grandes libéralités.* Les talens de cet Aventurier , joints à une taille avantageuse & à beaucoup de hardiesse , déterminèrent une troupe de Barbares de diverses Nations à le mettre à leur tête pour pénétrer en Italie. Ils y entrèrent par la vallée de Trente & furent joints en route par un grand nombre de leurs Compatriotes , & d'Etrangers qui étoient déjà dans ce pays.

Toute l'Italie fut réduite , en moins de trois mois , sous la puissance d'Odoacre , qui entra dans Rome vers la fin de Septembre 476. Le Sénat lui-même joignit ses acclamations à celles du Peuple , quand ce nouveau Conquérant prit possession de la Capitale

## 6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de l'Empire. Mais ce Prince ne jouit qu'un petit nombre d'années de sa conquête. *Théodoric l'Amale* Duc des Ostrogoths, ayant obtenu de l'Empereur *Zénon* la permission de chasser cet Usurpateur de l'Italie, il marcha contre lui à la tête d'une armée formidable, le battit dans plusieurs grandes batailles, & s'empara de sa personne à la reddition de Ravenne. *Théodoric* usa de sa victoire avec peu de générosité; car, quelques jours après, ayant invité son prisonnier à un festin, il le fit massacrer, ainsi que son fils, par des assassins qu'il avoit apostés.

Tels furent les commencemens du Royaume des Ostrogoths en Italie. *Théodoric* n'ignoroit pas qu'un joug étranger, quelque doux même qu'on le suppose, déplaît toujours à ceux qui le portent. Pour se concilier l'amour de ses nouveaux Sujets, il quitta l'habillement des Goths & le fit quitter à ses gens pour prendre celui des Romains; il multiplia les alliances entre les vaincus & les vainqueurs, confirma les Magistrats dans l'exercice de leurs Charges, & ne fit aucun chan-

gement dans les Loix du pays. Les campagnes manquoient de cultivateurs, dont une partie avoit été réduite en servitude & emmenée dans les Gaules. *Théodoric* entreprit de les racheter, & chargea Saint *Epiphane* de cette négociation. Le discours que ce Prince lui adressa peut donner une idée de l'éloquence de ce temps :

» Glorieux Evêque, lui dit-il, quoi-  
 » qu'il y ait un grand nombre de Pon-  
 » tifes dans l'étendue du Royaume,  
 » c'est vous que nous avons choisi  
 » pour cette affaire importante. Quel-  
 » qu'un prendra-t-il la lampe de la  
 » nuit, quand on voit luire la splen-  
 » deur du Soleil? Aura-t-on recours à  
 » une chandelle, quand le bucher de  
 » la foi est enflammé comme une four-  
 » naise qui ne se consume point? Il  
 » faut que vous entrepreniez volon-  
 » tairement de faire ce que vous  
 » allez entendre. Vous voyez toute  
 » l'Italie dépouillée de ses Cultiva-  
 » teurs, comme une veuve privée de  
 » ses enfans. La Ligurie, qu'on pou-  
 » voit appeller la mère des moissons,  
 » où une nombreuse race de Labour-



» tat n'a point d'ennemis : c'est un  
 » grand crime de lever le bras contre  
 » des Concitoyens , pour la défense  
 » desquels il feroit glorieux d'exposer  
 » sa vie. Il n'est pas besoin d'Avocats,  
 » si l'on veut soutenir les procès par  
 » les armes. Où habiteroit la paix , si  
 » l'on continuoit à combattre , quand  
 » on doit être sous l'empire des Loix ?  
 » Imitez la Nation des Goths , qui  
 » sont aussi courageux à faire la guerre  
 » au-dehors , que modestes & soumis  
 » au-dedans. «

*Théodoric*, se voyant sans enfans  
 mâles , à l'âge d'environ soixante ans,  
 jugea qu'il étoit de sa prudence & du  
 bien de ses Sujets qu'il se choisît un  
 successeur. Ses vues tombèrent sur  
*Eutharic-Cillica*, qui étoit comme lui  
 de la Maison des *Amals*, & auquel il  
 fit épouser *Amalasonte* sa fille & son  
 unique héritière , alors âgée de  
 vingt ans. Après avoir assuré par  
 ce mariage la couronne à ses descen-  
 dans, *Théodoric*, qui aimoit la magni-  
 ficence , s'occupa particulièrement  
 des édifices publics, soit pour en cons-  
 truire de nouveaux , soit pour réta-

blir ceux qui tomboient en ruine. A Vérone , il fit réparer les murs de la Ville , faire de nouveaux bains , & construire un magnifique palais avec un portique qui y conduisoit depuis une des portes de la Ville. Il rétablit aussi les aqueducs qui étoient en partie ruinés , & y fit conduire les eaux dont ils étoient privés depuis longtemps. A Pavie , il fit bâtir un palais & des bains , rétablir l'amphithéâtre , élever de nouveaux murs ; à Rome , il avoit déjà , dès le commencement de son regne , assigné deux cens livres d'or par an , pour l'entretien & les réparations des anciens monumens. Il augmenta considérablement le palais où il faisoit sa résidence à Ravenne. On y voyoit sa statue en mosaïque , où il paroissoit debout , armé de toutes pièces , tenant une lance de la main droite & son bouclier passé au bras gauche. Plusieurs siècles après ce Monarque , on admiroit encore dans la même Ville une pyramide quadrangulaire , sur laquelle étoit posée une autre statue équestre de bronze doré. *Agnellus* dit qu'en-

viron trente ans avant le temps où il écrivoit, c'est-à-dire en 801, *Charlemagne*, passant par Ravenne, avoit été si frappé de la beauté de cette statue, qu'il l'avoit fait enlever & transporter à Aix-la-Chapelle, où il faisoit son séjour ordinaire.

A ce goût pour la magnificence, *Théodoric* joignoit l'attention de faire fleurir le commerce dans ses Etats. La Police y étoit tenue avec tant d'exactitude, disent les Historiens du temps, que chacun pouvoit garder son or & son argent avec autant de confiance à la Campagne que dans les Villes où il y a le plus d'ordre, & que les Villes étoient également ouvertes le jour & la nuit, pour donner aux Citoyens & aux Etrangers la facilité d'y entrer & d'en sortir à toute heure. Ce Prince aimoit & protégeoit les Sciences; il les avoit cultivées lui-même avec succès pendant dix années qu'il avoit passées à la Cour de Constantinople. Il s'étoit attaché à faire donner la meilleure éducation à sa fille *Amalasonte*, & ce furent sur-tout les grandes connoissances que cette Princesse

avoit acquises , qui lui méritèrent d'être regardée comme la femme la plus illustre de son siècle. » L'étude des Lettres , écrivoit-il à *Véronique* ; en le nommant *Comte des Domestiques* , mérite tous les honneurs. Suivez-les , en vous y attachant soigneusement , & ajoutez à une naissance distinguée le talent de parler avec agrément. Attachez-vous à l'étude ; aimez ce que vous voyez qui attire des récompenses & que vos succès répondent aux idées que nous avons pour votre avancement ; car vous serez en droit d'exiger d'autant plus de nous , que vous sentirez vous-même combien vous avez fait de progrès dans les Sciences. « Une pareille façon de penser n'étoit pas commune dans le cinquième siècle.

Les Etats que s'étoit formés *Théodoric* étoient très-étendus. Outre l'Italie & la Sicile , qui lui étoient entièrement soumises , sa domination , du côté du Nord , s'étendoit sur la Dalmatie , la Norique & la Pannonie de *Sirmium* ; en sorte qu'il étoit maître

de la plus belle partie , & peut-être de la totalité de ce qui compose aujourd'hui la Hongrie. Il possédoit aussi les deux Rhéties qui forment à peu près le pays connu présentement sous le nom des Grisons , du Trentin & du Tirol. La plus grande partie de la Souabe reconnoissoit également ses loix , puisque nous voyons qu'il étoit maître d'Ausbourg , de Constance , de Tulinge , d'Ulm & de plusieurs autres Villes. Dans les Gaules , il avoit conquis la Provence , le Languedoc & toute la côte jusqu'aux Pyrénées , d'où il étendit sa domination sur la plus belle partie de l'Espagne , après en avoir chassé les Visigoths.

*Théodoric* étant mort , ses Etats , à l'exception de l'Espagne , passèrent entre les mains de sa fille *Amalasonte* , qui les gouverna au nom de son fils *Athalaric* , qui n'avoit alors que huit ans. Ce jeune Prince ayant abrégé ses jours par la débauche , *Amalasonte* appella sur le trône *Théodat* son cousin. Ce fut sous le regne de ce dernier Prince , que *Bélisaire* , Général de *Justinien* Empereur d'Orient , entreprit

la conquête de l'Italie. *Théodat*, quoique Philosophe, étoit très-superstitieux ; il avoit beaucoup de confiance en l'art de la Divination, & , pour sçavoir quel seroit l'événement de la guerre qu'il avoit à soutenir contre *Justinien* , il eut recours à un Juif qui avoit la réputation d'être fort versé dans la pratique des sciences occultes. Par le conseil de ce prétendu Sorcier , il fit enfermer trente porcs , dix à dix, dans trois étables séparées, donna le nom de Soldats Goths à la première dixaine , celui de Romains à la seconde, & celui d'Impériaux à la troisième. On les y laissa pendant quelques jours , après lesquels le Roi & son Juif allèrent aux étables. Ils trouvèrent que des cochons Goths, huit étoient morts ; que les Romains en avoient perdu cinq, & que les cinq vivans étoient dépouillés de leurs foies ; mais que ceux des Impériaux étoient tous à-peu-près en bon état. Le Roi , saisi de frayeur à la vue d'un présage aussi sinistre , conjectura que , dans la guerre qu'il alloit entreprendre , les Goths seroient presque tous

18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

détruits , les Romains dépouillés du peu qui leur restoit de leur ancienne splendeur , & que les Impériaux seroient triomphans.

Les commencemens de cette guerre ne furent point favorables à *Théodat* ; il fut massacré dans une révolte , & les Goths élurent *Vitigès* pour lui succéder. Celui-ci se mit à la tête des troupes pour s'opposer aux progrès que faisoit de jour en jour le Général de *Justinien*, qui déjà s'étoit emparé de Rome. Les Historiens de cette guerre rapportent quelques actions généreuses qui prouvent que les vertus ne sont point étrangères , même aux siècles les plus barbares ; je n'en citerai que ce seul exemple. Un Soldat Romain , poursuivi par les ennemis , tomba dans une fosse profonde , d'où il étoit impossible de sortir sans le secours de quelqu'un du dehors. Il y resta seul un jour entier ; & le même accident étant arrivé à un Soldat Goth , ces deux hommes oublièrent que les intérêts de leurs Souverains les avoient rendus ennemis , & se souvinrent seulement que la Nature les avoit fait naître.

tre frères. Ils s'embrassèrent & se promirent mutuellement de ne pas se sauver l'un sans l'autre. Dans l'espérance que leurs cris réunis se feroient entendre de plus loin, ils en poussèrent ensemble avec tant de force, qu'ils attirèrent un corps de Goths sur le bord de la fosse. Ces gens demandèrent en leur langue, qui y étoit tombé; le Goth leur répondit. Ils lui jettèrent une corde; mais, au lieu de s'en servir d'abord pour lui-même, il voulut que le Romain sortît le premier. Les Goths qui le retirèrent virent avec étonnement que c'étoit un Soldat de leurs ennemis; il leur fit le récit de son aventure, & ils jettèrent de nouveau la corde. Le Goth fut retiré, intercédâ auprès de ses compatriotes pour le Romain, qu'ils renvoyèrent à *Bélisaire* sans lui faire aucun mal & sans exiger de rançon.

Vous serez épouvanté, Monsieur, de l'horrible tableau que tracent les Historiens de la famine qu'essuyèrent alors l'Italie & la Dalmatie. Ce fléau se fit d'abord ressentir dans l'Émilie, (la Romagne) dont la plus grande par-



tie des habitans passèrent dans le *Picenum* ( la Marche d'Ancone ) dans l'espérance que le voisinage de la mer leur procureroit des vivres ; mais la disette y fut bientôt aussi excessive. Si l'on en croit *Anastase le Bibliothécaire*, on vit renouveler alors plusieurs fois l'acte le plus barbare dont une mère puisse se rendre coupable, celui de dévorer le fruit de ses propres entrailles. Suivant le rapport de *Procopé*, cinquante mille paysans moururent de faim dans le *Picenum*, & il en périt un nombre encore plus grand de l'autre côté du Golfe Adriatique, c'est-à-dire dans la Dalmatie & la Liburnie. Les habitans des montagnes faisoient moudre le gland d'où ils tiroient une farine dont le pain leur occasionnoit des maladies cruelles. » J'ai, dit cet » Historien, été témoin oculaire des » symptômes qui accompagnoient l'affreux état de ceux qui périssoient dans les campagnes. Ils commençoient par devenir d'une maigreur extrême & d'une pâleur mortelle. A mesure que les alimens leur manquoient, leur chair se consommoit & se détruisoit d'elle-même. La bile

» venant à refluer & à s'étendre par-  
 » tout le corps , imprimoit sa couleur  
 » à la peau. Les progrès du mal dé-  
 » truisoient tous les suc; cette peau  
 » jaune & desséchée devenoit sem-  
 » blable à un cuir adhérent aux os.  
 » La couleur noircissoit par degrés ;  
 » & rendoit leur visage comme les  
 » mèches des flambeaux éteints. La fu-  
 » reur qui se peignoit dans leurs yeux  
 » égarés, les faisoit paroître si hideux,  
 » qu'on ne pouvoit supporter leurs  
 » regards. En même-temps que la di-  
 » sette faisoit périr lentement les uns,  
 » la nourriture, quand on en trouvoit,  
 » tuoit plus promptement les autres.  
 » Plusieurs, en qui la faim étouffa les  
 » sentimens de la Nature , se nourri-  
 » rent de la chair de leurs semblables.  
 » On rapporte que , dans un Bourg  
 » voisin de Rimini, dix-sept hommes  
 » furent ainsi mangés par deux fem-  
 » mes, qui seules y étoient demeurées  
 » vivantes. Ces femmes, qui tenoient  
 » auberge , égorgeoient , pendant  
 » leur sommeil, les Voyageurs qui lo-  
 » geoient chez elles , & se repaïssoient  
 » ensuite de cette affreuse nourriture.

## 22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Ces meurtres demeurèrent cachés ;  
» jusqu'à ce qu'un dix-huitième eut le  
» bonheur de s'éveiller , lorsqu'elles  
» étoient prêtes à porter sur lui leurs  
» mains cruelles. Il eut assez de force  
» pour leur échapper , les obligea , le  
» fer à la main , de lui avouer le nom-  
» bre de ceux qu'elles avoient ainsi  
» massacrés , & vengea leur mort par  
» celle de ces deux créatures détesta-  
» bles. On voyoit dans les campa-  
» gnes des gens se précipiter sur le  
» peu d'herbe qu'ils trouvoient , s'y  
» traînant sur leurs genoux , faire de  
» vains efforts pour la dévorer mal-  
» gré l'épuisement où ils étoient , &  
» rendre l'ame , les mains étendues ,  
» sur ce foible objet de leur avidité.  
» Les champs étoient couverts de  
» corps privés de la sépulture , que  
» personne n'avoit la force ni le cou-  
» rage de leur donner , & les oiseaux  
» même les plus carnaciers , qui ont  
» coutume de déchirer les cadavres  
» abandonnés , ne pouvoient les enta-  
» mer , tant ils étoient desséchés &  
» décharnés. «

Ces deux premiers Tomes de l'Hif-

toire d'Italie contiennent encore les regnes des Rois Goths *Ildibald*, *Eraric*, & la plus grande partie de celui de *Totila*, jusqu'à l'année 551 de *Jesus-Christ*. M. *Targe* se propose d'en donner deux nouveaux Volumes chaque année. On pourroit lui recommander de resserrer davantage la narration, & de la semer, avec moins de profusion, de harangues & de discours qui sont d'un intérêt médiocre, & qui ne font que retarder la marche du récit historique. Cet ouvrage, d'ailleurs, est fait avec soin; il suppose un grand nombre de connoissances qui me paroissent supérieurement rédigées par l'auteur. L'*Abrégé Chronologique de S. Marc* n'est bon qu'à consulter. Je défie le Lecteur le plus intrépide d'en entreprendre la lecture entière. L'Histoire de M. *Targe*, au contraire, se fait lire avec beaucoup de plaisir.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Juin 1774.

## LETTRE II.

*Mémoires de Mademoiselle de Sternheim, publiés par M. Wieland, & traduits de l'Allemand par Madame \*\*\*. Seconde Partie ; à la Haye chez Pierre-Frédéric Goffe ; un volume in-12 d'environ 360 pages.*

**R**APPELLEZ-VOUS, Monsieur, le premier Volume de ces *Mémoires* estimables, dont je vous ai rendu compte l'année dernière 1773, Tome I, p. 236. *Mlle de Sternheim* est, comme les Héroïnes de tous les Romans, un prodige de beauté, d'esprit & de vertu. Mais ce qu'elle a de particulier, c'est que son cœur lui fait trouver l'art & les moyens d'être bienfaisante dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Elle est obligée de se soustraire à d'indignes parens qui, pour de vils intérêts, veulent sacrifier son honneur, & la faire devenir la maîtresse d'un Prince d'Allemagne.

d'Allemagne. Elle est aimée du Lord *Seymour* qui, sur les apparences, la croit indigne de lui. Dans ces conjonctures, le Lord *Derby* la trompe par des dehors de bienfaisance, & l'abuse par un faux mariage. Voilà ce que vous avez vû dans la première Partie. Voici en abrégé ce que renferme le second Volume.

*Sophie de Sternhaim*, malheureuse victime du Lord *Derby* & abandonnée par ce Scélérat, se livre à un désespoir si violent, qu'on crut long-temps qu'il termineroit sa vie. Elle cherche un asyle chez le beau-père & la sœur d'une de ses femmes qui avoit mérité de devenir son amie. Elle est douze jours dangereusement malade; mais le tendre accueil & les soins de ses hôtes ramènent quelque tranquillité dans son ame. Jusqu'à la fin des trois ans pendant lesquels elle avoit abandonné ses revenus à son oncle & à sa tante qui les méritoient si peu, elle prend la résolution de vivre ignorée. Elle choisit le nom de *Leidens* qui, en Allemand, signifie *souffrance*; se fait passer pour la veuve d'un Officier,

prend l'extérieur & les vêtemens les plus simples , vend ses bijoux pour vivre des intérêts de la somme qu'ils peuvent produire ; enfin , dans ce changement de fortune , elle ne renonce pas au plaisir de faire du bien ; elle enseigne différens ouvrages à de pauvres filles. Une de ses jeunes Elèves se trouve être la filleule d'une femme fort riche des environs nommée Madame *Hills*. Elle montre son ouvrage à sa protectrice ; celle-ci s'informe de Madame *Leidens* , la détermine à venir demeurer avec elle , & à fonder dans sa maison une Ecole de charité. Cette Ecole se change bientôt en une espèce de Séminaire de Domestiques où elle rassemble de pauvres filles , destinées à servir , pour leur donner les instructions convenables à leur état. Les incommodités de Madame *Hills* l'obligent d'aller aux Eaux de \* \* , & la prétendue veuve *Leidens* l'y accompagne. Elles y font connoissance d'une Lady *Summers* qui , en peu de temps , est éprise des vertus de Madame *Leidens* , & l'engage à faire un voyage à Londres. Mademoi-

selle de *Sternheim*, dont les ancêtres maternels étoient Anglois, avoit toujours eu le desir de connoître ce Pays. Arrivée dans la maison de *Myladi*, elle se concilie l'estime & l'affection de tous ceux qui la composent. Un Lord des environs nommé *Rich*, pénètre peu-à-peu dans les secrets de son ame, conçoit pour elle l'estime la plus passionnée, quoique ce soit une espèce de Philosophe & que la teinte de son caractère soit moins la vivacité que la mélancolie. L'admiration de *Ladi Summers* pour *Madame Leidens* augmentoit aussi de jour en jour. Elle lui apprend que la seule nièce qu'elle eût venoit d'épouser *Milord N \* \**, & que les deux époux devoient la visiter. Elle la prie d'arranger ensemble une jolie fête champêtre pour procurer à ces jeunes gens quelque plaisir chez leur vieille tante. Elle lui montre en même-temps la lettre qu'elle en recevoit : quelle surprise pour *Mademoiselle de Sternheim* de reconnoître l'écriture du Lord *Derby*, de ce monstre, la cause de tous ses malheurs ! Elle résolut de dissimuler avec *Miladi*,



de l'aider aux préparatifs de la réception, & de feindre ensuite une maladie qui, l'obligeant à garder le lit, la dispenseroit de voir des Etrangers; mais le Valet du Lord *Derby*, en apportant la lettre de son maître, avoit reconnu Mademoiselle de *Sternheim*. Il apprend au Lord qu'il l'a trouvée chez Lady *Summers*. *Derby* qui vouloit ménager cette tante dont il espiroit un riche héritage, fait enlever l'infortunée *Sophie* qui est transportée par ses ordres au fond de l'Ecosse dans la misérable cabane d'un pauvre homme qui travailloit aux mines. L'excès du désespoir la prive long temps de la faculté de sentir. Elle n'entend point la langue que parlent ses hôtes, c'est-à-dire, ce pauvre mineur, sa femme & ses enfans. Cependant, dans cet affreux désert même, elle ne perd pas l'espérance d'être utile : elle sçait leur langue en peu de temps; une petite fille de cinq ans nommée *Lidy*, avoit ordre de rester auprès d'elle; Mademoiselle de *Sternheim* se sent attendrie en voyant les soins de cet enfant; mais on lui ap-

prend qu'elle est la fille de *Derby*, & que la mère est morte dans cette solitude. Il faut l'entendre elle-même raconter l'effet que cette idée produisit sur son ame. » Je sentis de nouveau, dit-elle, toute l'étendue de mon malheur . . . . La bonne *Lidy* vint me trouver dans ma retraite ; elle saisit une de mes mains qui sortoit hors du lit, pendant que mon visage étoit tourné du côté de la muraille. Je l'entendis venir ; son action & le son de sa voix me firent frissonner, & par un mouvement involontaire, j'arrachai ma main d'entre les siennes : la fille de *Derby* m'inspiroit de l'horreur. Cette pauvre enfant, les yeux en larmes, alla gémir au pied de mon lit. Je sentis alors toute l'injustice qu'il y avoit à faire souffrir l'innocence malheureuse ; je me promis de surmonter cet éloignement, & de donner des preuves d'affection à la fille de mon meurtrier. Quelle joie pure se fit sentir à mon cœur, quand en me relevant j'appellai la petite *Lidy*, que je la pris dans mes bras, & que je

faire casser son mariage & confirmer celui qu'il avoit contracté avec elle. Sur le refus de cette fille vertueuse, cet indigne Domestique l'entraîne dans une vieille tour & la jette dans une mesure où elle tombe sur des débris & dans la fange, perd connoissance, est inondée par une pluie d'orage, & reste dans ce déplorable état pendant toute la nuit. Les pauvres gens chez qui elle avoit demeuré n'osent venir à son secours qu'après le départ du cruel émissaire de *Derby*. Le lendemain, elle se retrouve dans son lit ayant à son chevet un Ecclésiastique & la généreuse Lady *Douglas* qui lui prodiguent tous les secours. Rien ne sçauroit mieux peindre la délicatesse de cette Dame, que les expressions mêmes de Mademoiselle de *Sternheim* dans une de ses lettres.

» Cette chère Comtesse, dit-elle,  
 » possède une qualité très-rare parmi  
 » les Grands ; elle prend part aux  
 » maux de l'ame, &, avec une bonté  
 » également noble & adroite, elle  
 » sçait offrir au malheureux des con-  
 » solations & des ressources. J'ai sou-

» vent observé, pendant que je vi-  
 » vois dans le monde avec les illuf-  
 » tres favoris de la fortune, que leur  
 » pitié n'étoit mise en mouvement  
 » que par certaines disgraces, certains  
 » maux extérieurs, tels que la mala-  
 » die, la pauvreté, &c; mais, quant  
 » aux peines de l'esprit ou du cœur  
 » dont ils étoient les témoins ou  
 » même les auteurs, bien rarement  
 » les ai-je vu sensibles. Mais bien ra-  
 » rement auffi leur a-t-on fait pren-  
 » dre l'habitude d'apprécier les ob-  
 » jets suivant leur valeur intrinsèque;  
 » ils éblouissent les autres par leur  
 » éclat apparent, & sont éblouis à  
 » leur tour. L'esprit tient la place du  
 » jugement; on profane à de froides  
 » careffes, à de simples démonf-  
 » trations, le beau nom d'amitié, &  
 » le faste & la représentation s'appel-  
 » lent le bonheur. «

Le jour suivant *Ladi Douglas* fait transporter Mademoiselle de *Sternheim* dans son Château; elle engage ses hôtes à creuser une fosse dans leur jardin pour un enterrement simulé, afin de faire croire à *Derby* que Sa-

### 34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*phie de Sternheim* a succombé à tant de maux. Il le croyoit effectivement d'après le rapport de son Valet ; les remords trouvent enfin accès dans son ame & le réduisent à la dernière extrémité. Il découvre toute sa cruauté au Lord *Seymour* qui , malgré les soupçons , aimoit toujours *Sophie*. D'un autre côté , Mademoiselle de *Sternheim* écrit toute son horrible aventure à Lady *Summers* qui se trouve être la mère de *Seymour* & du Lord *Rich* : ces deux hommes vertueux étoient déjà partis pour les montagnes d'Ecosse. *Derby* vouloit faire une réparation éclatante & rendre les honneurs funèbres les plus distingués à celle qu'il avoit rendu si malheureuse ; les deux Lords se chargent de ce soin ; mais ils apprennent , comme ils se mettoient en devoir de s'en acquitter, que *Sophie de Sternheim* n'est point morte , qu'elle est chez Lady *Douglas*. Ils y accourent ; qu'on juge de l'état de Mademoiselle de *Sternheim* à l'arrivée des deux seuls hommes qui eussent mérité son estime , mais sur-tout de *Seymour* dont l'image étoit tou-

jours empreinte dans son ame ! *Seymour* lui apprend qu'il n'a jamais cessé de l'aimer ; le Lord *Rich* a la générosité de sacrifier sa passion au bonheur de son frère , & ces *Mémoires* finissent par l'union du Lord *Seymour* & de Mademoiselle de *Sternheim* qui suit les mêmes principes & pratique les mêmes vertus dans cette nouvelle situation. » Vous sçavez , écrit-elle à une  
» de ses amies , que je bénissois Dieu  
» de ce qu'au milieu de mes revers ,  
» il me laissoit pour les adoucir l'usage  
» de mes talens ; ainsi que le pouvoir  
» d'exercer encore la bienfaisance :  
» aujourd'hui je sens plus fortement  
» que jamais combien se multiplient  
» les devoirs des gens heureux ; les  
» miens à quelques égards ont changé  
» de nature ou d'objet , la reconnaissance  
» succède dans mon cœur à la  
» patience ; à l'humble soumission ;  
» mes talens & mes lumières qui  
» étoient les appais de mon amour-  
» propre souffrant & la source de quel-  
» ques plaisirs , vont être consacrés  
» au bonheur de tout ce qui m'en-  
» toure , à deviner les peines secrètes ;

36. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» à imaginer le moyen de les guérir  
 » ou de les soulager. *Connoissances de*  
 » *l'esprit, bonté du cœur*, je ne puis  
 » trop le répéter, l'expérience m'a ap-  
 » pris, jusqu'au bord du tombeau, que  
 » vous seules pouvez nous rendre heu-  
 » reux sur la terre. ! »

Telle est, Monsieur, la morale qui  
 résulte de ces *Mémoires* dont on ne  
 sçauroit trop recommander la lecture  
 aux jeunes personnes. Elles y ver-  
 ront qu'il n'y a point d'infortune que  
 la vertu & le talent de faire du bien  
 ne soient capables d'adoucir. Made-  
 moiselle de *Sternheim* est le plus admi-  
 rable modèle qu'elles puissent se pro-  
 poser. En un mot, ce Roman excitera  
 leur curiosité par la multiplicité des  
 aventures, exercera leur sensibilité  
 par des situations attendrissantes, &  
 ne pourra que leur former le cœur &  
 l'esprit par les excellens principes  
 qu'on y développe de la manière la  
 plus intéressante. Tant d'avantages  
 doivent être plus que suffisans pour  
 leur faire supporter certain air étran-  
 ger & quelques défauts de style du  
 Traducteur. Je suis, &c.

A Paris ce 26 Juin 1774.

## L E T T R E I I I .

*Histoire des nouvelles découvertes faites  
dans la Mer du Sud en 1767, 1768,  
1769 & 1770, rédigée, d'après les  
dernières relations, par M. de Fréville.  
A Paris, chez de Hansy le jeune, Li-  
braire, rue Saint Jacques ; deux volu-  
mes in-8° d'environ 550 pages chacun.*

**M**R. de Fréville publia l'année der-  
nière un volume, contenant le détail  
des découvertes du Capitaine Cook  
dans la Mer Pacifique. L'objet des deux  
volumes qu'il donne aujourd'hui est  
plus étendu : non-seulement il y fait  
entrer le curieux Journal de ce Voya-  
geur, mais encore une espèce d'ex-  
trait des Relations de tous les Navi-  
gateurs qui, dans ces derniers temps,  
ont fait de nouvelles découvertes dans  
la Mer du Sud. Les deux plus puissans  
Princes de l'Europe, dit M. de Fréville,  
ont senti que découvrir des terres in-



connues, étoit un genre de conquête plus glorieux que celui des combats : ils se sont proposé de répandre un jour nouveau sur l'Histoire Naturelle, la Physique, la Géographie, & d'étendre les progrès des connoissances & du Commerce. C'est dans de telles vues que les vaisseaux Anglois & François ont pénétré dans l'hémisphère austral, & qu'ils ont fait dans l'Océan Pacifique, en trois ou quatre années, des découvertes plus importantes que celles de tous les Navigateurs en trois siècles.

Le premier Chapitre contient la Description de la *Terre de Feu*, qui, divisée en plusieurs Isles par différens canaux ou détroits, s'étend environ cent quinze lieues le long du *Détroit de Magellan*; quelques Philosophes pensent qu'elle faisoit autrefois partie du Nouveau-Monde; & l'inspection même de ce détroit, ainsi que le parallélisme des deux côtes & la comparaison des deux climats, semble prouver qu'elle a été arrachée avec violence du pays des Patagons par une de ces révolutions physiques, qui

changent quelquefois la face du globe.  
 Jusqu'à présent cette *Terre de Feu* n'a-  
 voit été qu'imparfaitement reconnue ;  
 on n'y avoit vu que des montagnes &  
 des rochers inaccessibles : mais , entre  
 ces montages , il y a de belles vallées ,  
 de riantes prairies arrosées de ruis-  
 seaux ; le sol en est riche & d'une pro-  
 fondeur considérable. « Les habitans  
 » de la *Terre de Feu* forment la société  
 » la moins nombreuse qu'on puisse  
 » rencontrer dans toutes les parties  
 » du monde. De tous les sauvages , ce  
 » sont les plus dénués de tout. Ils vi-  
 » vent exactement dans ce qu'on peut  
 » appeller l'état de nature. Rien de si  
 » chétif ni de si misérable que leurs  
 » habitations. Ce ne sont que de mau-  
 » vaises cabanes , composées de bran-  
 » ches d'arbres : la forme en est ronde ;  
 » mais elles se terminent en pointe par  
 » une petite ouverture qui sert de pas-  
 » sage à la fumée. Dans ces cabanes ,  
 » au milieu desquelles le feu est allu-  
 » mé , mais où l'on reste exposé d'ail-  
 » leurs à toutes les injures de l'air , ces  
 » sauvages habitent pêle-mêle , hom-  
 » mes , femmes & enfans. Quelques

» herbes répandues dans l'intérieur de  
 » ces huttes, leur servent de chaïses  
 » & de lits. De tous les meubles, que  
 » la nécessité & l'industrie ont fait  
 » imaginer parmi les autres nations  
 » sauvages, on ne leur a vu que quel-  
 » ques corbeilles de jonc qu'ils portent  
 » à la main, des petits sacs de peau,  
 » dont ils se servent comme de havre-  
 » sacs, & des vessies de quelques ani-  
 » maux, qu'ils remplissent d'eau, à  
 » défaut de vases plus commodes. Ces  
 » sauvages sont de médiocre stature.  
 » Les plus grands n'excèdent pas cinq  
 » cinq pieds six pouces. Ils sont de  
 » couleur de rouille de fer mêlée avec  
 » de l'huile, & joignent à beaucoup  
 » de quarrure un air robuste, sans ce-  
 » pendant avoir les membres fort  
 » gros. Un visage large & plat, le  
 » front étroit, de grosses joues, le  
 » nez écarté, de petits yeux noirs,  
 » une grande bouche, de petites dents  
 » sans être autrement belles, des che-  
 » veux noirs & droits, qui tombent  
 » sur l'une & l'autre oreilles & sur le  
 » front, & grossièrement peints de  
 » brun & de rouge, sont les princi-

» paux traits de la figure de ces In-  
 » diens , qui sont imbarbes , ainsi que  
 » les indigènes de l'Amérique. Le cli-  
 » mat le plus rigoureux ne les empê-  
 » che pas d'aller presque nus ».

Les coquillages & le poisson sont leur principale nourriture , l'arc & la flèche leurs seules armes. Ils n'ont pas la moindre notion de religion & de police , pas la moindre déférence pour les vieillards. Ils sont superstitieux & croient à des génies malfaisans. Ils ne marquent aucune surprise à la vue des vaisseaux, ni des objets divers qu'on peut leur offrir. Une indépendance totale est leur seul bien. Le climat qu'ils habitent est le plus dur & le plus affreux de l'Univers. Le froid excessif, sur-tout lorsqu'il est joint à la fatigue , y produit un tel assoupissement , même au milieu de l'été , qu'il est comme impossible de ne pas s'endormir , & ce sommeil , presque irrésistible , est d'ordinaire le sommeil de la mort.

Les observations sur la *Terre de Davis* , & la description des Iles qu'on suppose avoir été vûes par

*Quiros*, n'ont rien de bien remarquable. Dans une de ces Isles, visitées par le Commodore *Byron*, un vieillard d'une belle figure, avec une grande barbe blanche qui lui descendoit sur la poitrine, & un rameau verd à la main, s'avança d'un pas grave, d'un air noble, & lui fit un long discours dont le ton mesuré pouvoit faire croire qu'il chantoit; ensuite, faisant quelques pas dans l'eau, il jeta son rameau verd & se retira sans oublier de prendre quelques présens qu'en lui avoit faits. » Tout annonçoit les dispositions pacifiques de ce Peuple. » Les Anglois leur firent signe de » mettre bas leurs armes, & à l'instant ils donnèrent cette marque de » complaisance. Un des Quartiers-Maîtres se hasarda d'aller à terre : » les Indiens se rangèrent autour de » lui. Ils examinoient curieusement » ses habits, & particulièrement sa » veste. L'Anglois l'ôta généreusement, & la présenta à ses nouveaux amis. Un Indien, voyant qu'il » se défaisoit de ses hardes avec tant » de facilité, crut devoir en profiter,

» & lui dénoua très - adroitement sa  
 » cravate qu'il emporta. Le Quartier-  
 » Maître , qui alloit bientôt se trouver  
 » nud au milieu de ces honnêtes In-  
 » diens , fit de son mieux pour rega-  
 » gner le bateau. «

Les chapitres suivans traitent des  
 voyages des Anglois & des François  
 dans l'Isle d'*Othäni*. Je vous ai déjà  
 fait connoître en partie cette Isle cé-  
 lèbre , en vous rendant compte du  
 journal de M. *Cooke* publié par M. de  
*Fréville*. C'est un des climats les plus  
 riches & les plus fertiles de l'Univers.  
 La terre n'y exige presque aucun tra-  
 vail des habitans , chez qui le culte de  
*Vénus* est aussi public qu'il est secret  
 par-tout ailleurs. Ces Insulaires n'ont  
 d'autre défaut que beaucoup d'incli-  
 nation à la filouterie ; ce sont d'ailleurs  
 les plus affables & les plus doux de  
 tous les hommes. Leurs chefs sont  
 accoutumés à une sorte de volupté  
 qui tient beaucoup de la paresse. M.  
*Cooke* en avoit invité un à dîner. » Il  
 » avoit observé que ses femmes lui  
 » coupoient ses morceaux & les lui  
 » mettoient dans la bouche : mais il

» ne douta pas que , n'ayant aucun de  
 » ses gens avec lui , il ne prît la peine  
 » de se servir lui-même ; il en arriva  
 » autrement. Etant à table , ce noble  
 » convive ne touchoit à rien malgré  
 » les instances de M. Cooke qui le pres-  
 » soit de manger ; il demeurait immo-  
 » bile , & s'en feroit certainement re-  
 » tourné sans dîner , si un des Domestiques  
 » n'eût pas essayé de le faire  
 » manger à sa manière accoutumée. «

Un autre Chef donna aux Anglois  
 le spectacle d'une lutte publique , es-  
 pèce d'exercice fort en vogue parmi  
 eux. La vue d'un spectacle plus ex-  
 traordinaire fixa encore leur atten-  
 tion quelques jours après. » La scène  
 » étoit un endroit du rivage dont l'ac-  
 » cès n'est point défendu par le ré-  
 » cif\* qui regne tout autour de l'Isle.  
 » La mer , en conséquence , y déve-  
 » loppe avec fureur ses vagues écu-  
 » mantes. Les lames qui s'y élèvent  
 » à une incroyable hauteur , forment  
 » un si cruel tourbillon , qu'il seroit  
 » impossible à un canot Européen de  
 » s'y exposer , sans courir à l'instant  
 » à la chaîne de rochers qui sont sous l'eau.

» le risque de se perdre ; & nos plus  
 » habiles nageurs s'y noyeroient in-  
 » failliblement. C'étoit au milieu de  
 » ces lames terribles, que dix ou douze  
 » Indiens nageoient pour leur amuse-  
 » ment. Ils fendoient les vagues blan-  
 » chissantes d'écume , dont ils se  
 » jouoient. Ils plongeotent dans les  
 » lames , s'élevoient ensuite sur leur  
 » dos , & replongeotent avec elles.  
 » Mais ce qui rendoit cette scène plus  
 » intéressante encore , c'étoit de voir  
 » les Indiens , qui , ayant trouvé l'ar-  
 » rière d'une vieille pirogue , la pri-  
 » rent devant eux , passèrent ainsi à  
 » travers les lames , & tournant en-  
 » suite la pointe de l'arrière contre  
 » elles , ils étoient portés avec une  
 » rapidité inexprimable , vers le ri-  
 » vage , & quelquefois même dessus.  
 » Il arrivoit souvent que les lames  
 » brisoient sur eux avant qu'ils fus-  
 » sent à mi-chemin ; & , dans ce cas ,  
 » ils plongeotent dans les flots & se  
 » relevoient de l'autre côté , la piro-  
 » gue dans leurs mains , & recommen-  
 » çotent leur jeu. «

M. Banks l'un des voyageurs An-



glois fut curieux de voir une cérémonie funèbre. Comme on n'y admet que les parens du mort & ceux qui remplissent quelque fonction dans cette solemnité, il fallut qu'il consentît à être du nombre de ces derniers. Il fut dépouillé de ses habits ; on lui ceignit les reins d'une petite pièce d'étoffe ; & , des épaules aux pieds, on lui noircit le corps avec du charbon & de l'eau ; après quoi il partit en procession avec les autres. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette cérémonie, est le soin avec lequel les habitans évitent ces sortes de spectacles. A mesure que la procession avançoit, on les voyoit s'enfuir en désordre dans les bois. Les Naturels ayant tous disparu, la procession revint à la case où elle avoit laissé son chef, & lui dit : *imatata, on n'a trouvé personne.*

Les Anglois font une circonvallation autour de l'Isle ; ils admirent un magnifique tombeau que les Indiens nomment *Morai*. Une énorme pyramide frappe leurs regards ; c'étoit la principale pièce d'Architecture qu'il y eût dans l'Isle. » Cette pyra-

» mîde , bâtie en pierre , étoit qua-  
 » drangulaire ; sa base étoit un quarré  
 » long de deux cens soixante - sept  
 » pieds , sur une largeur de quatre-  
 » vingt - sept pieds ; elle étoit conf-  
 » truite dans le goût de ces mon-  
 » ticules où nous plaçons un ca-  
 » dran solaire , & dont chaque côté  
 » présente un escalier. Il y avoit ée-  
 » pendant cette différence, que les de-  
 » grés pratiqués dans la longueur ,  
 » étoient considérablement plus lar-  
 » ges que les autres , de manière que  
 » le sommet de la pyramide ne se ter-  
 » minoit pas en un quarré-long de la  
 » forme de la base , mais en faitage  
 » comme le toit d'une maison. Chaque  
 » escalier étoit composé de onze mar-  
 » ches , hautes chacune de quatre  
 » pieds ; ce qui donnoit une éléva-  
 » tion de quarante-quatre pieds à la  
 » pyramide : les degrés étoient faits  
 » d'un lit de coraux blancs propre-  
 » ment taillés & parfaitement polis ,  
 » & de cailloux qui , par l'irrégularité  
 » de leur figure , paroissoient avoir  
 » été travaillés. Quelques-uns de ces  
 » coraux étoient d'une considérable

» grosseur ; les fondemens de l'édifice  
 » étoient de pierres de roche , qu'on  
 » avoit aussi taillées. Un pareil édifice,  
 » élevé sans le secours d'outils de fer  
 » pour tailler les pierres , sans mor-  
 » tier pour les joindre , nous frappa  
 » d'étonnement : il paroissoit être aussi  
 » solidement construit qu'auroient pu  
 » les faire des ouvriers d'Europe , à  
 » l'exception des degrés qui regnoient  
 » dans la longueur, & qui manquoient  
 » de régularité. «

La Nature a réservé ses dons les plus précieux pour les femmes d'*O-thaïti*. A une taille élégante elles joignent la figure la plus intéressante & un corps dont les contours arrondis & les proportions exactes leur feroient accorder le prix sur toutes les Beautés Européennes. La seule chose dont leurs idées sur la beauté diffèrent des nôtres, c'est qu'ils estiment les nez un peu aplatis ; mais tous ont de très-beaux yeux & à fleur de tête. Comme le territoire qu'ils habitent est réellement un séjour enchanteur , leurs maisons sont ouvertes à tous les vents ; ils couvrent à peine de quelques feuil-  
 lages

l'âge la terre qui leur sert de lit ; néanmoins ils sont tous forts & robustes & parviennent à un âge fort avancé , sans éprouver aucune des infirmités de la vieillesse. La chasteté n'est point au nombre de leurs vertus ; les filles y sont absolument libres de suivre leur penchant ; les infidélités des femmes n'y sont punies que par des réprimandes ou une légère correction.

On ne peut s'empêcher de rire quand on lit la cause qui , suivant l'auteur de la Relation , arrête dans cette Isle les progrès de la Médecine : c'est qu'il n'y a pas de malades. De tous les Indiens , un des plus considérables nommé *Tupia*, avoit eu avec les Anglois la plus intime liaison ; il avoit été premier Ministre & Grand - Prêtre de l'Isle. Il avoit beaucoup d'expérience de la navigation , & connoissoit très-bien le nombre & la position des Isles voisines ; il témoigna un vif desir de partir avec les Anglois , & l'utilité qu'on en pouvoit retirer ne leur permit pas de refuser ce nouveau compagnon de voyage. Ils s'arrêtent quelque temps dans l'Isle de *Bolabola* qui ;

après *Otahiti*, devoit le plus exciter leur curiosité. On les conduisit chez les principaux de l'Isle où ils furent reçus d'une manière nouvelle. » Ceux » qui les accompagnoient se pressoient » d'entrer, & se formoient sur deux » haies pour leur laisser un passage libre. Dans les maisons on étendoit » une longue natte ; ceux qui les » avoient précédés étoient rangés des » deux côtés, & la famille étoit assise » tout au haut. Dans la première maison ils trouvèrent quelques jeunes » filles vêtues avec la plus grande propreté. Ces belles Nymphes, sans » quitter leur place, attendoient qu'ils » vinssent à elles pour leur faire quelques présens ; c'étoit-là un devoir » dont ils s'acquittoient avec plaisir : » les graces naïves de ces jeunes & » jolies personnes étoient encore rendues plus piquantes par la noblesse & la simplicité de leur parure. Il y avoit une » de ces jeunes personnes qui n'avoit » pas plus de six ans. Sa robe étoit de » couleur écarlate ; une grande quantité de cheveux tressés lui garnissoient la tête. Cet ornement, qu'ils

» nomment *Tamou*, est à leurs yeux  
 » la chose du monde la plus précieuse.  
 » Elle étoit assise au haut d'une natte  
 » de trente pieds de longueur, sur la-  
 » quelle aucun des spectateurs n'osoit  
 » mettre le pied. La jeune fille étoit  
 » appuyée sur le bras d'une femme  
 » d'environ trente ans, mais fraîche,  
 » & d'une physionomie heureuse; c'é-  
 » toit sans doute sa Nourrice. Dans  
 » cette attitude, elle tendit la main  
 » pour recevoir quelques grains de  
 » rassade qu'on lui offrit; mais ce geste  
 » fut fait avec une grace qui auroit  
 » fait honneur à une Archiduchesse.  
 » Ces honnêtes Insulaires étoient si  
 » enchantés des petits présens qu'on  
 » avoit faits à leurs filles, que, quand  
 » M<sup>rs</sup> *Banks* & *Solander* se retirèrent,  
 » ils ne sçavoient comment leur mar-  
 » quer toute leur reconnoissance. «

Le second volume commence par  
 la Relation du voyage de M. *Cook* à  
 la *Nouvelle Zélande* dont la décou-  
 verte, qui lui appartient incontestable-  
 ment, présente une scène intéressante  
 & neuve, & suppose une intelli-  
 gence & une intrépidité qui le

placent au rang des plus grands Navigateurs. Il eut la vue de cette nouvelle terre le 6 Octob. 1769. Je vous en ai déjà donné quelques notions en vous parlant du premier ouvrage de M. de Fréville, *Année Littéraire* 1772, *Tome IV*, p. 345. Près d'une des Isles de la Nouvelle Zélande, environ une soixantaine d'Indiens s'avancèrent sur leurs pirogues ou espèces de barques & parurent vouloir en venir à un combat. » *Tupia*, dit la Relation, » s'avança de son propre mouvement » sur le gaillard de l'arrière; il leur » cria de renoncer à nous attaquer, » s'ils ne vouloient pas sur l'heure » même perdre la vie, & que nos armes, s'ils nous forçoient de nous » en servir, feroient sur eux l'effet de la foudre. Ce discours ne fit que les » animer; ils agitèrent leurs armes » d'un air terrible, en lui criant dans » leur langage: Venez à terre, & nous » vous tuerons tous. — Comme nous » ne sommes pas à terre, reprit *Tupia*, » pourquoi nous cherchez-vous » querelle? N'ayant aucune envie de » combattre, nous n'accepterons pas

» votre défi. Sur les eaux , il ne peut  
 » pas y avoir sujet de dispute : la mer  
 » n'est pas plus votre propriété que la  
 » nôtre. L'éloquence de *Tapia* qui  
 » nous étonna , ne put adoucir nos  
 » ennemis ; une grêle de pierres fut  
 » leur réponse à cette sage remon-  
 » trance. Un coup de fusil tiré à tra-  
 » vers de leurs pirogues , fut pour eux  
 » un argument d'une plus grande force,  
 » & ils regagnèrent le rivage avec  
 » toute la diligence dont ils étoient  
 » capables. »

Les mœurs ne sont pas les mêmes  
 dans *la Nouvelle Zélande* qu'à *Otahiti* ,  
 relativement au commerce des fem-  
 mes. Elles n'y sont pas inaccessibles ;  
 mais elles savent rendre leur défaite  
 aussi décente qu'une Européenne peut  
 le faire le jour de ses nœces ; & , ce  
 qui est à leur avantage , c'est que leur  
 consentement n'est pas un crime dans  
 leur opinion. » Rien au monde n'est  
 » plus comique que la danse guerrière  
 » de ces Indiens. Ce sont des mouve-  
 » mens violens , des contorsions hi-  
 » deuses & des grimaces épouvanta-  
 » bles. Tout en chantant , ils tirent



» la langue d'un pied , roulent leurs  
 » yeux de manière à laisser voir un  
 » cercle de blanc autour de l'iris , &  
 » se déforment le visage d'une façon  
 » propre à glacer d'effroi leurs enne-  
 » mis : en même - temps ils branlent  
 » leurs lances , agitent leurs dards ,  
 » & fendent l'air avec leurs casse-  
 » têtes. Cette danse , non moins hor-  
 » rible qu'originale , est toujours ac-  
 » compagnée d'un chant , qui est vrai-  
 » ment sauvage , sans être désagréa-  
 » ble : chaque strophe se termine par  
 » un soupir haut & profond qu'ils  
 » poussent ensemble & en mesure. La  
 » danse , dont tous les mouvemens  
 » sont violens , rapides , demande ,  
 » dans l'exécution , une force & une  
 » souplesse qu'on ne voit pas sans ad-  
 » miration. «

En visitant la côte occidentale de  
 cette contrée ils virent un Indien qui  
 portoit un ornement bisarre. C'étoit  
 un os d'oiseau de cinq ou six pouces  
 de longueur qu'il s'étoit inséré dans  
 la cloison des narines. En y pre-  
 nant garde , on s'aperçut que tous  
 les habitans avoient la cloison du

nez percée, ainsi que les oreilles.

M. Cook parvint enfin à *la Nouvelle Hollande*, ou, conformément au nom qu'il lui donna, à *la Nouvelle Galles Méridionale*. C'est la plus grande de toutes les Isles connues; la longueur de sa côte orientale en ligne droite n'a pas moins de cinq cens quarante lieues; d'où il paroît que sa surface quarrée est plus grande que l'Europe. L'aspect que présente cette contrée annonce une terre fort stérile; elle est boisée dans les endroits où le terrain s'élève; du reste le sol est fréquemment sablonneux, & l'on y trouve des plaines immenses couvertes d'un sable mouvant; les bords des baies, à la distance d'un mille, offrent un terrain marécageux tout couvert de mangliers; il y a aussi de ces marais dans l'intérieur des terres. » Le » nombre des habitans de cette con- » trée n'est point du tout en propor- » tion avec son étendue. M. Cook ob- » serve qu'il n'en a jamais vu plus d' » trente ensemble; encore étoit-ce à » la baie de Botanique, où les hom- » mes, les femmes & les enfans s'é-

» toient rassemblés sur un rocher pour  
 » voir passer le vaisseau. Quand ils  
 » formèrent le projet d'attaquer les  
 » Anglois, ils n'étoient pas plus de  
 » quinze : aussi leurs bangards ne se  
 » trouvent-ils que de loin en loin. [L'in-  
 » térieur de la contrée est bien d'une  
 » étendue immense ; mais il est à  
 » croire que ce ne sont que des dé-  
 » ferts ; s'il y a des habitans, ils sont  
 » encore moins nombreux que sur les  
 » côtes. . . . Dans une étendue de  
 » cinq cens quarante lieues, les An-  
 » glois n'ont pas vu un seul ponce de  
 » terrain cultivé. «

Les derniers chapitres de ce volume contiennent une description de quelques autres Isles de la mer du Sud, reconnues par quelques autres Voyageurs. Voici ce que j'y ai trouvé de plus curieux. Cet article regarde les habitans de l'Isle *Sandwich*, ainsi nommée par M. *Carteret*. » Ces Indiens » sont noirs ; leurs cheveux sont frisés & laineux comme ceux des Nègres ; mais ils n'ont pas, comme eux, le nez écrasé & les lèvres épaissies. Ils ont une grande ressemblance

» avec les habitans de l'Isle d'Egmont ;  
 » ils vont de même , exactement nuds ,  
 » à l'exception de quelques ornemens  
 » de coquillage qu'ils portent en bra-  
 » celets , en colliers , & quelquefois  
 » autour de la jambe. Ils avoient fait ,  
 » dit M. *Carteret* , une toilette aussi re-  
 » cherchée que celle de nos petits-  
 » maîtres d'Angleterre. Tous avoient  
 » les cheveux , ou plutôt la laine , pou-  
 » drée à blanc. La mode de se couvrir  
 » la tête de farine , est probablement  
 » d'une plus haute antiquité & beau-  
 » coup plus étendue qu'on ne le sup-  
 » pose d'ordinaire. Les Européens ne  
 » portent pas cette mode si loin que  
 » les Insulaires de la mer pacifique ,  
 » qui se poudrent les cheveux & la  
 » barbe. La poudre n'est pas la seule  
 » parure de leur tête. L'un de ces Élè-  
 » gans portoit , un peu au-dessus de  
 » l'oreille , une aigrette de plumes de  
 » coq domestique , ce qui annonçoit  
 » qu'on sert de la volaille sur leurs  
 » tables. «

Ces deux volumes , Monsieur ,  
 m'ont paru très-bien rédigés ; ils peu-  
 vent tenir lieu de sept à huit Rela-

tions différentes dont ils donnent des précis très-exacts & très-satisfaisans. Tous ceux qui veulent avoir une connoissance un peu approfondie des mœurs & des productions de ces pays si nouveaux pour nous , doivent les chercher dans l'ouvrage même ; car il n'est possible que d'en faire entrer une très-petite partie dans un extrait. Enfin , Monsieur , ce Recueil de Relations est , sans contredit , ce que nous avons de mieux jusqu'à présent sur les nouvelles découvertes faites dans la Mer Pacifique. Vous trouverez à la tête du premier volume une très-bonne carte de toutes ces découvertes , dressée par M. de Vaugondi , Géographe du feu Roi de Pologne STANISLAS.

*Dictionnaire Raisonné de Diplomatique, contenant les règles principales & essentielles pour servir à déchiffrer les anciens Titres , Diplômes & Monumens , ainsi qu'à justifier de leur date & de leur authenticité. On y a joint des planches rédigées aussi par ordre alphabétique , & revues avec le plus*

*grand soin ; avec des explications à chacune , pour aider également à connoître les caractères & écritures des différens âges & de différentes Nations ; par Dom de Vaines , Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur ; 2 vol. in-8°. A Paris , chez Lacombe , Libraire rue Christine.*

**P**ERSONNE ne peut révoquer en doute l'utilité de l'Art Diplomatique , & même la nécessité de le cultiver , autant pour l'avantage de la Politique que pour le progrès des Sciences ; les Gens de Lettres & les Gens d'Affaires en doivent sentir toute l'importance. Les Traités des *Mabillons* , des *Montfaucons* , des *Toussaints* & des *Tassins* , la célèbre Chronique de *Godwic* & tant d'autres ouvrages aussi estimables sur cette matière , laissoient à désirer un livre élémentaire , qui renfermât les principes de cette Science ; qui pût en faciliter l'étude à ceux que leur état ou leur goût porteroient vers cet objet ; qui servît comme de guide à tous ceux qui se trouveroient dans le cas de déchiffrer d'anciens ri-

tres , monumens ou manuscrits , & d'en juger l'âge ou l'autenticité ; qui pût enfin servir aux Sçavans mêmes qui ne dédaigneront sûrement pas de le consulter pour apprendre ou pour se rappeler les règles de la Diplomatique , ainsi que l'origine & les variations de nombre d'usages , dont la connoissance curieuse & variée ne tend qu'à répandre beaucoup de lumière sur l'Histoire , les Mœurs & les Coutumes des différens siècles : c'est ce que D. de Vaines vient d'exécuter , Monsieur , avec autant d'intelligence que d'érudition. Son ouvrage est digne de la célèbre Congrégation de Saint Maur , qui continue à se distinguer par son amour pour les Lettres & le bien public.

Le titre est la seule chose de tout cet ouvrage qui me déplaît : je ne vois pas trop pourquoi l'auteur lui a donné le nom de *Dictionnaire* , puisque c'est une *Introduction à la Diplomatique* , ou un Recueil des règles essentielles de cet Art , dont les principaux articles seulement sont soumis à l'ordre alphabétique , au lieu d'être rédigés par Chapitres. J'en suis d'au-

tant plus surpris que l'auteur reconnoît lui-même, dans sa *Préface*, la légitimité des préjugés publics contre les Dictionnaires aujourd'hui multipliés à l'excès, & les reproches fondés, des Gens de Lettres sur-tout, qui traitent avec une espèce de mépris ce genre de littérature qui réduit presque à rien les Sciences les plus graves, & qui n'offre, pour ainsi dire, que des squelettes. Il seroit injuste de confondre l'ouvrage de D. de Vaines avec les Nomenclatures frivoles dont nous sommes inondés. Il paroît n'avoir adopté le titre de *Dictionnaire* que par modestie. Obligé de discuter séparément l'origine, la descendance ou filiation, & les métamorphoses ou variations de chaque mot de l'alphabet dans les différens siècles, il a suivi l'ordre alphabétique qui étoit tout naturel, & a cru devoir en conséquence ranger dans le même ordre, les principaux objets qui demandoient plus de détail ou d'étendue, au lieu de les diviser par Chapitres. Il en résulte en effet plus de précision & de clarté; l'ouvrage même en est plus commode & plus facile à consulter.



La Table étendue qui se trouve à la fin du second volume prouve assez que le but de l'auteur n'a point été de faire un Dictionnaire dans le goût de la plupart de ceux que nous voyons aujourd'hui, puisque tous les objets relatifs à la *Diplomatique* ne sont point asservis à la forme alphabétique, & qu'ils sont placés à mesure que la matière les présente.

Les Differtations sur chaque Lettre, sur les Articles *Abbreviations*, *Alphabet*, *Anneaux*, *Années*, *Annonce*, *Bulles*, *Chartes*, *Ecriture*, *Epîtres*, *Formules*, *Imprécations*, *Indiction*, *Lettres*, *Menaces*, *Monogrammes*, *Sceaux*, *Signature*, *Souscriptions*, *Suscriptions*, *Témoins*, &c. &c, sont autant de morceaux curieux pleins de recherches & de détails instructifs, qu'il faut lire dans l'auteur même. Je vous citerai seulement quelques articles qui vous feront juger de sa manière, de l'étendue de son sçavoir, de la clarté de ses idées, de la précision & de la pureté de son style.

L'article *Armoiries* intéresse la *Diplomatique*, parce que la connoissance en est nécessaire pour juger sainement

de l'authenticité des Sceaux. » S'il y  
» y eut de tout temps, dit Dom de  
» Vaines, des figures sur les boucliers  
» & les drapeaux ; ce n'étoit, dans l'o-  
» rigine, que des emblèmes & des  
» hiéroglyphes de fantaisie qui ne ser-  
» virent jamais dans les anciens temps  
» à distinguer les familles, ni à en  
» marquer la noblesse. Les armoiries  
» au contraire sont des marques héré-  
» ditaires d'extraction & de dignité....  
» Quant à l'antiquité des armoiries,  
» nous sommes fondés à croire que  
» leur première institution doit être  
» rapportée aux tournois vers la  
» fin du dixième siècle, leur ac-  
» croissement aux croisades, & leur  
» perfection aux joûtes & aux pas  
» d'armes, trois temps très-distincts  
» dans la progression de ces marques  
» honorifiques. « L'auteur fixe en-  
» suite l'établissement des jeux militai-  
» res & des tournois en France au on-  
» zième siècle, & l'attribue à *Geoffroi de*  
*Preuilli* vers 1036. Il explique le  
» rapport des armoiries aux tournois.  
» Les chevrons ( c'est Dom de Vaines  
» qui parle ) les pals & les jumelles  
» faisoient partie de la barrière qui

» fermoit le camp du tournoi. Les  
 » Combattans, après avoir remporté  
 » des épées ou d'autres armes, avoient  
 » droit d'en décorer leurs écus, & de  
 » les y placer comme des monumens  
 » de leur valeur. Le nom seul de *Blas-*  
 » *son*, qui signifie en Allemand *sonner*  
 » *du cor*, exprime l'entrée de chaque  
 » troupe dans le tournoi, ce qui se  
 » faisoit en sonnant du cor. « Le docte  
 Bénédictin cite ensuite plusieurs exem-  
 ples qui prouvent l'existence des ar-  
 moiries avant la première croisade,  
 publiée seulement en 1095. » Cette  
 » première expédition des Chrétiens  
 » dans la Terre-Sainte les multiplia,  
 » dit l'auteur. Les Seigneurs & les  
 » Chevaliers assemblés de presque  
 » toutes les parties de l'Europe, ne  
 » pouvant se reconnoître entr'eux,  
 » & pouvant même être méconnus  
 » par leurs gens, ne se contentèrent  
 » pas de prendre des drapeaux & des  
 » boucliers de diverses couleurs pour  
 » se distinguer; ils y mirent diverses  
 » figures, & varièrent leurs cottes  
 » d'armes à l'infini; de-là cette va-  
 » riété étonnante de croix sur les ar-  
 » mes des anciennes maisons. Les jou-

» tes & les pas d'armes ajoutèrent au  
 » blason une multitude d'autres par-  
 » ties, telles que les couleurs & les  
 » fonds des écussons, les armes par-  
 » lantes ou qui eurent trait à quelques  
 » faits historiques, les devises, les  
 » cris d'armes, les supports, &c, &c. »  
 Dom de Vaines entre ensuite dans le  
 détail de certaines parties du blason,  
 & discute l'origine de certaines ar-  
 moiries les plus célèbres, comme les  
 Fleurs de Lys, le Collier de la Jarre-  
 tière avec la devise, les Croix de Lor-  
 raine, de Savoye, l'Aigle, les Bri-  
 fures, les Manteaux, la Cordelière,  
 le Cimier, les Devises, &c, &c. La  
 règle que l'auteur donne au sujet des  
 armoiries, est que, » quoiqu'elles  
 » aient commencé sur la fin du 10<sup>e</sup>  
 » siècle, un Sceau qui s'en trouveroit  
 » chargé avant le 11<sup>e</sup> porteroit un ca-  
 » ractère de fausseté. Cette règle est  
 » constante chez les plus habiles Di-  
 » plomatistes. On ne connoît même  
 » point de Sceaux armoiries de Sei-  
 » gneurs qui remontent jusqu'à l'an  
 » 1050. Les écus blasonnés ne devin-  
 » rent communs que depuis environ  
 » le milieu du 12<sup>e</sup> siècle, &c. »

L'article *Bâtards* n'est pas moins curieux. On y voit que le défaut de naissance légitime n'emportoit autrefois ni deshonneur , ni irrégularité. Les actes mêmes font foi qu'on se décoroit de ce titre, & sous différentes dénominations, qu'il faut voir dans l'ouvrage. Dom *Mabillon* cite dans ses *Annales* un certain *Gauthier* parmi les souscripteurs d'un acte, appelé  *fils de sa mère*. *Guillaume le Conquérant* fit parade de sa bâtardise jusques sur le Trône. Le fameux Comte de *Dunois* imita cette franchise dans ses chartes, qu'il signoit presque toujours, *Jean, Bâtard d'Orléans*. On sçait, notre Histoire en fournit assez d'exemples, que sous les Rois de la première & seconde race, on ne faisoit pas de différence dans le partage du Royaume entre les enfans légitimes & naturels. Il faut cependant observer que cet usage n'étoit pas général pour tous les Bâtards, mais seulement pour ceux des Princes & des Nobles qui étoient avoués; les autres Bâtards étoient serfs. Pendant les premiers siècles de l'Eglise, ce défaut n'emportoit pas d'irrégularité pour les Ordres ni pour les Bénéfi-

ces. Mais quelques Conciles du neuvième siècle , entr'autres celui de Meaux tenu en 845 , commençant à regarder ceux qui ne sont pas nés en légitime mariage comme des personnes deshonorées , les déclarèrent incapables de recevoir les Ordres , & d'être admis dans l'État Ecclésiastique. Du temps de *Grégoire VII* , cette loi devint générale pour toute l'Eglise latine , & fut confirmée dans le Concile général de Latran tenu sous *Innocent III*.

L'article *Dates* est un des principaux points de la Diplomatie ; aussi est-il fort étendu & très-curieux. On sçait qu'il faut entendre par ce mot l'annotation du lieu & du temps où les Diplômes , les Actes , les Lettres , &c , ont été donnés ou écrits sous la formule ordinaire , *donné ce &c , en &c*. Du mot latin *data* ou *datum* , est venu le mot *date* ; on sous-entendoit toujours ou *epistola* , ou *charta* , ou *edictum* , ou *diploma*. Pour suivre un certain ordre & répandre plus de jour sur cette matière , le sçayant auteur divise les dates en quatre classes : dates de temps , dates de lieu , dates des

personnes, dates des faits. Parmi les dates de temps, il en est de vagues ou indéterminées, & d'autres spéciales; dans cette classe sont comprises les dates du Monde, des différentes Indictions dans les divers Actes, du Cycle, du Terme Paschal, de l'Épacte, des Concurrents, des Olympiades, des différentes Eres, de l'An de Grace, de l'An de la Nativité & du Seigneur, de l'An de l'Incarnation dans les divers actes & les différens siècles, de la Trépassation, de la Passion de J. C., du règne de J. C., du mois, des semaines & des jours, de l'heure, des Fêtes, Dimanches & Fêtes, enfin de la Lune. Suivent ensuite les dates du lieu qui apprennent dans quelle Ville, dans quelle Place, dans quel Château un Diplôme a été dressé.

» Avant le douzième siècle, dit Dom  
 » de Vaines, il étoit rare qu'après avoir  
 » daté d'une Ville, on spécifiât le Pa-  
 » lais où la pièce avoit été donnée;  
 » mais dans ce siècle, on déterminâ  
 » le lieu précis de la confection de  
 » l'acte. Au 13<sup>e</sup>, on porta l'exactitude  
 » jusqu'à marquer la salle dans laquelle

» on l'avoit passé. Au reste , cette date  
» du lieu n'étoit point exigée par les  
» Loix Romaines , & n'est requise que  
» depuis l'Ordonnance de 1462 , con-  
» firmée par celle de Blois , qui or-  
» donne que les Notaires mettronle  
» lieu & la maison où les contrats sont  
» passés. » Cette espèce de date eut  
lieu dès le 9<sup>e</sup> siècle dans les Bulles &  
dans les Actes Ecclésiastiques , & dès  
le 5<sup>e</sup> dans les Actes & Diplômes des  
Princes. Les dates des personnes sont  
celles des Consuls, ou du Consular,  
dans les divers Actes du Pontificat des  
Papes & des Evêques , dans les Bulles  
particulièrement ; du règne des Empe-  
reurs & des Rois , dans toutes sortes  
d'Actes en parcourant les différens  
siècles. Vient enfin la quatrième es-  
pèce de dates , celle des faits histori-  
ques. Les Anciens ajoutoiént souvent  
aux autres dates des notes histori-  
ques , qui , à l'avantage de la date ,  
joignoiént celui de rappeler des faits  
intéressans ; ainsi l'on montre dans  
l'Eglise de St<sup>e</sup> Léonide de Milan , un  
monument du 5<sup>e</sup> siècle , daté de l'an  
104 de l'Eglise Catholique. *Muratori*  
croit que c'est l'époque du jour où



les Ariens rendirent cette Eglise aux Catholiques. On connoît une charte de 1105 qui date de l'apparition d'une Comète. D. *Vaissette* en produit une de 920 qui marque l'époque de la déposition de *Charles-le-Simple*, & fait voir que le Languedoc n'obéissoit point à la France, & que les Colons de la Septimanie ne se regardoient point comme François. L'auteur traite ensuite de la fréquence & de la rareté des dates dans les différens siècles, de leurs différentes formules, de leur place dans les Actes, & de la manière de les exprimer, en chiffres ou autrement.

Je terminerai cet extrait par l'article *Serviteur*, qui offre des traits fort curieux. Parmi les différens titres d'humilité qu'on prenoit dans les Lettres ou autres Actes, on trouve celui de *Serviteur* qu'on prend assez communément vis-à-vis de son supérieur & son égal; cet usage est fort ancien, dit D. *de Vaines*. » Il est probable que les Ro-  
 » mains le prenoient, non pas dans  
 » leurs Lettres, puisqu'il ne nous en  
 » reste aucun vestige, & que leur for-  
 » mule finale étoit des plus simples &  
 » en forme de souhait, mais peut-être

» dans la conversation. . . . . Une  
 » preuve que ce titre d'humilité est  
 » très-ancien, c'est l'antiquité de celui  
 » de *Serviteur des Serviteurs*. On étoit  
 » dans l'usage de se dire *Serviteurs* les  
 » uns des autres , ou *Serviteurs de*  
 » *Dieu* ; mais quelqu'un crut devoir  
 » augmenter cette idée en se disant ,  
 » *Serviteur des Serviteurs mêmes*, l'*Es-*  
 » *clave des Esclaves*. *S. Augustin* semble  
 » être le premier qui se soit ainsi qua-  
 » lifié ; & ce titre , que la ferveur des  
 » premiers siècles fit trouver très-  
 » beau , ne tarda pas à être pris par  
 » ce qu'il y avoit de plus éminent dans  
 » l'Eglise. *S. Grégoire* est le premier  
 » Pape qui se soit approprié l'humble  
 » formule , *Servus Servorum Dei*. *Pas-*  
 » *quier* l'attribue au Pape *Damase* ; mais  
 » la Lettre qui l'autorise est supposée.  
 » Elle devint de style dans les Bulles  
 » des successeurs de ce saint Pape. «  
 Le sçavant Bénédictin parcourt les dif-  
 férens siècles où ce titre fut d'usage ,  
 & dit qu'après le milieu du 15<sup>e</sup> siècle ,  
 elle devint fixe pour les Bulles , & ser-  
 vit à les distinguer des Brefs & des  
*motus proprii*. *Dom de Vaines* conclut  
 cet article en disant que les Bulles ou

Lettres Apostoliques des six premiers siècles, dans lesquelles un prédécesseur de S. Grégoire se diroit *Serviteur des Serviteurs de Dieu.*, paroîtroient pour le moins suspectes. Il ne s'ensuit pourtant pas que, depuis cette époque jusqu'au 12<sup>e</sup> siècle, l'omission de ce titre pût être un moyen légitime de suspicion, puisque les Papes ne furent pas absolument constans à suivre cette formule. Il n'en est pas de même aux 12<sup>e</sup> & 13<sup>e</sup> siècles. Pour que cette omission ne rende pas la Bulle suspecte, il faut qu'elle soit remplacée par le titre de *Pape*, avec le nombre qui le distingue de ses prédécesseurs du même nom, &c. Cet humble titre ne fut jamais revendiqué par les Papes d'une manière exclusive; dès le 5<sup>e</sup> siècle il fut commun aux Evêques & à d'autres Ecclésiastiques; il en faut voir les preuves dans l'auteur même, qui termine cet Article par l'observation que la formule *Servus vestester, Servulus vestester*, est sans doute l'origine de la formule finale de nos Lettres, *voire Serviteur, voire petit Serviteur, voire très-humble Serviteur. Je suis, &c.*

*A Paris ce 28 Juin 1774.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE IV.

*Dissertation sur Corneille & Racine ;  
suivie d'une Épître en vers. A Paris ,  
chez Lacombe Libraire , rue Christine ;  
Brochure in-8° de 66 pages.*

**V**ous fûtes révolté l'année dernière, Monsieur, en lisant un Éloge prétendu de *Racine* où l'on affectoit de ne louer cet Ecrivain qu'en déprimant le grand *Corneille*. La Brochure dont il est ici question, quoiqu'écrite d'un ton moins impérieux & moins tranchant, a le défaut contraire ; *Racine* m'y paroît beaucoup trop rabaisé. L'auteur, en comparant *Racine* & *Corneille*, n'appuye que sur les parties de l'art dramatique

ANN. 1774. Tome IV. D

dans lesquelles ce dernier a l'avantage. En général, ses raisonnemens à cet égard sont très-bons ; mais il falloit continuer le parallèle, & il seroit arrivé qu'après un examen complet des grandes qualités & des défauts de ces deux Poètes immortels, un esprit impartial & fait pour goûter également leurs différens mérites, eût craint de prononcer. Mais la plupart de ceux qui se mêlent de juger ne font que suivre leur penchant ; chacun d'eux prétend nous tracer le portrait de nos deux illustres Tragiques, & finit par ne nous donner que le sien. L'un n'est sensible qu'à la perfection du style & à la chaleur des détails ; il ne peut concevoir que l'élevation des pensées, l'énergie & la variété des caractères puissent compenser d'aussi grands avantages ; en conséquence, il déclame de toutes ses forces contre la chaleur du style. L'autre, en convenant que la diction de *Racine* est inimitable, ne dit pas un mot qui fasse sentir combien ce talent d'écrire est rare, combien il est précieux, combien il suppose de gé-

nie. C'est là précisément ce qu'on doit reprocher à l'auteur de la *Dissertation* que je vous annonce, & dans laquelle néanmoins il y a de très-bonnes vues, comme je viens de vous le dire. Vous allez en juger vous-même.

Le Differtateur compare d'abord les pièces des deux Tragiques pour le but moral ; il entreprend de prouver que , sous cet aspect , *Racine* n'a pas une seule pièce dont un vrai Philosophe doive lui sçavoir gré. Il voit dans *Alexandre* un Conquérant qui abandonne le champ de bataille pour venir soupirer. ; dans *Mitridate* un Vieillard amoureux occupé à épier une femme dont il fait le malheur , & deux fils qu'il est prêt à jeter dans les fers ; dans *Iphigénie* un sujet fondé sur un oracle injuste , qui , loin d'être démenti par les Dieux, est justifié par le meurtre d'une jeune infortunée qui n'a commis aucun crime ; dans *Phèdre* , incestueuse par un penchant involontaire , il trouve le fatalisme le plus dangereux , arme employée par le Ciel même pour for-

cer l'homme à être criminel ; *Athalie* ne lui offre que les fureurs d'un Prêtre fanatique qui conspire contre une Reine respectable par son âge , & à laquelle on ose dérober son légitime & seul héritier , parce que l'on suppose qu'elle le fera périr malgré toutes les raisons que la politique & les intérêts du Trône opposeroient à un pareil attentat. La seule pièce de *Racine* qui lui paroisse offrir un tableau intéressant pour l'humanité , est *Andromaque* , dans laquelle on peut connaître combien une mère est respectable & combien souvent une amante est dangereuse. Il seroit aisé , Monsieur , de refuter toutes ces critiques outrées , quoiqu'elles aient l'air de ne pas manquer de fondement. Le rôle de *Phèdre* , par exemple , fait voir , de même que celui d'*Hermione* , le danger de s'abandonner à ses passions. Il ne seroit pas aussi difficile que l'auteur semble le croire , de justifier le sujet d'*Athalie*. Il ne faudroit pour cela que l'exposer tel que *Racine* l'a conçu. *Athalie* est une Reine idolâtre & cruelle qui veut renverser les Lieux Saints & détruire la race de *David* ,

même dans ses propres enfans. Quelqu'insensé que soit ce dessein, elle ne laisse pas de l'avoir formé puisqu'elle a déjà fait massacrer tous les frères de *Joas*. Quel spectacle plus grand & plus instructif que celui de la Providence, se servant de la foiblesse d'un enfant & d'un Prêtre pour confondre ces projets horribles, punir les forfaits de cette Reine barbare, & en affermissant le sceptre dans la Maison de *David*, conserver à ce grand Roi cette suite de descendans dont devoit naître le *Messie*? Il faut se rappeler que le gouvernement des Juifs étoit théocratique, & que le Grand Prêtre dans toute cette action n'est que l'instrument des desseins éternels & des vengeances célestes. Enfin, pour considérer ce sujet dans son vrai point de vue, il faut se transporter chez le Peuple Juif & conserver encore du respect pour les Livres Saints; il faut se souvenir que *Racine* a fait cette Tragédie pour des Croyans, non pour les Philosophes du jour & leurs partisans imbécilles ou politiques.

L'auteur attaque aussi la moralité



de *Britannicus* ; il prétend qu'aucun enfant, aucun homme dans l'état de pure nature , ne verroit le tableau qu'il présente , sans préférer d'être plutôt *Néron* que *Britannicus* , si on l'abandonnoit à l'instinct naturel. Pour moi, Monsieur, je pense qu'on doit avoir meilleure opinion de la nature humaine, & qu'un homme, quand on l'abandonneroit à lui-même, répugneroit à être l'assassin de ses proches ; d'ailleurs, le rôle de *Burrhus* me paroît renfermer les leçons les plus grandes & les plus touchantes que l'on puisse donner à un Prince.

L'auteur ne trouve dans *Racine* que la Tragédie d'*Iphigénie* qui offre une action intéressante pour tout un Peuple. » Un père jaloux de ses fils, » poursuit-il ; une femme emportée » conspirant dans le Serrail au milieu » d'Esclaves tremblans ; un Guerrier, » fils d'*Achille*, qui tantôt dit à une » mère , ou j'égorgerai ton fils ou tu » m'épouseras , & tantôt aux Ambassadeurs de la Grèce, dût cet enfant être » un autre *Hector* , je l'armerai contre » vous , & je combattrai pour lui,

» *pourvu que l'on m'aime.* Une marâ-  
» tre aveuglée par sa passion pour un  
» jeune homme qu'elle veut séduire ,  
» & contre lequel son désespoir arme  
» un mari crédule ; un monstre , l'es-  
» froi du monde & l'opprobre du  
» trône, empoisonnant un Prince ver-  
» tueux pour le ravir à sa maîtresse ;  
» qu'il condamne à se taire en se ca-  
» chant derrière une tapisserie : sont-  
» ce-là des sujets dignes de la ma-  
» jesté du Théâtre ? Que l'on oppose  
» à ces intrigues peu nobles, le destin  
» de Rome attachée au sort de trois  
» Héros qui vont combattre pour la  
» défendre ; la conjuration qui peut  
» détruire presque à sa naissance le  
» pouvoir fondé par *Jules-César* , &  
» renverser ce trône cimenté du sang  
» de tant de millions d'hommes ; la  
» tolérance célébrée par un Guerrier  
» adorateur des faux Dieux , & cepen-  
» dant aussi ennemi de toute persé-  
» cution que s'il eût servi un Dieu  
» de paix ; le contraste frappant de  
» l'ambition de *Pompée* & des  
» vertus de *Sertorius* ; le secret in-  
» téressant & terrible d'un Usurpateur :

» réduit à hésiter entre le légitime hé-  
 » ritier du trône qu'il veut massacrer  
 » & son propre fils qu'il ne peut re-  
 » connoître, & que ni l'un ni l'autre  
 » des jeunes Princes ne veut être,  
 » tant ils craignent d'avoir un Tyran  
 » pour père: idée sublime, & peut-  
 » être supérieure à tout ce que l'on  
 » a écrit, parce qu'elle rassemble tout  
 » ce que l'esprit humain peut imagi-  
 » ner de plus fort pour exprimer la  
 » honte du crime, l'horreur qu'il ins-  
 » pire, & la bassesse à laquelle il ré-  
 » duit, sans que la pourpre & le  
 » diadème puissent en couvrir l'igno-  
 » minie. C'est en réunissant ces traits  
 » de grandeur que l'on peut avoir une  
 » idée véritable de *Cornaille*. »

Il est vrai que le plus grand nombre  
 des chefs-d'œuvre de notre premier  
 Tragique ont un objet plus noble &  
 plus important que ceux de *Racine*;  
 mais il s'en faut bien qu'il n'y ait dans  
 le Théâtre de ce dernier qu'*Iphigénie*  
 dont le sujet soit intéressant pour  
 toute une Nation. *Néron* continuera-  
 t-il d'être bienfaisant, ou sera-t-il un  
 monstre? Il me semble que rien au-

monde ne doit intéresser davantage le Peuple qu'il va gouverner. L'intrigue de *Bérénice* n'est fondée que sur une Loi de l'Empire, & ce devoit être une alternative bien digne de fixer l'attention des Romains, que de sçavoir si le maître de l'Univers commenceroit son regne par enfreindre les Loix ou par leur sacrifier ses passions les plus chères. Et cette même *Athalie*, dont je parlois tout-à-l'heure, comment pourroit-on dire que la révolution qu'offre cette Tragédie n'est pas intéressante pour le Peuple Juif ? Il s'agit précisément de l'objet le plus important pour cette Nation ; il s'agit de sçavoir si le sceptre de *David* sera conservé dans sa famille, & par quels ressorts admirables Dieu sera trouvé fidèle en ses promesses.

Une observation du Dissertateur plus généralement vraie, c'est que la lecture de *Racine* amollit l'ame, & que celle de *Corneille* lui donne plus de vigueur. » *Corneille* place » toujours ses groupes de ma- » nière à les faire contraster avec une » énergie qui produit dans l'ame du

## 82 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Spectateur de grands mouvemens ;  
 » & qui la force de s'élever au-dessus  
 » d'elle-même. *Racine*, en faisant éga-  
 » lement contraster ses figures , les  
 » laisse dans un repos plus suave ; le  
 » Spectateur semble rougir, avec cha-  
 » cun des êtres mis en action , de voir  
 » trahir le secret des foiblesses dont  
 » l'homme est capable. Il ne s'élève  
 » pas ; il descend au fond de son  
 » cœur. Loin de détester ou de penser  
 » à fuir la passion dont la représenta-  
 » tion l'affecte , il s'en pénètre , il se  
 » la rend propre ; point de femme qui,  
 » après avoir partagé le délire de  
 » *Phèdre*, ne s'occupe plus de la plain-  
 » dre que de ne pas lui ressembler.  
 » Que l'on joue sur deux Théâtres dif-  
 » férens , au même instant , *Polieucte*  
 » ou les *Horaces* ; *Mithridate* ou *Andro-*  
 » *maque* ; qu'à ces deux représenta-  
 » tions il assiste deux hommes égaux  
 » en sensibilité , en amour pour la  
 » gloire , en qualités morales & phy-  
 » siques : celui qui aura vu représen-  
 » ter *Pyrrhus* ou l'amant de *Monime*,  
 » se sentira le cœur rempli de je ne  
 » sais quel besoin d'aimer : il cher-  
 » chera , sans presque se l'avouer , un

» objet qui puisse l'aider à supporter  
 » le fardeau du nouveau sentiment  
 » qui l'opprime ; ou , s'il aimoit avant  
 » de se rendre au spectacle , il fera ,  
 » malgré lui , convaincu que , s'il fal-  
 » loit , au moment où sa sensibilité est  
 » plus active , sacrifier sa maîtresse à  
 » la gloire ou à quelqu'intérêt étran-  
 » ger à son cœur , un tel effort se-  
 » roit au-dessus de ses forces. L'hom-  
 » me , que le génie de *Sévère* ou  
 » des *Horaces* aura subjugué , ne res-  
 » pirera que le Patriotisme en for-  
 » tant du Théâtre ; & j'ose le croire :  
 » si dans les garnisons ou dans les ca-  
 » sernes , on faisoit lire , comme une  
 » récompense dûe au mérite , les  
 » meilleures Pièces de *Corneille* , ce-  
 » seroit peut-être le moyen le plus sûr  
 » de corriger nos Guerriers de ces sen-  
 » timens de volupté folâtre qu'ils  
 » puisent au sein des Villes , & sur-tout  
 » de cette Capitale , qui , pour nous ,  
 » a placé Capoue au sein de Rome  
 » même. «

L'auteur convient de la supériorité  
 de *Racine* pour le style ; mais il re-  
 marque que ce talent d'écrire , cet

#### 84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

art si séduisant & si précieux, n'est quelque chose que pour les Sçavans de chaque Peuple ; il falloit dire pour le Peuple chez lequel on écrit. Car , pour avoir du plaisir à la lecture de *Racine* , il n'est pas nécessaire d'être Sçavant ; il suffit d'avoir quelque étincelle de goût , & de la sensibilité dans l'ame.

» Le sort de l'Ecrivain que les seules  
 » Traductions font connoître, dit l'au-  
 » teur , ressemble assez bien à celui  
 » d'un Peintre très - grand coloriste ,  
 » mais plus foible compositeur , dont  
 » les meilleurs ouvrages ne peuvent  
 » être connus hors de sa patrie , que  
 » par les gravures que l'on en fait. Il a  
 » perdu son plus bel attribut ; si son  
 » tableau est foiblement composé ou  
 » dessiné , un autre Art a trahi les foi-  
 » blesses du sien ; il n'est plus secondé  
 » par la magie du coloris , qui , en sé-  
 » duisant les yeux , rendoit leur juge-  
 » ment moins sévère. *Corneille* n'a  
 » point à craindre ce destin. La vi-  
 » gueur de son génie ayant tout donné  
 » à l'ensemble , & très-peu à l'art des  
 » détails , ses ouvrages étincellent  
 » par-tout de ces beautés sublimes qui

» tiennent aux pensées & non aux ex-  
 » pressions. C'est un métal qui ne perd  
 » ni sa force ni sa valeur , quelque  
 » forme qu'on lui donne ; ou plutôt  
 » c'est une plante également suave ou  
 » salubre , soit qu'elle croisse sur son  
 » sol natal , soit qu'elle soit transpor-  
 » tée dans quelque climat étranger.  
 » Aussi, que l'on interroge tous les Peu-  
 » ples de l'Europe qui ont quelques  
 » connoissances de l'Art Dramatique ,  
 » & l'on entendra le suffrage le plus  
 » unanime préférer le Peintre d'*Au-*  
 » guste , de *Sertorius* & des *Horaces* ,  
 » à celui de *Pyrrhus* , de *Néron* & de  
 » *Bajazet*. «

Il est peut-être bien hardi d'affirmer  
 que tous les Etrangers donnent la pré-  
 férence à *Corneille* ; car la plupart de  
 ceux d'entr'eux qui ont reçu quel-  
 qu'éducation savent le François ; no-  
 tre langue est devenue celle de l'Eu-  
 rope entière. D'après ce fait qui  
 ne peut révoquer en doute , on voit  
 ce que devient la comparaison du ta-  
 bleau & de la gravure , puisqu'un si  
 grand nombre d'Etrangers jouissent  
 comme nous des tableaux offerts par



## 36 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Racine*, & n'ont besoin ni d'estampes ni de traductions.

Je vous citerai un autre morceau que j'ai lu avec plaisir dans cette Brochure, & qui m'a paru très bien pensé. Il est question des *Bienfaisances Théâtrales* qu'on accuse *Corneille* d'avoir négligées dans ses Tragédies. » Si » par ce mot générique, dit l'auteur, on entend le respect dû aux » mœurs, certainement *Corneille* est » au-dessus de tout reproche. Si l'on » entend les nuances particulières » que l'on doit adapter à chaque caractère ou à chaque sexe, alors je » retrouverai toujours dans le goût » particulier de chaque Nation ou » de chaque demi-siècle, une raison » qui décide en faveur de *Corneille*, » sans accuser cependant son Rival. » Il est incontestable que le même caractère ou la même situation, qui » a été applaudie à *Athènes*, ne l'auroit point été à *Lacédémone*. Il est incontestable que *Mérope*, quoique » l'un des plus beaux ouvrages qui » soit jamais sorti du génie d'un grand Maître, ne seroit pas autant applaudi.

» die que *Brutus* sur le Théâtre de  
 » Londres. Ainsi, en comparant la dou-  
 » leur tendre de *Monime* & la dou-  
 » leur impétueuse de *Cornélie*, on ne  
 » doit pas conclure que cette der-  
 » nière blesse les *Bienfaisances Théâ-*  
 » *trales*, par la raison que la Nature  
 » n'a dû donner aux femmes d'autres  
 » armes que des larmes & une dou-  
 » leur qui les rend plus éloquantes.  
 » Cette assertion seroit une suite de  
 » nos préjugés modernes ou de nos  
 » mœurs nouvelles. Les Dames Ro-  
 » maines, qui vivoient du temps de  
 » *Fabricius*, étoient certainement  
 » bien éloignées d'agir & de penser  
 » comme celles qui vivoient sous le  
 » regne d'*Héliogabale*. Il n'est donc  
 » point de *Bienfaisances Théâtrales ab-*  
 » *solues*; toutes sont *relatives*. Peut-  
 » être même, dans ce siècle, n'est-il  
 » pas une seule République où le rôle  
 » de *Cornélie*, lû devant une assemblée  
 » de femmes, ne produisît beaucoup  
 » plus d'effet & n'inspirât plus d'ad-  
 » miration que celui de *Monime*. «

Vous voyez, Monsieur, qu'il y a  
 des réflexions très-justes dans cette

*Dissertation.* Je le répète ; son grand défaut est de ne pas assez mettre dans la balance toutes les qualités admirables de l'illustre *Racine* , ce génie du style , cette vérité précieuse qui fait le charme de toutes ses productions ; cette science du plan & de l'intrigue , cette adresse à enchaîner les scènes les unes aux autres , à lier un épisode à l'action , cet art de traiter les passions tendres , art dans lequel il n'aura sans doute jamais d'égale , enfin cette flexibilité , cette fécondité merveilleuse qui produit tant de beautés immortelles dans un sujet stérile comme dans celui de *Bérénice* , où il a , pour ainsi dire , imité la Divinité en créant tout avec rien. Quand on sent vivement les beautés de *Racine* , le plus grand éloge qu'on puisse faire de *Corneille* est de rester encore dans l'incertitude. *Corneille* est plus grand sans doute ; mais *Racine* est plus parfait , & la perfection , portée aussi loin , est aussi étonnante & peut-être plus rare que le génie qu'elle n'exclut point ; car qui oseroit refuser du génie à *Racine* ?

Cette *Dissertation* est suivie d'une Pièce fugitive intitulée *Épître à ma Plume*. Le Poète y veut peindre toute la volupté, toutes les consolations que l'art d'écrire répand sur sa vie. Voici un morceau qui vous donnera une idée de son talent pour la versification. Il nous dit que le flambeau de ses jours alloit s'éteindre, & que l'aspect de sa plume le rendit à la vie.

Par devoir, c'est toi que je chante,

O ma Plume, présent divin !

Et mon ame reconnoissante

Conduit sans art mon esprit & ma main.

*Tel un Convalescent à chaque pas s'arrête,*

Tel mon esprit s'essaye . . . . une longue  
douleur

*Est une maladie horrible pour le cœur :*

*Il se crispe, il se glace . . . . & comme lui  
la tête*

Avec ses facultés perd bientôt sa vigueur.

Mais une Plume y remédie :

Je le sens bien ; quand on meurt de regret,

La solitude effraie, empoisonne la vie.

En écrivant, on s'embrase, on renaît :

Plus de fureur ou d'apathie :

Le charme agit : & l'on croiroit

Que de nos maux le Confident muet

*Vers lui de nos chagrins attire une partie.*

*Au moins, c'est une compagnie ;*

90 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

On semble toujours espérer  
 Qu'il va répondre à ce qu'on lui confie ;  
 C'est une erreur , mais qu'importe ? On  
 oublie  
 Qu'alors on soit seul à pleurer.  
 Dieux ! quelle volupté de répandre son ame ;  
*De la palper en écrivant !*  
 On fixe alors *sa volatile flamme* :  
 On la double : on éprouve un *charme décevant.*  
*Chaque linéament à sa divine essence*  
*Prête un corps qui charme les sens :*  
 On la voit . . . elle est-là . . . les yeux en  
 sont garans :  
 Et l'on touche ce que l'on pense.....  
 Quel Thermomètre qu'un cœur tendre !  
 Il marque un autre Ciel ; il confond les climats :  
 Tout augmente ou décroît , selon qu'il le  
 mesure ;  
 Ce qu'on sépare , il le rejoint , &c.

Bon Dieu, quels vers & quel style !  
 J'oubliois de vous dire que la *Dif-*  
*fertation sur Corneille* est accompagnée  
 de très-longues Notes, d'une entr'au-  
 tres où l'on se déchaîne beaucoup  
 contre les Critiques & sur-tout con-  
 tre ceux qui ne conseillent pas de  
 lire le *Poëme des Sens* de M. du Rosoi.

Je suis , &c.

A Paris ce 30 Juin 1774.

## LET TRE V.

*Théorie des Sentimens Agréables , où , après avoir indiqué les règles que la Nature suit dans la distribution du Plaisir , on établit les Principes de la Théologie Naturelle & ceux de la Philosophie Morale ; cinquième édition , augmentée de l'Eloge Historique de l'Auteur , de deux Discours qu'il a prononcés à Reims , & de l'Explication qu'il a donnée d'un monument antique, découvert dans la même Ville ; un volume petit in-8° de près de 400 pages. A Paris , chez de Bure père , Quai des Augustins au coin de la rue Gît-le-Cœur. Prix , 3 liv. 12 sols relié.*

**L'**AUTEUR de cet ouvrage est feu M. Lévêque de Pouilly , Lieutenant des habitans de la Ville de Reims. Son Éloge

*Historique*, mis à la tête de ce volume, présente peu de particularités sur sa vie ; l'histoire d'un Philosophe est, pour l'ordinaire, assez stérile en événemens. *Louis-Jean Lévesque de Pouilly* naquit à Reims en 1691. Il fit ses premières études dans l'Université de cette Ville, avec ces dispositions heureuses qui, dès l'enfance, présagent les hommes rares. Il se proposa de ne rien ignorer de tout ce qui peut faire l'objet des connoissances humaines ; la Théologie, la Philosophie, les Mathématiques, les Langues sçavantes, l'Histoire & les Belles-Lettres, l'occupèrent successivement tout entier. Il n'étoit encore âgé que de vingt-deux ans, lorsqu'il entreprit de sonder les profondeurs du fameux Livre des *Principes de Newton* qui ne paroissoit que depuis quelques années ; il eut la gloire d'être le premier en France à entendre un Livre qui faisoit l'étonnement des Sçavans de Londres, & le désespoir des Mathématiciens de Paris. L'étude des Belles-Lettres obtint la plus grande partie de son temps, & ce fut sur-tout dans les ouvrages

des Anciens , dans les auteurs de Rome & d'Athènes , qu'il puisa ce fond immense d'érudition qui le distingua. Quoique sa mémoire fût prodigieuse , il étoit dans l'usage de confier au papier les morceaux curieux que ses lectures lui offroient. Il est à peine croyable jusqu'à quel point il poussa la collection de ces extraits ; il en forma un Recueil de douze volumes *in-folio*, chacun de 1200 pages. Le mérite & les talens de M. de Pouilly lui ouvrirent les portes de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Il ne s'imagina pas que le Temple où il venoit d'être admis , fût celui du repos ; il en acquit une nouvelle ardeur pour l'étude , & , dans chaque assemblée , il offroit régulièrement à ses confrères quelque morceau de littérature ou d'érudition.

M. de Pouilly s'étoit fixé à Reims sa patrie , où il exerça long-temps la Magistrature Municipale. Il s'y rendit cher à ses concitoyens par le grand nombre d'établissmens utiles qu'il y fit , tant pour accélérer les progrès des Arts que pour entretenir l'abon-



dance publique, pour assurer la santé & la tranquillité des habitans. Il y mourut généralement regretté le 4 Mars 1750, âgé de 59 ans & demi. Quelques jours avant son décès, il reçut de Milord *Bolingbrooke*, avec lequel il avoit conservé toute sa vie les relations les plus intimes, une lettre où plusieurs matières de Philosophie & de Morale étoient traitées. Cette lettre finissoit en ces termes, qui sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de M. de *Pouilly* : » Enfin, mon cher » *Pouilly*, dans cette foule d'hommes » que j'ai pu connoître, & dont j'ai » cherché à étudier l'esprit & le caractère, je n'en ai encore vu que » trois qui m'aient paru dignes qu'on » leur confiât le soin de gouverner » des Nations. Notre amitié est trop » étroite, elle est, ainsi que le disoit » *Montaigne*, trop libre & trop franche » dans ses allures, pour que je m'enveloppe avec vous de cette fausse » modestie dont il faut quelquefois se » faire un bouclier contre les traits de » l'envie; je vous dirai donc hardiment que ces trois hommes sont » *Vous, Pope, & Moi.* »

La *Théorie des Sentimens Agréables* n'étoit, dans l'origine, qu'une lettre adressée par M. de Pouilly à ce même Milord *Bolingbrooke* ; elle fut d'abord imprimée furtivement & sans l'aveu de l'Auteur qui ne la destinoit point à voir le jour. Pressé cependant par ses amis de traiter cette matière qu'il n'avoit fait qu'effleurer, il refondit cette lettre, développa ses idées, étendit l'application de ses principes, & en forma ce Livre qui fut d'abord imprimé à Genève, & qui, en peu de temps, obtint les honneurs de plusieurs éditions. L'objet que l'auteur s'y propose est de nous découvrir les sources & la mesure de nos goûts, de nos plaisirs & de nos devoirs.

L'homme est né pour le bonheur ; & , dans la vue de l'y faire parvenir, l'auteur de la Nature l'a doué de plusieurs facultés, tant corporelles que spirituelles ; il a voulu le conduire à ce but, non-seulement par le secours du raisonnement, mais encore par la voie plus prompte de l'instinct & du sentiment. Jusques-là M. de Pouilly ne dit rien que n'eussent observé déjà

la plupart des Philosophes modernes. Mais voici comment il suit & particularise cette observation. Nos facultés ne peuvent nous être utiles ni se développer qu'autant qu'on les exerce. Le mouvement ou l'action nous est donc nécessaire ; autrement nous tomberions dans l'engourdissement & la langueur. D'un autre côté, bornés & foibles comme nous le sommes, toute action excessive & violente useroit & détruiroit nos organes ; il ne nous faut donc qu'un mouvement ou un exercice modéré ; or c'est précisément à ce juste milieu, c'est-à-dire à un exercice modéré de nos facultés, que le Créateur, selon M. de Pouilly, a sagement attaché le plaisir.

L'auteur part de ce principe, & passe en revue les plaisirs des sens, ceux de l'esprit & ceux du cœur. Il rend compte de ce qui forme l'agrément & la beauté dans les ouvrages de la Nature & de l'Art ; dans les visages, dans les couleurs, dans les sons ; dans la figure, dans la proportion, dans la symétrie, dans la variété & la nouveauté des objets ;  
dans

dans les goûts de chaque âge , dans les pensées , dans le langage & dans le style ; dans les sciences , dans les passions , dans les mouvemens de l'ame , enfin , dans tout ce qui tient à l'ordre moral ou physique. De-là , par une gradation aussi juste que nécessaire , il remonte à une première cause intelligente , à l'auteur bienfaisant de la Nature qui a établi cette heureuse harmonie , & qui nous a donné précisément la mesure de sensibilité qui , tout compensé , convenoit le mieux à nos besoins.

M. de Pouilly observe dans son IV<sup>e</sup> Chapitre qu'il y a un plaisir attaché à tous les mouvemens du cœur où la haine & la crainte ne dominant point. Tout sentiment de tendresse , d'amitié , de reconnoissance , de générosité , de bienveillance , est un sentiment de plaisir. Telle est , par exemple , la puissance de l'amour , qu'il donne des charmes au chagrin même. » La mort » vient - elle d'enlever à quelqu'un » l'objet d'une vive amitié ? Ne faites » point diversion à sa tristesse , si vous » vous intéressez à ses plaisirs ; il re-

» pousseroit un consolateur importun.  
 » L'ame se représente alors vivement  
 » la personne qu'elle a aimée ; elle la  
 » voit , elle en jouit , & cette jouis-  
 » sance imaginaire devient un plai-  
 » sir réel. L'amour-propre se joint à  
 » la tendresse pour rendre cette dou-  
 » leur précieuse ; on aime à se rap-  
 » peller tous les sentimens qui ont  
 » flatté , & l'on s'applaudit d'avoir pu  
 » les mériter. « Au contraire , la haine  
 & les passions qui en prennent nais-  
 sance , sont nécessairement accompa-  
 gnées d'un sentiment douloureux , par  
 l'idée du mal qui nous afflige ou qui  
 nous menace ; elles portent même  
 leur poison jusques dans le sang , &  
 répandent , dans toute l'étendue du  
 corps , une impression désagréable.  
 On pourroit objecter à M. de Pouilly  
 qu'il y a des plaisirs vifs qui naissent  
 du sein de la haine. La destruction de  
 son ennemi paroît souvent le plus  
 grand de tous les biens ; il y a même  
 des hommes aux yeux desquels il n'est  
 point de spectacle plus agréable que  
 la chute de quiconque leur paroïssoit  
 heureux. Un bonheur étranger ren-

doit leur misère plus vive ; ils applaudissent à tout ce qui anéantit des points de vue qui leur étoient odieux. Mais il répond que toutes ces sortes de plaisirs malfaisans décèlent toujours un malheur secret dont ils ne font qu'adoucir ou suspendre le sentiment. Aussi , dit il , tout homme , né envieux ou méchant , est-il naturellement triste.

Les loix du sentiment étant les mêmes pour tous les hommes , comment arrive-t-il que leurs goûts soient si variés , si divers , & quelquefois même si opposés ? L'auteur en assigne plusieurs causes. La première , selon lui , est la diversité des organes. » C'est ainsi , dit il , que des fibres de » l'œil , tendres & délicates , aiment » mieux le violet que l'orangé , parce » que , comme on le sçait par les expériences de *Newton* , le violet est » une couleur attachée à des rayons » plus foibles ; l'orangé , à son tour , » obtiendra la préférence au jugement de ceux dont les fibres de l'œil » sont plus fermes & plus solides Des » sons , rudes pour un Peuple délicat ;

» ne le font point pour des Peuples  
 » grossiers ; & un homme , dont parle  
 » *Pétrarque* , étoit moins charmé du  
 » chant des rossignols que d'un con-  
 » cert de grenouilles ; les fibres de son  
 » oreille étoient apparemment si com-  
 » pactes , qu'une suite de cris perçans  
 » les ébranloit sans les fatiguer. La Na-  
 » ture a peut-être plus diversifié les  
 » cerveaux que les organes des sens.  
 » Quelle différence entre le salpêtre  
 » d'une tête Indienne & les glaces  
 » d'une tête Laponne ! L'impression  
 » d'un même objet ne doit donc pas  
 » être la même sur des substances si  
 » différentes « .

Des connoissances plus ou moins  
 étendues sont encore une des causes  
 de la variété des goûts. A la vue du  
 même objet , les uns sont uniquement  
 frappés des agrémens réels qui s'y  
 trouvent ; d'autres se livrent à l'im-  
 pression que fait sur eux la privation  
 de quelques beautés qui y manquent.  
 Au treizième siècle , les beaux Arts  
 étoient entièrement anéantis dans  
 l'Europe. Le Magistrat de Florence ,

comme on l'apprend de *Vasari*\*, conçut le dessein de faire venir à grands frais, du fond de la Grèce, les Peintres les plus célèbres ; leurs ouvrages étoient alors les chefs-d'œuvre de l'Art. *Cimabué* devint leur disciple & recueillit les foibles débris qui restoient de la succession des *Parrhasius* & des *Apelles*. Devenu bientôt supérieur à ses Maîtres, il les effaça. On voit par le *Dante* ( 11<sup>e</sup> Chant du *Purgatoire* ) qu'on ne doutoit point alors qu'il n'eût atteint la perfection de son Art. Mais *Giotto*, élève de *Cimabué*, donna des preuves éclatantes qu'on pouvoit aller beaucoup plus loin que son maître, & ses ouvrages furent généralement admirés comme les ouvrages les plus parfaits. Cependant, quel intervalle immense sépare aujourd'hui ces deux Artistes, *Cimabué* &

\* *George Vasari*, célèbre Architecte & habile Peintre Italien, natif d'Arezzo en Toscane. Il fut disciple de *Michel-Ange*. Il mourut à Florence en 1574, à 64 ans. Son principal ouvrage est une *Histoire des Peintres*, en trois volumes in-4°, en Italien ; elle est très-estimée.



*Giotto*, de *Michel-Ange* & de *Raphaël* leurs successeurs !

Indépendamment des lumières de l'esprit, les dispositions du cœur suffisent pour mettre de la différence dans les goûts. L'envie, par exemple, dégrade les Artistes aux yeux les uns des autres. Mais ne sont-ils plus rivaux de leurs contemporains ou de leurs compatriotes ? On aime à les placer au sommet de la perfection, & l'on se flatte de partager avec eux les lauriers qu'on leur distribue.

L'ambition est aussi quelquefois une des causes qui détermine les goûts d'un Peuple. Les Romains n'estimoient que les talens qui les mettoient à portée, soit de dominer dans leur République, soit de triompher des Nations voisines ; une idée de frivolité & de petitesse flétrissoit à leurs yeux les Tableaux & les Statues qui frappoient un Grec de l'admiration la plus vive.

L'auteur remarque enfin qu'il arrive quelquefois que les principes de la Religion qu'on professe, influent sur le goût ; ainsi, pour un pieux Musul-

man , les Statues les plus parfaites ne sont que des idoles affreuses.

M. de Pouilly se sert des loix du sentiment pour démontrer l'existence de Dieu qui , par les agrémens , comme par autant de caractères qu'a gravés sa main bienfaisante , nous instruit des rapports secrets qu'ont avec nous les diverses parties de ses ouvrages. Il observe une différence essentielle entre les plaisirs qui , selon lui , annoncent hautement une puissance intelligente. » La vapeur des » parfums , dit-il , les spectacles de » l'Architecture , de la Peinture & de » la Déclamation , les charmes de la » Musique , de la Poësie , de la Géométrie , de l'Histoire , d'une Société choisie : tous ces biens sont naturellement tels que leur jouissance » est *Plaisir* , & que leur privation n'est » pas *Douleur*. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence ; ce sont des graces qui nous enrichissent , & augmentent notre bonheur. » Combien de gens les connoissent » peu , & jouissent pourtant d'une vie » douce ! Ceux-mêmes qui y sont le

» plus sensibles , peuvent les perdre  
 » impunément , s'ils sçavent les rem-  
 » placer. Mais il n'en est pas ainsi de  
 » plusieurs autres sortes de sentimens  
 » agréables. La loi , par exemple , qui  
 » nous invite à nous nourrir , ne se  
 » borne point à récompenser notre  
 » docilité ; elle punit notre désobéis-  
 » sance. L'auteur de la Nature ne s'est  
 » pas reposé sur le plaisir seul du soin  
 » de nous convier à notre conserva-  
 » tion ; il nous y porte par un ressort  
 » encore plus puissant , par la dou-  
 » leur. Son attention bienfaisante se  
 » marque jusques dans la différence de  
 » la durée qu'ont les divers plaisirs ;  
 » ceux de la vue , de l'ouïe , de l'es-  
 » prit , du cœur , ceux qui accompa-  
 » gnent une occupation modérée , sem-  
 » blent toujours s'offrir à nous ; ils  
 » remplissent le vuide de la vie , sans  
 » donner atteinte à la santé. Il n'en  
 » est pas de même , par exemple , du  
 » plaisir attaché à la nourriture. Si sa  
 » durée se fût étendue au-delà du be-  
 » soin , un usage immodéré des ali-  
 » mens les plus sains les auroit bien-  
 » tôt changés en de mortels poisons. »

Pour achever de montrer que les sentimens agréables annoncent une intelligence suprême , l'auteur observe encore que c'est uniquement par l'attrait du plaisir que la Nature assure la conservation de l'enfant nouvellement né. » Comment réussira-t-on à le nourrir ? Envain la Nature lui-a-t-elle préparé dans le sein de sa mère l'aliment qui lui convient ; » par quelle voie l'engagera-t-on à exprimer cette précieuse liqueur ? » Cet enfant , incapable encore de tout autre exercice de ses différentes facultés, se plaît à remuer ses lèvres & ses joues de la façon la plus propre à faire passer dans sa bouche le lait qui lui est offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture , il y trouve un nouveau motif de réitérer les mêmes mouvemens. Il passe ainsi les premiers temps de sa vie , ou à dormir , ou à goûter les seuls plaisirs qu'il puisse ressentir ; & cet être informe , qui sembloit ne pouvoir vivre que pour la douleur , ne vit en effet que pour une suite de sensations agréables. «

L'auteur , en parlant du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs , montre que la vertu ne donne point l'exclusion aux biens agréables , mais qu'elle est attentive à donner la préférence à ceux qui la méritent. Il discute la question *si les plaisirs des sens l'emportent sur ceux de l'ame*. Pour mieux les apprécier , il les imagine entièrement séparés les uns des autres & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible aux plaisirs de l'esprit , goûte ceux du corps dans toute leur durée ; mais que , privé , comme on le suppose , de toute connoissance , il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis , qu'il ne prévoye pas ceux qu'il sentira , & que , renfermé , pour ainsi dire , en lui-même , tout son bonheur se réduise au sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent : qu'on imagine , d'une autre part , un homme mort à tous les plaisirs des sens , mais en faveur duquel se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur ; s'il est seul , que l'Histoire , la Géométrie , les Belles-Lettres étalent

à ses yeux toute la richesse de leurs tableaux, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit ; s'il se livre à la société, que la gloire & l'amitié, compagnes ordinaires de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves sans cesse renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame, & que, dans le fond de son cœur, sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrète que rien ne puisse altérer : il est peu d'hommes nés également sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui, placés entre ces deux états de bonheur, ne préférassent celui qui seroit fondé sur les jouissances de l'esprit. L'auteur ajoute que les plaisirs du corps ne sont jamais plus vifs que quand ils sont des remèdes à la douleur. C'est le degré de la soif, qui détermine le degré de plaisir qu'on ressent à l'étancher. La plupart des plaisirs du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur. Il y a plus : tout ce que la volupté a de délicieux,

elle le reçoit de l'esprit & du cœur ; sans leur secours , elle devient bientôt fade & insipide. Enfin , les plaisirs des sens n'ont guères de durée que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager ; dès qu'ils vont au-delà , ils deviennent des principes de douleur. Les plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc fort supérieurs, n'eussent-ils même sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir tous les vuides de la vie.

Pour nous décider en faveur de la vertu , *M. de Pouilly* parcourt les diverses sortes de plaisirs qui l'accompagnent. Il rapporte l'extrait d'un ouvrage de *Crantor* \* sur la prééminence des différens biens. Ce Philosophe célèbre feignoit qu'à l'exemple des Déeses , qui avoient soumis leur beauté au jugement de *Pâris* , les Divinités qui président à la Richesse , à la Volupé , à la Santé & à la Vertu , s'étoient un jour présentées à tous les

\* Philosophe & Poète Grec ; il vivoit environ 316 ans avant *Jésus-Christ* ; il fit le premier des Commentaires sur *Platon* , & fut le principal défenseur de la Secte Platonicienne.

Grecs , rassemblés aux Jeux Olympiques , afin qu'ils leur marquassent leur rang , suivant le degré de leur influence sur le bonheur des hommes. La *Richesse* étala sa magnificence & commençoit à éblouir les yeux de ses Juges , quand la *Volupté* représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit à son tour obtenir le premier rang , lorsque la *Santé* le lui contesta : sans celle-ci la douleur prend bientôt la place de la joie. Enfin la *Vertu* termina la dispute , & fit convenir tous les Grecs que , dans le sein de la richesse , du plaisir & de la santé , on seroit bientôt , sans le secours de la prudence & de la valeur , le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé , le second à la *Santé* , le troisième au *Plaisir* , & le quatrième à la *Richesse*. « C'étoit bien dégrader la *Vertu* , » ajoute M. de Pouilly , que de lui » donner pour principale fonction » celle d'être la garde de ses rivales ; » on peut fonder sa prééminence sur » des titres plus nobles. La *Richesse* , » le *Plaisir* , la *Santé* , deviennent des



» maux pour qui ne sçait pas en user ;  
» la Sageſſe ſeule, à parler exactement,  
» mérite le titre de bien , puisqu'avec  
» elle les maux deviennent ſouvent  
» des biens , & que ſans elle les biens  
» deviennent toujours des maux. Elle  
» éloigne de nous les ſentimens dou-  
» loureux , & rasſemble en notre fa-  
» veur tous les ſentimens agréables.  
» Le regret du paſſé , le chagrin du  
» préſent , l'inquiétude ſur l'avenir ,  
» ſont les fléaux qui affligent le plus le  
» genre humain : la Vertu nous en ga-  
» rantit , en renfermant nos deſirs  
» dans l'étendue de ce qui eſt à notre  
» portée , en les conformant à la rai-  
» ſon , en les ſoumettant aux loix de  
» notre auteur , & en plaçant notre  
» perfection , non dans une poſſeſſion  
» d'objets toujours prêts à nous échap-  
» per , mais dans un uſage de nos fa-  
» cultés aſſorti à notre état préſent.  
» L'ennui , non moins affligeant que  
» le chagrin , porte ſon poiſon juſques  
» ſur le Trône ; il n'oſe approcher de  
» la Sageſſe , qui , rempliſſant d'une  
» ſuite d'occupations vertueuſes le  
» cours de la vie , en forme une chaîne

» de sentimens agréables ; elle écarte  
 » même de nous jusqu'aux douleurs ,  
 » qui , le plus souvent , ne sont que  
 » les fruits de l'intempérance : elle  
 » nous offre , dans toute leur pureté ,  
 » les plaisirs des sens , dont l'agrément  
 » se proportionne au besoin réel qu'on  
 » en a. Les plaisirs de l'esprit marchent  
 » à sa suite , & l'accompagnent jus-  
 » ques dans la solitude & l'adversité ».  
 Après avoir indiqué les sources du  
 bonheur , l'auteur observe qu'elles  
 sont les mêmes pour les Empires que  
 pour les Particuliers.

La plupart des hommes attendent  
 leur bonheur les uns des autres ; & ,  
 dans le sein même de la grandeur , ils  
 n'aspirent souvent à être heureux qu'à  
 titre de supplians. C'est mal connoître  
 les hommes ; on ne doit compter que  
 sur soi-même pour se former un état  
 solidement heureux. *M. de Pouilly*  
 examine quelle est sur la terre la con-  
 dition la plus voisine du bonheur. Il  
 appelle état heureux celui où les senti-  
 mens agréables l'emportent de beau-  
 coup sur les sentimens affligeans ; il  
 partage les états des hommes en trois

classes différentes, selon que les mouvemens du corps, de l'esprit & du cœur y dominant. 1°. Si l'on veut rassembler un nombre d'hommes dont le sort soit véritablement digne d'envie, on les cherchera, peut-être inutilement, dans les places les plus brillantes; mais on en trouve parmi ceux à qui un travail modéré fournit aisément de quoi subvenir à leurs besoins & à ceux de leur famille. On s'apperoit bientôt que plusieurs d'entr'eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie secrète, toujours prête à se développer. Si leurs jours ne sont pas filés d'or, ils le sont au moins de soie; c'est un tissu de sentimens doux, où il n'entre ni plaisir vif ni chagrin profond. 2°. Les mouvemens du corps sont moins agréables que ceux de l'esprit : un genre de vie sera donc plus heureux par l'exercice de l'esprit que par des travaux mécaniques. « Est-il » rien de plus flatteur que de pouvoir » jouir de tous les lieux, de tous les » temps, de toute la Nature? Un bon- » heur si délicat n'a cependant été le

» partage que de quelques mortels  
 » privilégiés; c'est une espèce de sanc-  
 » tuaire dont la barbarie a fermé l'en-  
 » trée, pendant plusieurs siècles, à  
 » la plupart des hommes; elle a quel-  
 » quefois flétri le sçavoir chez les Par-  
 » ticuliers, de même qu'elle a enno-  
 » bli l'injustice chez les Conquérans».

3°. Puisque le cœur est, de toutes nos facultés, celle d'où partent les mouvemens les plus agréables, le genre de vie le plus heureux sera donc celui où les mouvemens de bienveillance domineront davantage. Ceux que la fortune a enrichis de ses présens, ne peuvent en recueillir tout le fruit que par le penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes, & l'on ne doit juger de leur félicité que par les heureux qu'ils font. L'auteur en conclut que l'état, sur la terre, susceptible du plus grand bonheur possible, seroit celui d'un Souverain, qui, ne renfermant point sa bienveillance dans le cercle étroit des Courtisans qui l'entourent, la porteroit sur tous ceux qui sont sous sa dépendance, pour leur procurer les biens

qui leur conviennent , pour bannir la misère de son Empire , y animer les Arts & le Commerce , y encourager les talens & les vertus , y faire regner une abondance , bien plus capable de grossir ses revenus & de multiplier ses Sujets , que ne feroient les conquêtes les plus brillantes.

Cet ouvrage , comme vous avez dû vous en appercevoir, Monsieur, par l'analyse que je viens de vous en offrir , est plein d'une saine Philosophie & semé d'un grand nombre d'idées neuves; celles mêmes qui ne le sont pas prennent un air de nouveauté , par la manière dont l'auteur les rapproche & les présente à ses Lecteurs. A l'exemple de *Mallebranche*, il a sçu répandre, sur les vérités sèches & arides de la Métaphysique , les fleurs de l'imagination , le coloris , les graces & les agrémens du style. On desireroit , peut-être , plus de liaison , plus d'enchaînement & d'ensemble entre les différentes parties qui composent sa *Théorie* ; mais cette marche est assez celle des grands Maîtres , qui , contents de jeter leurs idées en masses ,

négligent quelquefois les vérités intermédiaires.

Les deux Discours imprimés à la suite de la *Théorie des Sentimens Agréables*, sont bien écrits & respirent le zèle d'un Citoyen éclairé. Ils furent prononcés dans deux Assemblées publiques tenues à Reims pour l'Élection des Officiers Municipaux. La Dissertation sur un monument antique, découvert par hazard dans la même Ville en 1738, est un morceau qui feroit honneur aux *Mabillons* & aux *Montfaucons*. Ce monument est un Mausolée qu'on trouva sous le portique de l'Eglise de S. Martin de Reims, à vingt pieds au-dessous du rez-de-chauffée. M. de Pouilly indique, par ses recherches, l'époque & les auteurs de ce monument singulier. J'oubliois de vous dire qu'après l'*Eloge historique* de M. de Pouilly, on trouve une belle Inscription Françoisé, que la Ville de Reims doit faire graver sur une Fontaine, consacrée à la mémoire de ce vertueux Patriote, pour transmettre à la postérité le souvenir de sa Magistrature & de ses bienfaits.

116 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Contes traduits de l'Anglois ; à Paris ; chez la veuve Duchesne , rue S. Jacques ; Mérigot le jeune , Quai des Augustins ; Esprit , au Palais Royal. Deux Parties in-12 d'environ 180 pages chacune.*

**C**ES Contes sont tirés d'un Ouvrage Périodique Anglois , qui a pour titre *l'Aventurier*. Ils sont amusans , & presque tous d'une moralité instructive. L'auteur ne s'est pas flatté de réformer les mœurs de sa Patrie par ces petites Pièces ; il a pensé seulement qu'elles pouvoient faire naître quelques bons mouvemens dans l'ame de ceux qui le liroient. Le Traducteur assure qu'il a travaillé dans les mêmes vues ; il dit , avec raison , que c'est toujours un bien que de faire éprouver aux hommes des sentimens, même passagers, de haine pour le vice & d'amour pour la vertu.

La Pièce la plus intéressante de ce Recueil est intitulée : *Histoire trouvée dans les papiers d'une jeune Etrangère*,

*morte à Amiens.* L'Héroïne de ce petit Roman est une jeune Angloise, que la mort de son père laisse à l'âge de quinze ans avec une fortune très-peu considérable. Elle persuade à sa mère d'aller vivre à Bath, Ville où l'on peut subsister à moins de frais, & dont le concours de ceux qui viennent prendre les eaux rend le séjour agréable. Un Officier nommé *Sir Thomas*, fils de *Sir Richard L\*\**, nouvellement décoré du titre de Capitaine, lui fait éprouver le premier l'impression de l'amour qu'il ressent pour elle. Il étoit encore trop jeune pour se passer de l'aveu de ses parens; il ne trouve aucun Ministre pour le marier; il est obligé de joindre son Régiment. Les lettres que s'écrivent les deux Amans leur servirent, pendant assez longtemps, de consolation. La jeune personne avoit la liaison la plus intime avec une Dame d'environ vingt-trois ans, nommée *Mathilde*, qu'elle croyoit sa plus sincère amie; celle-ci lui inspire la passion du jeu, & lui fait contracter des dettes envers un M. *W\*\**, homme riche & d'un certain âge. Elle



recevoit, de temps en temps, des lettres du Capitaine remplies de reproches, où la jalousie perçoit à chaque ligne. Elle croyoit avoir droit de l'accuser de fausseté & de parjure ; l'effet que le chagrin produisit sur elle, fit penser qu'elle étoit menacée de consomption. M. *W\*\** offre sa maison & prévient tout scrupule, en déclarant qu'il va faire un voyage à Paris : mais il revient quelque temps après, & il se prévaut des obligations qu'on lui avoit pour offrir sa main. *Sir Thomas* n'étoit pas encore banni du souvenir de la jeune Angloise : sa mère convient de le préférer si ses intentions sont honnêtes : on a dit à M. *W\*\** qu'on ne peut rien faire sans le consentement d'un ami qui est en Amérique, & qu'il faut attendre ce qu'il décidera. M. *W\*\** reçoit la nouvelle de cet obstacle de fort mauvaise grace : mais la réponse du Capitaine est aussi froide qu'insultante ; & en moins de six semaines le mariage avec M. *W\*\** est terminé. Envain la jeune mariée s'efforçoit-elle de paroître satisfaite ; elle ne pouvoit cacher les impressions que

le chagrin avoit faites sur son ame. Son mari lui reprochoit à tout moment sa mauvaise humeur, son ingratitude. Il faisoit de fréquens voyages à Londres. Un jour la mère de Madame W\*\* & *Mathilde* l'engagent à aller à un bal. Elle étoit plongée dans une rêverie profonde, lorsque ses yeux se portent, par hasard, sur un homme assis vis-à-vis d'elle, & qui parloit à une Dame : elle reconnoît *Sir Thomas*. « Cette rencontre inattendue, dit-elle, » fit sur moi l'effet dun coup de fou- » dre. Ma vue s'obscurcit, mon esto- » mac fut bouleversé, mes sens se gla- » cèrent, & ma tête tomba insensible- » ment sur la Dame qui étoit ma voi- » sine.

» Je ne sçais ce qui se passa dans cet » état ; mais, lorsque la connoissance » me revint, je me trouvai à ma mai- » son, ma mère pleurant à côté de » moi, & M. W\*\* jettant feu & flam- » me, non contre mon indisposition, » mais contre la cause à laquelle il l'at- » tribuoit. Il disoit dans le moment, » au Chirurgien qui venoit de me fai- » gner, qu'il m'avoit surprise dans

» une intrigue , & que ma défaillance  
 » avoit été occasionnée par son ap-  
 » parition subite & imprévue dans  
 » le moment où je m'entretenois  
 » avec mon Galant , & par les diffé-  
 » rentes passions de l'amour , de la  
 » haine & de la crainte dont le choc  
 » violent avoit arrêté le cours de mes  
 » esprits.

» Quelle étrange maladie que la ja-  
 » lousie ! Elle réalise les chimères , &  
 » tire des conséquences sans princi-  
 » pes. Je ne conversois point avec le  
 » Capitaine ; c'étoit lui qui parloit à  
 » une autre Dame. Je ne vis pas mon  
 » mari non plus , jusqu'à ce que mes  
 » yeux s'ouvrirent dans ma chambre.  
 » Je le laissai cependant exhaler sa bile  
 » & vomir un torrent d'injures sans  
 » l'interrompre. Sa fureur , ne trouvant  
 » aucune résistance , tomba faute de  
 » pâture , & il sortit de ma chambre  
 » avec le Chirurgien ». On met Ma-  
 » dame W\*\* au lit. A la plus grande agi-  
 » tation succède une grande foiblesse.  
 » Prévenu de l'arrivée du Capitaine à  
 » Bath , M. W\*\* étoit parti de Londres  
 » sur le champ , étoit venu à l'Assem-  
 » blée ,

blée ; & voyant , au moment qu'il entroit , *Sir Thomas* s'avancer vers sa femme , il avoit conclu que c'étoit un rendez-vous. Alors il déclare qu'il ne veut plus vivre avec elle , & donne ordre qu'on la sépare d'avec sa mère , & qu'on la fasse partir au plutôt pour une terre qu'il avoit dans le Comté de Devon. La maison étoit vieille , vaste , délabrée , située sur une côte stérile. Madame *W\*\** est confinée dans cet affreux séjour avec trois Servantes , qui étoient autant d'espions , & un vieux Jardinier. Elle passe ainsi huit mois , sans d'autre adoucissement à ses peines que d'aller se promener quelquefois au bord de la mer , quand le temps le permettoit. Un soir , que sa promenade avoit été plus longue qu'à l'ordinaire , elle apperçoit deux hommes , dont l'un s'approche doucement , se fait reconnoître pour le Capitaine , & lui dit , d'une voix plaintive , qu'ils ont tous deux été trompés par une amie perfide. Madame *W\*\** lui reproche qu'il est la cause de tous ses malheurs , & tente de s'échapper : mais il la retient & fait serment de

ANN. 1774. Tome IV. F

» dans le séjour de mes ennuis & de  
» ma misère.

» Pendant que nous étions en che-  
» min , il s'éleva subitement une hor-  
» rible tempête. Le Ciel menaçant  
» s'ouvroit de toute part pour lan-  
» cer des feux qui sembloient devoir  
» embraser la terre ; & l'air , que les  
» vents déchainés remplissoient de  
» sifflemens affreux , retentissoit en-  
» core du bruit continuel & épouvan-  
» table que faisoit le tonnerre. Nous  
» étions cependant parvenus à voir la  
» porte de derrière par où je m'étois  
» échappée , lorsque nous fûmes tout-  
» à-coup inondés par une averse qui  
» m'obligea de hâter le pas. Je le priaï  
» de me laisser ; mais il ne quitta point  
» mon bras jusqu'à la maison , ni lors-  
» que j'y entrai. . . . Tirez ici le  
» rideau , mon cher *Edouard* , & que  
» ce premier faux-pas que j'ai fait de  
» ma vie , serve d'exemple pour pré-  
» venir la chute de celles qui sont in-  
» nocentes & inconsidérées. Qu'elles  
» apprennent à s'opposer aux premiè-  
» res entreprises d'un amant favorisé ,  
» & qu'elles n'imaginent pas qu'après

» avoir lâché la bride à un coursier  
 » fougueux , elles puissent arrêter son  
 » ardeur.

» Jusqu'à cette nuit désastreuse ,  
 » mon cœur souffrant ne connoissoit  
 » point le crime , ni , par conséquent ,  
 » la crainte & les remords. Je ne pou-  
 » vois plus parler de paix à mon cœur  
 » effarouché. La douce illusion d'un  
 » premier droit sur ma personne & sur mon  
 » cœur , ces argumens du lien dissout &  
 » du transport que j'étois libre de faire  
 » de mes affections , ne paroissent plus  
 » que de pitoyables égaremens de ma  
 » raison , de misérables sophismes qui  
 » s'évanouissoient comme un phan-  
 » tôme. A leur place , je ne voyois  
 » plus que le Prêtre , l'Autel & tout  
 » le redoutable appareil de ce vœu so-  
 » lemnel par lequel je m'étois enga-  
 » gée à être la femme d'un autre ; &  
 » dans mon désespoir je m'en pris à  
 » mon amant que j'accablai des re-  
 » proches les plus sanglans. Je le trai-  
 » tai comme s'il eût été la seule cause  
 » de tous mes maux , & je lui ordon-  
 » nai d'éviter ma présence pour ja-  
 » mais. «

Le Capitaine met tout en œuvre pour calmer sa douleur & ses remords. Il n'y peut réussir, & elle obtient de lui qu'il ne fera désormais aucune tentative pour la revoir. Cependant, au bout de plusieurs mois, elle découvre qu'elle est enceinte. Que faire dans cette affreuse circonstance ! Il n'y avoit d'autre parti à prendre que d'avoir recours à Sir *Thomas*. Mais comment envoyer la lettre ? Elle se feroit d'un Ouvrier qui travailloit dans le jardin. Le Capitaine revient la trouver ; ils étoient occupés à concerter les arrangemens de leur fuite, lorsqu'ils entendent des pas précipités dans l'antichambre. La porte s'ouvre, & ils voyent entrer M. *W\*\** armé de deux pistolets. Le Capitaine porte la main sur son épée ; mais, avant qu'il puisse la tirer, il reçoit dans la poitrine une balle qui le renverse mort. Madame *W\*\** s'évanouit ; son mari la porte dans son lit & sort de la chambre, après avoir laissé auprès d'elle le pistolet déchargé. Dès qu'elle a repris l'usage de ses sens, elle se précipite par un escalier dérobé, & s'échappe

de cet affreux séjour. Après avoir couru d'autres dangers, elle rejoint enfin sa mère dans le Comté de Flint. A peine arrivée, des Officiers de Justice viennent l'arrêter, & la conduisent en prison. Son mari avoit eu l'atrocité de l'accuser du meurtre du Capitaine : elle s'en excuse facilement; & M. W\*\*, convaincu de ce crime, se tue lui-même dans la prison. Sa veuve se retire en France, &, réduite à la dernière extrémité par les maux qu'elle a soufferts, elle envoie à Sir Edouard, son frère, les mémoires dont on vient de voir le précis. Cette Histoire est pleine de situations touchantes; l'infortunée qui y joue le principal rôle, inspire le plus vif intérêt. La multiplicité des aventures tient sans cesse le Lecteur en suspens, & souvent il ne peut s'empêcher de verser des larmes. Les autres pièces de ce Recueil sont; 1°. l'*Histoire d'Eugénio ou le triomphe de la vertu sur le faux point d'honneur*. C'est un brave Officier qui refuse de se battre contre un impertinent; 2°. un Conte ayant pour titre *les Martyrs de la dissimula-*



tion, où l'auteur démontre que le parti le plus sûr est toujours de dire la vérité, & où différentes personnes se précipitent dans un abîme de maux pour avoir eu recours au mensonge ; 3°. La mésaventure assez peu curieuse d'un Poète, qui, sur ce qu'il est malheureux dans ce monde sans l'avoir mérité, conclut qu'il est une autre vie ; 4°. une Histoire qui met dans tout son jour les suites abominables du libertinage & les crimes qu'il entraîne ; 5°. enfin l'extrait d'un Livre Anglois, intitulé *l'Imbécille de Qualité*, dont voici l'excellent résultat, présenté par un vrai Philosophe à un malheureux Lord qui s'étoit tourmenté toute sa vie pour rendre son existence supportable. « Voulez-vous, lui dit-il, que toute » la Nature, depuis long-temps morne » & éteinte pour vous, change de face » à vos yeux ; qu'au lieu de la lan- » gueur & de la mélancolie dont vous » vous plaignez, elle mette dans votre » ame une joie constante ; en un mot, » que tout conspire à vous rendre » heureux ? Ne songez qu'au bonheur » des autres. Ceux qui s'occupent trop

» de leur santé vivent misérablement.  
 » Il en est de même de ceux qui s'oc-  
 » cupent trop de leur bonheur. Il est  
 » le fruit de l'exercice de nos facultés  
 » morales & se détruit par les soins  
 » excessifs qu'on prend de lui, comme  
 » la santé est généralement le fruit de  
 » l'exercice des facultés du corps, &  
 » s'affoiblit par les précautions super-  
 » stitieuses & les remèdes indiscrets  
 » qu'on prend pour la conserver. Ne  
 » vivre, ne respirer que pour l'avan-  
 » tage de l'Humanité; n'avoir que des  
 » affections agréables à tout le mon-  
 » de; produire, dans ceux qui sont à  
 » portée de nos bienfaits, des senti-  
 » mens de joie, d'amour, d'estime &  
 » de reconnoissance; n'écouter, n'é-  
 » prouver que des mouvemens de  
 » justice, d'amitié, de bienveillance,  
 » de compassion, de générosité; c'est,  
 » Mylord, la vie heureuse par excel-  
 » lence, la seule qui soit digne d'en-  
 » vie, & qui pût faire souhaiter rai-  
 » sonnablement la condition des Prin-  
 » ces & des Rois, s'ils sçavoient en  
 » profiter ». Je suis, &c.

*A Paris ce 2 Juillet 1774.*

## L E T T R E V I.

*Choix des Poësies de Pétrarque traduites de l'Italien, par M. P. C. Lévêque, Professeur de Belles-Lettres Françaises à l'Ecole des Cadets à Pétersbourg; un vol. in-12 petit format, de 215 pages. Prix, 2 livres relié. A Paris, chez Valade Libraire rue S. Jacques, & Hardouin Libraire dans le Louvre.*

**P**ÉTRARQUE doit être regardé comme le père de la Poësie moderne; nous avions avant lui les *Troubadours*; mais ils ne peuvent lui être comparés. Il tient la première place parmi les auteurs classiques de l'Italie, & son style y fait loi. Il y a même des enthousiastes qui n'accordent leurs suffrages à des morceaux de Poësies, qu'autant qu'ils sont dans le goût & sur les rimes de *Pétrarque*. C'est dommage que les écrits de cet auteur soient, en général, si monotones; ce sont presque toujours les mêmes idées, les mêmes images, toujours le ton d'une molle langueur. Le Tra-

ducteur a donc bien fait de ne nous donner qu'un *Choix* de ses Poësies, & ce *Choix* est composé avec beaucoup de discernement. Il est précédé d'une vie de *Pétrarque*, où l'on voit que tout l'encens métaphysique de ce Poëte étoit pour la belle *Laure*, mais qu'il portoit en même-temps des hommages plus réels à des beautés plus faciles, auxquelles il ne faisoit point de vers, mais des enfans. Cet abrégé de la vie de *Pétrarque* a été rédigé d'après les Mémoires intéressans que M. l'Abbé de Sade, descendant de la belle *Laure*, a fait paroître il y a huit à dix ans sur ce Poëte illustre, & dont je vous ai rendu compte dans le temps; ce qui me dispense aujourd'hui de m'étendre plus au long sur cette matiere.

Les Odes de *Pétrarque* sont ses chefs-d'œuvres. Il y en a plusieurs qui pourroient soutenir la comparaison avec ce que l'Antiquité nous a laissé d'excellent dans ce genre. M. Lévêque nous en donne sept ou huit où il y a des endroits de la plus grande beauté, & qui prouvent combien ont tort

ceux qui imaginent qu'on ne trouve dans *Petrarque* que des *concetti* ou des fadeurs. La seconde, entr'autres, qu'on a cru adressée au fameux *Rieuzy*, mais qui, selon le sentiment de M. *Lévesque* & de M. l'Abbé de *Sade*, paroît bien plus vraisemblablement l'être à *Etienne Colonne* le jeune, fils de l'ancien, est pleine de chaleur, d'énergie & de sentimens patriotiques. Il excite son héros à relever la gloire de *Rome*.  
 « Accablée sous le poids de sa foi-  
 » ble & de ses malheurs, s'écrie-  
 » t-il, je n'ose espérer qu'elle s'éveille.  
 » Mais ce n'est point sans un arrêt du  
 » destin qu'elle se trouve confiée à  
 » votre bras. Seul vous êtes capable  
 » de la relever. Portez une main cou-  
 » rageuse dans sa chevelure vénéra-  
 » ble, saisissez-en les tresses disper-  
 » sées, ne respectez point sa paresse,  
 » & tirez-la de la fange où elle reste  
 » honteusement plongée. Moi qui  
 » pleure nuit & jour son infortune,  
 » c'est sur vous que je fonde tout mon  
 » espoir. Oui, si le peuple de *Mars*  
 » doit ouvrir enfin les yeux & s'oc-  
 » cuper de sa gloire, c'est à vous que  
 » l'honneur en sera dû.

» Répondez à notre espérance ; re-  
 » levez ces anciens murs que le monde  
 » chérit , qu'il révère encore en trem-  
 » blant quand il rappelle à sa mé-  
 » moire les siècles écoulés & la gran-  
 » deur de nos ancêtres ; rendez l'hon-  
 » neur à ces tombeaux où sont ren-  
 » fermés ces hommes illustres , dont  
 » la renommée durera jusqu'à ce que  
 » les fondemens de l'Univers s'écrou-  
 » lent ; faites renaître Rome entière ,  
 » qui n'est plus qu'un monceau de rui-  
 » nes. Grands *Scipions* , fidèles *Brutus* ,  
 » avec quelle joie vous apprendrez sur  
 » les sombres bords , qu'un héros a  
 » rendu la gloire à votre Patrie ! *Fa-*  
 » *bricius* , que vous recevrez avec  
 » plaisir cette heureuse nouvelle !  
 » Vous direz : Rome enfin a recouvré  
 » sa beauté.

» Si dans le Ciel on prend encore  
 » quelque soin des choses de la terre ,  
 » les âmes saintes qui l'habitent , &  
 » dont les corps ont ici leur sépulture ,  
 » ces âmes vous implorent : elles  
 » vous demandent la fin d'une longue  
 » haine civile qui déchire la Nation.  
 » Leurs tombeaux , autrefois fréquen-  
 » tés par les pieux mortels , sont de-

» venus , dans ces temps de discorde ;  
 » la retraite des brigands , & les hom-  
 » mes vertueux seuls en sont écar-  
 » tés. C'est aux pieds des autels , c'est  
 » à la face des images sacrées que se  
 » trament les complots criminels. Que  
 » les tems sont changés ! En commen-  
 » çant des assauts cruels , on sonne ces  
 » mêmes cloches élevées pour rendre  
 » graces au Tout-Puissant.

» Les femmes éplorées , les foibles  
 » & tendres enfans , les vieillards  
 » courbés sous le poids des années ,  
 » qui se haïssent eux-mêmes & détes-  
 » tent leur inutile vie ; tout est acca-  
 » blé de tristesse , tout vous implore  
 » & vous demande du secours. La Na-  
 » tion éperdue vous découvre toutes  
 » ses plaies : elles exciteroient la pitié  
 » dans le cœur même d'*Annibal*. Voyez  
 » l'embrasement dans la Maison du Sei-  
 » gneur. «

L'Éditeur remarque très-judicieu-  
 sement que *Pétrarque* commet ici une  
 faute qui lui est commune avec le  
*Dante* , l'*Arioste* , le *Tasse* , *Sannazar* ,  
 &c , en mêlant le profane avec le sa-  
 cré , & en parlant en même-temps de  
*Mars* , des *Scipions* , des *Brutus* , des

cloches, des tombeaux, des images sacrées, d'*Annibal* & de la Maison du Seigneur.

L'amour de *Pétrarque* pour la belle *Laure*, tout célèbre qu'il est, paroît cependant encore problématique à quelques personnes. Elles ne peuvent concevoir cette passion pour une femme qu'il n'avoit apperçue que par hazard dans une Église, qu'il ne vit depuis que rarement à la promenade avec ses compagnes, ou prenant l'air à sa fenêtre, enfin qui fut l'épouse d'un autre, & fort occupée des soins de sa famille, tandis que *Pétrarque*, sans cesse dissipé, étoit presque toujours en voyage. Mais dans ce temps-là, les Poètes se choissoient chacun une Dame pour l'objet de leurs vers; il y a apparence que *Pétrarque* ne fit que les imiter en choisissant la belle *Laure*. Au reste, si l'on observe que la plupart de ses Poësies sont pleines de jeux de mots, de pointes, de tours affectés, qui ne sont guères le langage de l'amour, il faut convenir aussi qu'il y a quelques pièces où ce Poète prend le style du sentiment le plus vif & le plus profond. Je ne connois guè-



res, par exemple, d'ouvrage plus passionné que l'Ode qui est la 7<sup>e</sup> de ce Recueil, & qui fut faite long-temps après la mort de *Laure*; c'est sûrement une des meilleures de *Pétrarque*. En voici la traduction par M. *Lévesque*.

» Si tu veux, Amour, que je re-  
 » tourne à mon ancien joug que tu  
 » sembles me présenter encore, si tu  
 » prétends me dompter, commence  
 » par remporter une autre victoire;  
 » c'est un miracle que je te demande.  
 » Arrache de la terre ce trésor chéri,  
 » ce trésor caché maintenant pour  
 » moi, & qui cause tous mes regrets :  
 » rends-moi ce cœur, ce chaste cœur  
 » qui renfermoit le principe de ma  
 » vie. Tout ici bas connoît & redoute  
 » ta puissance; mais, s'il est vrai que  
 » ton empire s'étende jusques dans les  
 » Cieux, & soit même reconnu dans  
 » les profondeurs de l'abîme, reprends  
 » à la mort ce que la mort nous a ravi,  
 » & rends aux traits de *Laure* tous les  
 » charmes qui te rendoient vainqueur.

» Rends à ses yeux cette vive lu-  
 » mière qui m'éclaireroit, & cette  
 » douce flamme qui, toute éteinte  
 » qu'elle est, me brûle encore : que

» faisoit-elle donc quand elle brilloit  
 » de tout son éclat ? Jamais un cerf  
 » altéré n'a couru avec tant d'ardeur  
 » au fleuve ou à la fontaine , que j'as-  
 » pire à l'objet qui m'a causé déjà  
 » tant d'amertume , & qui , si je me  
 » connois bien, si je connois bien mon  
 » cœur , m'en causera beaucoup plus  
 » encore. La seule pensée de cet ob-  
 » jet chéri me transporte , m'égare :  
 » je cours où il n'est point de sentier ,  
 » & mon esprit fatigué poursuit ce  
 » qu'il n'espère pas atteindre. Amour ,  
 » c'est envain que tu me rappelles ;  
 » je n'écoute plus ta voix : ta puis-  
 » sance ne s'étend que sur ton em-  
 » pire , & je ne l'ai reconnu que dans  
 » les yeux de *Laure*.

» Fais que j'entende de nouveau ,  
 » comme je l'entends encore au-de-  
 » dans de mon cœur , cette voix char-  
 » mante qui avoit sur moi tant de pou-  
 » voir : cette voix dont les sons en-  
 » chanteurs appaisoient mon dépit &  
 » ma colère , répandoient la sérénité  
 » dans mon ame battue par la tem-  
 » pête , en chassoient les nuages qui  
 » y répandoient l'obscurité , & don-  
 » noient à mes vers une force , où ,

138 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» sans leur secours ; ils n'auroient ja-  
» mais pû s'élever. Rends mes espé-  
» rances égales à mes desirs qui s'éga-  
» rent ; rends à mes yeux , rends à  
» mes oreilles l'objet qui leur est pro-  
» pre , qui peut seul les charmer ; l'ob-  
» jet sans lequel leurs fonctions sont  
» imparfaites , sans lequel ma vie res-  
» semble à la mort. Mais , tant que la  
» terre couvre ce que j'aime, en vain tu  
» réunis toutes tes forces contre moi.

» Fais-moi revoir ces beaux yeux  
» qui , comme un soleil , ont porté la  
» chaleur dans mon ame glacée. Fais  
» que je te retrouve encore dans ce  
» chemin où mon cœur s'est jetté sans  
» espoir de retour : reprends ton arc ,  
» reprends tes traits dorés. Parle ;  
» mais ne me fais entendre que cette  
» voix , que ces accens qui m'ont ap-  
» pris à te connoître : agite encore  
» cette langue dont les sons étoient  
» un appât où venoit se prendre mon  
» cœur ; cache encore tes filets dans  
» les blonds cheveux de *Laure* : c'est-  
» là le seul piège où je puisse donner.  
» Que ta main abandonne aux vents  
» les tresses de sa chevelure ; fais-  
» en des liens pour m'enchaîner ,

» & tu me verras satisfait.

» Rien ne pourra me délivrer d'une  
 » chaîne si précieuse ; rien ne pourra  
 » m'arracher à l'esclavage où me met-  
 » tront ses regards ; regards de feu ,  
 » si doux & si cruels tout ensemble :  
 » sans cesse ils nourriront le feu de  
 » mes desirs. Tel un myrte , un lau-  
 » rier , conservent leur verdure quand  
 » les arbres se revêtent de feuillage  
 » & quand ils en sont dépouillés. Mais  
 » puisque la mort barbare a brisé des  
 » liens que j'avois toujours craint de  
 » rompre , puisque tu chercherois en  
 » vain dans le monde entier à m'en  
 » former de nouveaux , pourquoi  
 » donc , Amour , vouloir éprouver  
 » encore ce que tu peux sur moi ? Le  
 » temps est passé , tu as perdu les ar-  
 » mes que je redoutois : désormais que  
 » peux tu me faire ?

» Tes armes étoient deux beaux  
 » yeux d'où partoient , sans être ap-  
 » perçues , des flèches enflammées ,  
 » qui craignoient peu les forces de la  
 » raison. En vain les mortels vou-  
 » droient se défendre contre le Ciel.  
 » Les pensées de *Laure* , son silence  
 » son maintien honnête , sa douce rai-

» son , ses paroles qui auroient inf-  
 » piré aux ames les plus grossières une  
 » heureuse urbanité , ses chastes , ses  
 » modestes attrails, loués en tout lieu ,  
 » les graces de sa démarche, sa ma-  
 » jesté quand elle se reposoit , cette  
 » majesté , ces graces qui faisoient  
 » douter tour-à-tour si les unes étoient  
 » plus charmantes que l'autre étoit  
 » respectable : voilà les armes dont  
 » tu bleffois les cœurs les plus durs.  
 » Mais tu es désarmé maintenant , &  
 » je suis en sûreté.

» Le Ciel te soumet les cœurs , &  
 » tu connois mille moyens de leur  
 » ôter la liberté : mais *Laure* seule  
 » pouvoit me vaincre, elle seule pou-  
 » voit me rendre ton esclave. Hélas !  
 » je suis libre , & j'abhorre ma liberté.  
 » Je pleure ; je m'écrie : Charmante  
 » *Laure* , pourquoi la volonté céleste  
 » nous avoit-elle unis pour te séparer  
 » de moi la première ? Dieu , qui t'a  
 » enlevée sitôt à la terre , n'a fait que  
 » nous montrer ta vertu \* pour en-  
 » flammer nos cœurs. Amour , je ne  
 » crains point que ta main me fasse de

\* *Ostendunt hunc terris tantum fata.*

Virg. *Æn.* lib. 6.

» nouvelles blessures. En vain ton arc  
» est tendu contre moi ; en vain tu dé-  
» coches contre moi tes traits ; ils ont  
» perdu leur force, quand les yeux que  
» j'aimois se sont fermés à la lumière.

» Amour, la mort m'a soustrait à tes  
» loix : la maîtresse de mon cœur est  
» montée dans le Ciel, & m'a laissé  
» la vie, la tristesse & la liberté. «

Cette Pièce est plutôt une Élogie qu'une Ode ; mais il me semble qu'elle peut aller de pair avec les plus belles Éloges de *Properce*. Il y a peut-être moins d'agitation & de fureur, mais il n'y a pas moins de talent & de sensibilité. Il est bien difficile d'exprimer avec autant de passion ce qu'on ne ressent que foiblement.

Les Sonnets de *Pétrarque*, si célèbres en Italie, ne me fourniront aucun morceau dont je puisse vous rapporter la traduction. Les beautés de ces sortes de pièces tiennent presque toutes à la langue du Poète, & les défauts qui sont le plus souvent des antithèses affectées restent dans la copie du Traducteur.

A la suite d'une vingtaine de ces Sonnets, M. *Lévesque* nous donne la

traduction d'un Poème considérable intitulé *le Triomphe de l'Amour*. Le Poète feint qu'il est transporté dans le lieu où sont rassemblés tous les Amans fameux de la Fable & de l'Histoire ancienne & moderne. Chacun d'eux raconte fort poétiquement, quoiqu'en abrégé, ses aventures & ses malheurs. A la fin, le Poète voit paroître une jeune beauté qui devient aussitôt la maîtresse de son cœur. Cet ouvrage offre des détails charmans. Vous y trouverez du sentiment & beaucoup d'imagination.

L'Editeur a placé à la fin de ce Volume des fragmens du même Poète dont plusieurs présentent les idées morales les plus sublimes. Je ne vous citerai que ce morceau sur le Temps, dont le ton m'a paru contraster parfaitement avec la plupart des autres Poésies du chantre de la belle *Laure*. » J'en-  
 » tendis une voix qui disoit, je ne sçais à qui,  
 » mais je l'écrivis aussitôt que je l'eus en-  
 » tendue: tout ce qui vient des hommes, fra-  
 » gile comme eux-mêmes, tombera dans les  
 » abîmes profonds de l'oubli. Mais le Soleil,  
 » vainqueur des plus superbes têtes, conti-  
 » nuera son cours pendant des siècles sans  
 » nombre, & verra mourir jusqu'aux noms  
 » des plus illustres humains. Combien, de-  
 » puis l'Hèbre jusqu'au Pénée, combien vers  
 » le Xanthe & sur les bords du Tibre,

» mortels fameux ont rempli le monde de leur  
 » renommée, dont les exploits sont à présent  
 » oubliés, ou du moins le seront bientôt.

» Votre renommée ressemble à un beau  
 » jour d'hyver & à son inconstante sérénité ;  
 » la gloire des hommes est éclipsée par le  
 » moindre nuage, le Temps est un poison mor-  
 » tel pour les grands noms,

» Vos honneurs, vos triomphes passent  
 » bientôt ; les Royaumes, les Empires s'é-  
 » coulent : tout ce qui est mortel est brisé  
 » par le Temps.

» Il ne donne pas toujours aux bons ce  
 » qu'il ôte aux méchans, & il ne détruit pas  
 » seulement les choses extérieures, mais les  
 » productions de l'éloquence & du génie.

» Il entraîne avec lui le monde dans sa fuite :  
 » Il ne connoît pas le repos, il ne s'arrête ja-  
 » mais, il ne retourne point sur ses pas, jus-  
 » qu'à ce qu'il ait tout réduit en poudre.

» La gloire des mortels illustres, posée sur  
 » des fondemens plus solides, lui résiste da-  
 » vantage ; il lui en coûte plus d'efforts pour  
 » la détruire : mais, si nous avions de plus  
 » longs jours, nous la verrions bientôt se  
 » dissiper & se perdre en fumée.

» La voix cessa de parler ; on ne peut ré-  
 » sister à la vérité, il faut lui ajouter une foi  
 » sans réserve. Je vis toute notre gloire s'é-  
 » couler comme la neige exposée aux rayons  
 » du Soleil ; je vis le Temps emporter de si  
 » nombreuses dépouilles de noms célèbres,  
 » que je ne pus les distinguer, & qu'ils me pa-  
 » rurent tels que s'ils n'eussent jamais existé.  
 » C'est ce que ne sçait point, c'est ce que



## 144 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ne veut pas croire le Vulgaire : aveugle  
 » qu'il est, il joue avec le vent, se nourrit  
 » de vains préjugés, & pense qu'on est plus  
 » heureux de mourir dans la vieillesse que  
 » dans le berceau.

» Combien de mortels ont été heureux de  
 » cesser de vivre dès leurs premières années !  
 » Combien de malheureux vieillards ont dû  
 » se plaindre d'avoir trop long-temps vécu !  
 » Heureux, disent quelques-uns, celui qui  
 » ne voit point le jour !

» Mais accordons à la foule insensée qui se  
 » plaît aux erreurs, qu'après un grand nom-  
 » bre d'années on acquiert un nom glorieux.  
 » Quel est ce grand avantage ? Mérite-t-il  
 » d'être autant estimé ? C'est une nouvelle  
 » victoire, une dépouille de plus que l'on  
 » prépare à l'insatiable avarice du Temps. Par  
 » notre renommée, nous sommes exposés à  
 » une seconde mort, non moins inévitable  
 » que la première. «

M. Lèveſque compare *Pétrarque* à *Horace*  
 pour ses Odes : je crois que ce morceau seul  
 peut justifier cette espèce de hardiesse litté-  
 raire. Quoiqu'il en soit, son Recueil ne peut  
 être que fort agréable & aux amateurs de la  
 Poëſie Italienne, puisqu'il nous donne l'Ita-  
 lien à côté de la traduction, & aux personnes  
 qui, sans ſçavoir la langue de ce Poëte, peu-  
 vent être curieuses de se faire une idée juste  
 de son génie, que ses Compatriotes ont peut-  
 être élevé un peu trop haut, mais que plu-  
 sieurs Critiques ont certainement trop rab-  
 baissé. Je ſuis, &c.

*A Paris ce 4 Juillet 1774.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VII.

*Essai sur le Caractère , les Mœurs & l'Esprit des Femmes dans les différens siècles ; par M. Thomas , de l'Académie Française.*

**J**E remplis aujourd'hui , Monsieur ; l'engagement que j'ai pris avec vous au commencement de cette année , de vous rendre compte de cet *Essai* qui termine le quatrième & dernier volume de la nouvelle édition des *Ouvrages de M. Thomas* , qu'on trouve chez *Moutard Libraire* rue du Hurepoix. L'auteur a lui-même entrevû la route qu'il auroit dû suivre. » Je voudrois » voir en général , dit-il , quelles sont » les qualités & les diverses sortes

ANN. 1774. Tome IV. G

» de mérite dont les femmes sont sus-  
 » ceptibles , jusqu'où le gouverne-  
 » ment , les circonstances & les loix  
 » peuvent les élever , & les rapports  
 » secrets de la Politique avec leurs  
 » mœurs. Je vais donc examiner ra-  
 » pidement ce qu'ont été les femmes  
 » dans les différens siècles , & com-  
 » ment l'esprit de leur temps ou de  
 » leur nation a influé sur leur carac-  
 » tère. Ce sera , pour ainsi dire , l'his-  
 » toire de cette partie du genre hu-  
 » main que l'autre flatte & calomnie  
 » tour-à-tour , & quelquefois sans la  
 » connoître. Cet ouvrage ne sera ni  
 » un panégyrique ni une satire , mais  
 » un recueil d'observations & de faits.  
 » On verra ce que les femmes ont été ,  
 » ce qu'elles sont , & ce qu'elles pour-  
 » roient être. « Ce plan semble an-  
 » noncer , Monsieur , des vues neuves ,  
 » des détails piquans , un ordre lu-  
 » mineux. On s'attend que l'auteur , à  
 » l'exemple de deux ou trois Philo-  
 » sophes de nos jours , va donner  
 » la vie à sa *Pandore* , suivre les dé-  
 » veloppemens de son caractère primi-  
 » tif , épier les premiers mouvemens de

son cœur, distinguer ses affections naturelles de celles qu'elle recevra dans la Société, observer le genre de ses goûts, de ses penchans, de ses passions, le degré d'activité qu'elle pourra leur donner, déterminer la sphère de son esprit, en marquer les bornes. On se flatte qu'il indiquera les époques auxquelles le caractère & les mœurs des femmes ont changé ; qu'il assignera sans verbiage les causes physiques, morales ou politiques qui ont concouru à ces révolutions ; qu'il établira la véritable destination originelle des femmes, & leur manière d'être la plus conforme aux vûes de la Nature ; qu'il fixera leurs idées sur l'étendue de leurs devoirs, de leurs droits & de leurs prérogatives ; enfin, qu'après avoir montré les abus existans dans la Société actuelle, il proposera des moyens pour les réformer, &c. Telle pouvoit être à-peu-près la matière d'un excellent ouvrage sur les femmes, & ces différens points de critique & de discussion étoient ceux qu'on devoit naturellement développer dans l'écrit que je vous an-

nonce. Mais la fécondité de *M. Thomas* est si merveilleuse, qu'il a trouvé le moyen de faire un Livre sur les femmes, & de n'effleurer que légèrement un ou deux de ces articles essentiels, qui tous paroissent tenir de si près à son sujet.

Monsieur *Thomas* commence par le récit lamentable de tous les maux qui accablent les femmes. » Si l'on » parcourt, dit-il; les pays & les siècles, on verra presque par-tout » les femmes adorées & opprimées. » L'homme, qui n'a jamais manqué » d'abuser de sa force, s'est par-tout » prévalu de leur foiblesse; il a été » tout-à-la-fois leur *tyran* & leur *es-* » *clave*. . . . Plus de la moitié du » Globe est couverte de sauvages, & » chez tous ces Peuples les femmes » sont très-malheureuses. . . . » L'homme, à l'égard des femmes, » selon les climats & les âges, est in- » différent ou oppresseur; mais elles » éprouvent tantôt une oppression » froide & calme qui est celle de l'or- » gueil, tantôt une oppression vio- » lente & terrible qui est celle de la

» jalousie. . . . Sur les trois quarts  
 » de la terre, la Nature les a placées  
 » entre le mépris & le malheur.« Vos  
 tableaux, M. *Thomas*, sont trop char-  
 gés pour être exacts ; votre imagi-  
 nation vous égare, & votre goût ou  
 plutôt votre organisation physique,  
 dirigée toute entière à l'hyperbole,  
 doit nous rendre vos décisions sus-  
 pectes, en Morale comme en Litté-  
 rature. Non, nous ne sommes point  
 tels que vous nous peignez, des des-  
 potes durs & insolens, des *tyrans* im-  
 pitoyables, des *oppresseurs* tantôt *cal-  
 mes & froids*, tantôt *violens & terribles*.  
 Calomnier ainsi son sexe pour faire  
 sa cour à l'autre, n'est point le pro-  
 cédé d'un Philosophe qui devroit igno-  
 rer l'art odieux d'employer la satire  
 pour mieux flatter. 1°. En disant qu'on  
 voit presque par-tout *les femmes ado-  
 rées & opprimées*, vous n'avez voulu  
 parler sans doute que des femmes d'un  
 certain rang ; car, en général, un  
 Bourgeois, un Artisan, un Païsan n'a-  
 dore ni n'opprime sa femme ; & même  
 dans le grand monde, ces *adorations*  
 & ces *oppressions* ne se voient pas. 2°

un auteur qui diroit que *les femmes n'ont jamais manqué une occasion d'abuser de la foiblesse des hommes pour elles*, avanceroit une proposition bien contradictoire à la vôtre, & cependant plus vraie. 3<sup>o</sup> il y a des hommes qui ne sont que *tyrans* de leurs femmes; il y en a qui ne sont que leurs *esclaves*. Il peut y en avoir qui soient alternativement leurs *tyrans* & leurs *esclaves*; mais ils ne sont point *tout-à-la-fois* & en même temps l'un & l'autre. Il y a plus; c'est qu'il y a beaucoup d'hommes qui ne sont ni les *tyrans* ni les *esclaves* de leurs femmes; ils sont leurs *amis*, leurs *égaux*, leurs *appuis*. 4<sup>o</sup> Je vous accorde que la compagne du Sauvage n'est pas heureuse; mais le Sauvage lui-même, obligé de parcourir trois ou quatre cens lieues de pays pour faire subsister sa famille de sa chasse ou de sa pêche, mène-t-il une vie plus douce? Si les femmes de l'Illinois, du Hotentot, du Chiriguane sont *malheureuses*; elles doivent, en général, en accuser leur état errant & non policé, plutôt que la *tyrannie* & l'*oppression* des

hommes. D'ailleurs, l'homme & la femme sauvage, malheureux relativement à nos idées de bonheur, sont heureux à leur manière, & mille fois plus heureux que nous. Il est vrai cependant que chez des peuples qui ne connoissent que le physique de l'amour, les femmes doivent assez communément être regardées comme des esclaves. Mais ces préjugés cruels ne sont point universellement établis chez toutes les Nations sauvages ; il en est même plusieurs où la compagnie de l'homme est respectée. Que M. Thomas jette un coup d'œil sur *l'Histoire Générale des Voyages* : il verra que, dans un grand nombre de Tribus de l'Amérique Septentrionale & chez les Nations Indiennes qui habitent la côte de Malabar, l'autorité sur les enfans est attribuée à la mère ; qu'on n'y succède que par les femmes ; que la généalogie maternelle est la seule qui soit admise & dont on fasse mention, lorsqu'il s'agit d'établir sa descendance & son origine : usage qui doit nécessairement concilier aux mères la tendresse, le



## **N°2 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

**respect & la vénération des enfans.**  
Il apprendra que, dans l'Isle Formose  
& chez les peuples du Pérou connus  
sous le nom de Maxos, le mari quitte,  
par respect, sa propre famille, pour  
passer dans celle de sa femme, &  
qu'il continue d'y rester tant que leur  
union conjugale subsiste; que, dans  
les Isles des Larrons, la femme est la  
maîtresse absolue de la maison, &  
que le mari n'y peut disposer de rien  
sans sa permission; qu'elle peut le  
châtier & le renvoyer à son gré; que  
les Sauvages de l'Amérique Septen-  
trionale admettent souvent les femmes  
dans leurs assemblées publiques; qu'el-  
les ont même quelquefois le privilège  
de donner les premières leur avis sur  
les sujets mis en délibération, & que,  
lorsqu'il arrive que toute la famille du  
chef est éteinte, le droit de lui nom-  
mer un successeur appartient à la Ma-  
trône la plus distinguée du Village;  
que dans plusieurs régions de la terre,  
les femmes ont le privilège de se  
choisir plusieurs maris, comme en  
d'autres contrées les hommes ont plu-  
sieurs femmes ou maîtresses, &c, &c.

Le nombre de ces exceptions me mèneroit trop loin , si je voulois les rapporter toutes ; celles-ci suffisent pour montrer que M. *Thomas* est outré dans ses calculs , quand il assure que chez tous les Sauvages les femmes sont très-malheureuses. 5°. « Des maladies  
 » cruelles attaquent la beauté des femmes , & , quand elles échappent à ce  
 » fléau , le temps qui la détruit leur  
 » enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent  
 » plus attendre de protection que des  
 » droits humilians de la pitié ou de  
 » la voix si foible de la reconnoissance ». Il falloit encore ici une exception pour les femmes qui ont sçu réparer la perte de leurs charmes par les agrémens acquis de l'esprit & du caractère. Que de femmes sont honorées & chéries , même dans leur vieillesse , chez les peuples policés & chez les peuples sauvages , quand elles sont nées avec du génie , de la raison & de la fermeté d'ame ! J'avoue qu'en général elles sont à plaindre lorsqu'elles ont perdu leur jeunesse. Mais ce malheur ne tombe pas sur elles

seules ; combien d'hommes sont dans le même cas ! 6°. « Chez les Orientaux » vous trouverez un autre genre de » despotisme & d'empire , la clôture » & la servitude des femmes , autori- » sées par les mœurs & consacrées par » les loix. En Turquie , en Perse , au » Mogol , au Japon & dans le vaste » Empire de la Chine , une moitié du » genre humain est opprimée par l'au- » tre .... Dans les pays tempérés les » femmes n'ont pas été privées de » leur liberté ; mais la législation sé- » vère les a mises par-tout dans la dé- » pendance. Tantôt elles furent con- » damnées à la retraite & séparées » des plaisirs comme des affaires ; tan- » tôt une longue tutelle sembloit in- » sulter à leur raison ; outragées dans » un climat par la polygamie , affer- » mées dans un autre à des nœuds in- » dissolubles ; dans les pays où elles » sont les plus heureuses , gênées dans » leurs desirs , gênées dans la dispo- » sition de leurs biens , privées de » leur volonté même , dont la Loi les » dépouille , &c : tel est , à peu près , » le sort des femmes sur toute la

» terre ». Avant de prononcer que ces diverses conditions des femmes, dans les différentes contrées de la terre, sont les fruits de l'oppression des hommes, M. *Thomas* auroit dû ; ce me semble, prouver que ces dispositions, à leur égard, sont contraires à l'ordre & à la raison. Mais si elles sont sages, prudentes, nécessaires même ; si les circonstances des temps, des lieux, des climats, si la constitution politique ou les mœurs particulières des peuples exigent que les femmes soient enfermées en Asie, qu'elles soient dépendantes en Europe, éloignées des affaires & privées de la libre disposition de leurs biens ; si d'une police contraire résulteroient le trouble & le désordre dans la société : où est l'*oppression*, où est la *tyrannie* ? La Législation a-t-elle été moins sévère pour les hommes ? A-t-elle ménagé davantage les droits de leur liberté, toutes les fois qu'il a été nécessaire de la restreindre pour assurer l'ordre public & le bien général ? 7°. Les femmes sont *asservies à des nœuds indissolubles* : donc elles sont opprimées

*par les hommes.* Quelle logique admirable ! Est-ce que les hommes ne partagent pas eux-mêmes ces *nœuds indissolubles* ? Est-ce que le nombre des maris malheureux n'est pas , à peu près , égal à celui des épouses malheureuses ? Ne pourroit-on pas dire avec autant de justesse : *les hommes sont asservis à des nœuds indissolubles ; donc ils sont opprimés par les femmes.* Le célibat des Philosophes prouve , depuis long-temps , qu'ils n'aiment pas le lien conjugal ; à la bonne heure ; mais, s'ils le condamnent par leur conduite & leurs discours , ne seroit-il pas de la décence qu'ils le respectassent au moins en écrivant , sur-tout dans les Etats où les Loix de la Religion & du Prince l'ont consacré ? Faudra-t-il doncque nous entendions sans cesse autour de nous les bourdonnemens importuns d'une foule de déclamateurs frivoles, qui , enhardis par l'impunité, censurent ce que nos usages ont de plus saint & de plus auguste ! A Dieu ne plaise que je veuille jamais exciter l'animadversion du Gouvernement contre ces fanatiques destructeurs de

tout culte , de tous principes , de toutes loix , de toutes vertus. Il faudroit se contenter de leur dire avec douceur : « Grands Philosophes , dont » nous ne sommes pas dignes , si nos » usages , si notre manière d'être vous » blessent , que ne quittez - vous ce » Royaume , que ne vous réunissez » vous , pour aller tous ensemble » créer , en quelque coin du monde , » à Lampédouze\* , par exemple , une » République nouvelle , régie & polie » d'après vos sublimes théories ! » Là vous n'aurez ni Religion à proposer , ni dogmes à croire , ni culte extérieur à rendre à la Divinité ; vos yeux n'y seront plus offensés de la vue des Temples , ni de cette foule de Prêtres imposteurs qui les servent & les accréditent ; là , vos

\* Isle de la Mer d'Afrique qui est déserte. Elle est à vingt lieues de Tunis , & à 45 de Malte. Je la cite ici de préférence , parce que M. *Diderot* , dans je ne sçais lequel de ses Livres , a parlé de cette Isle avec son enthousiasme ordinaire , & témoigné le desir le plus vif d'aller y fonder une Colonie Philosophique.

» ames libres ne feront asservies par  
 » aucune loi politique ou sacrée ;  
 » vous n'aurez plus à redouter la vi-  
 » gilance des Magistrats , vous ne  
 » tremblerez plus sous la puissance  
 » despotique des Rois. Rendus à la  
 » Nature , vous en suivrez les impres-  
 » sions & les mouvemens ; le ma-  
 » riage ne sera plus *indissoluble* ; le  
 » plaisir présidera toujours à vos  
 » unions passagères , & vos goûts dé-  
 » cideront de leur durée. Les remords  
 » ne troubleront point vos jouissan-  
 » ces ; la crainte d'un Être vengeur  
 » & les terreurs d'un avenir inconnu  
 » seront pour jamais anéanties. Plus  
 » d'entraves , plus de préjugés : ver-  
 » tus de citoyen , de père , de fils ,  
 » d'époux , de maîtres & de sujets ,  
 » amour de la patrie , dévoûmens gé-  
 » néreux pour le bien public , obéis-  
 » sance aux loix , austère probité ,  
 » pureté des mœurs , amitié sainte ,  
 » reconnoissance, pudeur, &c : vieilles  
 » fables , opinions superstitieuses de  
 » l'enfance , vous ne ferez point ad-  
 » mises dans l'heureuse contrée qui  
 » recevra cette Tribu de Philosophes

» émigrans. Au reste, illustres Sages,  
 » ne craignez pas de manquer de su-  
 » jets pour former votre colonie ;  
 » levez le drapeau qui doit les ras-  
 » sembler, & vous les verrez bientôt  
 » accourir en foule pour s'y ranger ;  
 » vous verrez, quoique courbé sous  
 » le poids des ans, le vieux Philoso-  
 » phe de *Fernex* rappeler la vigueur  
 » dans ses membres glacés, & se met-  
 » tre lui-même à votre tête ; vous ver-  
 » rez s'empressez autour de lui les  
 » *D'.....*, les *D.....*, les *M.....*, les  
 » *T.....*, les *S.....*, les *la H.....*,  
 » les *A.....*, &c, &c, &c. Quel  
 » vuide cependant dans la France !  
 » Quelle perte pour notre Littérature !  
 » N'importe, partez ; il est toujours  
 » sage de sacrifier les plaisirs à sa tran-  
 » quillité. Nous sommes attachés à  
 » nos anciennes erreurs, & vous  
 » vous obstinez à les combattre. Ces-  
 » sez de nous tourmenter pour nous  
 » instruire ; abandonnez-nous à nos  
 » sots préjugés. « Voilà ce que nous  
 » disons depuis long-temps aux Philo-  
 » sophes. Ils restent cependant parmi  
 » nous ; ingrats que nous sommes ! C'est



qu'ils sont plus jaloux de nous être utiles en nous éclairant, que d'aller couler ailleurs des jours fortunés, mais qui seroient perdus pour l'humanité.

*M. Thomas*, comme vous venez de le voir, *Monfieur*, gémit amèrement sur la retraite à laquelle les femmes sont condamnées dans toutes les contrées de l'Asie, tandis qu'il prétend ailleurs que cette retraite a été chez les Anciens le principe de la pureté des mœurs publiques. » Chez les Anciens, dit-il, la retraite des femmes fit long-temps partie de la constitution, parce que le Gouvernement & les Loix y étoient appuyés sur les mœurs. . . . . Chez les Romains, les mœurs des femmes furent long-temps sans aucun mélange de corruption ni de foiblesse. Renfermées dans leurs maisons, elles passoient leur vie dans la retraite.... Pendant cette époque, les femmes Romaines furent respectées comme dans tous les pays où il y a des mœurs. « Si la retraite des femmes a maintenu chez les Anciens l'honnêteté des mœurs publiques, pourquoi

faire un crime aux Législateurs Orientaux de l'avoir admise & consacrée par leurs Loix ? Les femmes Greques & Romaines , plus vertueuses , plus respectées , & dès-lors même sans doute plus heureuses , gémissaient-elles aussi sous le joug de la tyrannie & de l'oppression des hommes ? Une longue tutelle semble insulter à leur raison. Observons que M. Thomas , dix pages plus loin , loue les Romains d'avoir tenu leurs femmes sous une tutelle austère , & dont elles ne sortoient jamais , & qu'il la donne comme une des preuves du grand intérêt que ce Peuple conquérant prit aux femmes & à leurs mœurs , tant qu'il en eut lui-même. Il s'étonne que les femmes soient gênées dans leurs desirs : eh quel mortel assez cynique oseroit desirer qu'elles n'eussent point d'entraves à cet égard ?

Je n'ai fait encore que parcourir très-légalement , Monsieur , les deux premières pages de cet *Essai sur les Femmes* : vous sentez que je ne finirois pas & que ma Lettre deviendrait d'une prolixité mortelle , si je m'attachois à relever tout ce que le

reste de l'ouvrage contient de faux ou de hasardé. Mon embarras sur-tout est de vous mettre entre les mains le fil des idées de *M. Thomas*. De tous nos Ecrivains, il n'en est aucun qu'il soit plus pénible d'analyser, parce que toute analyse suppose de l'ordre, & que *M. Thomas* n'en met presque point dans ce qu'il écrit. Je vais cependant essayer de vous indiquer, sinon l'ensemble & les rapports, au moins l'arrangement local des matières de son Livre. Après la complainte Jérémistique que vous venez d'entendre, *M. Thomas* en veut à *Thucydide* d'avoir dit que la femme la plus vertueuse étoit celle dont on parloit le moins. Ainsi, en leur imposant les devoirs, réplique *M. Thomas*, cet homme sévère leur ôtoit la douceur de l'estime publique. *M. Thomas* se trompe; & *Thucydide*, au contraire, leur enseignoit les moyens de goûter cette douceur; car il n'y a point de femme qui obtienne plus sûrement l'estime publique que celle qui se renferme dans ses devoirs domestiques. *M. Thomas* dépouille deux petits ouvrages de *Plutarque*, où sont

rapportées les actions vertueuses des femmes Greques & Barbares. Il observe qu'elles avoient du courage, sur-tout à Sparte; la découverte n'est pas neuve. Vient ensuite une Dissertation sur les Courtisanes d'Athènes, Causes de leur célébrité & de la considération dont elles jouissoient; une de ces causes étoit qu'elles tenoient à la Religion; elles offroient des modèles pour former des Vénus qui étoient ensuite adorées dans les Temples. Par la même raison, le Mendiant maigre & sec qui a servi de modèle pour la statue de M. de Voltaire, devroit être honoré des Philosophes. Ce Mendiant, d'après le raisonnement de M. Thomas, tient, sans contredit, au culte qu'on rend au Chantre de *Henri IV.* Une autre cause qui attiroit de nombreux adorateurs aux pieds des Courtisanes Athéniennes, c'est que, dans les femmes honnêtes, la beauté solitaire étoit le plus souvent obscure & retirée; celle des Courtisanes s'offroit par-tout. Il est assez singulier qu'une beauté solitaire soit le plus souvent retirée.

De la Grèce, l'auteur passe en Ita-

lie. Coup-d'œil sur les femmes Romaines. Les Romains du premier siècle *venoient de commander à des Rois ; & dans leurs maisons ils faisoient gloire d'obéir.* Je voudrois sçavoir dans quel auteur M. Thomas a trouvé les anecdotes qui peuvent fonder cette assertion. Catalogue de toutes les Dames Romaines qui ont été célébrées par des éloges & des panégyriques. M<sup>r</sup> Thomas nous apprend que le temps où les Dames de Rome eurent des connoissances & des talens , fut précisément celui où les Arts & les Sciences s'introduisirent chez les Romains , & que l'époque de la corruption de leurs mœurs est justement la même que celle où ces maîtres du monde perdirent les leurs. Toutes ces observations sont très-heureuses. Éloge du Stoïcisme. Portrait & caractère de la Reine Zénobie , de Julie Mammée , & de l'Impératrice Julie. On remarque que cette dernière étoit Philosophe ; *sa Philosophie cependant , dit M. Thomas , n'alla point jusqu'à lui donner des mœurs.* Voilà un cependant bien placé ! Quelle inconséquence trouve

donc *M. Thomas* dans la conduite de cette Princeſſe ? Nous ſommes aujourd'hui Philoſophes ; avons-nous pour cela des mœurs ?

*M. Thomas* arrive à l'époque de l'établifſement du Chriſtianifme. Invaſions des Barbares du Nord qui portèrent parmi nous l'eſprit de galanterie. Réchauffé de tout ce qu'on a déjà dit juſqu'ici ſur l'antique Chevalerie. Renaiſſance des Lettres. Liſte des femmes ſçavantes de ce temps. Vient enſuite la très-diffuſe Nomenclature de tous les Écrivains, Orateurs, Poètes, Hiſtoriens, Philoſophes, qui ont célébré le beau Sexe, ſoit en vers, ſoit en proſe. Ne conviendrez-vous pas, Monſieur, que ces monumens de la galanterie & de l'adulation des hommes, ſont bien propres à nous donner une profonde connoiſſance du caractère des femmes ! Suit encore le Catalogue de tous les ouvrages, de tous les écrits polémiques, critiques, apologétiques, publiés en différens temps pour établir la ſupériorité des femmes ſur les hommes. *M. Thomas* renouvelle la queſtion & la diſcute. Il

mes : où sont les chefs-d'œuvre sortis de leurs plumes ? Qu'on m'en cite un seul qui porte véritablement l'empreinte de la supériorité ? Excepté quelques morceaux de Poësie légère & quelques Romans agréables , toutes les productions des femmes ont été médiocres ; il semble que la Loi Salique ait lieu sur le Parnasse. Le Sceptre littéraire est resté jusqu'ici entre les mains des hommes. C'est parmi eux qu'on trouve les *Aristotes* , les *Homères* , les *Virgiles* , les *Lucrèces* , les *Tasses* , les *Miltons* , les *Corneilles* , les *Racines* , les *Molières* , les *Rousseaux* , les *Newtons* , les *Descartes* , les *Leibnitz* , les *Mallebranches* , les *Clarcks* , les *Buffons* , &c. Qu'on ne dise pas que si les femmes n'ont excellé dans aucun genre , c'est le défaut de leur éducation ou le fruit des préjugés qui ont empêché un plus grand nombre d'entr'elles de se livrer à l'étude des Sciences : le génie ne connoît point d'entraves ; il s'élance , malgré les obstacles & les barrières qu'on lui oppose. 2°. Il est prouvé que la manie du bel-esprit conduit presque toujours les

les femmes à l'oubli de leurs devoirs & de leurs fonctions les plus sacrées. Livrées à leurs spéculations sublimes, elles regardent les détails domestiques comme au-dessous d'elles ; elles croiroient s'humilier si elles devenoient épouses tendres, mères de famille attentives : heureuses encore, si, en s'égarant à la suite de quelque guide Philosophe, elles ne prennent pas pour la raison le mépris des préjugés les plus respectables, & pour force d'esprit l'audace à secouer tous les freins de la décence & de l'honnêteté ! 3°. Il n'est pas moins certain que la femme sçavante est rarement la plus aimable dans le commerce ordinaire de la société. Elle y porte communément le jargon de la pédanterie, & à l'orgueil de la beauté se joint presque toujours celui de ses prétentions littéraires. Le bonnet de Docteur ne sied point aux Graces ; quelques fleurs, une guirlande de roses suffisent pour parer leur front. Je ne parle point des ravages que les femmes ont exercés dans l'empire de



la littérature , du faux goût qu'elles y ont introduit , des rivalités qu'elles y entretiennent , des réputations usurpées dont elles sont les auteurs , &c. , &c. Qu'on se souvienne que des femmes tenoient l'Hôtel de *Rambouillet* , que des femmes ont protégé *Pradon* & sifflé *Racine* ; que des femmes , encore aujourd'hui , &c.

J'admirois *Molière* ; je le regardois comme un Philosophe profond , consommé dans l'étude & la connoissance des hommes , comme un observateur exact des ridicules , un peintre inimitable des mœurs , & dont les ouvrages ne respiroient que le bon sens & la raison. Je le croyois incapable de prêcher *la folie* , de chercher moins la *vérité* que l'*effet théâtral* , ou , ce qui revient au même , d'être moins jaloux d'instruire que d'être plaisant & de faire rire. Néanmoins , au jugement de M. *Thomas* , il a mis *la folie* à la place de *la raison*. Voici ce qu'il fait dire à ce *Chrisale* , que le Censeur nous représente comme un Personnage ridicule , un Bourgeois grossier , un Vieillard en délire :

**A N N É E 1774. 171**

**Il n'est pas bien honnête , & pour beaucoup  
de causes ,**

**Qu'une femme étudie & sçache tant de  
choses.**

**Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses en-  
fans ,**

**Faire aller son ménage , avoir l'œil sur ses  
gens ,**

**Et régler sa dépense avec économie ,**

**Doit être son étude & sa philosophie.**

**Nos pères , sur ce point , étoient gens bien  
sensés ,**

**Qui disoient qu'une femme en sçait toujours  
assez ,**

**Quand la capacité de son esprit se hausse**

**A connoître un pourpoint avec un haut-de-  
chauffe.**

**Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient  
bien ;**

**Leurs ménages étoient tout leur docte entre-  
tien ;**

**Et leurs Livres , un dé , du fil , & des aiguilles ,**

**Dont elles travailloient au trouëau de leurs  
filles.**

**Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces  
mœurs ;**

172 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Elles veulent écrire & devenir Auteurs ;  
Nulle Science n'est pour elles trop profonde ;  
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du  
monde ,  
Les secrets les plus hauts s'y laissent con-  
cevoir ;  
Et l'on sçait tout chez moi , hors ce qu'il faut  
sçavoir , &c.

Eh bien , Monsieur , ces leçons du *bon  
homme Chrisale* vous paroissent-elles  
dictées par *la folie* ? Ne vous sem-  
blent-elles pas , au contraire , pleines  
de raison & de sagesse ? Au reste , *Mo-  
lière* ne condamne point le sçavoir  
dans les femmes ; il n'en blâme que  
l'abus. Écoutez-le lui-même sous le  
nom de *Clitandre* dans cette admira-  
ble Comédie des *Femmes Sçavantes* :

Je consens qu'une femme ait des clartés de  
tout ;

Mais je ne lui veux point la passion choquante  
De se rendre Sçavante afin d'être Sçavante ;  
Et j'aime que souvent , aux questions qu'on  
fait ,

Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait ;  
De son étude enfin je veux qu'elle se cache ,

Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le  
sçache ,

Sans citer les Auteurs , sans dire de grands  
mots ,

Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

*Le bon homme Chrisale n'est plus du  
siècle de Louis XIV ; c'étoit remonter à  
deux cens ans ; il n'est que l'homme rai-  
sonnable d'un autre siècle. Eh ! qu'im-  
porte ? La raison varie-t-elle avec les  
siècles ? Les maximes & les règles de  
conduite qui tiennent à la morale ne  
font-elles pas éternelles , & les mê-  
mes dans tous les temps comme dans  
tous les lieux ?*

L'examen de ce Livre de M. Tho-  
mas me fatigue , Monsieur , & je serois  
excédé , si j'entreprendois de combat-  
tre toutes les idées fausses & bizarres  
dont il est semé. Il n'y a presque pas  
de proposition que je ne puisse réfuter  
victorieusement par la proposition  
contraire. Il nous avoit prévenus que  
son *Essai* ne seroit ni un *Panegyrique*  
ni une *Satyre* , & les femmes y sont  
exaltées depuis la première ligne jus-  
qu'à la dernière. Figurez-vous , Mon-

fieur, un grave Philosophe qui, fermant ses livres & s'arrachant à la solitude de son cabinet, se travestit tout-à-coup en Paladin, prend la cotte de maille, le corceler, la cuirasse, enferme sa tête sublime dans un casque, arme sa main d'une lourde pique, & monté sur un grand palefroy, court, par monts & par vaux, rompre des lances en l'honneur des Dames, & combattre pour elles jusqu'à des mouilins à vent. Tel est le riant point de vue sous lequel mon imagination n'a cessé de me représenter Monsieur *Thomas*, pendant que je lisois son *Essai*. Cette idée n'est point, au reste, sans fondement, & peut-être auroit-elle pû fournir le sujet de la Gravure qui convenoit véritablement à la tête de cet Ecrit. A l'exemple de l'incomparable Chevalier *de la Manche*, M. *Thomas* paroît dans la lice, & se déclare, envers & contre tous, le Champion d'un Sexe aimable & foible qu'il voit opprimé sur toute la terre.

Un des plus grands défauts de ce Panégyrique est que l'auteur y conclut très-fréquemment du particulier

au général. En parcourant le vaste champ de l'Histoire, apperçoit-il dans un siècle quelque femme, célèbre par ses vertus, ses talens ou ses actions ? Il s'en approche, la considère, observe sa physionomie & ses manières, &, du caractère particulier de cette femme, il déduit le caractère général de tout son Sexe dans la même époque. Un Philosophe, cependant, devroit sçavoir que la manière d'être d'un individu n'établit pas celle de l'espèce entière, & qu'un Chinois, par exemple, raisonneroit fort mal, si, en voyant deux ou trois de nos jolies brunes sur un Vaisseau François, il s'avisoit de conclure que nous n'avons point de blondes en France.

J'allois fermer le Livre de M. Thomas, lorsque mes yeux, par hazard, sont tombés sur le morceau où il prétend assigner les causes qui rendent les femmes plus religieuses & plus tendres que les hommes dans leur dévotion. Cet endroit mérite de vous être transcrit. » Plus frappées par les  
» yeux, elles goutent plus l'appareil  
» des cérémonies & des temples,

» & la religion des sens influe en-  
 » core sur celle de l'ame. Gênéés  
 » par-tout , privées d'épanchement  
 » avec les hommes par la contrainte  
 » de leur sèxe , avec les femmes par  
 » une éternelle rivalité , elles parlent  
 » du moins de *leurs plaisirs & de leurs*  
 » *peines* à l'Être Suprême qui les voit ,  
 » & souvent déposent dans son sein  
 » des foibleſſes qui leur ſont chères ,  
 » & que le monde entier ignore. *Alors*  
 » *ſe rappelant leurs douces erreurs ; elles*  
 » *jouiffent de leur attendriffement même*  
 » *ſans ſe le reprocher ; & ſenſibles ſans re-*  
 » *mords, parce qu'elles le ſont ſous les re-*  
 » *gards de Dieu,* elles trouvent des déli-  
 » ces ſecrettes juſques dans le repentir  
 » & les combats. « Il n'eſt pas néceſ-  
 faire, M<sup>r</sup>, de commenter ce morceau,  
 pour vous en faire ſentir le ridicule  
 & l'indécence. Où ſont les femmes  
 dévotes qui , dans leurs prières , en-  
 tretennent Dieu *de leurs plaisirs* , &  
 qui jouiſſent ſans remords , parce qu'elles  
 ſont ſous les regards de la Divinité , de  
 l'attendriffement què leur caufe le ſou-  
 venir de leurs douces erreurs ? Si elles nour-  
 riſſent quelque paſſion dans le cœur ,  
 pourront-elles impunément y être ſen-

fibles, &, si elles ont eu des foibleſſes, leur ſera-t-il permis de ſ'en retracer l'image avec complaiſance, parce qu'elles en auront fait un aveu ſecret à l'Être Suprême, &c, &c ? «

Le ſtyle de M. Thomas, dans cet *Effai ſur les Femmes*, eſt à-peu-près le même que dans ſon *Effai ſur les Éloges*. Cet auteur eſt ſouvent obſcur; ſon ſens entortillé a préſque toujours peine à ſe produire; ſes expreſſions ne peignent ſouvent à l'eſprit que des nuances d'idées, ou, pour mieux dire, des idées à moitié conçues, qui ne font qu'une impreſſion vague. Qu'eſt-ce, par exemple, que *donner aux mots les plus communs une phyſionomie & une ame*? Qu'eſt-ce que *des tours de phraſe qui ſont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés, & qui n'en ont que plus de graces*? Qu'eſt-ce qu'une corruption frivole qui prend le parti de rire de tout? Qu'eſt-ce que *le Couvent guerrier de Lacédémone*? Qu'eſt-ce que *chercher les petits coins dans le grand homme*? Qu'eſt-ce qu'une main délicate qui adoucit & polit les reſſorts de la Société? Qu'eſt-ce que le vice qui



*a toute la vertu dont le vice est susceptible ? Qu'entend-il lorsqu'il dit qu'à l'établissement du Christianisme, la sainteté des mœurs étendit un voile sur la Société & la Nature, &c ? Ce qui rend encore la diction de M. Thomas embarrassée, c'est qu'il veut souvent assigner les causes morales de toutes les révolutions dont il parle ; alors il se perd dans une mer de métaphysique, où l'œil qui le suit ne le voit surnager qu'avec peine. Sçavez-vous, par exemple, pourquoi, au commencement du siècle de Louis XIV, on donna dans le bel-esprit ? C'est que, comme le goût ne se forme que lentement, que le naturel & la grace tiennent à un instinct délicat qui sent quelquefois le vrai sans pouvoir le définir ; c'est que, comme on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, & que pour être mieux il ne faut ressembler à personne ; c'est que, comme ce qui est faux paroît quelquefois brillant, parce qu'il présente une face nouvelle, & cache une partie de l'objet pour faire sortir le reste ; c'est que comme enfin tout ce qui est de mode s'exagère, on dut prendre d'abord le bel-esprit pour l'esprit.*

L'imagination de M. Thomas paroît plus féconde en mots qu'en idées. Quand il parvient à en atteindre une, il s'attache à en tirer tout le parti possible ; il la tourmente , la décompose , la tourne & retourne en tous les sens , & ne la quitte qu'après l'avoir , pour ainsi dire , exténuée ; senblabe aux Vampires qui , selon la croyance de bien des peuples d'Allemagne , n'abandonnent un cadavre qu'après en avoir extrait tout le suc & toute la substance ; de-là vient l'attention scrupuleuse qu'a M. Thomas de distinguer , de diviser & de subdiviser sans cesse. S'agit-il de l'esprit ? Il distingue *l'esprit philosophique qui médite , l'esprit de mémoire qui rassemble , l'esprit d'imagination qui crée , l'esprit politique qui gouverne , &c.* Est-il question de courage ? On trouve un *courage d'esprit & un courage physique ; un courage de principes qui fait braver l'opinion ; un courage de volonté qui donne de l'énergie à l'ame ; un courage de constance qui supporte l'idée des longs travaux & les travaux mêmes ; un courage de sang-froid qui , dans les circonf-*

*ances délicates , voit tout , & voit bien ; un courage contre la douleur qui sçait souffrir ; un courage contre les périls , soit celui d'audace qui affronte , soit celui d'intrépidité qui attend ; un courage d'habitude , qui est de tous les jours ; un courage d'enthousiasme qui est comme la fièvre d'une ame ardente , qui naît & s'éteint , &c. Et ailleurs encore , courage froid qui , né de la raison , est intrépide & calme ; c'est celui de la Philosophie & des Affaires ; courage d'imagination , qui est ardent & qui se précipite ; c'est le courage religieux. A tous ces courages il falloit ajouter courage de patience qui fait supporter la lecture de quatre mortels volumes. Parle-t-il du despotisme ? Despotisme qui tient à la hauteur des idées ; despotisme qui tient aux passions ; despotisme de fantaisie ; despotisme d'oppression , &c , &c.*

Il est étonnant que M. Thomas , après avoir cultivé si long temps l'éloquence , ne sçache pas mettre plus de nombre & d'harmonie dans son style. Chaque page de cet *Essai* pourroit fournir des exemples d'une diction bachée & décosue , assemblage

incohérent d'une multitude de petites phrases courtes , brisées & sans liaison. Je pourrois en citer une foule d'exemples dont je vous fais grace.

Il faut que le mot *choc* ait bien des attraites pour M. Thomas. Vous vous rappelez sans doute combien de fois cette expression favorite revient dans son *Essai sur les Eloges* : il s'en sert avec la même profusion dans celui-ci. Voici même une phrase où il la répète jusqu'à quatre fois : » Du mélange du Christianisme avec les anciens usages des Barbares , naissoit » *un choc* presque continuel dans les » mœurs ; du mélange des droits du » Sacerdoce & de ceux de l'Empire , » *un choc* dans la Politique & dans les » Loix ; du mélange des droits du Souverain & de ceux de la Noblesse , *un choc* dans le Gouvernement ; du mélange des Arabes & des Chrétiens. » Europe , *un choc* dans les Religions.

Le goût des métaphores & la manie ambitieuse de mettre toutes ses pensées en images , font parler à M. Thomas un jargon contourné qui sûrement auroit fait pâmer d'aise les

*Précieuses Ridicules* du dernier siècle. Si même il montre un peu d'humeur contre *Molière*, ne seroit-ce pas parce qu'il auroit sifflé ces tournures ingénieuses & fines, cette façon spirituelle de s'exprimer ? Le Marquis de *Mascarille*, le Vicomte de *Jodelet*, *Madelon* & *Cathos* se seroient, à coup sûr, récriés sur la gentillesse de ces jolies phrases : . . . . *Garder le secret aux foibleesses qui se cachent. . . . Absoudre une femme de ses amans . . . . Dans l'enfance & l'âge, les sens ramassent des matériaux pour la pensée. . . . Un esprit aimable peut se compromettre jusqu'à écrire quelquefois de jolis vers. . . . Pour traiter la question de l'égalité ou de la supériorité des Sexes, il faudroit sur-tout avoir le malheur d'être parfaitement désintéressé. . . . Madame Dacier avoit de bonne heure pris son parti de n'être qu'un homme. . . . Ne point perdre de vue la Nature, & se retourner encore quelquefois vers elle pour l'honorer du moins par ses regrets. . . . Les femmes, avec des instrumens plus fins, manient plus aisément un cœur malade ; elles le reposent & l'empêchent de sentir ses agitations. . . . Quelle femme a ja-*

*mais manqué de respect au malheur ? .... Leur partage est sur-tout cette compassion qui unit l'ame aux malheureux. . . . Un esprit qui a des graces naturelles , préfère une existence d'opinion à une existence réelle , & craint de donner sa mesure à l'envie ; comme apparemment on donne sa mesure à un Tailleur , &c. Je ne sçais si vous pensez comme moi , Monsieur ; mais je trouve toutes ces phrases aussi ridicules que celles que Molière met dans la bouche de ses Précieuses : un chapeau désarmé de plumes ; une tête irrégulière en cheveux ; un habit qui souffre une indigence de rubans ; apportez le miroir , & gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre visage ; voiturez-nous ici les commodités de la conversation , &c,&c,&c.*

M. Thomas , dans cet ouvrage , veut quelquefois se rapprocher de la Nature & de sa belle simplicité. Mais on s'apperçoit que ce n'est pas-là son talent ; il est alors maigre , décharné , flasque & plat ; on croit voir un Hydropique à qui l'on vient de faire la ponction.

Je suis , &c.

A Paris ce 6 Juillet 1774.

## L E T T R E V I I I.

*Catalogue Raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc, Chevalier Romain, Dessinateur & Graveur du Cabinet du Roi ; disposé par ordre historique suivant l'année où chaque pièce a été gravée, depuis 1650 jusqu'en 1714, avec la vie de ce célèbre Artiste : Par Charles-Antoine Jombert ; deux vol. in-8° d'environ 400 pages chacun. A Paris chez l'Auteur, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.*

**C**E Catalogue des Estampes sorties de la main d'un seul Maître, est le plus considérable qui ait encore paru jusqu'ici. Il comprend trois mille quatre cent douze pièces différentes, & ce nombre de planches monte plus qu'au double de celles qui composent l'Œuvre des autres Graveurs qui ont

le plus travaillé. M. Jombert, Auteur de ce *Catalogue*, y a joint des descriptions très-détaillées, pour indiquer chaque Estampe de manière à la faire reconnoître d'après ce qu'il en dit. Il rend compte en même-temps des particularités & des anecdotes qui concernent chaque pièce, ainsi que des différences que les Connoisseurs y ont remarquées : cette dernière précaution étoit d'autant plus nécessaire, qu'il n'est point de Graveur qui ait fait autant de changemens à ses ouvrages que *Sébastien le Clerc*.

L'ordre chronologique, que l'Auteur a cru devoir adopter dans la disposition de son *Catalogue*, quoique le plus naturel & le plus satisfaisant pour l'Amateur instruit, ne sera peut-être pas du goût d'un grand nombre de personnes auxquelles il impose la nécessité de connoître & la date de l'Estampe que l'on cherche, & le titre du Livre pour lequel elle a été gravée. Les Marchands, entr'autres, qui leur ont donné des dénominations arbitraires, & souvent fausses, mais qui sont néanmoins de conven-



tion parmi eux, se trouveront tellement embarrassés qu'ils ne pourront reconnoître les mêmes Estampes désignées dans ce *Catalogue* par un autre nom que celui qu'ils leur donnent. Il leur sera très-difficile, en effet, de deviner que l'Estampe, par exemple, qu'il leur a plu d'appeller l'*Antre ou l'Académie de Platon*, se trouve dans ce *Catalogue*, à l'année 1659, sous le titre de *Discours des Passions Humaines*, Livre pour lequel elle a été gravée; que le fleuron qu'ils nomment *les Enfants Astronomes* est à la fin de la *Mesure de la Terre*, par *Picart*, imprimée au Louvre en 1671, &c. Pour remédier à cet inconvénient, & dans la vue de remettre les Amateurs & les Marchands d'Estampes sur leur route ordinaire, M. *Jombert* ajoute, à la fin de son ouvrage, une *Table*, disposée par ordre alphabétique, de toutes les Estampes dont il parle, indiquées selon les dénominations vulgaires. Cette *Table*, utile & commode pour les personnes les mieux instruites, est d'une nécessité indispensable pour celles qui, ne l'étant pas, voudront cher-

cher quelqu'Eſtampe de *le Clerc*, ſans ſçavoir l'année où elle a été gravée, ou ſans connoître le titre du Livre pour lequel elle a été faite.

L'Auteur donne une Notice détaillée des différens Œuvres de *le Clerc* qui exiſtent actuellement, & d'après leſquels il a rédigé ſon *Catalogue*. Il cite celui du Cabinet des Eſtampes du Roi, ceux de Madame la Préſidente de Bandeville, de M<sup>rs</sup>. Paignon, d'IJonval, le Normant du Coudray, Rouſſel, Roi, Haumont, Joullain, &c. L'Œuvre dont M. Jombert eſt lui-même poſſeſſeur, peut entrer en concurrence avec tous ceux dont il fait mention. Outre qu'il eſt le plus nombreux, il eſt encore le moins incomplet par les ſoins qu'il s'eſt donnés, depuis pluſieurs années, pour rasſembler & découvrir toutes les Eſtampes poſſibles de *le Clerc*, non - ſeulement dans Paris, mais dans les Provinces les plus reculées, & juſques dans les Pays du Nord, ayant tiré de Saxe & de Suède pluſieurs morceaux de la plus grande rareté. Sa collection montoit à 3338 pièces, y compris les Eſ-

tampes doubles à cause des différences, lorsqu'il acheta, l'année dernière, à la vente de M. *Huquier*, l'Œuvre de *le Clerc* qu'il avoit formé, & qu'on regardoit comme le plus complet de Paris. On conçoit aisément que de ces deux Œuvres réunis doit résulter la collection la plus considérable qui existe des Gravûres de *le Clerc*. M. *Jombert* a de plus un second Œuvre du même Artiste, qui contient encore au moins 3300 pièces, dont plusieurs sont de la plus grande rareté. Il possède en outre plus de 6000 autres Estampes de *le Clerc*, dont on pourroit former un troisième & un quatrième Œuvre, moins considérables que les deux premiers, mais suffisans pour des Artistes ou des Amateurs, qui se contentent d'avoir les principales pièces de chaque Maître.

*Sébastien le Clerc* nâquit à Metz le 26 Septembre 1637. Son grand père, noble Lorrain, étoit attaché à la Princesse de *Tarente* en qualité de Secrétaire; mais ayant embrassé la Religion Protestante, il fut obligé, vers l'an 1580, de sortir des États du Duc

de Lorraine, & de se réfugier à Metz. Son fils, *Laurent le Clerc*, père de *Sébastien*, s'établit Orfèvre dans cette Ville. Comme il excelloit dans sa profession, il fut en état de donner de bons principes à son fils, & de lui apprendre de bonne heure à dessiner. Avec les heureuses dispositions que *Sébastien* avoit pour cet Art, il y fit en peu de temps des progrès si rapides, qu'on croit qu'il commença à graver dès l'âge de sept ans, & qu'à douze il donnoit lui-même des leçons de Dessin. On conserve un ouvrage de *Sébastien le Clerc*, fait à la plume, représentant un enfant nud, couché sur le dos & endormi, les deux mains appuyées sur la poitrine. Il a environ dix-huit lignes en quarré. Au bas de ce petit Dessin, on voit écrit, de la main de son père, qu'il n'avoit que huit ans lorsqu'il le fit. Cet Artiste s'appliqua si jeune à la Gravure, qu'il ne se souvenoit pas bien lui-même à quel âge il avoit commencé.

Le jeune *le Clerc* s'étoit appliqué sérieusement à l'étude des Mathématiques & des Fortifications, animé par

le projet d'entrer dans le Génie. Il s'y rendit, en effet, si habile, qu'il fut choisi, en 1660, pour occuper la place d'Ingénieur-Géographe auprès du Maréchal *de la Ferté*. Dans ce nouvel emploi, il leva les plans des principales Places du pays Messin & du Verdunois. Il réussit sur-tout au plan de *Marsal*, dont on se proposoit alors de détruire les fortifications; mais ayant appris qu'on avoit envoyé ce plan à la Cour, sous le nom d'un autre Ingénieur, & n'ayant pû tirer raison de cette injustice, il abandonna son emploi. Il se rendit à Paris, dans l'espérance de s'avancer dans le Génie; mais M. *le Brun*, premier Peintre du Roi, ayant eu occasion de le connoître, & lui trouvant des talens extraordinaires pour le Dessin & la Gravûre, le détourna de sa première idée, & lui conseilla de s'appliquer tout entier à perfectionner son burin. *Le Clerc* suivit son avis, & ses premiers ouvrages eurent le plus grand succès.

Le Grand *Colbert*, toujours attentif à encourager les Artistes & à ré-

compenser leurs talens, pour fixer M. *le Clerc* à Paris, lui donna un logement à l'Hôtel Royal des Gobelins, avec une pension de 600 écus. Cette grace l'attacha au service de la Cour & l'obligea dès-lors de ne plus s'occuper que d'ouvrages pour le Roi. M. *Colbert* l'engagea de plus à enseigner le Dessin & les Mathématiques à M. *Colbert d'Ormoy* son fils, fonction qu'il remplit avec zèle pendant plusieurs années,

Comme la réputation de cet Artiste augmentoit de jour en jour, il fut choisi, en 1672, pour dessiner & graver la représentation du Catafalque que l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture avoit fait dresser dans l'Eglise des Pères de l'Oratoire, pour le service du Chancelier *Séguier*. M. *le Brun*, qui en avoit inventé & conduit l'Ordonnance, fut si content de ce chef-d'œuvre de *le Clerc*, qu'il présenta en même-temps à l'Académie & cette Estampe & son Auteur. Il y fut reçu d'un consentement unanime en qualité de Graveur; on le fit en même-temps Professeur de Géométrie

& de Perspective, avec une pension de 300 livres. La planche de ce Mausolée lui servit de morceau de réception, &, resta, selon l'usage, à l'Académie, où, avec le plus grand succès, il continua ses leçons de Perspective pendant plus de trente années.

M. le Clerc ayant épousé en 1673, une des filles de M. de *Vandenkerchoven*, Teinturier du Roi aux Gobelins, il eut de ce mariage six fils & quatre filles. L'aîné des fils a aussi porté le nom de *Sébastien le Clerc*, & s'est distingué dans la Peinture. Il est mort en 1757, Professeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. Peu de temps après son mariage, *Sébastien le Clerc* père, crut devoir renoncer à la pension de 1800 livres que le Roi lui faisoit; il voulut se trouver plus libre de travailler pour les Particuliers qui désiroient avoir de ses Gravures, & il espéroit d'ailleurs tirer un meilleur parti de ses talens, pour le soutien de sa famille naissante, qui devint bientôt nombreuse. On lui laissa cependant alors une petite pension de 100 livres sur les Bâtimens, &  
trois

trois ou quatre ans après on le gratifia d'une nouvelle pension de cent écus. Il en obtint encore une autre de 400 livres en 1690, avec le Brevet de Dessinateur & de Graveur du Cabinet du Roi. En 1706, le Cardinal *Gualterio*, Nonce du Pape en France, le fit Chevalier Romain, en vertu du pouvoir qu'il en avoit reçu de Sa Sainteté.

Je n'entre point, Monsieur, dans le détail des travaux de ce célèbre Artiste ; j'observerai seulement que son chef-d'œuvre est, sans contredit, sa belle Estampe de l'Académie des Sciences & des Arts, qu'il dédia au Roi en 1698. La composition en est aussi grande que l'exige la noblesse du sujet. Les groupes des figures y sont savamment distribués, & l'intelligence du clair-obscur y est observée avec tout l'art possible ; le fond de cette Estampe est rempli par une Architecture élégante, qui offre l'idée d'un Lycée riche & somptueux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, pour représenter le nombreux assemblage des machines, propres à chaque Science



ou Art, qu'on voit dans cette superbe Gravure, M. *le Clerc* n'a pas été obligé de sortir de son cabinet. Il donna, en 1704, le pendant de cette belle Estampe; c'est l'entrée triomphante d'*Alexandre* dans Babylone. L'idée en est heureuse & magnifique, & l'on est forcé de convenir que cet habile Artiste n'a rien omis de ce qui pouvoit contribuer à la pompe du triomphe de ce Vainqueur de l'Asie. L'affluence des spectateurs y est ménagée avec art, & la superbe Ville, qui fait le fond de ce grand sujet, y paroît exactement conforme aux descriptions que nous en ont laissées les anciens Historiens. On sçait que c'est à *Louis XIV* que l'on est redevable du changement que fit M. *le Clerc* dans la tête d'*Alexandre*. Il avoit d'abord représenté son Héros vû de profil, & regardant la Ville de Babylone. Ayant présenté au Roi une première épreuve de cette Estampe, *Louis XIV*, qui avoit un goût naturel pour les Arts, trouva que cette tête, vue de profil, n'étoit pas heureusement disposée, & qu'il eût été plus convenable de représenter le

principal personnage de cette fête, vû en face, & regardant les spectateurs. *Le Clerc* sentit la justesse de cette observation, suivit le conseil de *Louis XIV*, & reparut le lendemain à Versailles au lever du Roi, avec de nouvelles épreuves où la tête d'*Alexandre* étoit vûe en face, ainsi qu'elle existe encore aujourd'hui. *Louis XIV* parut extrêmement flatté de cette attention de *le Clerc*, & de la diligence avec laquelle il avoit fait les corrections qu'il desiroit dans cette Estampe qui est une des plus intéressantes de l'Œuvre de ce grand Artiste.

Personne n'étoit plus avare de son temps, & ne sçavoit le distribuer avec plus d'économie. Comme son cabinet étoit continuellement fréquenté, soit par des Sçavans, soit par des Amateurs & des Curieux qui recherchoient ses ouvrages, leur conversation ne l'interrompoit point dans son travail. Il prenoit part à leurs entretiens, & y mêloit souvent quelques propos, placés avec autant de justesse & de précision que s'il n'avoit pas été occupé à sa Gravure. Lorsqu'il se trouvoit

seul , il appelloit quelques-uns de ses enfans auxquels il faisoit lire quelque Livre de Science , dont il leur expliquoit les endroits obscurs , sans quitter son burin. C'est ainsi qu'il évitoit les dégoûts & les ennuis qu'éprouvent assez souvent les Artistes dans le mécanisme de leurs travaux , quand ils ne sont point de nature à occuper en même-temps les mains & l'esprit. Pour faire connoître jusqu'à quel point M. le Clerc aimoit le travail , il suffit de faire observer que le nombre de ses Estampes monte à plus de trois mille , & qu'elles sont presque toutes de son invention & gravées par lui même d'après ses propres Desfins , excepté quelques morceaux , tels que les Devises & les Tapisseries du Roi , les Batailles d'*Alexandre* , quelques Frontispices & Vignettes de Livres qu'il a faits d'après M. le Brun , &c. Il trouvoit encore assez de loisir pour faire divers ouvrages. On lui doit , entr'autres , quelques Traités de Géométrie , un *Système du Monde conforme à l'Ecriture Sainte* , un *Système sur la Vision* , & un grand *Traité*

d'*Architecture* en deux volumes in-4° avec 184 planches gravées de sa main. Si l'on ajoute à ces travaux les leçons de Géométrie, de Perspective, d'*Architecture*, de Fortifications & de Dessin qu'il a données, presque tous les jours, pendant trente ans, & le nombre étonnant de Machines, relatives aux Arts ou à la Physique, qu'il a inventées ou exécutées lui-même, & dont les modèles faisoient l'ornement de son cabinet, on conviendra que personne n'a sçu mieux que lui employer son temps, & mettre à profit les heureuses dispositions qu'il tenoit de la Nature pour exceller dans les beaux Arts. Il mourut aux Gobelins, le 25 Octobre 1714, âgé de 77 ans, généralement aimé & estimé de tous les Artistes & de toutes les personnes qui avoient eu l'avantage de le connoître.

Il me reste, Monsieur, à jeter un coup d'œil sur ces deux volumes, & à vous donner une idée de quelques Estampes particulières qui ont donné lieu à quelques anecdotes. A l'occasion de celle qui représente un nou-

vel Ordre François, M. Jombert nous apprend que *Sébastien le Clerc* lutta une fois avec avantage contre le génie de *le Brun*. On sçait que *Louis XIV.*, dans le dessein d'éterniser son regne, avoit fait proposer un prix considérable à tous les Artistes de l'Europe, tant Peintres qu'Architectes & Dessinateurs, pour celui d'entr'eux qui inventeroit un Ordre d'Architecture, assez différent des cinq autres, pour former un sixième Ordre, & qui, par des attributs propres à notre Nation, pût mériter le nom d'*Ordre François*. Les plus habiles Artistes firent alors des efforts impuissans pour remporter ce prix. M. *le Brun* en imagina un, & M. *le Clerc*, en bon Patriote, voulant aussi courir la même carrière, produisit la composition dont il s'agit. Mais bientôt après, la crainte de se trouver en concurrence avec le premier Peintre du Roi qui avoit la direction générale de tous les Arts en France & qui exerçoit un empire absolu sur les Artistes des Gobelins, lui fit prendre le parti de supprimer totalement cette planche,

sans en conserver aucune épreuve. Heureusement que son fils eut l'adresse d'en soustraire une à ses recherches; c'est la seule qui existe & dont M. *Jombert* se trouve possesseur. Au jugement des Artistes & des Connoisseurs, la composition du nouvel *Ordre François*, inventé par M. *le Clerc*, est beaucoup plus riche & mieux imaginée que celle de M. *le Brun*.

La petite Estampe, appelée *Aubouin apportant des Livres aux Princes*, est d'après le Dessin de M. *le Duc de Bourgogne*. On lit au haut, *Ludovicus fecit, Philippus dono dedit, Carolus risit, primo Maii, anno 1698*. Voici l'origine de cette Gravure. *Aubouin*, Libraire des Princes, en présentant un Livre à M. *le Duc de Bourgogne*, fit une révérence si profonde que ce Prince, en avançant les mains pour le prendre, ne put y atteindre, la tête d'*Aubouin*, dans le temps de sa révérence, étant plus basse que le dessus de la table devant laquelle M. *le Duc de Bourgogne* étoit assis. Cela eut lieu plusieurs fois de suite, jusqu'à ce que cessant de faire des révérences si pro-

fondes, le Prince saisit enfin le Livre. M. le Duc de Berry, présent à cette scène, ne pût s'empêcher d'en rire; & Aubouin s'étant retiré, les trois jeunes Princes se divertirent ensemble assez long-temps de cette aventure. Comme M. le Duc de Bourgogne, qui étoit l'aîné des Princes, apprenoit alors à dessiner, il lui prit envie de représenter son Libraire dans la posture où il se trouvoit en lui présentant ce Livre. Il fit ensuite présent du Dessin à M. le Duc d'Anjou, & celui-ci au bout de quelque temps le remit à Aubouin, qui pria M. le Clerc de lui graver cette plaisanterie, pour avoir une occasion de faire sa cour à M. le Duc de Bourgogne, en lui offrant une Estampe gravée d'après son propre Dessin. *Ludovicus fecit*; c'est Louis Duc de Bourgogne auteur du Dessin. *Philippus dono dedit*, est Philippe Duc d'Anjou, qui en a fait présent à Aubouin; le *Carolus risit* se rapporte à Charles Duc de Berry, qui a beaucoup ri de cette aventure.

Je ne sçais si vous connoissez, Monsieur, la Médaille qui fut frappée sous

Le regne de *Henri IV*, à l'occasion de la reprise du Marquisat de *Saluces*. Le Duc de Savoie, s'étant emparé par adresse de ce Marquisat, s'étoit fait représenter dans une Médaille sous la forme d'un Centaure, enlevant à la France une couronne de Marquis, avec ce mot pour devise, *opportunè*. Peu de temps après, *Henri IV* ayant forcé le Duc à lui rendre ce Marquisat, par la prise de *Montmélian* & de plusieurs autres places, en fit frapper une autre, où l'on voyoit *Hercule Gaulois* enlevant la même couronne à la Savoie, représentée sous la figure d'une femme Centaure terrassée, avec cette devise *Opportunius*. Cette Médaille est du nombre de celles qui ont été gravées par le Clerc.

Cet Artiste égaya son burin dans l'Estampe appelée *le Grand Lustucru* ou *les Hommes vengés*. Cette Pièce est de la plus grande rareté; on y voit plusieurs Forgerons qui travaillent des têtes de femmes, les uns à la forge, les autres sur l'enclume, d'autres à la lime, & à droite, un âne chargé de têtes de femmes, & un



homme qui en a plein une hotte. A gauche, la mer & des vaisseaux qui abordent, chargés de la même marchandise pour l'atelier de *Lustucru*. M. le Clerc n'avoit gravé cette Estampe qu'au trait. Le cuivre ayant ensuite passé entre les mains du sieur *Chiques* Marchand d'Estampes, celui-ci la fit ombrer & achever par un mauvais Graveur nommé *Campion*, qui l'a réduite dans un tel état qu'il est impossible d'y reconnoître la touche spirituelle de son auteur. Pour achever de la rendre méconnoissable, le S<sup>r</sup> *Chiques* a chargé cette Estampe de quantité de quolibets & autres mauvaises plaisanteries contre les femmes, dont on peut juger par ce titre qu'il y a fait mettre : *A l'Enseigne tout en est bon ; céans Maître Lustucru, Opérateur Céphalique, a un secret admirable qu'il a apporté de Madagascar, pour reforger & repolir (sans faire mal ni douleur) les têtes des femmes acariâtres, criardes, diablettes, enragées, fantasques, glorieuses, hargneuses, insupportables, lunatiques, méchantes, noïseuses, obstinées, pigrièches, revêches, sottes, té-*

*zues, volontaires, & qui ont d'autres incommodités, &c., &c.*

*Le Clerc, par une autre Estampe intitulée La grande Destruction de Lustucru par les femmes fortes & vertueuses, crut devoir faire aux Dames une réparation de l'insulte qui leur avoit été faite par l'Estampe précédente. On voit ici la tête du pauvre Opérateur Céphalique, le marteau encore à la main, mise sur l'enclume par une femme qui la tient par les cheveux, & qui frappe dessus à grands coups de marteau, ainsi qu'une de ses camarades; une autre lui donne un grand coup de pied dans le derrière, & frappe un des Forgerons, renversé par terre, avec un trouffeu de clefs. Un homme chargé de têtes de femmes est assommé à coups de bâton; une autre femme terrasse un Hôteur à coups de poing; une multitude de femmes, la quenouille à la main, accourt pour soutenir leurs amies. Dans le fond, plusieurs femmes, retrouvant en chemin leurs têtes pendues à la boutique de l'Opérateur, les décrochent, & se les remettent sur les épaules, &c.*

Ce *Catalogue*, qui présente l'ensemble & la totalité des productions d'un Artiste célèbre, & qui les fait connoître dans le plus grand détail, m'a paru, Monsieur, très-bien distribué, & rédigé avec beaucoup de goût. Les divers Œuvres de Grands-Maîtres qu'a déjà publiés M. Jombert, font l'éloge de ses connoissances dans cette partie; il a d'autant plus de droit à la reconnoissance publique, que ce travail est très-ingrat, & qu'il suppose un grand nombre de recherches & de dépenses.

*Lettres à Eugénie sur les Spectacles. A Paris, chez Valade Libraire rue Saint Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins. Brochure in-8° de 186 pages.*

CES *Lettres*, Monsieur, ont l'air d'avoir été faites par un homme de Cour qui aime beaucoup les Spectacles, qui en a vu de toute espèce, & fait réfléchir sur ce qu'il a vu, écrit en courant, & ne laisse pas néanmoins de faire, de temps en temps, de très-

bonnes observations , qui auroient échappé à des Differtateurs plus lourds & plus profonds. Il adresse les siennes à une jolie Actrice, qui paroît avoir eu le bonheur de lui plaire , & qui , par conséquent , ne peut manquer de lui paroître excellente. *Je n'aime pas l'ordre , moi ,* nous dit-il dans sa première Lettre; *s'il y en a ici , ce sera l'effet du hasard.* Ce hasard-là s'est rencontré , & il se trouve qu'il a de l'ordre en dépit de lui-même ; car il parle d'abord des rôles comiques des Soubrettes , des Valets , des Crispins , des Marquis , des Niais , des Médecins , des Arlequins , des Financiers , des Baragouineurs , &c. Il vient ensuite aux rôles intéressans , comme les premières Amoureuses , les Rois , les Reines , les Confidens & les Faiseurs de récit ; puis il finit par l'Opéra comique , genre de Spectacle , qui , aujourd'hui , par l'importance qu'on lui donne , mérite bien sa petite Poétique à part. Au reste , l'auteur a certainement beaucoup d'usage sur tout ce qui a rapport aux différens Théâtres. Il dit , dans l'une de

ces *Lettres* à son *Eugénie*, qu'il a l'air de ne prendre garde à rien ; mais , dans le fait , il prend garde à tout , & , quelque bonne *Aétrice* qu'elle puisse être , *Eugénie* ne feroit sûrement pas mal de suivre plusieurs de ses conseils. Il connoît tous les rôles , les différentes manières dont on les joue , ce qu'on peut y corriger ou y ajouter , ce qui appartient aux divers emplois des *Acteurs* , &c. Par exemple , il remarque que celui qui fait le *Joueur* , est presque toujours trop froid ou trop furibond ; il le blâme de trop s'emporter à la question de son Valet sur *Sénèque* , *étoit-il de Paris* ; il pense qu'il doit répondre , *non* , *il étoit de Rome* , sans se mettre en fureur par distraction , ne sçachant qui lui parle , & que c'est pour ce vers ,

Dix fois à triple carte être pris le premier

qu'il doit garder toute sa colère.

Les observations les plus neuves de l'auteur sont relatives aux mœurs actuelles. Il veut , avec raison , que ceux qui se chargent des rôles de jolis Marquis , de gens du bon ton ,

étudient les jeunes gens qui ont le plus de réputation pour le moment, & qu'ils cherchent à s'approprier leur façon de se mettre & de se tenir. » On n'est plus petit-maître à » présent de la même manière qu'on » l'étoit autrefois ; ceux qui ont l'air » de se soucier le moins de l'être, sont » souvent ceux qui le sont le plus. Les » anciens étoient de meilleure foi, » mais plus révoltans. Les nouveaux » ne s'annoncent pas d'abord, sont » beaucoup plus simples, plus unis, » plus honnêtes ; mais on les recon- » noît au bout de quelque-temps «.

Autre remarque très-bonne sur les caractères. « Nous sommes très-unis » actuellement ; tout le monde est fat » & personne ne l'est. C'est bien fait » de distinguer cette tournure-ci, qui » est simple, souvent à force de ne » l'être pas. La confusion des rangs, » la richesse des Parvenus, la misère » des riches, les alliances par consé- » quent, les mêmes goûts, les mêmes » Colléges, & puis les mêmes socié- » tés, font que tout le monde, à pré- » sent, se ressemble. Ce que les gens » de la Cour ont diminué de l'excel-

» lence de leur ton , les petits Mer-  
 » veilleux de la Robe & des Affaires  
 » se le font approprié pour relever le  
 » leur. C'est ce qui fait qu'il n'y a  
 » plus que des proverbes ; on se sert  
 » de nuances faite de couleurs primi-  
 » tives. Il n'y a plus de gens marqués.  
 » On peut tracer des portraits , égayer  
 » ses femmes & ses amis de quelque  
 » contrefaçon ; mais je ne connois  
 » plus personne qui vaille une Pièce à  
 » cinq Actes « .

L'auteur paroît faire beaucoup de  
 cas de la profession de Comédien , &  
 voici sa logique à cet égard : les Co-  
 médiens nous procurent ce qu'il y a  
 de plus essentiel au monde , la gaieté ;  
 de la gaieté vient la santé , & de cette  
 dernière l'honnêteté ; car on n'a ja-  
 mais vu rire les méchans. Il n'y a rien  
 à répondre à un argument aussi pres-  
 sant. Il lui échappe cependant ailleurs  
 un aveu fort naïf. « Il est singulier ,  
 » dit-il , qu'il reste aux Comédiens si  
 » peu d'esprit , malgré tout celui qui  
 » leur passe par les mains ! »

Je suis , &c.

*A Paris , ce 8 Juillet 1774.*

## LETTRE IX.

*Opuscules Physiques & Chimiques , par M. Lavoisier , de l'Académie Royale des Sciences ; Tome I , in-8° de 500 pages. A Paris chez Durand Neveu , Libraire rue Galande , Didot le jeune Quai des Augustins , Esprit au Palais Royal.*

DEPUIS plus de dix ans que M. Lavoisier s'occupe de recherches relatives à la Physique & à la Chimie , ses observations se sont tellement accumulées qu'il a vu l'impossibilité de leur faire trouver place dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des Sciences. D'ailleurs , comme ces sortes de Mémoires exigent beaucoup de précision , & que la plupart des objets auxquels M. Lavoisier s'est attaché ont demandé des expériences nombreuses , des explications & des détails très-étendus , il n'auroit pû en resserrer la discussion dans les bornes prescrites à ces Mémoires ; c'est ce



qui lui a fait prendre le parti d'en former autant de *Traités* particuliers. Il publie d'abord ses recherches sur l'existence d'un fluide élastique fixé dans quelques substances , & sur les phénomènes qui résultent de son dégagement. Il prévient le Public que ce premier volume sera incessamment suivi de plusieurs autres , dans lesquels il rapportera un grand nombre d'expériences , & qui auront pour objet , 1°. l'existence d'un fluide élastique dans un grand nombre de corps de la nature , dans lesquels on ne l'a pas encore soupçonné. 2°. La décomposition totale des trois acides minéraux. 3°. L'ébullition des fluides dans le vuide de la Machine Pneumatique. 4°. Une méthode de déterminer la quantité de matière saline contenue dans les eaux minérales , d'après la connoissance de leur pesanteur spécifique. 5°. L'application de l'usage , soit de l'esprit-de-vin pur , soit de l'esprit-de-vin mêlé d'eau , à l'analyse des eaux minérales très-compliquées. 6°. La cause du refroidissement qui s'observe dans l'évaporation des

fluides. 7°. Différens points d'optique, dont M. *Lavoisier* a eu occasion de s'occuper dans un Mémoire relatif à l'illumination des rues de Paris, ouvrage que l'Académie des Sciences a récompensé, à sa séance publique de Pâques 1766, par une Médaille d'or. 8°. La hauteur des principales montagnes des environs de Paris, relativement au niveau de la rivière de Seine, mesurées tant à l'aide d'un bon quart de cercle appartenant à M. le Chevalier *de Borda*, qu'à l'aide d'un excellent niveau à bulle d'air & à lunette, construit par M. *de Chezy* & appartenant à M. *Perronnet*. Enfin, l'auteur y joindra une suite très-nombreuse d'observations sur le baromètre, faites dans différentes Provinces de France; il donnera le profil de l'intérieur de la Terre, dans ces Provinces, à une assez grande profondeur, l'ordre qu'on y observe dans les bancs, le niveau constant auquel on trouve certaines substances & certains coquillages, & l'inclination remarquable que quelques bancs conservent toujours dans le même sens, &c. Ces différens ouvrages, la plupart très-

avancés , feront incessamment soumis au jugement des Physiciens.

Ce premier volume est divisé en deux Parties ; l'une a pour titre : *Précis Historique sur les émanations élastiques qui se dégagent des corps pendant la combustion, la fermentation & les effervescences* ; l'autre , *Nouvelles Recherches sur l'existence d'un fluide élastique , fixé dans quelques substances, & sur les phénomènes qui résultent de son dégagement ou de sa fixation*. La matière que traite M. Lavoisier étant , pour ainsi dire , encore nouvelle , il s'attache , dans la première Partie de son ouvrage , à rassembler , sous un point de vue net & précis , toutes les observations & les découvertes qui ont été faites par ceux qui l'ont précédé. En conséquence , il passe en revue tous les auteurs qui ont parlé des émanations élastiques , depuis *Paracelse* jusqu'aux Physiciens & aux Chimistes de nos jours.

La Nature n'est presque jamais consultée par la voie des expériences , qu'elle ne laisse échapper quelques-uns de ses secrets. Les premiers Chimistes s'étoient bien aperçus que ,

dans un grand nombre de circonstances, il se dégageoit des corps une vapeur, un fluide élastique qui produisoit des effets remarquables, & quelquefois même dangereux; ils lui donnèrent le nom de *Spiritus Silvestre*, *Esprit Sauvage*; mais les Chimistes n'allèrent pas plus loin. Quelques années après, le disciple de *Paracelse* (le célèbre *Van-Helmont*) en fit l'objet de ses recherches, & prouva, par quantité d'expériences, que ce fluide est abondamment répandu, & qu'il joue un très-grand rôle dans la Nature. Il alla même jusqu'à examiner si cette substance élastique est de la même nature que l'air que nous respirons, & il semble se décider pour la négative. *Boyle* vint ensuite, mais ajouta peu à ce que *Van-Helmont* avoit découvert. Enfin, *Haller* parut, & l'on vit toutes nos connoissances sur les émanations élastiques des corps prendre une nouvelle face. Il vint à bout, par des expériences aussi simples qu'ingénieuses, de mesurer jusqu'au poids & au volume de ce fluide élastique, & l'on apprit, pour la première fois, qu'il y avoit des

substances qui en renfermoient une si grande quantité, qu'elles en contenoient plus de cinq cens fois leur volume. Les choses en étoient-là, lorsque M. *Black*, célèbre Chimiste Ecoquois, entreprit d'analyser, par un grand nombre d'expériences, la chaux vive & les terres calcaires. On voit qu'il attribue à l'air fixe un grand nombre d'effets que jusqu'à lui on n'avoit pas expliqués, ou qu'on avoit attribués à d'autres causes. Pendant que M. *Black* se livroit à ses recherches, M. *Meyer* Chimiste Allemand, s'occupant presque des mêmes objets, suivit une autre route. L'Allemagne adopta en grande partie les idées de M. *Meyer*; M. *Black* y trouva dans M. *Jacquin* un zélé défenseur. Cet habile Chimiste soutint son système avec de nouvelles armes, & lui donna un nouveau degré de clarté par la manière dont il le présenta; mais bientôt M. *Crans*, embrassant avec chaleur le parti de M. *Meyer*, fit un ouvrage pour prouver la justesse de sa théorie, & renverser la doctrine de l'air fixe de M. *Black*. Dans le même temps, M. *Priestley* faisoit en Angle-

terre un grand nombre d'expériences, non-seulement sur l'air fixe qu'il regarde, ainsi que M. *Black*, comme une substance entièrement distincte de l'air commun que nous respirons, mais encore sur d'autres airs, dégagés de diverses substances, &c. Il seroit inutile, Monsieur, de suivre plus loin M. *Lavoisier* dans la nomenclature qu'il donne de tous les Physiciens qui ont traité de l'air & des émanations élastiques des corps ; il présente un tableau complet de leurs découvertes, de leurs systèmes & de leurs opinions, & il le trace en historien impartial, qui se contente d'exposer les faits, sans embrasser aucun parti.

Dans la seconde Partie de son ouvrage, où il s'agit d'établir l'existence du fluide élastique, M. *Lavoisier* ne se contente pas de raisonner d'après les expériences déjà faites & connues ; il suppose, en quelque sorte, que ce fluide n'est encore que soupçonné, & il entreprend d'en démontrer l'existence & les propriétés par une foule d'expériences dont le détail remplit cette seconde Partie de son Livre. Pour suivre ce Plan de démonstration,

il reprend la matière dès son origine ; la discute avec la précision la plus scrupuleuse , & soumet tous ses résultats à la mesure, au calcul & à la balance : méthode rigoureuse , mais qui devient indispensable quand on veut pénétrer dans les profondeurs de la Chimie , & marcher avec certitude à la découverte de la vérité.

*Lettre de M. Colardeau à l'Auteur de ces Feuilles.*

A Etioles , ce 5. Juillet 1774.

**J**E viens d'apprendre , Monsieur , que , depuis un mois , un Libelle manuscrit se répand sous mon nom dans les Sociétés. Je vous prie d'insérer dans vos Feuilles le désaveu que je fais de cette satire aussi indigne de moi , qu'injuste envers la personne qu'elle attaque. Je lui aurois rendu plutôt cette justice , que je lui dois , si mon absence de Paris ne m'avoit laissé ignorer ce qui se passoit à cet égard. J'ai l'honneur d'être , &c.

Je suis , &c. COLARDEAU,  
A Paris ce 10 Juillet 1774.

---

# L'ANNÉE

## L I T T É R A I R E.

---

### L E T T R E X.

*Histoire de la Querelle de Philippe de Valois & d'Edouard III, continuée sous leurs successeurs, pour servir de suite & de seconde Partie à L'HISTOIRE DE LA RIVALITÉ DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE. Par M. Gaillard, de l'Académie Françoisse, & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez Moutard Libraire, rue du Hurepoix; 4 vol. in-12 d'environ 500 pages chacun.*

**M**R. Gaillard a formé le beau projet de dégouter toutes les Puissances.  
 ANN. 1774. Tome IV. K



sancés de l'Europe de la guerre; voici comme il procède à l'exécution de cette grande entreprise. Il choisit pour exemple une des plus longues rivalités qui aient jamais existé entre deux Peuples ; & , comme après plusieurs siècles, l'Angleterre a plus perdu que gagné à toutes ces sanglantes expéditions , il en conclut que la guerre est inutile. On imagineroit d'abord , Monsieur , que cette idée ne devoit produire au plus qu'une dissertation de quelques centaines de pages. M. Gaillard a cru qu'il falloit , pour bien développer son admirable système , recommencer tout au long les Histoires de France & d'Angleterre pendant les différentes époques où ces deux Nations ont été aux prises l'une avec l'autre. Je vous ai rendu compte\* des trois premiers volumes qui ont paru il y a quelques années , sous le titre d'*Histoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre*. Voici encore quatre gros Tomes dans lesquels M.

\* Voy. l'*Année Littéraire* 1771 , Tome VIII ,  
page 167.

*Gaillard* ne cesse de déclamer de toutes ses forces contre la guerre. Il avoit prétendu , dans sa première *Préface*, que , soit qu'il fût question de conquérir ou de conserver, on ne venoit jamais à bout de s'assurer une possession paisible. A cette singulière assertion j'avois opposé l'exemple des *Hollandois* & des *Suisses* qui se sont soustraits par les armes au joug de la *Maison d'Autriche*. *M. Gaillard* réplique aujourd'hui que les *Autrichiens*, par l'excès de leurs vexations, étoient les véritables agresseurs, & que c'est un exemple contre le despotisme. Mais il n'est pas ici question de sçavoir s'ils étoient agresseurs ou non ; il n'est pas question de despotisme. Voici sa proposition telle qu'elle étoit dans la *Préface* des trois premiers Volumes.

» La politique est juste ou injuste ; in-  
» juste , elle veut conquérir ; juste ,  
» elle veut conserver. S'il ne s'agissoit  
» que de conquérir ou de conserver  
» pour le moment , il faudroit bien  
» que la guerre remplît l'un & l'autre  
» objet ; mais on veut s'assurer une  
» possession paisible, & voilà l'objet

» que la guerre ne remplit jamais. » Il est clair que , d'après ce texte , l'auteur prétendoit que , même lorsque la guerre est juste & qu'elle n'a pour objet que de conserver , elle ne peut procurer une paisible possession. A cela j'ai dit à M. Gaillard : voici deux exemples où le but de la guerre étoit mieux que de conserver , puisqu'il s'agissoit d'acquérir , & elle a pleinement rempli son objet ; conséquemment votre proposition est *peu judicieuse & démentie par l'expérience.* — Mais les Autrichiens avoient tort : — mais vous avez dit que la guerre , même dans une cause juste , étoit un moyen qui ne réussissoit jamais. Vous voyez que vous ne pouvez défendre votre proposition qu'en changeant la thèse : vous avez donc avancé une absurdité. Ce n'est pas que je prenne ici le parti de la guerre contre le pacifique M. Gaillard ; je voudrois de tout mon cœur , aussi bien que lui , que l'on ne fût jamais dans la nécessité de la faire ; malheureusement cela n'est pas. Je dis plus ; il ne seroit point à souhaiter que la guerre fût infructueuse quand elle

est juste ; car alors elle n'a pour but que la punition des ambitieux & des tyrans, & il n'y a presque jamais d'autre moyen de les réprimer.

Le premier des quatre Volumes qui paroissent aujourd'hui , est précédé d'une très-bonne Introduction sur la Loi Salique ; l'on y recherche l'origine & l'esprit de cette Loi ; on y prouve que son principal but , en écartant les femmes du Trône, est d'en éloigner les Étrangers ; on y marque enfin les différens degrés de perfection que cette Loi a reçus , & les raisons invincibles qui ont dû faire rejeter les prétentions d'*Edouard III*. L'auteur conclut que , si toutes les Nations avoient adopté la Loi Salique , la succession au Trône étant invariablement fixée , elles se feroient épargné des fleuves de sang & auroient tari au-dehors une des sources les plus fécondes de la guerre.

Après cette dissertation commence l'*Histoire de la Querelle d'Edouard III & de Philippe de Valois*. Dans ces quatre nouveaux volumes , ainsi que dans les trois premiers ,

les deux Nations sont comparées sur tous les objets de parallèle & de rivalité : intérêts politiques , opérations militaires , administration intérieure , discordes civiles , révolutions de toute espèce , progrès de la raison humaine dans tous les genres. Chaque chapitre offre un Roi de France & un Roi d'Angleterre mis en parallèle. Je ne suivrai point M. *Gaillard* dans sa marche historique. Il n'est presque aucun Lecteur à qui tous les faits , qu'il traite après tant d'autres Historiens , ne soient très-familiers ; je me borne à rassembler ici quelques particularités moins rebattues que le reste.

*Philippe de Valois*, voyant qu'*Edouard* passoit sans cesse d'Angleterre en Flandre & de Flandre en Angleterre , résolut de le faire enlever sur mer à l'ouverture de la seconde Campagne. Les François l'attendirent près de l'Écluse avec une flotte de 400 Vaisseaux. Le Roi d'Angleterre , avec deux cens soixante Vaisseaux , vint à l'abordage & remporta une victoire complète. La principale cause de cette victoire fut que les Anglois avoient une ma-

rine nationale commandée par leur Roi, tandis que la flote François étoit principalement composée de Vaisseaux étrangers, & qu'elle étoit commandée par trois Amiraux qui ne s'accordoient pas. » Les Courtisans de *Philippe* voulurent lui cacher sa défaite ; » il n'y avoit dès-lors que les fous qui » osassent dire la vérité aux Rois ; » celui de *Philippe* lui apprit l'échec » de l'Écluse par une plaisanterie : ces » lâches Anglois, répétoit-il souvent » d'un ton de colère ! Qu'ont-ils donc » fait, dit le Roi ? Ce qu'ils ont fait ! » Hélas ! rien : les lâches sont restés tranquilles dans leurs Vaisseaux, sans oser » le moins du monde sauter dans la mer, » comme nos braves François & Normands leur en ont si bien donné l'exemple. «

*Jean*, Duc de Normandie, fils aîné de *Philippe de Valois* & depuis Roi de France, est remarquable dans l'Histoire par cette observation religieuse de sa parole qui devoit toujours distinguer les Rois. » Il commandoit dans les » provinces méridionales de la France » contre les Généraux d'*Edouard* ; il

» faisoit le siège d'Angoulême & se  
 » proposoit de faire celui d'Aiguillon  
 » qu'on regardoit comme le plus im-  
 » portant. Les vivres manquoient  
 » dans Angoulême : le Gouverneur  
 » alloit être forcé de se rendre ; il de-  
 » manda une suspension d'armes pour  
 » célébrer le jour de la Purification ;  
 » ces considérations pieuses avoient  
 » alors toute leur force. Le Duc de  
 » Normandie consentit à la trêve ; le  
 » Gouverneur s'occupa de tout autre  
 » soin que de sanctifier la fête ; il em-  
 » porta tous ses bagages , & , avec les  
 » troupes qui ne pouvoient plus dé-  
 » fendre Angoulême , il alla renforcer  
 » la garnison d'Aiguillon. Ce n'étoit  
 » certainement point là l'esprit de la  
 » trêve : on vint avertir le Duc de  
 » Normandie qui peut-être , en trou-  
 » blant leur marche , n'eût mérité au-  
 » cun reproche ; il répondit : *j'ai pro-*  
 » *mis , j'aime mieux que ce soient eux*  
 » *qui soient infidèles que moi.* Il ne res-  
 » pectoit pas moins les engagemens  
 » qu'il prenoit avec lui-même , que  
 » ceux qu'il prenoit avec les autres ;  
 » acharné au siège de la Ville d'Ar-

» guillon, qu'il avoit fait vœu de ré-  
 » duire, comme si l'exécution d'un  
 » pareil vœu eût dépendu de lui seul,  
 » il résistoit aux représentations de  
 » toute l'armée, rebutée du mauvais  
 » succès de plusieurs assauts, & ef-  
 » frayée de l'enlèvement des convois  
 » nécessaires à sa subsistance; il fallut  
 » que le Roi son père employât toute  
 » son autorité, & que le Pape accor-  
 » dât au Prince une dispense formelle  
 » de son vœu. «

*Jeanne de Bourgogne*, femme de *Philippe de Valois*, s'est immortalisée par sa tendre humanité, dont elle fut la victime. Cette contagion affreuse, connue sous le nom de *la Peste Noire*, fit presque le tour du monde; plusieurs provinces de France en furent attaquées. Cette Reine généreuse, prodiguant des secours aux malheureux, fut elle-même frappée ( en 1348 ) du fléau dont elle cherchoit à les délivrer. Elle en mourut, ainsi que la Duchesse de Normandie sa belle-fille qui partageoit avec elle ces pieuses fonctions. Le respect de *Philippe* pour cette Princesse, alloit jusqu'à l'associer à la Royauté.



Il la consultoit en tout. Dans plusieurs Lettres ou Chartes de ce regne, on lit cette clause : *de l'avis & volonté de la Reine sa chère épouse* ; on y voit la signature de la Reine à côté de celle du Roi.

Mais si ce siècle offre quelques modèles d'héroïsme, le Roi de Navarre *Charles-le-Mauvais*, présentoit dans sa personne celui de tous les crimes & de tous les vices. On sçait que la principale condition d'un de ses Traités, fut la délivrance *des Voleurs de grands chemins, Meurtriers, Faussaires, Ravisseurs de femmes, Assassins, Empoisonneurs, &c.*, cortège digne de lui. L'opinion générale est qu'il tenta d'empoisonner le Dauphin depuis *Charles-le-Sage* qui, malgré la promptitude avec laquelle il fut secouru, perdit les ongles & les cheveux, & conserva toute sa vie une langueur qui en avança la fin. Un jour il négocioit avec un des chefs des ennemis nommé *Séguin Badesol*, pour qu'il se jettât sur quelque Province de la France. Il promettoit tout : mais *Badesol* ne se fioit pas à lui ; il vouloit

des sûretés. *Le Gascon est trop cher*, dit le Navarrois : *puisqu'il veut tant se faire valoir, il n'y a qu'à s'en défaire*. Il l'invite à dîner, le presse de manger de certains fruits qu'il lui vante. *Badesol* tombe dans de violentes convulsions. Le Roi de Navarre, sans changer de visage, ordonne qu'on l'emporte, & *Badsol* meurt au bout de quelques jours. Mais voici ce qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la scélératesse de ce monstre couronné. Le Comte de Foix ayant fait prisonnier le Comte d'Armagnac, avec lequel il étoit en guerre, en exigea cinquante mille francs pour sa rançon. Le Comte d'Armagnac demanda d'être libre sous la caution du Roi de Navarre, beau-frère du Comte de Foix ; ce Comte le refusa d'abord, *le connoissant*, disoit-il, *trop cauteleux & malicieux*, mais à la fin l'accepta par égard pour *Agnès* de Navarre sa femme. Le Comte d'Armagnac en liberté, paya fidèlement les cinquante mille francs au Roi de Navarre qui les garda. *Agnès* sa sœur vint à Pampelune, traiter avec lui sur cet article. Après un pareil pro-

» cédé de la part de mon frère , lui  
 » dit-elle , je ne pourrai plus retour-  
 » ner à Ortaiz auprès de mon mari.  
 » Retournez à Ortaiz , lui répondit  
 » *Charles* ou restez à Pampelune, vous  
 » en êtes la maîtresse , mais soyez sûre  
 » que l'argent ne sortira point de la  
 » Navarre. *Agnès* prit le parti de res-  
 » ter à Pampelune. *Gaston* son fils ob-  
 » tint du Comte de *Foix* la permission  
 » d'aller y voir *Agnès* ; le Roi de Na-  
 » varre son oncle qui fit l'accueil le  
 » plus tendre. Le jour que le jeune  
 » Prince partit pour retourner à Or-  
 » taiz , *Charles* le prit en particulier ,  
 » & , après lui avoir témoigné une  
 » douleur bien vive de voir son beau-  
 » frère & sa sœur séparés l'un de l'au-  
 » tre , il lui remit un paquet. Voici ,  
 » lui dit-il , une poudre dont l'effet in-  
 » faillible feroit de ranimer toute la  
 » tendresse de votre père pour votre  
 » mère ; mais le charme n'agit que  
 » quand le remède n'est point apperçu ;  
 » ainsi l'affaire demande le plus pro-  
 » fond secret ; en répandant cette  
 » poudre avec adresse sur les mets  
 » dont le Comte fait usage , il faut

» bien s'assurer de n'être vû de per-  
 » sonne. *Gaston* eut toute la crédu-  
 » lité de la jeunesse, il en eut aussi  
 » l'indiscrétion. Le merveilleux de  
 » son rôle l'éblouit ; il parla : de re-  
 » tour à Ortaiz, il lui échappa sou-  
 » vent de dire qu'on verroit bientôt  
 » les différends de son père & de sa  
 » mère terminés par un moyen au-  
 » quel on ne s'attendoit pas. Le Comte  
 » de Foix avoit un fils naturel, nommé  
 » *Yvain*, qui étoit élevé avec *Gaston* ;  
 » un jour qu'ils jouoient ensemble,  
 » *Yvain* apperçut le paquet que *Gaf-*  
 » *ton* portoit caché dans sa poitrine ;  
 » il voulut sçavoir ce que c'étoit :  
 » *Gaston* en dit trop & trop peu ;  
 » il eut ensuite l'imprudence de se  
 » brouiller avec *Yvain*, & de lui don-  
 » ner un soufflet dans la chaleur d'une  
 » querelle. *Yvain*, pour se venger,  
 » va dire au Comte ce qu'il a vû & ce  
 » qu'il a deviné ; le Comte, au mo-  
 » ment où *Gaston* vient s'asseoir à ta-  
 » ble à côté de lui, saisit le paquet,  
 » l'arrache, en fait faire l'essai sur un  
 » chien, qui meurt à l'instant. A ce  
 » spectacle, le jeune Prince, muet &

» immobile d'horreur , ne peut rien  
 » alléguer pour sa défense ; le père fu-  
 » rieux voit tout d'un coup un com-  
 » plot tramé contre ses jours par sa  
 » femme , son beau-frère & son fils ;  
 » il s'élance sur *Gaston* pour le tuer ;  
 » toute la Cour se jette entre le père  
 » & le fils ; *Gaston* est entraîné hors de  
 » la présence de son père & enfermé  
 » dans une tour ; le Comte veut lui  
 » faire faire son procès ; les Juges re-  
 » fusent leur ministère ; *Gaston* se pu-  
 » nit lui-même de son erreur ; il passe  
 » dix jours entiers noyé dans les lar-  
 » mes & sans vouloir prendre aucune  
 » nourriture ; on en avertit son père  
 » qui auroit dû en être touché , quand  
 » il n'auroit pris ces larmes de l'inno-  
 » cence que pour les larmes du re-  
 » pentir ; la fureur du Comte étoit  
 » toujours la même : il entre dans la  
 » tour , un couteau à la main , il voit  
 » son fils étendu sur un lit , sans mou-  
 » vement , presque sans vie , succom-  
 » bant à la douleur , à la faim , à la  
 » frayeur. Il lui porte son couteau à  
 » la gorge , en lui criant : *traître , pour-*  
 » *quoi ne manges-tu pas ?* Le fils expire ,

» soit du coup, soit de foiblesse & du  
» faiblessement d'avoir revu son père  
» encore irrité dans un moment si ter-  
» rible. Tous les Historiens convien-  
» nent que ce déplorable enfant don-  
» noit les plus grandes espérances. »

La fin du regne glorieux d'*Edouard III* fut déshonorée par des foiblessees inexcusables. Il se laissa gouverner pendant les dernières années de son regne par une maîtresse intrigante & avide nommée *Alix Pierce* ou *Perrers*, une des femmes de la feuë Reine. Il la fit proclamer publiquement *Dame du Soleil*, &, tandis que l'argent manquoit pour défendre les Provinces attaquées par l'ennemi, on célébroit par des fêtes cette cérémonie bizarre. Il donna un spectacle encore plus révoltant. On le vit souffrir que cette femme présidât en personne aux Tribunaux de la Justice & osât exercer des fonctions d'administration publique. Le Parlement Anglois força *Edouard* de renvoyer *Alix* pendant quelque temps ; mais le sentiment de la plus profonde douleur réunit bientôt le Souverain & ses Sujets. La mort

du Prince *de Galles*. les jetta tous également dans la consternation. Ce Héros de l'Angleterre étoit adoré & méritoit de l'être ; il y a même un fait unique à son sujet. Le *Captal de Buch*, l'un des meilleurs Généraux Anglois étoit prisonnier en France. Il y mourut de faim & de douleur n'ayant voulu prendre aucune nourriture depuis qu'il eut appris la mort de ce Prince qui étoit son ami.

*Richard II*, successeur d'*Edouard*, s'annonça d'abord d'une manière éclatante. Il n'avoit que seize ans ; lorsque des paysans révoltés au nombre de cent mille , marchèrent jusqu'à Londres & voulurent conférer avec lui ; leurs demandes leur furent accordées. Elles se bornoient à une amnistie , à l'abolition de l'esclavage & à la liberté du commerce. Tandis que cet accommodement se concluoit, une autre bande s'avance commandée par un Forgeron nommé *Wat-Tyler*, dont des Collecteurs avoient voulu déshonorer la fille ; cette troupe force la tour , massacre le Chancelier & le Trésorier , & ravage la Cité. » Le

» Roi rencontre cette nouvelle bande;  
 » il n'avoit avec lui qu'une foible es-  
 » corte; *Wat-Tyler* se sentant supérieur  
 » en forces , affecta toutes les marques  
 » de l'égalité ; il ne mit point pied à  
 » terre ; à peine daigna-t-il faire un  
 » pas vers le Roi. Un homme de la  
 » suite de *Richard* , nommé *Newton* ,  
 » choqué de ces manières insolentes ,  
 » avertit *Wat-Tyler* du respect qu'il  
 » devoit au Roi ; pour toute réponse ,  
 » *Wat-Tyler* tire son poignard , *New-*  
 » *ton* tire le sien ; le Roi ordonne à  
 » *Newton* de remettre son poignard à  
 » *Wat-Tyler* , & il se met à traiter  
 » tranquillement avec les Rebelles.  
 » *Wat-Tyler* , toujours avec la même  
 » insolence , rejette toutes les propo-  
 » sitions du Roi. Il tire de nouveau  
 » son poignard , & on le voit prêt à  
 » s'élancer sur le Roi , soit pour l'é-  
 » gorger , soit pour l'arrêter. *Wal-*  
 » *worth* , Maire de Londres , se jet-  
 » tant au-devant du Roi , frappe &  
 » renverse *Wat-Tyler* d'un coup de  
 » masse ; les autres personnes de la  
 » suite du Roi , achèvent d'assommer  
 » *Wat-Tyler* : aussitôt les Rebelles ,



» criant *Wat-Tyler & vengeance*, ban-  
 » dent leurs arcs & saisissent leurs flê-  
 » ches ; la troupe du Roi, toute foi-  
 » ble qu'elle est, se prépare au com-  
 » bat ; le Roi la retient, il s'avance  
 » seul vers les Rebelles. » *Mes amis*,  
 » leur dit il, *Wat-Tyler est mort ; vous*  
 » *n'aurez plus désormais d'autre Chef que*  
 » *votre Roi.* « Un moment après, ar-  
 rive *Robert Knoles* qui, avec ce qu'il  
 avoit pû rassembler de troupes, de-  
 mande la permission de charger les  
 Rebelles. *Des Rebelles*, dit le Roi ! *Il*  
*n'y en a plus ; vous ne voyez ici que mes*  
*sujets & mes enfans.* Le reste de la vie  
 de *Richard* ne remplit pas les espéran-  
 ces que ce beau moment avoit fait  
 naître.

En France, sous *Charles VI*, la mau-  
 vaise administration rendit au Peuple  
 le caractère séditieux qu'il avoit mon-  
 tré pendant le regne du Roi *Jean*.  
 Tous ces mouvemens finissoient tou-  
 jours par le supplice des principaux  
 Factieux ; mais il arrivoit souvent  
 qu'on n'osoit le leur faire subite-  
 ment public, & qu'on se servoit du prétexte  
 de la rébellion pour arrêter & faire

mourir secrètement une multitude de  
ciroyens innocens ou coupables , dont  
on jettoit pendant la nuit les corps  
dans la rivière. Cet horrible abus  
avoit dégénéré en une sorte d'usage  
qui avoit ses règles particulières. » On  
» enfermoit ces malheureux dans un  
» sac lié par le haut avec une corde.  
» De-là vient, selon l'auteur des Anti-  
» quités de Paris , l'expression prover-  
» biale de *gens de sac & de corde*. Le  
» lieu même du supplice étoit marqué  
» pour ces expéditions clandestines ;  
» c'étoit sous le Pont au Change , ou  
» bien hors de la Ville , au dessus des  
» Célestins , devant ce qu'on appel-  
» loit *la Tour de Billy*. «

On connoît tous les malheurs & les  
troubles horribles que produisirent la  
démence de l'infortuné *Charles VI* &  
l'ambition de ses oncles. » Rien n'é-  
» gale l'indécence & l'horreur de l'a-  
» bandon où la Reine & le Duc d'Or-  
» léans , dans leurs amours scanda-  
» leux, osoient laisser le Roi , tandis  
» qu'ils dissipoient les finances du  
» Royaume en dépenses extravan-  
» tes. Les enfans du Roi n'étoient pas

236 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» moins négligés. *Charles* fut avert  
 » par quelques domestiques fidèles ,  
 » de l'état déplorable où étoient ses  
 » enfans ; mais il n'avoit plus assez de  
 » force d'esprit ni de corps pour s'op-  
 » poser à rien , ni pour rien réparer ;  
 » il fit cependant appeller leur Gou-  
 » vernante , qui lui avoua en pleu-  
 » rant , que *souvent ils n'avoient que*  
 » *manger ne que vêtir. Hélas !* dit le Roi  
 » en soupirant , *je ne suis pas mieux*  
 » *traité !* On ne peut songer sans in-  
 » dignation que dans un violent ac-  
 » cès de sa maladie ( 1405 ), il resta  
 » plus de cinq mois sans se coucher ,  
 » sans changer de vêtement & même  
 » de linge ; qu'il s'étoit enfoncé dans  
 » la chair un morceau de fer , qu'on  
 » l'y avoit laissé , que déjà la gangrène  
 » avoit attaqué plusieurs parties de son  
 » corps , sans que sa femme & son  
 » beau-frère , comblés de ses bienfaits  
 » & jouissant de tout en son nom ,  
 » fissent la moindre attention à des  
 » maux si affreux. «

Un événement excita pendant quel-  
 ques jours la terreur & même les re-  
 mords dans l'ame du Duc d'Orléans.

Il descendoit la montagne de Saint Germain-en-Laye avec la Reine dans un chariot couvert ; les chevaux s'emportèrent , & la Reine & le Prince alloient être précipités du haut de la montagne dans la Seine , si l'on n'avoit promptement coupé les traits des chevaux. Depuis cette aventure , le Duc d'Orléans ne parloit plus que de conversion & de retour à la justice. » Il invita ses créanciers , par une » proclamation publique , à se trouver » un certain jour dans son Hôtel pour » être payés : ils s'y rendirent au » nombre de plus de huit cens ; mais » l'équité du Duc s'étoit dissipée avec » sa crainte ; ses Officiers renvoyèrent » les créanciers , en leur disant que le » Prince leur faisoit beaucoup d'honneur de leur devoir de l'argent , & » qu'ils devoient se trouver flattés » qu'il daignât penser quelquefois à » eux. «

Le commencement du regne de *Henri V* promettoit à la Nation Angloise un Roi ami de l'équité. Ce même Prince cependant s'étoit amusé pendant sa jeunesse à arrêter les pas-

sans, à les voler, à jouir de leur effroi. Un jour un de ses compagnons de débauche fut cité en Justice ; le Prince osa l'y accompagner & frapper le Magistrat qui venoit de condamner le coupable. Le Juge, sans colère, comme sans foiblesse, ordonne de conduire le Prince en prison ; les assistans frémissaient : on trembloit pour le Juge & pour la liberté ; mais le Prince, comme s'il eût été tout à coup terrassé par la majesté des Loix, avoue son tort, se soumet à la Sentence & se laisse conduire en prison. Dès que *Henri* monta sur le Trône, il congédia les compagnons de ses débauches. » Allez, leur dit-il, changez » de conduite ; je vais vous en donner » l'exemple : le temps m'apprendra » quand je pourrai vous rendre mon » amitié à un titre plus honorable. » Quant à présent, voici les amis » dont j'ai besoin, ajouta-t-il, en » montrant les Ministres sages & sévères qui, sous le regne précédent, avoient le plus hautement » condamné sa vie licencieuse. Le » Juge qui avoit si noblement défendu

» contre lui les droits de son Tribu-  
 » nal , n'osoit paroître devant lui.  
 » Ce seroit à moi, lui dit le Roi, à  
 » redouter votre présence; pour vous,  
 » vous avez acquis des droits éter-  
 » nels à mon estime : je vais travail-  
 » ler à mériter la vôtre. Il dit à des  
 » Grands qui vouloient lui rendre  
 » hommage avant la cérémonie du sa-  
 » cre & du couronnement : Attén-  
 » dez, pour me jurer obéissance, que  
 » j'aie moi-même juré obéissance aux  
 » Loix. «

Le Duc de *Bedfort* nommé Régent  
 de la France par *Henri V* mourant ,  
 acheva presqu'entièrement la con-  
 quête de ce Royaume que ce Prince  
 avoit commencée. Comme mon plan,  
 dans cette analyse, n'est que de par-  
 ler des faits les moins connus, je ne  
 rappellerai pas la malheureuse jour-  
 née d'*Azincourt*, le fameux *Traité de*  
*Troyes* qui excluait *Charles VII* de  
 la Couronne, l'Histoire merveilleuse  
 de *la Pucelle d'Orléans*, l'expulsion  
 des Anglois & l'indolence de ce même  
*Charles VII* dans les premières années  
 de son regne. Le Connétable de *Ri-*

chemont punissoit de son chef ses Favoris , ou lui en donnoit d'autres à son gré. Il fit un jour arrêter *Giac* dans son lit , & jusques dans les bras de sa femme. Le Roi envoya ses Gardes pour le délivrer ; il n'étoit plus temps. » Le Connétable qui le tenoit en sa » puissance , lui fit faire , de son autorité privée , une sorte de procès , » c'est-à-dire qu'on lui donna la question , & qu'il avoua tout ce qu'on » voulut. Qu'il parut avouer avec » le plus de sincérité , ce fut le don » qu'il avoit fait au Diable d'une de » ses mains , pour parvenir par son » moyen à la fortune qu'il avoit faite ; » il demanda instamment que l'on » commençât son supplice par lui couper cette main , de peur que le » Diable n'emportât le corps entier. » Telles étoient les lumières des Ministres & des Favoris de *Charles VII.* »

Le Duc de *Bedfort* qui avoit conquis la France est un des plus grands hommes qu'ait eu l'Angleterre ; la seule tache à sa mémoire , aux yeux de la postérité , est le supplice de la

*Pucelle*

*Pucelle d'Orléans.* Cette fille, que les François regardoient comme inspirée du Ciel, passoit pour une Sorcière chez les Anglois ; & c'est principalement à cette double opinion que ses succès doivent être attribués. M. *Gaillard* insère dans son Histoire une lettre du Duc *de Bedford* qui montre l'idée qu'en avoit ce Général lui-même.

» Tout réussissoit , dit-il , jusqu'au  
 » temps du siège d'Orléans & de la  
 » mort du Comte *de Salisbury* ; mais,  
 » depuis cette époque , ajoute-t-il ,  
 » un coup terrible a été frappé sur  
 » nous par la main de Dieu. Ce re-  
 » vers est causé en grande partie par  
 » la folle & funeste croyance & la  
 » crainte superstitieuse qu'ils ont con-  
 » çue d'une femme , vraie disciple de  
 » Satan , formée du limon de l'Enfer ,  
 » appelée *la Pucelle* , laquelle s'est  
 » servie d'enchantemens & de forti-  
 » lèges. Ce revers & cette défaite ,  
 » non-seulement ont fait périr ici une  
 » grande partie de nos troupes , mais  
 » ont en même-temps découragé le  
 » reste de la manière la plus étonnante ,



» & ont au contraire ranimé les enne-  
 » mis , &c. »

Cette Histoire de la rivalité de l'Angleterre & de la France devoit finir à l'entière expulsion des Anglois. M<sup>r</sup> *Gaillard* a jugé à propos de la continuer jusqu'aux regnes d'*Elisabeth* & de *François II*, quoique les guerres que les deux Nations eurent depuis cette époque ne portent pas le même caractère d'animosité , & qu'elles aient eu des motifs tout-à-fait étrangers à leurs anciennes querelles : c'est la matière d'un volume de plus, au lieu d'une vingtaine de pages qui eussent été suffisantes.

Au reste , Monsieur , cet ouvrage n'est pas sans mérite. Il y a des morceaux bien développés ; ce qui le gâte , est une certaine affectation avec laquelle l'auteur ne cesse de déclamer contre la guerre à chaque occasion où elle ne réussit pas à ceux qui la font. M. *Gaillard* auroit bien dû soupçonner que cette méthode amenoit nécessairement une infinité de lieux communs, de prédications froides,

& même un peu ridicules. Il suffisoit, ce me semble, de rassembler à la fin de ce tableau historique la moralité que l'auteur vouloit en tirer. Mais, quand cinq cens Ecrivains, aussi sublimes que M. *Gaillard*, se mettroient à déclamer contre la guerre, je doute qu'ils réussissent à la détruire. Ce sont les passions de ceux qui gouvernent, c'est sur-tout l'ambition qui allume la guerre, & jamais le plus beau sermon du monde n'a converti un ambitieux. Quant au style, il est souvent très-repréhensible ; le regne entier de *Charles V* est écrit d'un ton oratoire. M. *Gaillard* a fait l'éloge de ce Prince pour l'Académie Française ; il avoit probablement cet éloge sous les yeux, en rédigeant son Histoire. On y trouve à chaque instant des périodes de Rhéteur. Je ne citerai que cette petite phrase sur les exploits du Roi *Jean* à la bataille de Poitiers : » toutes ces fureurs héroïques, dit l'auteur, viennent se briser contre la prudence qui prévoit tout, contre l'activité qui déconcerte tout, contre le talent qui tire parti de tout. «

Est-ce là le style d'un Historien ? N'est-ce pas plutôt celui d'un faiseur de sermons ? Ailleurs, c'est de l'emphase, comme dans cette réflexion si peu convenable au ton modeste de l'Histoire : » *Charles V* avoit pour juges , » entre le Roi de Navarre & lui, son » Peuple, *Edouard* lui-même & l'Univers. « M. *Gaillard* paroît aimer beaucoup le ton déclamatoire ; il cite avec complaisance, dans une note, cette expression pleine de morgue de M. de la Harpe au sujet de *Duguesclin* que *Charles V* engagea de reprendre l'épée de Connétable ; le Monarque a fléchi son Sujet. Ces Messieurs trouvent tout cela admirable. En revanche, les expressions naïves de nos ancêtres n'ont pas le même charme pour eux. Vous vous rappelez le discours touchant que les anciens Historiens font tenir au Prince de Galles pour consoler le Roi Jean de sa captivité. M. *Villaret* & la plupart des autres Ecrivains ont rapporté le texte même dans sa charmante simplicité ; M. *Gaillard* a cru devoir l'embellir & a répandu sur ce discours la

glaciale correction du bel-esprit moderne. Dans un autre endroit où les vieux mots sont tout-à-fait désagréables, il les copie avec une scrupuleuse exactitude. Les François, dit-il en parlant d'un Duc de Bretagne, lui *prenoient tout plein de places*, & lui *faisoient tout plein de vilainies*. Ces citations judicieuses de M. Gaillard rappellent le vers de Boileau :

Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.

Il échappe encore quelquefois à l'auteur des expressions d'étalage scientifique, comme *l'action & la réaction des deux Nations l'une sur l'autre, mesurée & calculée autant qu'il est possible*; d'autres assez plaisantes, comme *son caractère le suit par-tout, une féroceité turbulente qui trouble, un écrit où il y a de la pensée*, &c, &c. Depuis qu'il est de l'Académie, sur-tout, M. Gaillard devroit bien éviter ces sortes de fautes qui ne peuvent guères se pardonner qu'à ceux qui composent pour les Prix.

Je suis, &c.

A Paris ce 14 Juillet 1774.

L iij

## LETTRE XI.

*Le Vindictif , Drame en cinq Actes  
& en Vers libres ; par M. Dudoyer ;  
représenté pour la première fois par les  
Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 2 Juillet 1774 ; Prix , 30 sols. A  
Paris, chez Delalain Libraire, rue & à  
côté de l'ancienne Comédie Française.*

**L**ES principaux Acteurs de ce Drame, dont la scène est à Londres, sont Milord *Saint-Albans* Chef de Justice, Sir *Saint-Albans* qui est *le Vindictif*, Sir *James* son frère, caché sous le nom de M. *Fleins*, Mifs *Worthy* femme de ce dernier, & Milord *Dély*.

*Fleins* ouvre la scène avec *Worthy*. A travers les assurances de l'amour le plus tendre, il laisse percer sa jalousie. Instruit que Milord *Dély* ignore le nom & le rang de sa femme, il craint qu'il n'en devienne amoureux. *Mistriss*

lui demande s'il ne redoute pas également son frère ?

Mon frère ! . . . Je suis loin d'en devenir jaloux ;

Apprenez cependant qu'il fut épris de vous ;

Apprenez . . . .

M I S T R I S S.

Amoureux , *Saint-Albans* ! Lui....

F L E I N S.

Lui-même

Je n'ai point confié ce secret à ta foi ,

J'ai craint de rougir devant toi ;

Connois mon cœur , connois mon injustice extrême.

Je revenois d'*Oxford* ; bientôt Sir *Saint-Albans*

M'ouvrit avec transport ses secrets sentimens ;

Je fus , pour son malheur , confident de sa flamme.

Tes froideurs le rendoient incertain & confus ;

Et , sa fierté craignant d'éprouver un refus ,

Il emprunta mes yeux pour lire dans ton ame.

Je te vis , & soudain je me sentis charmer ;

Un transport inconnu me contraignit d'aimer.

248 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

De combien de remords ma flamme fut suivie !  
Je me représentai la bonne-foi trahie ,  
Mon frère , son espoir , ses regrets . . . vains  
efforts !

L'amour qui m'entraînoit surmonta mès re-  
mords.

*Saint-Albans* ( ce fut-là mon plus cruel su-  
plice ) ,

*Saint-Albans* s'apperçut de mon amour , du  
tien.

*Sir James* , me dit-il , mon intérêt n'est rien ;  
Je vous en fais le sacrifice.

*Miss Worthy* vous préfère , il suffit , j'y con-  
sens ,

Épousez-la. Ces mots troublèrent tous mes  
sens.

Sa générosité combloit ma perfidie . . . .

Je voulois à ses yeux me priver de la vie ,  
J'embrassois ses genoux . . . . Il plaignit mon  
erreur ,

Excusa ma jeunesse , & rassura mon cœur.

Bientôt l'inimitié , contre toute apparence ,  
De ton père & du mien rompit l'intelligence.

Un père dur , terrible , & dont la fermeté  
Ne souffre point qu'on manque à son autorité ,  
Un père , devant qui j'ai tremblé dès l'enfance ,

M'ordonna d'oublier jusqu'au nom de *Worthy*.

Tu sçais mon désespoir, toi qui l'as ressenti!

Eh bien! dans ces momens de fureurs & d'alarmes,

Mon frère me calmoit, prenoit part à mes larmes,

Je pensois à toi seule; il daignoit m'en parler;

Et ses soins généreux sçavoient me consoler.

Tu vois que nos malheurs augmentent sa confiance.

Depuis que nous l'avons instruit de notre sort,

Malgré la loi d'un père, & malgré mon offense,

( Tant d'amitié ne sert qu'à redoubler mon tort )

Il nous voit, nous console, & plaint notre souffrance;

Son assiduité passe notre espérance,

Il calme par degrés un père furieux;

Il me rend près de lui des soins officieux.

Ah! son amour pour toi, quoique vif & sincère,

N'a fait que déployer son noble caractère;

J'admire ses vertus; j'aspire à l'imiter,

Et je me haïrois d'oser le suspecter.



*Mistriss* n'a jamais sçu l'amour de *Saint-Albans* pour elle ; elle approuve le mystère que *Fleins* lui en a fait. Cette femme , cachée sous les simples dehors d'une ouvrière , est une *Lady* , fille unique de Milord *Worthy* , riche héritière & dont le sang ne le cède qu'à celui des Rois. *Fleins* pour qui elle a tout quitté , & qu'elle soutient par ses talens & ses travaux , se plaint de la sévérité de son père , qui l'a contrainte à former sans son aveu , des nœuds qu'il eût désapprouvés. La générosité de *Miss* lui impose silence sur le reproche qu'il se fait de l'état d'indigence où il l'a réduite. L'amour lui a fait tout entreprendre ; il la console de tout ; elle envoie son mari porter en Ville des dessins à vendre. *Fleins* fort : *Miss* s'applaudit de son choix , de sa tendresse & de son bonheur.

Surviennent Sir *Saint-Albans* & Milord *Déty*. *Miss* s'excuse auprès d'eux , & va rejoindre son mari. *Saint-Albans* cherche à pénétrer les sentimens de *Déty* , qui ne se trahit que par les mouvemens involontaires d'une

ame noble & sensible. *Saint - Albans* développe encore cette sensibilité de Milord, par une peinture adroite de la misère des deux époux ; il n'a l'air de lui en parler , que dans la crainte qu'il ne s'engage pour ces gens - là ( c'est ainsi qu'il les appelle ), qu'on poursuit de tous côtés. Cet artifice jette le trouble dans le cœur de *Dély* qui se retire en disant ces deux vers si touchans :

Il est si doux d'obliger ! L'opulence  
N'a pas d'autre droit au bonheur.

*Saint - Albans* resté seul , découvre toute l'atrocité de son caractère : plus il voit son frère heureux & adoré de sa femme, plus ce bonheur irrite sa rage ; c'est lui qui , sourdement , a brouillé son père avec celui de *Miss Worthy* ; c'est lui qui va se servir de *Dély* pour enflammer la jalousie de son frère & assurer sa vengeance. Il veut amener Milord à des bienfaits que la malheureuse passion de *Fleins* ou Sir *James* puisse mal interpréter : il s'applaudit de sa marche lente , mais sûre ; il se

félicite de son sang-froid, & jouit d'avance de toutes les horreurs qu'il médite.

Au second Acte, les deux frères paroissent ensemble. *Fleins*, à qui le *Vindicatif* apprend que son père est toujours inflexible, se console au moins de cette disgrâce par le bonheur d'être adoré de *Mifs*, & par celui qu'il croit avoir d'être chéri & secouru par son frère ; il se jette dans ses bras avec l'épanchement de la plus vive reconnoissance. L'artificieux *Saint-Albans* se défend alors d'une générosité que sa position ne lui a point permise ; les billets que son frère croit sol-dés par lui, sont acquittés par un autre ; cet autre a sans doute quelques intentions qu'il faudroit approfondir. En feignant de ne point vouloir outrager *Dély*, c'est sur lui que des insinuations adroites parviennent à fixer les soupçons.

*Mistriss* arrive. *Fleins* furieux lui redemande ces billets acquittés ; elle les lui remet avec le calme de l'innocence ; elle ne daigneroit pas même se justifier, si *Fleins* ne l'exigeoit. Elle croyoit *Saint-*

*Albans* l'auteur du bienfait ; *Fleins* lui apprend que c'est *Dély*, mais d'un ton qui éclaire bientôt l'infortunée *Wor-thy* sur les soupçons qui s'élèvent dans l'ame impétueuse & bouillante de son époux ; elle cherche encore à le rassurer ; & , quoiqu'elle ne puisse regarder Milord comme un séducteur , elle propose à son mari de quitter Londres , d'aller s'ensevelir avec lui dans une retraite ignorée , pour y jouir des tableaux simples de la Nature & d'un bonheur qui ne soit pas empoisonné. *Fleins* , dont le cœur est naturellement bon , revient à lui & se jette aux pieds de sa femme qui le relève , l'embrasse , & lui dit ces vers charmans :

Ah ! ne vas point t'avilir à tes yeux ;  
On perd tout en cessant de s'estimer soi-même.

Elle l'invite à courir chez ses Créanciers , pour sçavoir d'eux comment & par qui leurs billets ont été payés. *Sir James* la quitte dans ce dessein avec son frère , qui va , dit-il , porter les derniers coups.

*Mifs* attribue la défiance de son mari

à sa sensibilité ; elle ne peut se résoudre à croire que Milord *Dély* ne soit qu'un lâche suborneur. Un Sergent , chargé d'ordres , vient pour arrêter *Fleins* ou sa femme , s'ils ne satisfont sur le champ à un billet dont il est porteur : c'est une des trames du *Vindictif* qui a excité le Créancier & fait obtenir le decret. *Miss* est seule , & dans l'impuissance de faire honneur à la dette. *Dély* entre dans ce moment ; il est instruit de l'affaire par le Sergent même ; il lui donne , le plus secrettement qu'il peut , la somme qu'il faut pour acquitter la créance. Envain *Mistriss* tombe à ses genoux & veut s'opposer à cette générosité , qui pourroit fortifier encore des soupçons qu'elle redoute. Le Sergent remet les papiers à Milord , & s'échappe.

*Saint-Albans* revient ; *Miss* se retire ; & voici encore le jeune Milord aux prises avec le monstre , qui ne cesse de tendre des pièges à sa crédulité ; il est d'autant moins en garde contre ce traître , qu'il lui doit la connoissance de *Fleins* & le conseil de lui être utile. *Saint-Albans* l'invite à déclarer

son amour ; & *Dély* , seul , s'affermit dans la résolution délicate & noble de ne point dégrader ses bienfaits par l'aveu de ses sentimens.

La nouvelle générosité de *Dély* redouble ses torts dans l'esprit de *Fleins* , qui ne peut cependant croire son épouse coupable. Le *Vindictif* , tantôt accuse Milord , tantôt le justifie ; c'est par ces ruses abominables qu'il parvient enfin à le rendre tout-à-fait odieux à son frère , qui veut se venger & se battre. *Saint-Albans* l'y engage , en paroissant l'en détourner , & , d'un air de bonté , il lui promet de tenter l'impossible pour payer toutes ses dettes , & pour l'affranchir de la reconnoissance qu'il doit à ce Seigneur ; il semble même exiger de *Fleins* que , jusques-là , il ne voie point *Dély* ; le malheureux *Fleins* , entraîné , ramené tour à tour , se rend & promet tout. Le *Vindictif* , resté seul , loin de plaindre son frère & d'être défarmé par sa confiance , n'en est que plus ardent à se venger. Confident de son rival , forcé de contraindre son amour & sa haine , c'est

en faisant des malheureux qu'il se consolera de l'être.

*Dély*, conduit par sa générosité, vient demander à *Saint-Albans* s'il a calmé les soupçons de *Fleins*. C'est dans cette scène que ce scélérat ouvre toutes les profondeurs de son ame, également endurcie au crime & aux remords; il se complait à peindre, avec toute la séduction dont il est capable, les espérances qu'on doit naturellement concevoir, en obligeant une jeune personne, belle, vertueuse, infortunée, plus intéressante par ses malheurs mêmes. En vain *Dély* lui oppose la probité, l'ordre public, les loix de la Société, & fait voir un cœur qui répugne à la moindre bassesse; l'infâme *Saint-Albans*, qui feint d'admirer cet héroïsme, l'enhardit par tout ce qui peut encourager les vœux timides d'un Amant. Il pousse la noirceur jusqu'à jeter des soupçons sur *Worthy*; il la représente luttant contre des liens qui lui pèsent, victime de ses devoirs, n'osant avouer ses peines, dévorant ses larmes, & cherchant pour

son cœur le calme d'un plus doux sentiment. C'est après avoir appuyé sur ce tableau, qu'il abandonne *Dély* aux combats de l'amour qui veut parler, & de la délicatesse qui le condamne à se taire.

*Mifs* survient & rend graces à *Dély*; la reconnoissance naïve & tendre qu'elle lui témoigne, jette Milord dans le désordre le plus affreux; enfin il se rappelle les discours de *Saint-Albans*; sa passion l'aveugle; ses soupirs le trahissent; l'aveu lui échappe. *Mistriss*, étonnée, confuse, indignée, rappelle à *Dély* le nœud qui la lie à un époux qu'elle aime, & qu'elle-même a choisi; elle accable Milord des reproches les plus éloquens, lui rappelle tous ses devoirs, l'estime dont il jouit, & le ramène en le faisant rougir. Plein de son trouble, Milord rencontre *Saint-Albans*; il lui confie qu'il a déclaré son amour à *Mistriss*, & qu'il ne pourra jamais réparer cet outrage fait à la vertu la plus pure. *Saint-Albans* se charge, puisqu'il partage ses torts, de l'aider à les réparer; dans cet espoir il entraîne *Dély* chez lui.



Au quatrième acte, *Saint-Albans* s'applaudit d'avoir surpris à *Dély* une lettre qui va le conduire plus promptement à ses fins. *Fleins* arrive ; & *Saint-Albans*, après lui avoir vanté son zèle pour ses intérêts, & l'avoir préparé, par ses discours, à l'atteinte mortelle dont il va le blesser, lui montre enfin la lettre de *Dély* : convaincu par *Saint-Albans* de la possibilité de faire rompre un hymen contraire aux Loix, il offre à *Worthy* son rang & sa main ; il attend sa réponse au Café de *Wil*. Quel coup pour le cœur de *Fleins* ! Son premier mouvement, néanmoins, est de justifier sa femme ; mais bientôt, empoisonné par les discours de son frère, il s'abandonne à tous les emportemens de sa jalousie ; le cruel *Saint-Albans* jouit, avec une complaisance féroce, des fureurs qu'il cause. *Fleins*, dans sa rage impétueuse, veut chercher *Dély*. *Saint-Albans* lui représente qu'un duel, en Angleterre, est regardé comme un assassinat, & que la Loi ne fait point de grace. *Fleins*, désespéré, distrait, rêveur, promet d'oublier

son outrage, & d'abandonner les perfides à leur sort criminel ; il a besoin de solitude ; il prie son frère de le laisser ; le *Vindictif* le quitte, en l'assurant qu'il va s'occuper de l'emprunt dont il a besoin. A peine est-il sorti, que *Fleins* sent renaître sa rage contre *Dély* ; il lui veut arracher le jour pour punir son indigne amante. *Mistriss*, qui entre, trouve son mari dans ces noirs accès : elle court à lui ; & par les plus douces caresses, essaye en vain de dissiper l'horreur qui l'environne ; elle parle de *Dély* ; à ce nom *Fleins* lui lance un regard terrible, se jette sur son épée & sort.

Quelques momens après il revient annoncer à sa femme qu'il faut se séparer, qu'il la rend à elle-même, que son amant ne vit plus. *Miss* fond en larmes ; *Fleins* l'accable des plus sanglans reproches ; il veut la quitter : elle se précipite au-devant de lui, l'arrête, & lui jure, malgré sa cruauté, malgré son injustice, qu'elle l'aime toujours. *Fleins* lui montre la lettre de *Dély* :

Et voilà donc sur quoi vous m'avez condamnée.

. . . . .

Je t'aime, je t'adore, & je renonce à toi.

Elle veut sortir ; *Fleins* la retient.

*Non*, dit-elle :

Non, laisse-moi je veux t'arracher ta victime,  
Et je te coûterois peut-être un nouveau crime.

Des Archers viennent, avec des témoins, saisir *Fleins*, coupable du meurtre de *Dély* ; on l'entraîne chez Milord *Saint-Albans*, son Père & son Juge. *Miss* fort & va chercher les moyens de sauver les jours de son mari.

Le Juge paroît avec *Vilson* qui lui apprend qu'on a traîné chez lui un malheureux qui se couvre le visage de ses vêtemens, & se dérobe à tous les regards : ce récit excite la curiosité de *Saint-Albans* ; il ordonne qu'on lui amène le coupable. Sir *James* paroît devant Milord *Saint-Albans* ; son visage est caché ; mais sa voix le décele, & le malheureux père reconnoît son fils dans le meurtrier de *Dély*. Sir

*James* se justifie du reproche d'assassinat ; il a , dit-il , attaqué Milord en homme d'honneur ; c'est l'amour seul qui vient d'armer son bras ; il recommande à son père *Miss Worthy*. Elle paroît , & annonce *Dély* , dont les jours sont assurés ; on renvoie les témoins. *Dély* rend compte au Juge de toute sa conduite & de l'atrocité de *Sir Saint-Albans* : ce malheureux, dit-il , vient de s'exiler lui-même ;

Et, seul dans l'Univers, errant à l'abandon,  
Il emporte avec lui son forfait & sa peine.

Milord *Saint-Albans* le maudit , & se reproche sa sévérité pour ses enfans. *Dély* , dont l'ame généreuse ne se dément point , le supplie d'assurer le bonheur de *Sir James* & de *Miss Worthy* , & de bénir leur union. *Sir James* revient de son erreur & l'abjure aux genoux mêmes de son bienfaiteur ; sa femme l'imité ; le père les relève avec bonté , promet de ratifier leur hymen , & de se réconcilier même avec Milord *Worthy* :

Mon fils , que ce jour soit pour vous  
La leçon des maris & l'école des pères,

Tel est Monsieur , le précis de ce Drame intéressant ; il paroît qu'en général , les critiques les plus graves ont toutes porté sur le caractère du *Vindictif* ; on en a trouvé la couleur trop forte , & peut-être a-t-on eu raison ; la vengeance ne peut réussir au Théâtre qu'autant qu'elle est impétueuse , rapide , & non la combinaison froide d'un esprit qui s'observe & d'une ame qui se possède ; celle d'*Atrée* , dans *Crébillon* , n'est supportable & attachante que par l'importance des Personnages , par la dignité des noms , & par cet appareil de majesté dont *Melpomène* sçait couvrir les grands crimes. La Tragédie bourgeoise ou le Drame , doivent exclure ces caractères outrés , qui ne produisent qu'une horreur pénible , oppressent le cœur & l'empêchent de s'ouvrir aux douces impressions de la sensibilité. Au reste , c'est à cette sensibilité même que l'auteur du *Vindictif* doit son succès ; elle est par-tout répandue dans son ouvrage , & par-tout elle est vraie , délicate , éloquente , puisée dans la Nature , Rien de plus touchant

que le rôle entier de la jeune *Worthy*; il respire cette vertu indulgente, que l'amour rend encore plus aimable; & ce que j'ai admiré dans ce rôle, c'est que les momens de courage, de fermeté, de force même, laissent toujours percer la teinte primitive du caractère; elle n'a jamais ces emportemens ridicules qui défigurent aujourd'hui & masculinisent, si l'on me permet de le dire, la plupart des femmes qu'on introduit sur la scène: elles sont raisonneuses, colères, pédantes, des espèces de Philosophes; elles cessent d'intéresser, comme de raison, quand, de cette hauteur philosophique, elles veulent bien descendre jusqu'aux foiblesses du sentiment. J'invite nos innombrables Dramaturges à faire leur profit de cette réflexion, qu'ils ne trouveront pas dans les Poétiques fastueuses de nos soi-disant Législateurs, mais que prescrit le bon sens qui vaut bien les apophtegmes de ces Messieurs.

On voit combien l'auteur du *Vindictif* a senti l'odieux de ce caractère, par le soin qu'il a eu de l'entourer

de personnages estimables. La passion de Milord *Dély* est honnête, respectueuse, & , ce qui demandoit une touche infiniment délicate, ne nuit, en aucune manière, à la pureté de ses bienfaits; l'aveu qu'il fait de son amour lui échappe, & le remords l'en punit: il étoit hardi d'offrir cette scène au Public; M. *Dudoyer* a franchi cet écueil avec beaucoup d'adresse, & c'est sur-tout dans les obstacles applanis que se montre le vrai talent. Quelques personnes auroient désiré à *Dély* moins de crédulité & plus de pénétration dans ses scènes avec *Saint-Albans*; mais sa confiance même augmente l'intérêt qu'on prend à lui. *Britannicus*, dans *Racine*, ne se défie point de *Narcisse*, & *Britannicus* plaît à toutes les ames qui ont connu cette candeur précieuse qu'on ne perd que trop tôt, & qui a sa source dans la sécurité de la vertu.

Vous avez admiré, Monsieur, la belle Scène du cinquième Acte, où Sir *James*, coupable d'un duel, est amené devant son Juge, qui se trouve être son père; cette situation est déchirante

chifante & rendue supérieurement par *Molé*; l'action de se jeter le visage contre terre, quand il est reconnu, est un trait de génie de la part de l'Acteur qui a déployé, dans le *Vindicatif*, des ressources nouvelles & ces passions sublimes & vraies qui parlent à toutes les ames & enlèvent tous les suffrages.

Quant au style de cette Pièce, Monsieur, il est naturel, facile, souvent harmonieux, plein de tournures heureuses & de mouvemens vrais. Je vous ai transcrit un morceau de la première Scène qui justifie, en partie, ces éloges. Voici encore, selon moi, un morceau digne des meilleurs Ecrivains:

Arrête.

Arrête . . . . Un mot de plus déchireroit mon cœur.

Si Milord est un séducteur,  
Si son ame n'est point honnête;  
On peut s'en fier à ma foi;  
Mais, Sir *James*, répondez-moi.

Auriez-vous bien cette fureur extrême?  
Et pourriez-vous vous dégrader vous-même,

ANN. 1774. Tome IV. M



266 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

En dégradant l'objet que vous aimez ?  
Craignez que des soupçons indignement for-  
més . . . .

Vas ; ne crains rien : je t'aime & ne puis m'en  
défendre.

T'affliger, te punir, n'est pas en mon pou-  
voir.

Mais au nom d'un amour si tendre,  
Dont je fais mon bonheur, ma gloire, mon  
devoir,

Mon ami, fuyons une Ville  
Où les pièges trompeurs environnent nos pas,  
Où les cœurs des humains ne se discernent  
pas.

Renfermons-nous dans un asyle  
Où nous ne respirions que l'amour & la paix.

Là, goûtant un bonheur tranquille,  
Toujours près l'un de l'autre, & toujours sa-  
tisfaits,

Nous aurons pour soutiens, dans notre vie  
obscuré,

Ces mortels fortunés, amis de la Nature,  
Qui tiennent de sa main le calme & le repos,  
Dont rien ne peut troubler l'ame innocente &  
pure,

Et qui vivent contents dans le sein des tra-  
vaux . . . .

Ces teintes, douces & riantes, n'excluent point, dans l'auteur, la couleur nécessaire aux tableaux d'un ton plus mâle & plus prononcé. Lisez, Monsieur, pour en être convaincu, la belle Scène du quatrième Acte entre *Fleins* & *Mistriss*. A quelques petites négligences près, toute la Pièce est écrite du ton noble & touchant qui caractérise cette Scène. M. *Dudoyer* n'a eu garde d'en affoiblir l'effet par ce mélange d'une gaîté bouffonne, qui, dans quelques-uns de nos Drames modernes, fait un contraste si ridicule; il a aussi débarrassé son ouvrage de toutes ces petites actions mesquines, qui fatiguent, en pure perte, les Spectateurs, & nuisent à l'intérêt au lieu de l'augmenter. Que m'importe, quand je suis vivement affecté, qu'on me représente des Valets transportant des valises, éteignant des bougies, arrivant en papillottes, & portant ingénieusement un houffoir sur l'épaule! On croit enrichir la Scène par cet enfantillage dramatique; on l'appauvrit. Monsieur *Dudoyer* a né-

gligé ces misérables ressources , & les gens de goût lui en sçauront gré.

Sa *Préface* est d'un homme qui connoît l'Art dans lequel il s'exerce ; elle est pleine de précision , de vues sages , & de cette Philosophie qui n'est autre chose que la justesse des idées. *L'Épître Dédicatoire* est un hommage noble & vrai à Mlle *Doligny* , qui a joué avec tant d'intérêt & de vérité le rôle de *Worthy*. L'auteur semble avoir pris quelques traits du caractère de l'Actrice , pour embellir celui du Personnage. Enfin , Monsieur , la Pièce du *Vindictif* , malgré quelques défauts , annonce de l'ame , de l'esprit , même une sorte de création , & , ce qui devient plus rare de jour en jour , le goût de la simplicité , qui caractérise les bons auteurs dramatiques.

*Hémisphère Austral ou Antarctique , projeté sur un horison dont le zénith est situé à 140 degrés de Longitude Orientale de l'Isle de Fer , & à 66 degrés 32 minutes de Latitude Australe ; dressé*

*sous les yeux de M. le Duc de Croy,  
par le Sieur de Vaugondy, Géogra-  
phe ordinaire du Roi.*

ON ne commença, Monsieur, que vers la fin du quinzisième siècle à soupçonner l'étendue de la Terre, dont à peine alors un sixième étoit connu. Le Cap de Bonne-Espérance ne fut doublé par *Diaz*, Portugais, qu'en 1487; d'où est résultée la connoissance, par mer, de l'Inde & de la Chine. L'Amérique fut découverte en 1492; *Magellan* franchit le premier le détroit qui porte son nom, le 21 Octobre 1520, & le Cap Horn ne fut reconnu qu'en 1610; ces découvertes nous ouvrirent la mer du Sud. Dans le reste du dix-septième siècle, on ne voit de voyage extraordinaire & hardi que celui d'*Abel Tasman*, Hollandois, en 1642.

Les découvertes se sont multipliées depuis avec succès par les voyages de *M. Halley* en 1700; du vaisseau nommé le *Saint Louis*, en 1708; de *M.*

*Bouvet* \*, en 1738 & 1739; du Com-  
modore *Byron* & du Capitaine *Mouat*,  
du Capitaine *Carteret*, du Capi-  
taine *Wallis*, du Capitaine *Cook* en  
1768, 1769, 1770 & 1771, de *M.*  
*de Bougainville* en 1766, 1767, 1768  
& 1769; de *M. de Surville* en 1769;  
de *M. Marion* en 1772; de *M<sup>rs</sup>. de*  
*Kerguelen* & de *Saint - Allouarn* en  
1772 : tous célèbres Navigateurs aux-  
quels nous sommes redevables d'un  
grand nombre de connoissances, &  
particulièrement de celles que nous  
avons sur la mer du Sud.

La Carte que je vous annonce ,  
Monsieur , a l'avantage de réunir ,  
sous le même coup d'œil , toutes les  
régions fréquentées par les Naviga-  
teurs, tant dans les mers des Indes  
Orientales que dans la partie méridi-  
onale de la mer du Sud. *M. de Vau-*  
*gondy* en doit l'idée à *M. le Duc de*  
*Croy*, qui , en se servant d'un globe

\* *M. Bouvet*, Commandant les Vaisseaux  
*l'Aigle* & *la Marie*, reconnu, en 1739, un  
Cap qu'on croit faire partie des Terres Aus-  
trales; on prétend que ces Terres ont été  
vues, pour la première fois, en 1503, par  
*Gonneville*, François de Nation.

monté d'une manière nouvelle qu'il a imaginée, & en plaçant le zénith à 140 degrés de longitude orientale de l'Isle de Fer & à 66 degrés 32 minutes de latitude australe, s'est aperçu que l'œil embrassoit à la fois les côtes de Malabar & de Coromandel, les Ports de Macao, de Canton, & les Isles voisines dans la mer orientale. M. de Vaugandy s'est empressé d'adopter cette projection oblique qui offre l'ensemble de toutes les Mers, Côtes & Ports fréquentés par les Européens dans l'hémisphère antarctique. On y voit tracées toutes les routes qu'ont tenues les Navigateurs, & les espaces qui restent encore à parcourir, pour avoir une connoissance complète de cette moitié du globe.

Les Terres ou les Isles dont la position est certaine, sont marquées, dans cette Carte, d'un trait ombré plus fort que les autres endroits, qui, quoique bien connus, n'ont pas une position si décidée. On n'a fait que ponctuer les lieux douteux, & on ne les représente que pour paroître ne

pas oublier ce qui se trouve indiqué dans les autres Cartes. M. de *Vaugondy* a tâché de n'omettre aucune des routes principales connues, & de les tracer avec la plus grande exactitude ; mais il supprime toutes celles qui , étant trop voisines les unes des autres , n'auroient fait que jetter de la confusion dans sa Carte. Il s'attache particulièrement à marquer celles qui , passant à travers des Mers peu connues , contribuent à en constater l'étendue. Par cette disposition , on voit , d'un coup-d'œil , ce qui a été parcouru , & ; par les espaces vuides , on juge de ce qui reste encore à découvrir , & des voyages qu'il seroit le plus avantageux d'entreprendre. Les routes dont on a fait mention & qu'on a tracées , sont celles d'*Abel Tasman* , du Vaisseau le *Saint Louis* , de M. *Halley* , de M. *Bouvet* , du *Commodore Byron* , du Capitaine *Mouat* , du Capitaine *Carteret* , du Capitaine *Wallis* , du Capitaine *Cook* , de M. de *Bougainville* , de M. de *Surville* , de M. *Marion* , de M<sup>rs</sup>. de *Kerguelen* & de *Saint-Allouarn*. Toutes ces routes ont

été tracées sous les yeux & sous la direction de M. le Duc de Croy, d'après les journaux des Navigateurs. Cette Carte peut être regardée comme générale pour toutes les Mers de l'hémisphère austral, & pour tous les Ports commerçans qu'elles renferment. Elle indique toutes les routes qu'on peut tenir & les différens endroits par lesquels il faut nécessairement passer pour faire le tour du Globe.

Monsieur de Vaugondy a poussé l'attention jusqu'à marquer, par une suite de petits points coloriés en jaune, les Antipodes de l'Europe; les noms des Villes & des Royaumes y sont inscrits dans les lieux correspondans à ceux que ces Villes & ces Royaumes occupent dans notre hémisphère. Jusqu'à présent, Madrid est la seule Capitale de notre hémisphère dont l'Antipode soit reconnu; on le place dans la Nouvelle Zélande.

Cette Carte de l'hémisphère austral, sur lequel l'Europe, depuis quelque temps, semble avoir fixé ses regards, doit être favorablement ac-



cueillie dans un temps où le zèle des découvertes est plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Ce morceau très-curieux fait autant d'honneur au goût, aux lumières, aux connoissances rares de M. le Duc de Croy, qu'aux talens de M. de Vaugondy qui l'a exécutée avec toute l'intelligence, la précision & la netteté qu'on trouve dans ses autres ouvrages. Elle se vend chez lui Quai des Augustins.

*Quatrain de M. l'Abbé de Maucroix \*,  
à l'âge de 80 ans.*

**C**HACQUE jour est un bien que du Ciel je  
reçois ;  
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :  
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à  
moi ;  
Et celui de demain n'appartient à personne.

\* Célèbre Traducteur François. Il naquit à Noyon le 7 Janvier 1619, & mourut à Reims, dont il étoit Chanoine, le 9 Avril 1707, âgé de 90 ans.

Je suis, &c.

*A Paris ce 16 Juillet 1774.*

## L E T T R E X I I.

*Abrégé de l'Histoire de Genève & de son  
Gouvernement ancien & moderne ,  
traduit de l'Anglois de Georges Keate  
Esq. par M. A. Lorovich, avec quel-  
ques Notes du Traducteur ; Brochure  
in-12 de 120 pages.*

U N E petite Ville qui a sçu fixer dans son sein la paix, la modération, la liberté au milieu des troubles qui déchirent les plus grands Empires, est un spectacle bien intéressant pour un vrai Philosophe & pour ceux qui, peu séduits de l'éclat des armes, gardent toute leur admiration pour un Gouvernement dont la sagesse & la vertu forment la base & le plus ferme appui. Tels sont les motifs, Monsieur, qui paroissent avoir engagé M. Keate à publier un Abrégé de l'Histoire de Genève & de son administration. Cette Ville est fort ancienne; César en fait mention dans ses Commentaires. Il lui donne le même nom qu'elle porte aujourd'hui ; elle

M vj

fut alternativement sous la domination des Empereurs Romains , François , Allemands , & sous celle des Rois de Bourgogne jusqu'au milieu du onzième siècle. Les Comtes de Genève n'étoient que des principaux Officiers de l'Empereur , qui administroient la Justice en son nom. Vers l'an 1032 , un de ces Comtes nommé *Girold* , profita , pour secouer le joug , des troubles & des guerres où il vit engagé l'Empereur *Conrad le Salique* : mais *Conrad* envoya des troupes contre lui & *Girold* fut défait. *Robert* son fils parvint à faire renoncer les Empereurs à leurs droits en faveur des Evêques ; ce qui fut l'origine de grandes disputes entre les Evêques & les Comtes de Genève. Plusieurs ordres des Empereurs & quelques Traités appaisèrent ces disputes. Par un de ces Traités , on laissa aux Evêques la souveraineté de Genève , & l'on convint que la punition des Criminels appartiendrait au Comte. En 1162 un Arrêt de l'Empire , donné par *Frédéric I* , reconnut l'Evêque & ses successeurs seuls Princes de la Ville , Fauxbourgs & Châteaux de l'Evêché,

renonçant pour lui & ses successeurs à tous ses droits & ne s'en réservant d'autre que l'obligation de l'Evêque & du Clergé de chanter les Litanies trois jours de suite pour la conservation du Saint Empire Romain. Les Gènévois appellèrent cet Arrêt leur *Bulle d'Or*. Pour les *Comtes*, ils cédèrent tous leurs droits à la Maison de Savoie. Ce fut l'origine d'un long enchaînement de guerres, de troubles & d'attentats contre la liberté de cette République. Un des Evêques se trouva parent d'un Duc de Savoie & appuya ses prétentions. Alors l'État commença à regarder les Ducs & les Evêques comme des tyrans, & contracta alliance avec les Cantons de Berne & de Fribourg. L'Evêque aida le Duc à soulever le pays d'alentour. Cette conduite ne fit que le rendre odieux au Peuple, & son autorité fut abolie par la Réformation qui devint générale. L'Evêque sortit de la Ville & abdiqua sa dignité.

L'époque la plus remarquable des guerres contre les Ducs de Savoie, est la fameuse escalade que fit donner à Genève le Duc *Charles Emmanuel*

en 1602 : ce fut dans le sein de  
 la paix la plus profonde & dans  
 l'obscurité de la nuit qu'il tenta  
 cette entreprise , ne se proposant rien  
 moins que de passer les habitans au  
 fil de l'épée & de se rendre maître  
 de la Ville. Peu s'en fallut qu'il ne  
 réussît ; Genève étoit à deux doigts  
 de sa perte. » Deux cens hommes  
 » avoient déjà pénétré dans la Ville  
 » avant -qu'on eût donné l'allarme ;  
 » mais à peine furent - ils apperçus  
 » qu'on les mit en déroute. Une par-  
 » tie fut taillée en pièces , l'autre faite  
 » prisonnière , & le reste tué , pen-  
 » dant qu'ils redescendoient les rem-  
 » parts. Cet acte de la plus noire hos-  
 » tilité ouvrit la scène d'une nou-  
 » velle guerre qui fut apaisée huit  
 » mois après par la médiation des Can-  
 » tons de Glaris , Basle , Schaffouse &  
 » Appensel. Le dernier article de ce  
 » Traité déclare que tout acte de haine  
 » & d'inimitié seroit à jamais oublié ,  
 » & qu'on regarderoit comme viola-  
 » teur de la paix quiconque trouble-  
 » roit le repos public. Les Gènevois  
 » célèbrent , par des fêtes & des ré-  
 » jouissances annuelles , le 1<sup>er</sup> jour de

» Décembre qui est celui de l'escalade. Depuis ce dernier Traité, la meilleure intelligence a toujours subsisté entre la Savoie & la République, & le Roi de Sardaigne, en 1754, l'a reconnue souveraine, libre & indépendante.

L'auteur entre ensuite dans les détails du gouvernement de Genève & de sa constitution. Le Peuple est divisé en plusieurs classes sous les dénominations de *Sujets*, *Habitans*, *Natifs*, *Bourgeois* & *Citoyens*. Les *Sujets* doivent être de la Religion Protestante, & n'ont d'autre avantage que de vivre sous le gouvernement de la République. Les *Habitans* sont des Etrangers qui ont acheté pour six à sept louis des Lettres de protection en vertu desquelles ils peuvent avoir une maison & jouissent de certains privilèges. Les *Natifs* sont ceux dont le père n'étoit qu'*Habitant*, & ils ont quelques avantages ou droits de plus que leurs pères. Les *Bourgeois* sont ceux qui ont acquis ce droit par achat; on le leur vend fort cher. Les *Citoyens* sont les fils des *Bourgeois*; ils jouissent des plus grandes prérogatives; c'est parmi eux qu'on choisit les Mem-

bres du Conseil des Vingt-cinq & les Magistrats, Les *Bourgeois* & les *Citoyens* ont la liberté de commercer; ce que les *Habitans* & les *Natifs* ne peuvent faire sans en acheter tous les ans la permission.

Le pouvoir suprême réside dans trois Contails; le *Conseil Général*, le *Conseil des Deux cens*, & le *Conseil des Vingt-cinq*. Le *Conseil Général* ne pouvant s'assembler de lui-même & étant soumis à la censure des autres, ne peut guères être préjudiciable à l'État, & dans ce point, remarque l'auteur, la constitution de Genève est préférable à celle de Marseille si vantée par les anciens Ecrivains. Le *Conseil des Six cens* à Marseille pouvant se réunir ou se séparer de sa propre volonté, réunissoit le pouvoir exécutif & le législatif. Le *Conseil Général* de Genève est composé de *Bourgeois* & de *Citoyens* qui ont atteint la vingt-cinquième année de leur âge, & dont le nombre ordinaire est de quinze cens; ce Conseil a le pouvoir de faire des Loix, d'élire les principaux Magistrats, de faire des alliances, de faire la guerre & la paix, de lever les impôts, &c.

Tout ce qui est présenté devant lui a été préalablement examiné & discuté par les Conseils des *Vingt-cinq* & des *Deux cens*. Le premier Magistrat déclare de quoi il s'agit, & l'assemblée répond pour la négative ou l'affirmative.

Leur méthode pour l'élection des Magistrats est singulière ; le jour de l'élection, les Membres s'assemblent dans la Cathédrale, où le plus ancien des Ministres commence par les haranguer. » On distribue après le Sermon une liste à chaque Bourgeois, » dans laquelle sont imprimés les noms » des Candidats. Si l'on doit, par » exemple, choisir quatre Magistrats, » on nomme huit personnes avec une » trace tirée vis-à-vis de chaque nom\*. » Cela fait, chaque Membre passe devant le Petit Conseil qui est assis au milieu de l'Eglise, & , mettant la main dessus une grande Bible, se re-

\* Il y a outre cela une ligne de nouvelle élection au bas de cette liste, & comme l'on peut y faire les mêmes marques qu'aux lignes des Candidats si le nombre des voix se trouve plus grand sur cette ligne, on remet l'élection au Dimanche suivant.



» tire dans un des cabinets qu'on a  
 » préparés à ce sujet. Là , il trouve  
 » un écritoire & des plumes , & , fai-  
 » sant une croix sur les traces des  
 » noms à qui il a intention de donner  
 » sa voix , plie le papier & le met  
 » dans une boîte. La cérémonie fi-  
 » nie, on ouvre la boîte, on examine  
 » les papiers, & ceux qui ont le plus  
 » de voix sont proclamés Magistrats. »

Le *Conseil des Deux cens* est composé de deux cens cinquante *Bourgeois* ou *Citoyens* dont les Membres doivent avoir trente ans & qui gardent leurs Charges le reste de leur vie, à moins qu'ils n'en soient dégradés par la Censure ou qu'ils ne fassent banqueroute. Les principaux droits de ce *Conseil* sont d'être la première Cour de Justice, de disposer de toutes les Charges importantes, de choisir le *Conseil des Vingt cinq*, & de délibérer sur ce qui doit être présenté à l'assemblée générale. Il s'assemble tous les premiers Lundis de chaque mois.

Les Membres du *Conseil des Vingt-cinq* ou *Petit Conseil*, gardent aussi leurs Charges pendant leur vie, à moins qu'ils ne soient insolvables ou

dégradés. Ils ont le pouvoir exécutif sur tout ce qui regarde les loix nationales, celui de juger les causes criminelles, la nomination aux petits emplois, le privilège de donner à la République les principaux Magistrats qui sont toujours tirés de ce Corps, le pouvoir de faire assembler le *Conseil des Deux cens*, l'administration des finances, & la création des *Bourgeois*.

La majorité des voix, qui décide des affaires dans ces deux Conseils, contribue merveilleusement à la célérité avec laquelle elles sont expédiées. Pour contrebalancer le pouvoir des Magistrats, tout *Citoyen* ou *Bourgeois* a le droit de représentation, qui consiste à leur remettre une déclaration des abus qu'il a découverts ou cru découvrir, & un plan de ce qu'il pense pouvoir être utile au Public. Le *Conseil des Vingt-cinq* examine ces représentations, & décide sur le parti qu'on doit prendre. Ce privilège de représenter est regardé comme la sauve-garde de la liberté du peuple; mais il semble que l'auteur ait eu en vue, dans la réflexion suivante, ce qui est arrivé à Genève il y a quelques

années. « Si, en oubliant le bien général , dit-il , la balance venoit à pencher du côté de l'intérêt particulier , ou que le plus grand des maux , la corruption , s'insinuât parmi les *Bourgeois* , il est certain que , dans une petite Ville où quinze cens d'entr'eux sont armés , ce droit pourroit produire la confusion & l'anarchie ».

Les principaux Magistrats élus par l'Assemblée Générale , sont les quatre Syndics , qui sont les Présidens de tous les Conseils , ont le pouvoir de convoquer extraordinairement celui des *Vingt-cinq* , gardent leurs Charges pendant un an , & ne peuvent les reprendre que quatre ans après leur résignation ; le Lieutenant de Police , dont le nom désigne l'emploi , qui , d'ailleurs , est le Chef des Juges inférieurs , & qui est aussi tiré annuellement du *Conseil des Vingt-cinq* ; les six Auditeurs , especes d'Assesseurs du Lieutenant de Police , devant lesquels sont portées les petites affaires , qui sont tirés du *Conseil des Deux cens* & qui gardent leurs Charges pendant trois ans ; enfin le

Procureur Général, qui est le gardien des Droits & Domaines de la République, & qui est le Demandeur dans toutes les affaires criminelles. Tout *Citoyen* ou *Bourgeois* qui refuseroit d'accepter une de ces Charges, seroit condamné à vingt-cinq écus d'amende, avec défense de sortir de la Ville. Un père & un fils, ou deux frères, ne peuvent être Membres du *Petit Conseil* en même-temps. Cette excellente Loi prévient le dangereux aggrandissement des familles particulières.

Le revenu de l'Etat n'est pas considérable; il n'excède pas la somme de 30000 louis. Les honoraires des Magistrats sont aussi très-modiques. Ceux des Syndics, qui sont les plus forts, ne vont pas à deux mille francs. La garnison est de 750 hommes.

D'autres Chapitres de cet abrégé donnent une idée du gouvernement ecclésiastique de cette Ville, de son Académie, de ses Fortifications, de son Commerce, qui consiste en quelques Manufactures d'or & d'argent, en étoffes, Indiennes, mais sur-tout

en marchandises d'horlogerie , librairie , & en une grande quantité d'ouvrages en pierres faussés , qu'ils envoient dans la Savoie , l'Allemagne , l'Espagne , & particulièrement dans l'Amérique Espagnole.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des loix somptuaires des Génois. Elles sont sévères , & le soin de leur observation est confié à une Chambre de Réforme qui s'assemble tous les Jeudis. « Les Ordonnances » ou Loix de cette Chambre sont , que » personne n'aura de voiture que » pour aller à la campagne , & ne » pourra y atteler plus de trois chevaux ; que les hommes ne pourront » porter ni dentelles , ni galons d'or » ou d'argent , si ce n'est à leurs cha- » peaux , ni velours ou étoffes de soie , » si ce n'est pour des culottes & des » vestes.

» Les bijoux , les pierres colorées , » le linge garni de dentelles , & toutes » sortes de galons sont défendus aux » Dames. La largeur de leurs paniers , » le prix de leurs étoffes , qui ne peuvent avoir ni or ni argent , sont » aussi limités.

» Il n'est permis à personne de faire  
 » usage de chaises à porteurs, si ce n'est  
 » en cas de maladie, & l'on est même  
 » alors obligé d'en demander la per-  
 » mission. Les rideaux en dedans sont  
 » aussi défendus.

» Les tapisseries fines, les tableaux,  
 » les miroirs, & tous ces raffinemens  
 » du luxe sont interdits lorsqu'ils vont  
 » au-delà d'un certain prix ; & pour  
 » empêcher les mauvaises impressions  
 » que pourroient faire sur les esprits  
 » les Spectacles en inspirant aux ha-  
 » bitans un goût pour la mollesse & les  
 » plaisirs, on les a exclus de Genève.  
 » Les réjouissances de nôtres sont aussi  
 » limitées. On ne peut inviter que  
 » seize personnes à ces festins, & à  
 » dix heures du soir toute danse doit  
 » cesser.

» Ni les armoiries des familles, ni  
 » aucune sorte de peinture ne sçau-  
 » roient décorer leurs carosses qui ne  
 » peuvent être peints que de deux  
 » couleurs. « Les Etrangers sont dis-  
 » pensés de ces Loix somptuaires.

L'institution de la Chambre des  
 Bleds a contribué à la conservation de

Genève ; autant que ses Fortifications & sa Garnison. On conserve dans ces greniers une quantité suffisante pour nourrir la République l'espace de deux ans , en cas de calamité. Les derniers Chapitres traitent des loix relatives aux mariages & aux successions.

Cette Brochure , quelque abrégée qu'elle soit , est suffisamment instructive sur la Ville & la République de Genève. Les détails en sont curieux & précis. Je n'ai point été à portée de lire l'original ; je ne sçais comment il est écrit. Mais , pour la traduction , quand le nom de celui qui l'a faite ne seroit pas à la tête , il seroit facile de deviner que c'est un Etranger. Aussi le style n'est-il pas ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage. Il y a même des phrases intelligibles , comme dans l'*Introduction* où l'on dit que *les scènes les plus intéressantes de la Philosophie sont représentées à Genève sur le Théâtre Académique du silence* , &c. Devine qui pourra.

Je suis , &c.

A Paris , ce 18 Juillet 1774.

---

# L' ANNÉE

## L I T T E R A I R E.

---

### L E T T R E   X I I I.

*Le Taureau Blanc , traduit du Syriaque  
par Dôm Calmet ; Brochure de près  
de 100 pages ; petit in-8°.*

**P**LONGÉE dans une tristesse profonde, la jeune *Amaside*, fille d'*Amasis* Roi de Tanis en Egypte, sortit un jour avec *Mambrès* pour se promener. Ce *Mambrès* étoit un ancien Mage & Eunuque des *Pharaons* ; il étoit alors âgé de 1300 ans ; la Princesse en avoit 24. *Mambrès* l'avoit vû naître, & l'avoit élevée. Il étoit Sur-Intendant de sa Maison. La belle *Amaside* l'attendrissoit par ses soupirs : » O  
» mon amant, mon jeune & cher  
» amant, s'écrioit-elle quelquefois ;  
ANN. 1774. Tome IV.      N



» le plus grand des vainqueurs , le  
 » plus accompli , le plus beau des  
 » hommes ! Quoi , depuis près de  
 » sept ans , tu as disparu de la terre !  
 » Quel Dieu t'a enlevé à la tendre  
 » *Amaside* ? Tu n'es point mort ; l'U-  
 » nivers auroit célébré & pleuré ton  
 » trépas. Tu n'es point mort ! Les sça-  
 » vants Prophètes de l'Egypte en con-  
 » viennent ; mais tu es mort pour  
 » moi ; je suis seule sur la terre ; elle  
 » est déserte. Par quel étrange pro-  
 » dige as-tu abandonné ton Trône &  
 » ta Maîtresse ? ton Trône ! il étoit le  
 » premier du monde ; c'est peu de  
 » chose ; mais moi qui t'adore , ô  
 » mon cher *Na* . . . . Elle alloit ache-  
 » ver. Tremblez de prononcer ce  
 » nom fatal , lui dit le sage *Mambres*....  
 » Vous sçavez que le Roi votre père  
 » a juré de vous faire mourir , si vous  
 » prononciez ce nom horrible , tou-  
 » jours prêt à vous échapper. Pleurez ,  
 » mais taisez-vous. «

Comme ils avançaient en silence  
 vers les bords du Nil , ils apperçu-  
 rent de loin , dans un bocage baigné  
 par le fleuve , une vieille femme ,

couverte de lambeaux gris , assise sur un tertre ; elle avoit auprès d'elle une Anesse , un Chien , un Bouc , un Serpent , un Corbeau & un Pigeon ; vis-à-vis d'elle un énorme Poisson paroïssoit à moitié plongé dans le fleuve. La Vieille tenoit à la main une chaîne légère d'acier , longue de cent brasses , à laquelle étoit attaché un *Taureau* , blanc comme la neige , fait au tour , potelé , léger même , & dont les cornes étoient d'ivoire. Dès que ce beau *Taureau* apperçut la Princesse , il courut à elle , malgré les efforts des autres animaux , qui firent différens mouvemens pour l'en empêcher. *Amafide* devient folle du galant quadrupède ; elle veut l'avoir dans ses écuries , & charge *Mambrès* d'aller proposer à la Vieille de le lui vendre. Celui-ci s'acquitte de sa commission. La Vieille répond que ce précieux animal ne lui appartient pas , qu'elle est chargée , ainsi que toutes les bêtes qui sont avec elle , de le garder avec soin , d'observer toutes ses démarches , & d'en rendre compte. Reconnoissance de *Mambrès* & de la Vieille

Nij

qui est la *Pythonisse d'Endor* \* ; ils s'étoient vûs il y avoit 700 ans. Malgré leur antique amitié , la *Pythonisse* ne peut lui dire quel est ce *Taureau*. Il lui est expressément défendu de le faire connoître. Elle s'explique seulement sur les autres animaux. » Le » *Serpent* est celui qui persuada *Eve* de » manger une pomme & d'en faire » manger à son mari. L'*Aneffe* est celle » qui parla si bien à *Balaam*. Le *Pois-* » *son*, qui a toujours sa tête hors de » l'eau , est celui qui avala *Jonas* il y » a quelques années. Ce *Chien* est ce- » lui qui a suivi l'Ange *Raphaël* & le

\* *Endor*, nom d'une Ville de Judée de la Tribu de *Manassé* près du Mont Thabor. Ce n'est aujourd'hui qu'un grand amas de pierres où se retirent les voleurs Arabes. La *Pythonisse* qui y demouroit fut consultée vers 1050 ans avant *Jesus-Christ* par *Saül*, premier Roi d'Israël. Les Devineresses, Prophétesses ou Magiciennes, étoient appelées *Pythonisses* du nom de *Python* ou *Pythius* qu'on donnoit à *Apollon*, soit à cause du Serpent *Python* qu'il avoit tué, soit à cause d'un verbe Grec qui veut dire *interroger*, parce qu'il rendoit ses oracles à ceux qui l'interrogeoient ou le consultoient.

» jeune *Tobie* dans le voyage qu'ils fi-  
 » rent du temps du grand *Salmanasar*  
 » à Ragès en Médie. Ce *Bouc* est ce-  
 » lui qui expie tous les péchés d'une  
 » Nation. Ce *Corbeau* & ce *Pigeon*  
 » sont ceux qui étoient dans l'Arche  
 » de *Noé*. »

La Princesse se désespère du refus  
 de la Vieille , qui , pour toute grace ,  
 promet de mener tous les jours le  
*Taureau* paître dans le voisinage de  
 son palais. Le *Taureau Blanc* , qui en-  
 tendoit à merveille tout ce que di-  
 soit la Vieille , mais qui ne pouvoit  
 parler , accepta cette proposition  
 d'un air soumis ; il se coucha à ses  
 pieds , mugit doucement , & regar-  
 dant *Antaside* avec tendresse , il sem-  
 bloit lui dire , venez me voir quelque-  
 fois sur l'herbe. Le *Serpent* prit alors la  
 parole , & dit : Princesse , je vous con-  
 seille de faire aveuglément tout ce que  
*Mademoiselle d'Endor* vient de vous  
 dire. L'*Anesse* dit aussi son mot , &  
 fut de l'avis du *Serpent*.

*Amaside* soupçonne du mystère dans  
 ce *Taureau*. Pour s'en éclaircir , elle  
 veut avoir un tête-à-tête avec le *Ser-*

pent ; le rendez-vous est donné dans un bocage. En abordant la Princesse, le Serpent lui dit : *Vous ne sçauriez croire, Madame, combien je suis flatté de l'honneur que Votre Altesse daigne me faire. Amaside lui répond que sa grande réputation, la finesse de sa physionomie & le brillant de ses yeux, l'ont déterminée à rechercher ce tête-à-tête ; qu'elle ne le croit pas fait pour tromper ; qu'elle lui demande une grace & qu'elle espère qu'un Seigneur si aimable ne la refusera pas.* Elle le conjure de lui dire ce que c'est que ce *Taureau*, pour lequel elle éprouve des sentimens incompréhensibles qui l'attendrissent & qui l'épouvantent.

#### LE SERPENT.

La curiosité, Madame, est nécessaire à la Nature humaine, & surtout à votre aimable sexe ; mais la Vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret.

#### LA PRINCESSE.

Ah ! c'est ce qui me rend encore plus curieuse.

## LE SERPENT.

Je reconnois là toutes les belles Dames à qui j'ai rendu service.

## LA PRINCESSE.

Si vous êtes né sensible , si tous les êtres se doivent des secours mutuels , si vous avez pitié d'une infortunée , ne me refusez pas.

## LE SERPENT.

Vous me fendez le cœur ; il faut vous satisfaire , mais ne m'interrompez pas.

## LA PRINCESSE.

Je vous le promets.

## LE SERPENT.

Il yavoit un jeune Roi , beau , fait à peindre , amoureux , aimé ....

## LA PRINCESSE.

Un jeune Roi ! Beau , fait à peindre , amoureux , aimé ! Et de qui ? Quel étoit ce Roi ? Quel âge avoit-il ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où

est son Royaume ? Quel est son nom ?

LE SERPENT.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez !

LA PRINCESSE.

Ah ! Pardon , Monsieur , cette indiscretion ne m'arrivera plus ; continuez , de grace.

LE SERPENT.

Ce grand Roi , le plus aimable & le plus valeureux des hommes , victorieux par-tout où il avoit porté ses armes , rêvoit souvent en dormant ; & , quand il oublioit ses rêves , il vouloit que ses Mages s'en ressouvinssent , & qu'ils lui apprissent ce qu'il avoit rêvé , sans quoi il les faisoit tous pendre. Or il y a bientôt sept ans qu'il songea un beau songe dont il perdit la mémoire en se réveillant ; & un jeune Juif lui ayant expliqué son rêve , cet aimable Roi fut soudain changé en *Taureau* ; car . . . .

LA PRINCESSE.

Ah ! Mon cher *Nabu* . . . . Elle ne put achever ; elle tomba évanouie. *Mambres* , qui de loin écoutoit cette conversation , vit tomber *Amaside* & la crut morte. Il court à elle en pleurant. Le *Serpent* est attendri ; il crie , *elle est morte*. L'*Anesse* répète *elle est morte*. La Dame d'honneur , les Dames du Palais arrivent & s'arrachent les cheveux ; le *Taureau Blanc* court lui-même au bosquet , & pousse des mugissemens dont les échos retentissent. *Amaside* ne revient à elle qu'au moment où elle sent son cher *Taureau* à ses côtés ; elle donne cent baisers à cet animal charmant , l'appelle son maître , son roi , son cœur , sa vie. On voyoit ses yeux tantôt étincelans d'une tendre flamme , tantôt obscurcis par ces larmes précieuses que l'amour fait verser , &c. On peut juger de la surprise dans laquelle la Dame d'honneur & les autres Femmes de sa suite étoient plongées ; dès qu'elles furent de retour au Palais , elles racontèrent toutes cette aven-



ture étrange , & chacune avec des circonstances différentes. Le Roi , dès qu'il en fut instruit, entra dans une colère épouvantable ; il fit enfermer la Princesse dans sa chambre , mit une garde d'Eunuques noirs à sa porte , & convoqua son Conseil secret. Tous les Ministres y conclurent que la Princesse étoit ensorcelée ; qu'il falloit l'exorciser , sacrifier la Vieille avec son *Taureau* , les brûler vifs comme Sorciers dans la grande place de Tanis , ou les faire avaler par le gros *Poisson*. Le bon vieillard *Mambrès* sentoît à quel péril sa chère Princesse étoit exposée ; il voyoit quel étoit son amant ; les syllabes *Naba* qui lui étoient échappées , avoient dévoilé tout le mystère aux yeux de ce Sage. Si le Roi découvroit l'amant de sa fille , elle étoit morte ; il l'avoit juré ; il étoit l'ennemi mortel de ce grand , ce jeune , ce beau Roi qui avoit détrôné son père , lequel n'avoit repris son Royaume de Tanis que depuis sept ans qu'on ne sçavoit ce qu'étoit devenu l'adorable Monarque , le Vainqueur & l'Idole des Nations. La

belle *Amaside* n'avoit d'abord prononcé que *Na* , ensuite *Nabu* , puis *Nabucho* ; mais à la fin la passion l'emporta ; elle prononça le nom fatal tout entier , malgré la défense de son père. Toutes les Dames du Palais répètent *Nabuchodonosor*. Le Roi en fut averti , & jura de couper le cou à sa fille. *Mambrès* songe aux moyens de sauver ses jours & ceux du charmant *Taureau*.

Heureusement le Dieu *Apis* venoit de mourir à Memphis. *Mambrès* regarde cette circonstance comme favorable , en faisant élire le *Taureau Blanc* pour Dieu à la place du Bœuf défunt. Il écrit aussitôt une lettre au Grand-Prêtre son ami ; il lui marque qu'ayant appris que son Dieu étoit mort , il lui offre de le remplacer ; qu'il vienne au plutôt , suivi de ses Prêtres , le reconnoître , l'adorer & le conduire ensuite dans les écuries sacrées du Temple de *Memphis*. La chose s'exécute comme *Mambrès* l'avoit désiré ; peu de jours après , on découvre de loin une foule innombrable qui s'approche. Les trois fi-

gures d'*Isis*, d'*Osiris* & d'*Orus* avançaient, portées sur un brancard d'or par cent Sénateurs de Memphis, & précédées de cent filles jouant du sistre sacré. Quatre mille Prêtres, la tête rasée & couronnée de fleurs, étoient montés chacun sur un Hippopotame. Plus loin paroissoient dans la même pompe la Brebis de *Thebes*, le Chien de *Babaste*, le Crocodile d'*Arfinoé*, le Bouc de *Mendès*, & tous les Dieux inférieurs de l'Egypte qui venoient rendre hommage au nouveau Bœuf *Apis*. Aux deux côtés de cette file de demi-Dieux, suivie d'un peuple innombrable, marchaient quarante mille Guerriers, le casque en tête; le cimenterre sur la cuisse gauche, le carquois sur l'épaule, & l'arc à la main. Tous les Prêtres chantoient en chœur :

Notre Bœuf est au tombeau :

Nous en aurons un plus beau.

Le Roi de Tanis fut extrêmement surpris de ce spectacle; alors *Mambres* lui adressa la parole, & lui dit :  
 « Grand Roi, l'ordre des choses est

» changé ; il faut que Votre Majesté  
 » donne l'exemple ; déliez vous-même  
 » le *Taureau Blanc* , reconnoissez le  
 » grand Dieu *Apis* , & soyez le pre-  
 » mier à l'adorer ». *Amasis* obéit , &  
 se prosterna avec tout son peuple. Le  
 Grand-Prêtre de Memphis présenta  
 au nouveau Bœuf *Apis* la première  
 poignée de foin , & la Princesse *Ama-  
 side* attachoit à ses belles cornes des  
 festons de roses , d'anémones & de  
 renoncules. On s'en retournoit à  
 Memphis dans le même ordre , & le  
 Roi de Tanis , tout confus , suivoit la  
 marche. Quand on fut arrivé aux fron-  
 tières du Royaume , le Roi prit  
 congé du Bœuf , & dit à sa fille : *Ma  
 fille , retournons dans mes États , afin  
 que je vous coupe le cou , parce que vous  
 avez prononcé , contre ma défense ex-  
 presse , le nom de Nabuchodonosor mon  
 ennemi*. La Princesse répondit au Roi  
 de Tanis : *Mon cher père , allez couper  
 le cou à qui vous voudrez , mais ce ne  
 sera pas à moi. Je suis sur les terres d'I-  
 sis , d'Osiris , d'Orus & d'Apis. Je ne  
 quitterai point mon Taureau Blanc. A*

peine eut-elle prononcé ces paroles , que le Boëuf *Apis* s'écria : *Ma chère Amaside , je t'aimerai toute ma vie , soit que tu voyes en moi un Bœuf , un Homme ou un Dieu.* Alors on vit tout d'un coup le Dieu perdre ses deux jambes de derrière , celles de devant se changer en deux jambes humaines , deux bras charnus , musculeux & blancs , sortir de ses épaules , & son muffle de Taureau faire place au visage régulier d'un Héros charmant. Enfin , ce Boëuf redevint le plus bel homme de la terre , le grand Roi *Nabuchodonosor* , qui épousa sur le champ la belle *Amaside* , en présence de cette auguste assemblée-

Tels sont , Monsieur , le canevas & la marche de la Brochure que je vous annonce ; elle a été imprimée dans le pays étranger ; je ne sçais où on la trouve à Paris. Feu Dom *Calmet* , à qui on l'attribue , vit encore ; il a près de 80 ans & demeure à Fernex. On est accoutumé depuis long-temps aux méthamorphoses de M. de *Voltaire* , plus étonnantes que ne le fut

celle de *Nabuchodonosor*. Aussi souple que *Prothée*, il emprunte toutes les formes; tantôt on le voit se produire dans l'équipage d'un Militaire; tantôt c'est un Quaker, un Indien; tantôt un Docteur de Sorbonne, un Moine, &c, &c :

Aujourd'hui dans un Casque, & demain dans un Froc.

Mais il faut convenir que cet Ecrivain n'est pas adroit dans ses déguisemens; de quelque manière qu'il se travestisse, toujours un bout d'oreille le trahit & le décèle : c'est que M. de *Voltaire*, en variant les masques dont il se couvre, ne sçait changer ni d'esprit ni de langage. Dans toutes les productions qui coulent rapidement de sa plume, on reconnoît la même couleur de style, le même défaut de justesse dans le raisonnement, les mêmes fureurs d'un *Salmonée* lorsqu'il s'agit de culte & de religion, le même ton de persifflage & de scurrilité. Son *Taureau Blanc*, comme vous venez de le voir, est une fiction dont l'ob-

jet est de tourner en ridicule plusieurs traits de l'Ancien-Testament, & surtout la fameuse punition de *Nabuchodonosor*, qu'il prend à la lettre, tandis que la plupart des Théologiens & des gens sensés la regardent comme un emblème, une allégorie, pour faire entendre que l'orgueil & la volupté dégradent l'homme & l'abrutissent. Faut-il apprendre à M. de Voltaire ce que sçavent les enfans à qui l'on donne une éducation passable ? *Nabuchodonosor* ne fut point changé réellement en Bœuf; mais il s'imagina être tel, soit par une maladie qui n'est point rare & qu'on nomme *Lycanthropie* \*, soit par un trouble de son imagination causé par la Justice Divine. Quoiqu'il en soit, on le chassa de son Palais; il demeura sept ans à la campagne, vivant comme une bête farouche. Il recouvra l'usage de sa raison & fut remis sur le Trône, re-

\* Ce mot est formé de deux mots Grecs qui signifient *Homme - Loup*. Ceux qui sont atteints de cette maladie, se croient Loups, Chiens, Bœufs, &c.

connoissant , par ce châtimement , la puissance & la bonté de Dieu. Dans cette explication , si simple & si naturelle , y a-t-il rien , M<sup>r</sup>. , qui blesse le jugement & qui prête à la plaisanterie ?

Au reste , vous n'avez pas d'idée des bouffonneries , des turlupinades , des platitudes triviales & quelquefois dégoûtantes que M. de Voltaire a semées à pleines mains dans cette Brochure.

Vous en avez vû quelques-unes dans les fragmens que je vous ai cités ; mais ce n'est rien en comparaison de celles qui s'y trouvent en foule. Je ne vous en rapporterai qu'un petit nombre. » La Princesse , songeant que » le Serpent avoit appelé la Vieille » Mademoiselle , conclut au hazard » qu'elle étoit pucelle , & sentit quelque affliction de l'être encore : affliction » respectable qu'elle cachoit avec autant de scrupule que le nom de son amant..... » Le Serpent a de l'esprit ; il s'explique » en bons termes ; il est fort poli avec les » Dames ; il est accoutumé depuis longtemps à se mêler de leurs affaires..... » Amaside étoit affligée que le Serpent



» & l'*Aneſſe* parlaſſent ſi bien, & qu'un  
 » beau *Taureau* qui avoit des ſenti-  
 » mens ſi nobles & ſi tendres ne pût  
 » les exprimer. *Hélas ! rien n'eſt plus*  
 » commun à la Cour, diſoit-elle tout  
 » bas. On voit tous les jours de beaux  
 » *Seigneurs* qui n'ont point de conver-  
 » ſation, & des *Malotrus* qui parlent  
 » avec aſſurance. « Ah, M. de *Voltaire*,  
 que cela eſt ingénieux ! Le *Serpent*,  
 à qui vous donnez vous-même tant  
 d'eſprit, un *Malotru* ! Et ce parallèle  
 des beaux *Seigneurs* avec des *Aneſſes* ;  
 que cela eſt bien trouvé ! ..... » Ma  
 » belle enfant, je vous le répète, di-  
 » ſoit *Mambrès* à ſa chère *Nourriſſonne*,  
 » on vous coupera le cou ſi vous pro-  
 » noncez jamais le nom de votre  
 » amant. Ah, qu'importe mon cou, dit  
 » la belle *Amafide*, ſi je ne puis embras-  
 » ſer celui de *Nabuchodonosor* ! Mon  
 » père eſt un bien méchant homme !  
 » Non-ſeulement il refuſa de me don-  
 » ner ce beau Prince, que j'idolâtre,  
 » mais il lui déclara la guerre ; & ,  
 » quand il a été vaincu par mon amant,  
 » il a trouvé le ſecret de le changer en

» Boenf. Vit-on jamais une malice plus  
 » effroyable ? *Si mon père n'étoit pas*  
 » *mon père , je ne sçais pas ce que je lui*  
 » *ferois. . . .* La belle *Edith* , femme  
 » de *Loth* , le meilleur , le plus tendre  
 » père qu'on ait jamais vû , n'est-elle  
 » pas devenue dans notre voisinage ,  
 » une grande statue de sel d'une beauté  
 » très-piquante , *qui a conservé toutes*  
 » *les marques de son sexe , & qui a*  
 » *régulièrement ses ordinaires chaque*  
 » *mois ?* «

*Mambrès* charge le *Corbeau* , l'un  
 des animaux qui étoient à la suite de  
 la Vieille , de porter sa lettre à Mem-  
 phis. » Je sçais , lui dit-il , que vous  
 » avez nourri le grand Prophète *Elie* ,  
 » lorsqu'il étoit couché auprès du Tor-  
 » rent *Carith* ; vous lui apportiez tous  
 » les jours de bon pain & des poulardes  
 » grasses ; je ne vous demande que de  
 » porter cette lettre à Memphis. Le  
 » *Corbeau* répondit : Il est vrai , Sei-  
 » gneur , que je portois tous les jours à  
 » dîner au grand Prophète *Elie* , mais je  
 » prenois toujours la moitié du dîner pour  
 » moi. Je veux bien porter votre

« lettre, pourvu que vous m'assuriez de  
 « deux bons repas par jour, & que je  
 « sois payé d'avance. Mambrès, en co-  
 « lère, dit à cet animal gourmand &  
 « malin : Je ne suis pas étonné qu'*Apol-*  
 « *lon*, de blanc que tu étois comme  
 « un cigne, t'ait rendu noir comme  
 « uné taupe. Et dis-moi donc, man-  
 « geois-tu des aloyaux & des poulardes,  
 « quand tu fus dix mois entiers dans  
 « l'Arche ? Monsieur, nous y faisons  
 « très-bonne chère, répartit le Corbeau.  
 « On y servoit du rôti deux fois par jour,  
 « à toutes les volatilles de mon espèce  
 « qui ne vivent que de chair, comme à  
 « Vautours, Milans, Aigles, Buses,  
 « Éperviers, Ducs, Émouchets, Fau-  
 « cons, Hiboux, Pigrièches. On gar-  
 « nissoit avec une profusion bien plus  
 « grande, les tables des Lions, des  
 « Léopards, des Tigres, des Panthè-  
 « res, des Onces, des Hyènes, des  
 « Loups, des Renards, des Putois,  
 « des Fouines, &c. Il y avoit dans  
 « l'Arche huit personnes de marque,  
 « & les seules qui fussent au monde,  
 « continuellement occupées du soin de

» notre table & de notre garde-robe.  
 » C'étoit un plaisir de voir avec quel  
 » soin , quelle adresse , quelle pro-  
 » preté nos huit illustres Valets servoient  
 » plus de quarante mille convives du plus  
 » grand appétit , sans compter les pei-  
 » nes prodigieuses qu'exigeoient dix  
 » à douze mille autres bêtes , depuis  
 » l'Eléphant & la Girafle jusqu'au  
 » Ver à soie & à l'Abeille. . . . Je veux  
 » faire bonne chère , & être très bien payé  
 » en argent comptant. « On a si sou-  
 » vent répondu à tous ces plats quo-  
 » libets , que vous me dispenserez , M<sup>r</sup>,  
 de m'y arrêter. Je me lasse même de  
 copier tant d'insipides facéties.

Mais il y a dans cette Brochure un  
 endroit digne de remarque , où  
 perce la jalousie de Monsieur de  
*Voltaire* contre un Poëte qu'il ne fera  
 jamais oublier. Le *Serpent* dit qu'il  
 avoit une place distinguée dans le  
 Ciel , d'où il a été précipité. » Les  
 » *Brachmanes* , ajoute-t-il , sont les pre-  
 » miers qui ont donné une longue  
 » histoire de mes ancêtres ; je ne  
 » doute pas que des Poëtes du Nord

» n'en fassent un jour un Poëme Epi-  
 » que bien bizarre. » Il est évident  
 que l'auteur , par ce *Poëme Epique*  
*bien bizarre* , entend le *Paradis Perdu*  
 de *Milton* , qui , malgré ses défauts ,  
 est autant au - dessus de la *Henriade*  
 que la *Phèdre* de *Racine* est au-dessus  
 de celle de *Pradon*,

Je finis par cette phrase qui me  
 tombe sous les yeux. » La Dynastie  
 » de Memphis appartenant alors aux  
 » Babylonniens , ils conservoient ce  
 » reste de leurs conquêtes passées. »  
 Seroit-il possible que M. de *Voltaire*  
 eut oublié la signification du mot *Dyn-*  
*astie* qui veut dire *Race* , *Lignée* ,  
*Maison* , & qu'il employât ce mot  
 dans le sens de *Royaume* , *Pays* , *Con-*  
*trée*. De la manière dont il s'exprime  
 ici , c'est comme s'il disoit ; la *race de*  
*Memphis appartenant alors aux Baby-*  
*lonniens , ils conservoient ce reste de leurs*  
*conquêtes*. Au reste , cette petite inad-  
 vertance est une misère ; ce qui ne  
 l'est pas , est la manie que M. de *Vol-*  
*taire* a depuis long-temps de répétail-  
 ler jusqu'à la satiété ce que les autres

ont dit, ce qu'il a dit lui-même mille & mille fois, & de ne pas s'appercevoir de l'ennui mortel dont il accable ses Lecteurs par son éternel radotage.

*Journal Géographique & Historique, proposé par souscription.*

**L**A Géographie est une Science qui devroit être familière à tout le monde; il y a peu de personnes élevées au-dessus de la lie du peuple, à qui elle ne soit utile. Elle est absolument nécessaire aux Lettrés & aux Politiques. Les premiers ne sçauroient bien entendre plusieurs endroits des anciens auteurs, ni les seconds, les intérêts des Etats, sans son secours. Cette Science est aussi d'une grande ressource au Officiers des troupes de mer & de terre, aux Négocians, enfin à tous ceux qui lisent les Histoires, & même les Gazettes. C'est ce qui devroit engager tout le monde à l'étudier; mais il s'en faut beaucoup qu'on s'y applique. La plupart même de ceux qui passent pour être instruits,

n'en ont qu'une connoissance très-superficielle; ce qu'on doit attribuer également à la longueur de quelques méthodes, à la brieveté & à la sécheresse des autres. Ses premiers élémens n'intéressent que par le rapport qu'ils ont avec le Systême général de l'Univers, que tout le monde est bien-aïse de connoître plus ou moins : mais, cette première connoissance acquise, l'étude de la Géographie devient ennuyeuse, parce qu'elle ne roule que sur la simple position des lieux, dont peu de gens se mettent en peine d'être instruits.

Ces réflexions ont inspiré à un homme de Lettres, sçavant & laborieux, le dessein de donner un Journal qui réunisse d'une manière claire, concise, amusante & instructive, tout ce qu'il y a de plus intéressant pour la Géographie, tant par rapport aux lieux, que par rapport à l'Histoire Civile & Naturelle, aux Curiosités qui s'y trouvent, au Commerce qui s'y fait, & aux événemens mémorables qui s'y sont passés. Cette méthode aura cela d'avantageux,

d'avantageux, qu'elle mettra le Lecteur en état de s'instruire en très-peu de temps, & sans beaucoup d'application, de quantité de choses qu'il est honteux d'ignorer. La promesse qu'on fait est d'autant plus aisée à remplir, qu'on ne manque point de matériaux, & qu'il ne s'agit que de savoir les choisir & les employer. Voici le plan qu'on se propose de suivre dans tout le cours de l'Ouvrage. On commencera par donner un exposé du Systême de l'Univers, en se bornant aux choses dont la connoissance est absolument indispensable à ceux qui veulent sçavoir la Géographie ; on y joindra les figures nécessaires pour l'intelligence du discours. Cet exposé fini, on suivra la méthode suivante dans la description d'un pays, par exemple, de l'Amérique. 1°. On déterminera sa situation par rapport à la longitude & à la latitude, son étendue du Septentrion au Midi & du Levant au Couchant, en lieues de France, puisque c'est pour les François qu'on écrit. 2°. On la divisera suivant

ANN. 1774. Tome IV. O.



ses différentes Audiences , & , après avoir donné l'étymologie de son nom , on décrira son climat , son sol , les denrées , les animaux qu'elle produit , les raretés qu'on y trouve , les principales Villes , ses Archevêchés , ses Evêchés , les mœurs , le génie , les coutumes & l'habillement de ses habitans , son Gouvernement , les Religions qu'on y professe. 3°. On joindra à ces descriptions , très intéressantes par elles-mêmes , l'histoire de sa découverte , des conquêtes des Espagnols & des Portugais , & des établissemens que les Européens y ont faits , du commerce qu'ils y font , des denrées & des marchandises qu'ils y portent & qu'ils en tirent , sans entrer dans des réflexions politiques , qui sont souvent aussi mal fondées qu'odieuses aux Nations qu'elles regardent. On évitera sur-tout les détails inutiles , & l'on se bornera aux choses qu'on croira pouvoir amuser & instruire le Lecteur , sans trop charger sa mémoire.

On suivra la même méthode par rapport aux trois autres parties du

Monde , aux Empires , aux Royaumes , aux Etats qui les composent. On fera même plus : en parlant d'une Ville un peu considérable , on aura soin de rapporter les événemens qui s'y sont passés , d'indiquer les hommes célèbres qu'elle a produits , de décrire les curiosités de la Nature & de l'Art qui s'y trouvent , &c.

Cet Ouvrage Périodique sera par parties détachées , mais dont les feuilles , étant rassemblées , fourniront le corps de Géographie le plus intéressant & le plus complet qui ait encore paru. On donnera tous les mois un Cahier de ce Journal , contenant cinq feuilles in-8°, à commencer au premier Octobre 1774. Le prix de la Souscription est de douze livres pour l'année , rendu franc de port aux Souscripteurs de Paris , & de dix-huit livres pour la Province. On souscrit à Paris chez *Cailleau* , Imprimeur-Libraire , rue Saint Severin , vis-à-vis des murs de l'Eglise , à côté du Pape-tier , qui délivrera les Reconnoissances. Je suis , &c.

*A Paris ce 20 Juillet 1774.*

O ij

## LETTRE XIV.

*Jean sans Peur , Duc de Bourgogne.  
Nouvelle Françoisé , par M. d'Uffieux.  
A Paris ; chez Merlin rue de la Harpe ;  
Brochure in-8° de 130 pages , avec  
Gravûres.*

**M**R. d'Uffieux continue avec succès son *Décameron*. Voici la seconde Nouvelle du deuxième volume. Parmi les ouvrages de ce genre, c'est un de ceux qui produisent les plus fortes impressions. L'objet de cette anecdote est la vengeance de la mort du Duc d'Orléans sous le règne de l'infortuné *Charles V I*. On sçait que ce Duc , frère du Roi , fut assassiné pendant la nuit par *Jean sans Peur* , Duc de Bourgogne , qui vouloit se rendre seul maître du Gouvernement. Tous deux avoient juré , quatre jours auparavant , une réconciliation sincère sur ce que la Religion a de plus

facré. L'auteur suppose que *Valentine* Duchesse d'Orléans & le Duc de *Valentinois* son fils arrivent cette nuit là même de Château-Thierry, & que les premiers objets qui s'offrent à leurs yeux sont le cadavre de ce malheureux époux baigné dans son sang, & l'un de ses fidèles serviteurs rendant auprès de lui le dernier soupir. Tous deux se précipitent sur ce corps déjà glacé, & semblent long-temps y avoir perdu la vie. Les premiers soupçons de *Valentine*, revenue à la lumière, s'arrêtent sur le Duc de *Bourgogne*. Elle fait mettre le cadavre dans son char, ordonne qu'on éteigne les flambeaux & qu'on la conduise promptement au Palais du *Dauphin*. Quelle surprise lorsque ce Prince voit un corps sans vie, couvert de playes, & qu'il reconnoît le Duc d'Orléans son oncle ! La Duchesse lui demande vengeance & accuse, sans hésiter, le Duc de *Bourgogne*. Le *Dauphin* prend le parti d'envoyer chercher l'accusé à l'instant même. *Jean* ne peut croire que son crime ait été déjà découvert ; il se rend aux ordres du jeune Prince

qui lui parle en ces termes : » Duc,  
 » prenez un siège & répondez - moi.  
 » Ils s'asseyent l'un & l'autre & le  
 » *Dauphin* poursuit : J'ai été assez heu-  
 » reux pour rétablir entre vous & le  
 » Duc d'*Orléans* l'amitié dont une  
 » haine malheureuse avoit brisé les  
 » nœuds. Vous avez confirmé votre  
 » réconciliation par un serment so-  
 » lennel : je devrois donc me repo-  
 » ser entièrement sur votre parole ;  
 » mais vous avez des ennemis ; ils  
 » vous accusent... — Et de quoi, Sei-  
 » gneur ? — De déguiser vos secrets  
 » sentimens. — Et vous croiriez,  
 » Prince... — Duc, je ne crois rien  
 » encore : j'attends votre réponse ;  
 » elle déterminera mes pensées. L'ac-  
 » cusation dont on vous noircit est-  
 » elle légitime ? — Seigneur, elle est  
 » injuste. — Il ne reste donc au fond  
 » de votre cœur aucune trace de vo-  
 » tre ancienne inimitié ? — Aucune.  
 » Nos haines sont pour jamais étouf-  
 » fées. — Croiriez-vous le Duc d'*Or-*  
 » *léans* capable de déguiser à son tour ?  
 » — J'ai toujours cru le Duc d'*Or-*  
 » *léans* sincère , & je le crois encore.

» — Et vous ne vous repentez point  
» de vous être engagé par un serment ?  
» — Je le ferois encore , si j'avois à  
» le faire. — Consentiriez vous de le  
» confirmer par un autre ? — Exigez-  
» le de moi , Seigneur ; & je le pro-  
» nonce. — Hé bien , Duc , je l'exige  
» de vous. Il est nécessaire à votre  
» gloire & au repos de mes jours. Ve-  
» nez faire taire des bruits qui vous  
» offensent , & rendre à mon ame  
» cette douce paix dont m'a privé si  
» long-temps votre haine. Prenez ce  
» flambeau qui nous éclaire , & suivez-  
» moi dans ce cabinet. Là , j'ai fait dé-  
» poser ce qu'après l'Être Suprême &  
» les auteurs de mes jours , j'ai de plus  
» sacré dans l'Univers.

» Ils entrent alors dans le cabinet  
» où l'on avoit placé le Duc d'Orléans.  
» Le *Dauphin* montrant aussitôt le  
» coin de la table qui en soutenoit la  
» tête sanglante : Levez ce voile , dit-  
» il ; il couvre le témoin sacré de vo-  
» tre serment. Le Bourguignon , d'au-  
» tant plus intrépide qu'il croit , par  
» ce qu'il vient d'entendre , le meur-  
» tre de *Louis* encore ignoré du *Dau-*

» *phin* , s'approche de la table fatale  
 » sans aucune défiance ; & , tandis que  
 » son juge l'observe avec une inquié-  
 » tude curieuse , il porte la main au  
 » voile & le soulève. On dit qu'à la  
 » vue du meurtrier , un dernier bouil-  
 » lon de sang jaillit du corps affas-  
 » siné. Le Duc , épouvanté à l'aspect  
 » inattendu de sa victime qu'il recon-  
 » noît , tremble dans tout son corps ;  
 » & laissant tomber le voile de sa  
 » main défaillante : ô Ciel , s'écrie-  
 » t-il avec effroi ! c'est le Duc d'Or-  
 » léans ! — Oui , lui-même ; & c'est  
 » vous qui l'avez assassiné. «

A ces mots terribles , le coupable  
 Duc de *Bourgogne* frémit & fut sur  
 le point d'avouer son crime ; mais re-  
 prenant bientôt sa première assurance ,  
 il s'en défend avec indignation , &  
 parvient à persuader le *Dauphin* de  
 son innocence , en affectant les mar-  
 ques du plus profond désespoir. Ce  
 jeune Prince rejoint la Duchesse dont  
 les soupçons ne sont pas aussi faciles  
 à dissiper. Elle le conjure de ne rien  
 négliger pour la recherche & la puni-  
 tion des coupables , & d'ordonner

aux Ministres de la Religion de lancer les foudres de l'Eglise sur les auteurs & les complices de cet assassinat. Le *Dauphin* promet tout. La vigilance des Magistrats ne peut rien découvrir. Le jour arrive où l'on devoit rendre au Prince les derniers honneurs ; cette lugubre cérémonie se fait avec la plus grande pompe. L'Evêque de Paris y faisoit les fonctions de Pontife ; derrière lui paroissoit un riche drap d'argent & de soie dont les quatre coins étoient portés par quatre Princes du Sang ; & l'un de ces Princes étoit le Duc de *Bourgogne* lui-même. Le convoi traverse la Capitale & se rend au Temple. Un spectacle inattendu frappa d'une terreur nouvelle tous ceux qui étoient présens. Après les prières accoutumées , comme on étoit près d'aller déposer le Duc dans la tombe , l'Evêque de Paris impose silence à l'assemblée , & du haut de l'Autel lui fait entendre ces menaces :  
 » Au nom de celui qui est , par cela  
 » même qu'il est ; qui dès la naissance  
 » des siècles imprima son auguste ima-  
 » ge sur le front des hommes , & dé-



» vous à l'horreur d'un cruel sup-  
 » plice le coupable souillé du sang de  
 » son frère ; au nom de la Religion  
 » qu'il a gravée dans notre ame ; au  
 » nom de la Société dont les nœuds  
 » sont son ouvrage, Peuple, je vous  
 » ordonne de dénoncer l'assassin de  
 » Louis. Oui, si le coupable ou quel-  
 » qu'un de ses complices vous sont  
 » connus, que leurs noms à l'heure  
 » même soient déclarés à la face des  
 » Autels. Que si vous résistez à dé-  
 » voiler ce fatal secret, écoutez les  
 » imprécations que le Ciel vous fait  
 » entendre par ma bouche : Je veux  
 » que les malheureux demeurent ex-  
 » clus de mes sacrifices ; je veux que  
 » le sang de la victime qui m'est of-  
 » ferte, retombe sur leur tête ; je  
 » veux qu'on s'éloigne d'eux comme  
 » de monstres chargés de toute ma  
 » colère ; je veux enfin qu'eux & les  
 » lâches qui en taioient les noms,  
 » terminent une vie malheureuse,  
 » pour gémir éternellement sous le  
 » fléau de ma justice. Il prend alors  
 » un des flambeaux qui brûlent sur  
 » l'Autel, & le brisant à ses pieds :

» ainsi , ajouta-t-il , ainsi s'éteindra  
 » leur postérité sur la terre ; ainsi ma  
 » sévère équité les brisera dans le  
 » monde invisible.

» Le Pontife se tût ; la terreur & le  
 » silence de l'assemblée deviennent  
 » d'autant plus profonds , que per-  
 » sonne ne s'est attendu à ces impré-  
 » cations religieuses. Le *Dauphin* ,  
 » *Valentine* & l'Evêque de Paris les  
 » avoient projetées en secret. Au  
 » milieu de cette horreur universelle ,  
 » *Jean* , plus agité que jamais , com-  
 » mande avec peine à son trouble. Il  
 » voit tous les yeux s'attacher sur lui.  
 » Ses complices eux-mêmes , dont le  
 » plus grand nombre est dans le Tem-  
 » ple , ses complices l'observent en  
 » frissonnant , & semblent le désigner.  
 » Cette vue ajoute à son effroi , quand ,  
 » tout-à-coup , un des conjurés , cé-  
 » dant au remords qui le poursuit & le  
 » déchire , s'élance , pâle & désespéré ,  
 » au milieu de l'assemblée : Je suis un  
 » des assassins du Prince , s'écrie-t-il ,  
 » & le Duc de *Bourgogne* est notre  
 » chef.

» A ce mot , *Jean* éprouve un chan-  
 O vj

» gement rapide dans son ame. La ter-  
 » reur disparoît ; il voit qu'il n'est plus  
 » de salut pour lui que dans l'audace ,  
 » & que désormais il doit tout en-  
 » freindre : Eh bien , oui , c'est moi  
 » qui l'ai tué , & j'en fais gloire ; oui ,  
 » c'est moi. En parlant ainsi ; il presse  
 » son cheval de l'éperon , le pousse  
 » hors du Temple , & prend la route  
 » de ses États. «

Le Duc de *Berry* laissant achever les funérailles , va faire au *Dauphin* le rapport de tout ce qu'il vient de voir & d'entendre. Ce jeune Prince , frappé de douleur & d'effroi , ordonne qu'on investisse le Palais du coupable , & qu'il soit chargé de fers ; mais on lui apprend qu'il s'est enfui avec une rapidité incroyable , & qu'il a pris la route de son Château de *Bapaume*. La Capitale étoit dans la plus grande confusion ; les habitans que *Jean* avoit mis dans son parti en déclamant contre les impôts , se réjouissoient ouvertement de la mort du Duc d'*Orléans*. Le Duc de *Bour-*  
*gogne* profite de ces dispositions , lève des troupes dans ses domaines & les

conduit secrètement vers Paris. Cependant *Valentine* poursuit la vengeance de la mort de son mari ; elle se jette aux pieds du Monarque qui jouissoit d'un intervalle de santé, & qui promet de punir les assassins de son frère. Mais il retombe bientôt dans son premier état. Le *Dauphin* préside au Conseil ; le Duc d'*Angoulême* voue au meurtrier de son père une haine immortelle, & met sa tête à prix. Dans ce moment, le Duc de *Bourgogne* paroît au milieu de l'assemblée. Il avoit investi le lieu du Conseil, de son armée ; il force les Princes & le jeune Duc lui-même, de prononcer le pardon qu'il exige, & on lui expédie des Lettres d'abolition. Le Duc d'*Angoulême* retourne à sa mère & l'instruit de tout ce qui vient de se passer. » *Valentine* jette au Prince  
 » un regard d'indignation. Puis, frappant tout-à-coup de sa main le bras  
 » de son fils : suivez-moi, lui dit-elle,  
 » en le saisissant avec effort ; & elle  
 » se taît.

» Malgré la profondeur de la nuit,  
 » ils sortent sans flambeau, sans es-

» corte. *Valentine* conduit le Duc  
 » d'*Angoulême* à travers les rues les  
 » plus obscures; elle arrive au Tem-  
 » ple où reposent les restes de son  
 » époux; elle en fait ouvrir les por-  
 » tes, elle entre. Laissez-moi seule  
 » avec mon fils, dit-elle; & les Prê-  
 » tres se retirent, persuadés que ce  
 » couple malheureux vient pleurer  
 » sur la tombe de *Louis*; Ils avancent  
 » à la sombre lueur d'une lampe qui  
 » brûle devant le tombeau du Prince.  
 » Le Duc d'*Angoulême* ne marche  
 » qu'en frissonnant. Ces ténèbres, ce  
 » silence, cette solitude, cette lampe,  
 » ce tombeau, impriment à son âme  
 » une terreur religieuse. *Valentiné*  
 » s'arrête, & montrant le marbre qui  
 » couvre son époux: Fils indigne du  
 » prince qui vous a donné la vie,  
 » ouvrez les yeux & lisez; oui, je  
 » vous l'ordonne, lisez l'inscription  
 » que ma juste douleur a fait graver  
 » sur cette pierre. Le jeune Duc, docile  
 » à sa mère, lit d'une voix tremblante:  
 » *Ci gît Louis d'Orléans que Jean de*  
 » *Bourgogne a assassiné.* Et c'est à co-  
 » même Jean, interrompt *Valentine*,

» que vous avez pardonné ! Et voilà  
 » donc les honneurs que vous rendez  
 » à la mémoire de votre père ! Son  
 » sang lâchement répandu vous sol-  
 » licite envain à la vengeance. A peine  
 » est-il enseveli que son image s'efface  
 » de votre cœur. Ah , Prince , ferme-  
 » rez-vous toujours l'oreille à sa voix ?  
 » Du fond de ce tombeau elle vous  
 » crie : ton père est mort , & ton père  
 » n'est point encore vengé ! Pourquoi  
 » différer davantage ? Attends-tu que  
 » mon perfide meurtrier vienne bri-  
 » ser ma tombe & livrer à la fureur  
 » d'une vile populace les lambeaux  
 » tout sanglans de mon corps ? —  
 » Ah , ma mère ! quelle horrible image  
 » venez-vous de m'offrir ? épargnez-  
 » la désormais à ma douleur : c'est  
 » bien assez du repentir de ma lâche  
 » foiblesse. — Non , ce n'est point af-  
 » fez ; & pour l'expier , il faut... —  
 » Et quoi , Madame ? — Me promet-  
 » tre d'exécuter ce que je vais vous  
 » proposer. — Ordonnez. Me voici  
 » prêt à tout entreprendre. — Son-  
 » gez bien , mon fils , à votre pro-  
 » messe. — J'y serai fidèle. — Ecoutez-

» moi donc. Tout fléchit sous l'in-  
 » juste pouvoir de *Jean*. Personne  
 » maintenant n'osera s'avouer notre  
 » ami. Vous seul, vous me restez, &  
 » je m'adresse à vous. Il s'agit : en di-  
 » sant ces mots, elle prend le glaive  
 » que son époux portoit pendant sa  
 » vie, & qu'après sa mort on avoit  
 » consacré sur son tombeau, & le  
 » mettant dans la main de son fils :  
 » il s'agit d'immoler toi-même le Duc  
 » de *Bourgogne*. Mon fils, tu n'as plus  
 » que ce moyen pour venger ton père.  
 » Cours l'embrasser, dût-il t'en coû-  
 » ter la vie. . . . »

Le Duc d'*Angoulême* hésite quel-  
 ques instans par horreur pour un nou-  
 vel assassinat : le desir de la ven-  
 geance l'emporte à la fin. Il arrive de-  
 vant une porte secrète de l'Hôtel du  
 Duc de *Bourgogne*. Les soldats, haras-  
 sés des fatigues d'une longue marche,  
 étoient plongés dans le sommeil ; il  
 pénètre jusqu'à l'appartement du Duc  
 qui s'entretenoit, avec ses partisans,  
 de ses coupables succès. Ces discours  
 raniment sa fureur ; il s'élance sur le  
 Bourguignon qui se détourne rapide-

ment , & échappe par ce mouvement aux coups de son ennemi. On entoure aussitôt le jeune Prince , & on se rend maître de sa personne. La Duchesse apprend le malheur de son fils ; elle accourt au Palais du *Dauphin* ; on lui annonce que la Cour , intimidée par l'arrivée subite du Duc de *Bourgogne* , a pris la fuite pendant la nuit , & qu'elle s'est retirée à Melun ; elle s'y rend. Elle engage le Conseil à proposer une conférence publique au Duc de *Bourgogne*. Le Pont de Montereau est choisi pour le lieu du rendez-vous. Le Duc de *Bourgogne* accepte cette conférence : c'étoit tout ce qu'espéroit l'implacable Duchesse. Comme l'audacieux *Jean* s'exhaloit en menaces contre le Duc d'*Angoulême* & qu'il portoit la main à son épée , *Layet* & *Tanneguy du Châtel* tombent sur lui , le renversent & lui arrachent son épée ; il succombe sous une multitude de blessures dont la plupart étoient mortelles.

Il y a , Monsieur , de grands mouvemens , & sur-tout de la terreur dans cette nouvelle Anecdote de M.



d'*Uffieux*. Les morceaux que je vous ai cités me paroissent du plus grand genre , & en général le style est très-convenable au sujet. La catastrophe n'est peut-être pas traitée aussi vigoureusement que ce qui la prépare ; & l'on pourroit reprocher au caractère du Duc d'*Angoulême* d'être un peu foible. Du reste , le Conte entier se lit avec beaucoup d'intérêt. Il est inutile d'avertir que M. d'*Uffieux* a profité des prérogatives que personne ne dispute aux auteurs de Contes & de Drames en prose ou en vers. Il a quelquefois altéré l'Histoire ; il a ajouté des détails ; il s'est permis des anachronismes. Le *Dauphin*, lors de la mort du Duc d'*Orléans*, ne pouvoit guères donner sa voix dans le Conseil ; il n'avoit que cinq ans. D'un autre côté, l'auteur a rapproché la mort du Duc de *Bourgogne* de celle du Duc d'*Orléans* quoiqu'il y ait douze ans d'intervalle. Ces licences sont peu dangereuses ; l'on n'a jamais regardé un Livre de Contes comme un monument historique.

*Voyage d'un Prince autour du Monde ;  
ou les Effets du Luxe. A Rouen, chez  
Etienne - Vincent Machuel, Imprim-  
meur-Libraire : Brochure in-12.*

CETTE Brochure de soixante pages ;  
à deux Parties. La première en prose  
est le voyage d'un Prince d'Afrique  
en Chine, à Constantinople , en Rus-  
sie , en Espagne , en Hollande , en  
Angleterre ; ce que l'auteur appelle le  
tour du monde. Le Prince Africain ,  
arrivé à la Chine, ne va pas plus loin  
que Canton , où l'Empereur lui écrit  
très-sensément qu'il sent bien que la  
grande muraille de son Empire est mal  
imaginée ; qu'il est très-fâché que les  
Loix Chinoises ne lui permettent pas  
de l'embrasser ; qu'au reste , s'il veut  
connoître la Chine, il n'a qu'à se ren-  
dre en France où il trouvera un  
homme qui , là-dessus , en sçait beau-  
coup plus que lui-même qui en est  
l'Empereur. A Constantinople , il  
voit avec peine qu'on enferme l'hé-  
ritier présomptif dans une Tour , jus-  
qu'à ce qu'il parvienne au Trône. A

part , en plaignant le Grand Turc de tout son cœur. De-là il va droit en Russie où il blâme les Loix de cet Empire qui prononcent la peine de mort contre un homme qui , après avoir perdu son procès à tous les Tribunaux , en appelle au Tribunal de l'Impératrice. Il est aussi fort choqué de ce que l'Impératrice actuelle n'a pu venir à bout d'affranchir d'esclavage tous les serfs de ses Etats , parce qu'il auroit fallu déposséder de la propriété de ces hommes tous les Seigneurs Russes à qui elle avoit des obligations. Il s'enfuit en Espagne. Il y trouve le Roi au milieu des Grands qui ont tous le chapeau sur la tête , & il raconte comment ces Grands ont le droit de régir la Monarchie Espagnole pendant les minorités & les interregnes. Il arrive en Hollande , justement dans le temps qu'il s'agissoit d'élire un Stadouder pour la première fois. Cette République ne lui fournit aucune observation. Il court ensuite à Francfort où l'on alloit faire l'élection d'un nouvel Empereur ; il admire que ce Souverain de Rome fasse serment d'être toujours à trois cens lieues de cette

Capitale, & d'en être seulement le premier Protecteur. Enfin il se trouve en Angleterre en conversation avec le Roi ; & au lieu de chercher à s'instruire, en observant tout ce qu'il peut voir dans ce Pays, c'est lui, au contraire, qui donne des leçons au Monarque Anglois. Dès qu'il est introduit dans son cabinet, il lui enfile un éternel discours d'économie politique sur les causes qui ruinent les différentes Nations de l'Europe, & sur les moyens qui peuvent y remédier. Il finit par lui conseiller de diminuer ses dépenses, de ne pas prodiguer les grâces & de taxer le luxe dans ses Etats. Il veut que chacun fasse une déclaration de sa fortune, & que celui qui sera convaincu de l'avoir fait fausse, soit puni sévèrement. Le Roi d'Angleterre écoute tous ces avis avec la plus merveilleuse patience, & laisse-là le Prince Africain sans dire un mot.

Le style de ce grand Politique est très-analogue à ses vues ; en voici un léger échantillon. Il est question de la succession d'Espagne, & des mesures que prirent les autres Puissances de l'Europe pour que ce Royaume n'eût

pas le même Roi que la France. « Ces  
 » Puissances, dit l'auteur, réclamèrent  
 » alors le droit de l'équité, pour em-  
 » pêcher qu'un grand Roi n'unît un  
 » jour à un grand Royaume, un autre  
 » grand Royaume qui lui étoit échu  
 » par le droit de la justice, parce  
 » qu'en effet, lorsque le droit de la  
 » justice n'est pas d'accord avec ce-  
 » lui de l'équité qui ne peut pas  
 » vouloir qu'il soit possible qu'un seul  
 » homme possède de droit toute la  
 » terre, c'est qu'alors ce droit manque  
 » de justice; il n'est pas droit, il est  
 » tors, il est de travers, & il faut le  
 » redresser ». Que dites-vous, Mon-  
 sieur, de la forme entière de cette  
 phrase ? *Le droit de justice, qui ne s'ac-*  
*corde pas avec celui de l'équité, un droit*  
*qui n'est pas droit, mais qui est tors & de*  
*travers* : tout cela est d'une élégance &  
 d'une clarté tout-à-fait extraordinaire.

La seconde Partie de cette Brochure  
 est une pièce de vers *sur les inconvé-*  
*niens du luxe*, envoyée au Concours  
 en 1769, pour le Prix de l'Académie  
 Française. M. de la Harpe eut le prix,  
 suivant l'usage. L'auteur de cette Pièce  
 le critique assez dans sa *Préface*. On

trouvera , fans doute , qu'il a eu tort ;  
il devoit ménager davantage un rival  
si digne de lui. Les vers suivans prou-  
veront que cet Ecrivain a un talent  
égal pour la Prose & pour la Poësie.

Le Luxe est un éclair : plus vif , plus prompt  
encore ,

Il brûle , il glace , il brille , il aveugle , il  
dévore ;

Du sein de la lumière , il plonge dans la nuit ,  
Et sa vive abondance est un torrent qui fuit.

Quand le Luxe établit son regne sur la terre ,  
Il renverse les Loix de la Nature entière.

*Cabinet de Dessins , à vendre.*

**L**E Roi de Pologne aujourd'hui re-  
gnant auroit acquis ce Cabinet qui lui  
étoit destiné , sans les troubles & la  
guerre qui , depuis si long-temps , dé-  
chirent sa malheureuse Patrie. Il con-  
siste en quadrupèdes , en oiseaux , en  
payfages , en sujets de la Fable , &c ,  
dessinés au crayon. Les animaux n'ont  
aucun rapport avec ceux de M. de  
*Buffon*. On voit de plus dans cette  
collection , 1<sup>o</sup> un Dessin fait d'après  
un Tableau original de *Bassan* ; 2<sup>o</sup> une  
Descente de Croix , dessinée sur un  
groupe de marbre sculpté par *Michel-*

### 336 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Ange* ; 3° une Circoncision dessinée à la plume sur un Tableau original de *Rembrant* ; 4° une Allégorie représentant la Nuit & le lever de l'Aurore, morceau original antique, aussi dessiné à la plume ; 5° plusieurs autres sujets également dessinés à la plume, & de l'effet le plus séduisant.

Ce Cabinet est à vendre , en totalité ou en partie , chez Mlle *Rouffelet* Fauxbourg Saint Germain , au bout de la rue des Vieilles-Tuilleries , maison à porte cochère attenant la Barrière , au second étage au fond de la Cour. J'oubliois de vous dire que toute la Collection est sous glace , & que Mlle *Rouffelet* , très-habile Dessinatrice , a exécuté elle-même le plus grand nombre de ces morceaux. Quelques-uns l'ont été par des Maîtres connus. On peut voir ce Cabinet curieux tous les matins depuis huit heures jusqu'à deux. Mlle *Rouffelet* donne en Ville des leçons de Dessin , ainsi que de Clavecin dont elle touche supérieurement. Ses vertus , sa candeur & son honnêteté , ajoutent un nouveau prix à ses talens.

Je suis , &c.

A Paris, ce 22 Juillet 1774.

## L E T T R E   X V.

*Les Promenades de M. Frankly, publiées  
par sa Sœur ; traduction de l'Anglois.*

*A Paris , chez le Jay Libraire , rue  
Saint' Jacques ; deux Parties , petit  
in-8° d'environ 130 pages chacune.*

**U**N Ministre ou Curé Anglois se lève un beau matin d'assez mauvaise humeur ; il lui prend envie de courir la Ville. » J'interrogerai, dit-il » en lui-même , tous ceux que je ren- » contrerai , & , s'il en est un seul qui » ait trouvé le bonheur , je lui deman- » derai sa recette , & je reviendrai » en jouir dans ma famille. « Tel est le plan que l'auteur de cette Brochure a choisi. On voit que c'est à-peu-près celui de mille autres opuscules moraux du même genre , dont le but est toujours le même , c'est-à-dire , d'amener beaucoup de portraits , d'aventures & de caractères différens. Ici chaque objet qui se présente aux

ANN. 1774. Tome IV.

P,



yeux de l'observateur est assez légèrement traité. Ce sont autant de petits Chapitres qui très-souvent ne contiennent pas des choses bien neuves. L'original de ce petit ouvrage est Anglois, comme le porte le titre ; la scène est à Londres. Les Promenades de M. *Frankly* commencent par *Hydepark* qui est un jardin public, fort vaste & fort agréable, où l'on rencontre à toute heure un grand concours de peuple. Le premier objet qui s'offre aux regards du Philosophe est le Souverain de l'Angleterre & son auguste épouse ; il paye à leurs vertus royales le tribut d'admiration & d'amour qui leur est dû. Il les plaint même sur les chagrins inséparables du rang suprême, & son expression me paroît heureuse autant qu'énergique : *Hélas, dit le bon Ministre, la Couronne n'est que trop souvent doublée d'épines !* Il rencontre ensuite une veuve désolée qui regrettoit sincèrement son mari ; une Courtisane à laquelle il donne de l'argent en se recommandant à ses prières ; un Négociant à qui la vue d'une tempête donne la

plus vive inquiétude. La vûe de ces différens personnages le plonge dans des réflexions, lorsqu'un Laquais vient l'en retirer. Ce Laquais est le sujet d'un Chapitre singulier que je vais vous citer pour vous donner une idée de la philosophie de l'auteur & de son tour d'imagination. C'est toujours le Ministre qui parle. » Un Laquais vint me distraire : il portoit dans ses bras un petit chien , qu'il posa doucement sur l'herbe , précifement devant moi. Il l'invitoit à marcher ; mais l'animal , aussi précieux que sa maîtresse , trop gras , d'ailleurs , trop indolent , étoit sourd aux prières & demeuroid étendu nonchalamment sur le tapis de la Nature. — Donnez - lui un coup de pied , il vous suivra , je vous le garantis. — Je le crois , Monsieur , mais si j'avois l'audace de frapper *César* , je serois infailiblement chassé ; il est le favori de ma maîtresse. — Votre maîtresse n'est pas mariée , je suppose ? — Elle l'est depuis dix ans. — A-t-elle des enfans ? — Elle n'en a que sept.

» — Et ce vil animal est son favori ! Je  
 » ne lui soupçonne pas même une ame  
 » supérieure à celle de son chien.  
 » Une telle condition peut-elle vous  
 » plaire ? — Monsieur, la Providence  
 » m'a mis dans la nécessité de servir ;  
 » je remplis ma destinée, & je suis  
 » toujours content de l'emploi que  
 » me donnent mes maîtres. J'avoue  
 » qu'il n'est pas agréable d'être le con-  
 » ducteur d'un chien ; ma précédente  
 » condition étoit cependant pire en-  
 » core ; je servois un fat ; il n'y avoit  
 » pas de tourmens que ses caprices &  
 » ses hauteurs ridicules ne me fissent  
 » endurer : j'étois dans la dure né-  
 » cessité de me soumettre à tout.  
 » Viens, viens ici, mon pauvre *César* ;  
 » va, je dois l'avouer, il vaut en-  
 » core mieux te garder que de servir  
 » un fat. — Il se baissa, prit l'animal,  
 » &, bourdonnant un air, il conti-  
 » nua de promener *César*.

» La philosophie de cet homme va-  
 » loit mieux que la mienne. Il est  
 » quelque fois nécessaire de compa-  
 » rer son état avec un état plus mal-  
 » heureux ; c'est le moyen d'être tou-

» jours content. Mais sçavoir s'ac-  
 » commodér à une condition servile ,  
 » à une condition aussi humiliante que  
 » celle de conduire un chien ou d'o-  
 » béir à un fat , en vérité , c'est l'effort  
 » de la sagesse , &c ? «

L'auteur passe en revue dans les autres Chapitres des gens de tous les états , un Poète , un Matelot , une Femme de Qualité , un Courtisan , une Provinciale , un Alderman , un Ramoneur , un Médecin , un Maquignon , un Avocat , une Élégante , un Nègre . un Duc , un Tailleur , un Pâtissier , un Fiacre , &c , &c. La Femme de Qualité , sous une figure charmante , cache une ame remplie des vices les plus déshonorans. Le Ministre espère que le repentir la ramènera à elle-même & à sa famille ; mais il craint qu'il ne soit plus temps , & que l'opprobre & la misère ne s'accroissent sur elle avec les années ; il prend déjà occasion de débiter d'excellens traits de morale. » Le crime , dit-il , comme  
 » un spectre hideux & effrayant , pour-  
 » suit également l'homme opulent  
 » dans son palais & le pauvre dans

» sa cabane : le faste de la grandeur  
 » ne couvre point sa difformité. Dans  
 » le silence , quand l'heure de la re-  
 » traite succède aux agitations du  
 » monde , le vice dépose son masque ;  
 » il se montre tel qu'il est , & nous  
 » fait trembler nous-mêmes. Élé-  
 » gance , pompe , plaisirs , la conf-  
 » science , ce tyran d'un cœur coupa-  
 » ble , se fait souvent un jeu de por-  
 » ter le trouble & la terreur dans vo-  
 » tre empire , & le remords qui la  
 » suit y répand ses poisons destruc-  
 » teurs. »

Le *Roscius* Anglois , le célèbre  
*Garrick* a un Chapitre pour lui seul ;  
 il en méritoit un plus étendu. On y  
 rend justice à son talent si extraordi-  
 naire , à son goût , à son jugement  
 exquis , à son mérite personnel. Le  
 Général *Paoli* , réfugié à Londres , a  
 aussi son article à part. L'auteur dit  
 que les Rois mêmes sont fiers de son  
 amitié , & que , si le Ciel a épargné à  
 son front le poids d'une Couronne , il en  
 doit être reconnoissant. Je doute fort  
 que le Général *Paoli* entrât à cet égard  
 dans les vûes philosophiques de l'ob-  
 servateur.

Un sujet de remarque qui trouvera moins de contradicteurs, c'est la folie de deux sœurs, filles d'un Epinglier, qui se font des complimens mutuels sur leur parure, & qui s'imaginent qu'elles vont tourner la tête à tous les Lords de l'Angleterre. L'auteur remarque que, si les gens du peuple apprenoient à leurs enfans à régler leur conduite sur leur état, on ne verroit pas le nombre des Courtisanes se multiplier d'une manière si effrayante.

Dans la seconde Partie, le Ministre fait encore deux autres Promenades. Il avoit cherché le bonheur dans la première; il ne paroît pas qu'il l'ait trouvé nulle part. Cette fois-ci il veut voir des malheureux, & cela est un peu moins difficile; aussi en voit-il à chaque pas, & ces rencontres donnent lieu au récit de petites aventures qui pourroient être un peu plus intéressantes. Le Ministre, à la fin de la Brochure, devient riche par une succession qu'il n'attendoit pas; il en employe une grande partie à secourir les malheureux.

*Nouvelles Œuvres de M. de la Fargue , des Académies des Sciences , Belles-Lettres & Arts de Bordeaux , de Caen. & de Lyon. A Paris, chez Couturier père aux Galleries du Louvre , & Couturier fils Quai des Augustins; Brochure in-8° de 87 pages , avec des Gravures.*

**C**ES *Nouvelles Œuvres de M. de la Fargue* sont , pour la plupart , différens tributs à l'Académie de Bordeaux dont il est membre. A la tête se présente son Discours de réception qui est court & modeste. Il y fait l'éloge de *Montagne* & de l'illustre Président de *Montesquieu* , tous deux nés dans le voisinage de Bordeaux. Le dernier étoit de l'Académie de cette Ville. Si *Montagne* n'en a pas été , il y avoit pour cela une raison excellente : c'est , comme le remarque très-bien *M. de la Fargue* , qu'elle a été fondée cent vingt ans après lui. L'auteur auroit dû éviter plusieurs expressions alambiquées qui se font remarquer dans

ce Discours, telles que la présomption & le découragement qui bordent les voies du succès ; deux labyrinthes (l'esprit & le cœur) qui circonscrivent toutes les dimensions de l'humanité, &c, &c, &c.

Le morceau le plus considérable de ces *Nouvelles Œuvres*, est un Poème en trois Chants intitulé : *les Agrémens de la Campagne*. Ce sont des espèces de Géorgiques. On ne leur fera pas le reproche que je viens de faire au Discours Académique du même auteur. On n'y trouvera ni affectation, ni recherche d'esprit ; en revanche, le naturel y est souvent poussé fort loin.

Le Dieu qui, de limon le (l'homme) forma  
de sa main,

Voulant le rendre heureux le mit dans un  
jardin.

*Du doux séjour d'Eden à peine sortit-il  
Qu'il charma par ce soin l'ennui de son exil...  
L'Agriculture étoit l'emploi des Patriarches,  
Et du Trône des Rois elle monta les marches...*

L'heureux *Cincinnatus* qu'on trouve à sa char-  
rue,

*Imitant des éclairs l'imperceptible cours,*



346 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Part , triomphe & revient au bout de seize  
jours.....

L'oiseau de *Jupiter* qui fixe la lumière ,  
Prépare à son pareil un berceau dans son aire.  
Il porte sur son dos ses enfans dans les Cieux..

Des voutes de charmille aux angles des bos-  
quets ,

Opposent au grand jour de sombres cabinets  
Où le doux chèvre-feuille s'entrelace en vo-  
lute. . . . .

Peut-il être un destin ni plus doux ni plus  
beau

Que celui dont jouit le Seigneur du Château ?

Ni , en cet endroit , est une faute  
contre la Langue. Mais , n'y a-t-il ab-  
solutement rien à louer dans les trois  
Chants de ce Poëme ; il faut être juste,  
Monsieur , en général quelques en-  
droits méritent des éloges. Ces deux  
premiers vers sur la chasse , par exem-  
ple , sont bien tournés , & d'autant  
plus heureux que les suivans ne sont  
pas supportables.

Tantôt d'un plomb mortel que dirige mon  
œil ,

Je blesse dans sa fuite un timide chevreuil.  
 Tantôt sur les côteaux entre les *crépuscules*  
 Mon chien de la perdrix *flairant les corpuscules*  
*Parvient à sa remise, &c, &c, &c.*

Je vous citerai encore ce commencement de tirade comme un des morceaux les plus passables de ce Poème :

O vous qui vous livrez aux charmes de l'Etude,  
 Vous, esprits créateurs, cherchez la solitude.  
 Orateurs éloquens, Poètes gracieux,  
 Qui parlez aux humains le langage des Dieux,  
*Minerve avec Diane* erre dans les campagnes :  
 Les neuf sçavantes Sœurs habitent les montagnes.

Le Pinde est le séjour que préfère *Apollon* ;  
 L'hyppoerène pour vous coule au bas d'un vallon ;

Dans un bois *tapissé des courtines des Graces* ;  
 Du tendre *Anacréon* vous trouverez les traces ;  
 Le frère de *Linus*, pour former ses accords ;  
 Des fleuves de la Thrace alloit chercher les bords ;

Les chansons aux Bergers doivent leur origine, &c.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que  
 P v j

348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les Epîtres familières exigent moins de poésie & d'élévation que les autres Pièces. M. de la Fargue a cru devoir user de ce privilège. Dans une Epître à Madame de F\*\* , il dit :

Et mes vers dans vos mains seront beaux  
vous.

Des vers *beaux comme une jolie femme* !  
Je crois que c'est la première fois  
qu'on a rapproché des objets aussi dis-  
parates.

Cette Brochure est terminée par une Epître de l'auteur à M. de Voltaire , & par la réponse en prose de ce célèbre Ecrivain. M. de la Fargue lui dit qu'il le met à côté d'*Homère* & de *Virgile*. M. de Voltaire réplique, par un calembourg , que , *dès qu'il ne sera plus aveugle , il verra M. de la Fargue de très-bon œil.*

*Exposition de Peintures & de Sculptures.*

LE 25 Août, jour de Saint Louis,  
l'*Académie de Saint Luc* , sous les aus-  
pices de M<sup>r</sup> le Marquis de Paulmy son

Protecteur, fera l'ouverture d'un Salon, rue Neuve Saint Merry à l'Hôtel de Jabach, où seront exposés publiquement les ouvrages de Peinture & de Sculpture des Artistes qui composent ladite Académie.

*Portrait de M. de la Lande.*

ON trouve chez *Lattré*, rue Saint Jacques, ce Portrait de M. de la Lande, né à Bourg-en-Bresse le 11 Juill. 1732, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, &c. Il a été définé par *A. Pujos*, & gravé par *Ingoufle* le jeune; il est très-ressemblant. On lit au bas ce joli quatrain de M. *Dorat* :

Des mondes étoilés il nous transmet l'histoire;  
A ses calculs sçavans le Ciel même est soumis;  
Mais, cherchant le bonheur qui vaut mieux  
que la gloire,  
Pour jouir sur la terre il s'est fait des amis.

*Épées de demi-deuil.*

**L**E Sieur *le Franc*, Fourbisseur de S. A. S. Mg<sup>r</sup> le Comte *de la Marche*, reçu Maître par l'Ecole Royale gratuite de Dessin, & demeurant rue Dauphine près de la rue Contrescarpe, à l'Enseigne du *Grand Alexandre*, a inventé, pour le demi-deuil, des Epées d'acier d'un genre & d'un goût nouveau, qui ne sont sujettes ni à se ternir ni à se rouiller, & dont le frottement n'usera ni ne salira la doublure des habits : inconveniens qu'on n'a pû éviter jusqu'à présent. Enfin, ces Epées ne se gâteront point elles-mêmes, & seront aussi belles au bout de dix ans de service que le premier jour, sans avoir besoin d'aucune réparation. Le sieur *le Franc* a exécuté dans le même goût des Boucles de fouliers, de jarretières, de Cols, &c.

*Histoire Sainte des deux Alliances, composée du seul texte des Livres Historiques, Prophétiques & Moraux de l'Écriture, dont l'on a tiré ce qui a rapport à l'Histoire, pour le mettre dans l'ordre naturel & chronologique, en se servant uniquement des paroles de l'Écriture même ; avec des Réflexions en forme de Dissertations, & un Supplément qui conduit l'Histoire des Machabées jusqu'à la Naissance de Jesus-Christ, sept volumes in-12.*

CET ouvrage, qui parut en 1741, fut accueilli avec l'estime qu'il méritoit & qu'il a toujours conservée malgré l'inconstance de nos goûts. Voici les avantages qui le distinguent des autres Ecrits de ce genre: 1<sup>o</sup>, en lisant cette Histoire, composée des seules paroles de l'Écriture Sainte sans la moindre altération, comme

352 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

on peut s'en assurer par la confrontation des textes latins de la Vulgate rapportés au bas de chaque page , on est sûr de ne lire que le fond , les expressions mêmes des seuls Livres Saints , sans aucun mélange d'idées & d'expressions étrangères ; ce qui équivaut à une traduction littérale. 2°. Toutes les circonstances d'un fait historique , assez souvent dispersées en divers Livres de l'Ecriture , sont réunies ici sous le même point de vue ; en sorte que , des traits épars ainsi rapprochés , qui s'éclaircissent mutuellement , le fait sort plus lumineux , plus clair , plus sensible , expliqué par lui-même. 3°. Enfin l'ordre chronologique , exactement observé au moyen de quelques transpositions qui n'altèrent nullement les textes , met tout le monde à portée de lire avec moins d'embaras cette importante Histoire , & de

suivre jusqu'à la fin le fil des événemens qui, par ce moyen, se gravent bien mieux dans la mémoire. L'Histoire Sainte, ainsi rédigée, semble présenter un nouvel attrait au Lecteur. L'ordre, établi dans les faits, y répand du moins l'intérêt que la suite & la liaison mettent toujours dans les ouvrages faits principalement pour être lûs plusieurs fois, & médités autant que lûs, tel qu'est celui-ci.

*Guillaume Neveu*, Libraire à Paris à l'encoignure de la rue du Hurepoix & du Pont S. Michel, ayant acquis ce qui restoit d'Exemplaires de ce bon Livre provenant du fonds de *Didot* père, pour en faciliter l'acquisition, donnera les 7 volumes en blanc jusqu'au 1<sup>er</sup> Octobre prochain, au prix de 7 liv. au lieu de 17 l. 10 s. qu'ils se vendoient. Ces volumes sont de 4 à 500 pages de Petit-Romain avec des Notes de Petit-Texte. La



Brochure se payera séparément 2 sols par volume ; la Reliure 11 sols en basane, 14 sols en veau.

*Dictionnaire de Bienfaisance.*

CET ouvrage ne voit pas encore le jour. Un homme de Lettres, dont je vous ai parlé quelquefois dans ces Feuilles avec l'estime dûe à ses talens, se propose de le donner au Public. Il a déjà rassemblé tout ce qu'il a trouvé dans l'Histoire Ancienne & Moderne, de relatif à la *Bienfaisance*. Il entend par ce mot ce doux penchant qui nous porte à obliger nos semblables, à leur rendre service, à leur faire du bien. Comme il voudroit que son Livre fût aussi complet qu'il est possible de le faire, & qu'il existe une foule de traits de ce genre qu'il ignore & qui sont dignes d'entrer dans son Recueil, il prie les personnes instruites de quelques-uns de ces traits inconnus & non imprimés, de les lui faire parvenir francs de port. Son adresse est M. l'Abbé de Pongol, à Pethiviers en Beauce. Il n'est presque pas de famille où l'on ne conserve le sou-

venir attendrissant de quelque service rendu ou reçu. La publication de ces actes cachés de générosité secrète , ne peut qu'illustrer ces familles, & répandre , par des exemples multipliés , la noble émulation de la vertu qui fait le plus de bien & le plus d'honneur à l'humanité. L'auteur prévient qu'il n'emploiera dans sa collection que les Anecdotes qui lui paroîtront authentiques & qui seront constatées par des personnes dignes de foi. En conséquence , il prie ceux qui lui enverront des Mémoires, de les signer. Il les nommera dans l'ouvrage ou taira leurs noms , comme ils le jugeront à propos. Nous avons déjà bien des Dictionnaires, Monsieur ; mais l'idée de celui-ci me paroît très-heureuse. Quant à l'exécution, j'ose vous garantir qu'elle remplira votre attente. J'ai lû ce que l'auteur en a fait ; je ne connois rien de plus instructif , de plus curieux & de plus touchant : ce fera , sans contredit, le meilleur Livre de morale en action qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe.

Je suis , &c.

*A Paris ce 24 Juillet 1774.*

---

T A B L E  
DES MATIÈRES  
CONTENUES  
DANS CE QUATRIÈME VOLUME  
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1774.

*HISTOIRE Générale d'Italie, depuis la  
décadence de l'Empire Romain jus-  
qu'au temps présent ; par M. Targe.*  
Page 3

*MÉMOIRES de Mademoiselle de Stern-  
heim, publiés par M. Wieland &  
traduits par Madame \*\*\*. Seconde  
Partie.* 24

*HISTOIRE des Nouvelles Découvertes  
faites dans la Mer du Sud en 1767,  
1768, 1769 & 1770, rédigée, d'a-  
près les dernières relations, par M. de  
Fréville,* 37

DES MATIERES. 357

**DICTIONNAIRE** raisonné de *Diplomatique*, contenant les regles principales & essentielles pour servir à déchiffrer les anciens Titres, Diplômes & Monumens, &c ; par Dom de Vaines, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur. 58

**DISSERTATION** sur Corneille & Racine, suivie d'une Epître en vers. 73

**THÉORIE** des Sentimens agréables ; &c ; par feu M. Lèvesque de Pouilly, Lieutenant des habitans de la Ville de Reims. 91

**CONTES** traduits de l'Anglois. 116

**CHOIX** des Poësies de Pétrarque, traduites de l'Italien par M. P. C. Lèvesque, Professeur de Belles-Lettres Françoises à l'École des Cadets de Pétersbourg. 130

**ESSAI** sur le Caractère, les Mœurs & l'Esprit des Femmes dans les différens siècles, par M. Thomas, de l'Académie Françoisé. 145

CATALOGUE Raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc , Chevalier Romain, Dessinateur & Graveur du Cabinet du Roi ; par Charles-Antoine Jombert.	184
---	-----

LETTRES à Eugénie sur les Spectacles.	204
---------------------------------------	-----

OPUSCULES Physiques & Chimiques ; par M. Lavoisier , de l'Académie Royale des Sciences.	209
---	-----

LETTRE de M. Colardeau à l'Auteur de ces Feuilles.	216
---	-----

HISTOIRE de la Querelle de Philippe de Valois & d'Édouard III, conti- nuée sous leurs successeurs ; par M. Gaillard , de l'Académie Française & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.	217
---	-----

LE VINDICATIF, Drame en cinq Actes & en Vers libres ; par M. Dudoyer.	246
--	-----

HÉMISPHERE Austral ou Antarctique,	
------------------------------------	--

DES MATIERES. 359

*projeté sur un Horison dont le Zénith est situé à 140 degrés de Longitude Orientale de l'Isle de Fer, & à 66 degrés 32 minutes de Latitude Australe; dressé sous les yeux de M. le Duc de Croy; par le sieur de Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi.*  
269

*QUATRAIN fait par M. l'Abbé de Maucroix à l'âge de quatre-vingt ans.* 274

*ABRÉGÉ de l'Histoire de Genève & de son Gouvernement ancien & moderne, traduit de l'Anglois de Georges Keate Esq. Par M. A. Lorovich, avec quelques Notes du Traducteur.* 275

*LE TAUREAU BLANC, traduit du Syriac par Dom Calmet; c'est-à-dire, M. de Voltaire.* 289

*JOURNAL Géographique & Historique, proposé par souscription.* 311

*JEAN SANS PEUR, Duc de Bourgogne, Nouvelle François; par M. d'Ussieux.*  
316

360 T A B L E , &c.

VOYAGE d'un Prince autour du Monde  
ou les Effets du Luxe. 331

CABINET de Dessins , à vendre. 335

LES PROMENADES de M. Frankly , pu-  
bliées par sa Sœur ; traduction de l'An-  
glois. 337

NOUVELLES Œuvres de M. de la Far-  
gue , des Académies des Sciences ,  
Belles-Lettres & Arts de Bordeaux ,  
de Caën & de Lyon. 344

EXPOSITION de Peintures & de Sculp-  
tures. 348

PORTRAIT de M. de la Lande. 349

ÉPÉES de demi-deuil. 350

HISTOIRE Sainte des deux Alliances ,  
composée du seul texte des Livres His-  
toriques , Prophétiques & Moraux de  
l'Écriture , dont l'on a tiré ce qui a  
rapport à l'Histoire , &c. 351

DICTIONNAIRE de Bienfaisance. 354

Fin de la Table des Matières du quatrième  
Volume de l'Année Littéraire 1774.







WIDENER LIBRARY



HX I16X 5

